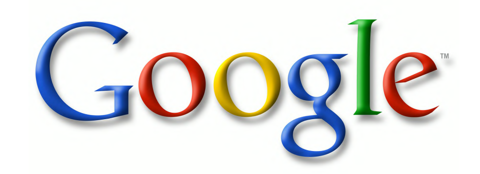
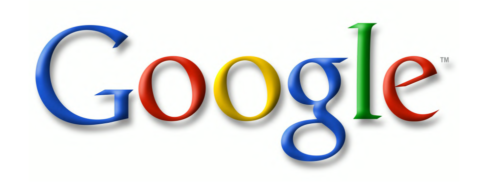
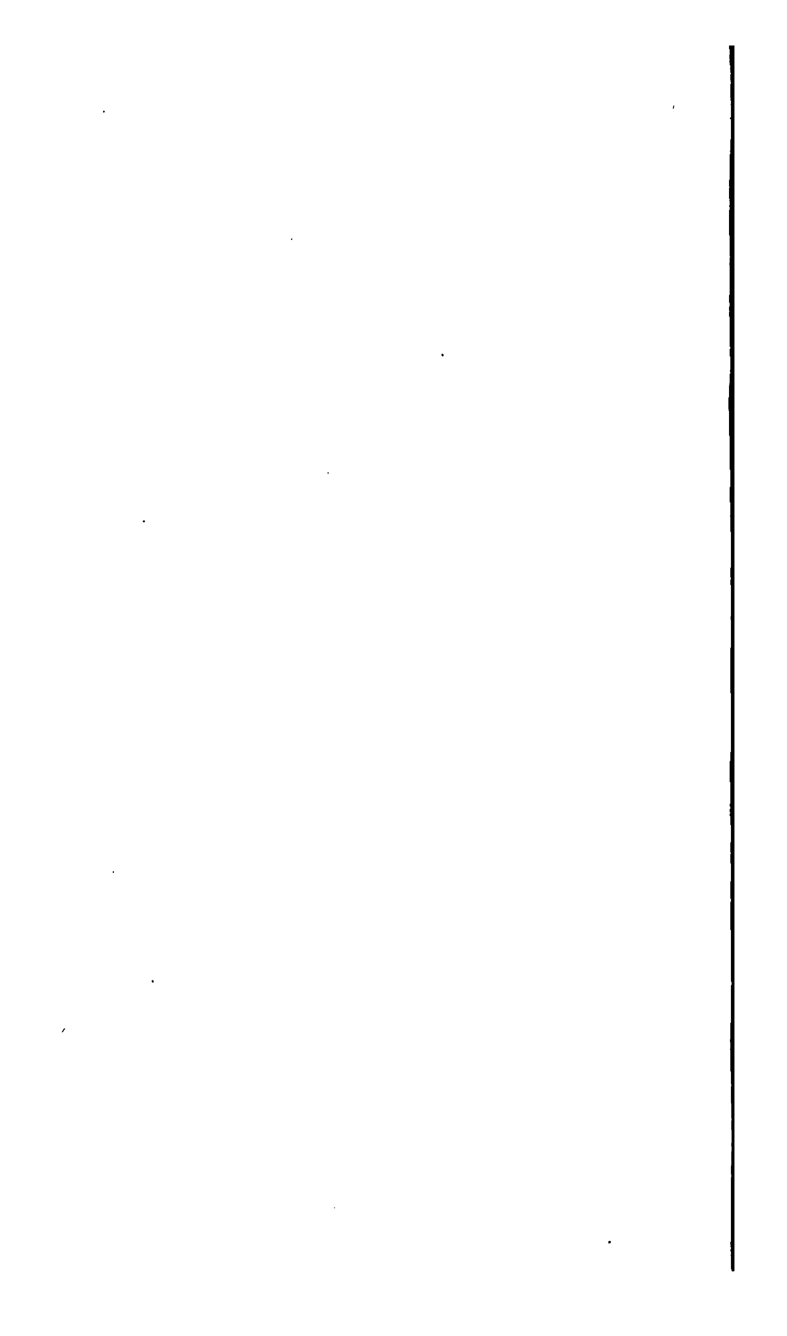



Google

Maicrot

[illegible]

Maigrot



Maisri
NKP

ILLUSTRATIONS

LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

TOME I.

Quand les siècles ont passé sur la tombe d'un homme illustre, il doit être plus jugé que loué. Son véritable éloge est dans son histoire.

FONTANES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
rue de la Vieille-Monnaie, 12.



BERNARDIN DE S^t. PIERRE.

[illegible] 9/10/24
13K.

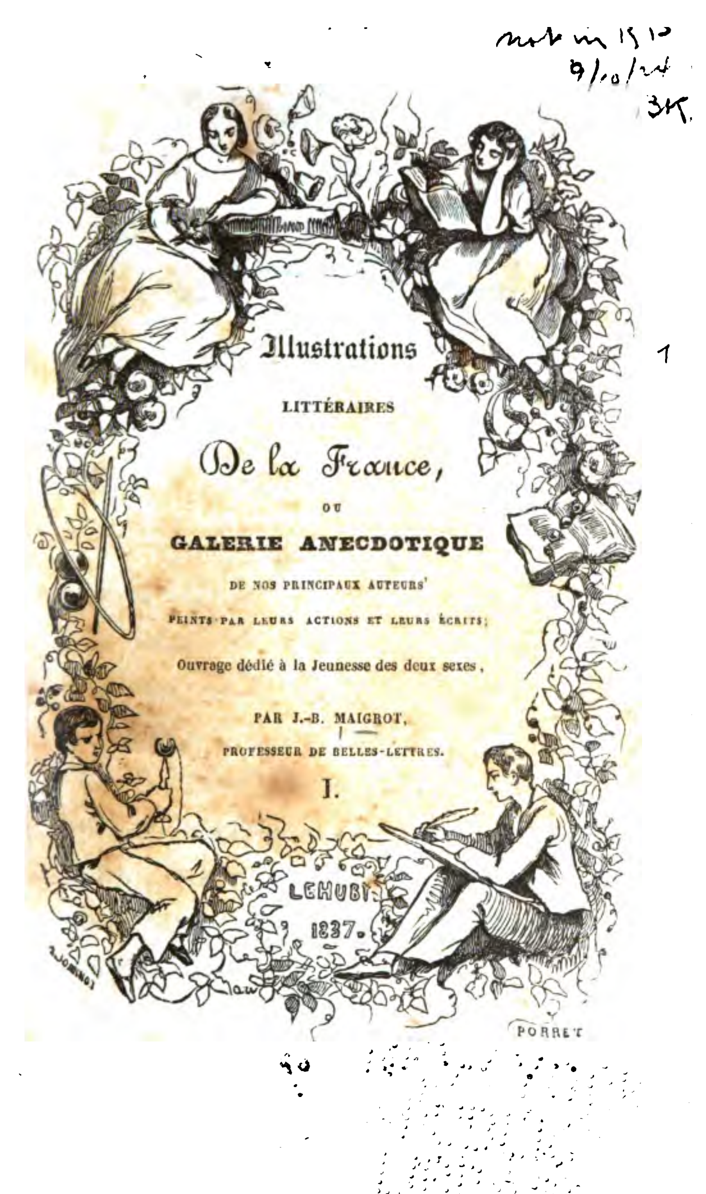
[illegible]

ORRET



BERNARDIN DE St. PIERRE.

mot in 1310
9/10/24
3K.



1

homme supérieur : ses moindres actions ont je ne sais quel attrait qui les rend piquantes ; le reflet des grandes choses rejaillit sur les petites. On l'admire dans ses œuvres ; ce n'est point assez ; on aime à percer le mystère de sa vie privée : au risque de perdre ses illusions, on veut connaître l'homme tout entier, l'homme descendu de son piédestal, dépouillé de son auréole de gloire ; et quand le voile est déchiré, ce n'est peut-être pas sans un secret plaisir que l'on aperçoit l'humanité avec ses misères ; et d'ailleurs il y a aussi des enseignemens à tirer de ces existences intéressantes, qui offrent presque sans cesse des exemples d'amour du travail, de grandeur d'âme, de constance et de vertu.

Pour l'appréciation des écrivains, l'auteur s'est appliqué à puiser aux sources

les plus pures : il a fait constamment abnégation de ses opinions personnelles pour se rattacher à celle du plus grand nombre; parce qu'il a senti toute l'importance de son devoir, et toute sa responsabilité à l'égard de ses lecteurs.

ILLUSTRATIONS

LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

AMYOT

(JACQUES)

. . . .

Sans guide, sans appui, pauvre enfant égaré,
Roseau frêle et courbé sous les coups de l'orage,
Son âme faible encore essaya son courage;
Et bientôt, soulevant le poids de la douleur,
Sut opposer au sort l'égide du malheur,
La constance.

(LAYA.)

Des rangs inférieurs de la société, Amyot s'éleva à une haute position sociale; et son mérite seul lui ouvrit la belle carrière qu'il a si

honorablement parcourue. Fils d'un corroyeur de Melun, il quitta la maison paternelle, à l'âge de dix ans, pour éviter un châtiment dont il était menacé, et, pauvre enfant, sans guide, sans ressource et sans but, il prit la première route qui s'offrit à lui. Il n'eut pas cheminé long-temps, que la fatigue et le défaut de nourriture allumèrent dans son sang une fièvre ardente. Épuisé et hors d'état d'aller plus loin, il se coucha dans un champ, près de la route, et y attendit la mort : elle ne vint pas; la Providence lui réservait un autre destin : un voyageur l'aperçut gisant sur la terre, et, ému de compassion, il prit sur son cheval l'enfant dévoré par la fièvre, et l'emmena à Orléans, où il le mit à l'hôpital. Les soins qu'on lui donna lui eurent bientôt rendu la santé; mais alors il lui fallut quitter cet asile où du moins il avait du pain. Douze sous qu'on lui remit à sa sortie de l'hôpital ne pouvaient le conduire bien loin; cependant ce fut avec ces seules ressources qu'il prit la route de Paris. Il y arriva dénué de tout, mais plein de courage et de bonne volonté; il chercha à se rendre utile et se plaça à la porte d'un hôtel pour en faire les commissions. Quelques pièces de monnaie, récompense de son zèle et de son intelligence, lui fournissaient de quoi ne pas mourir de faim.

Mais il vit enfin sa situation s'améliorer : une dame remarqua son air honnête et intelligent, et, ayant besoin de quelqu'un pour accompagner ses fils au collége, elle le prit à son service. Ce fût là la source de sa fortune ; elle fut rapide et prodigieuse.

Avide d'instruction, doué de la mémoire la plus heureuse et de la pénétration la plus rare, il profita pour lui-même des leçons que l'on donnait à ses jeunes maîtres, et se livra à l'étude avec ardeur. De rapides progrès récompensèrent ses efforts ; Amyot était à peine sorti de l'adolescence, que déjà il brillait parmi les littérateurs les plus distingués de l'époque.

Il est vrai que le nombre n'en était pas grand, et que la disette des bons ouvrages se ressentait de celle des bons auteurs, si, comme on l'assure, une épigramme grecque suffit pour tirer le nom d'Amyot de l'obscurité. Selon quelques-uns de ses biographes, elle fut présentée au roi, et le chancelier de l'Hôpital, qui la vit, fut si enchanté de ce petit ouvrage, qu'il jugea l'auteur digne, par son savoir, de veiller à l'éducation des enfans de France. Sur sa recommandation, Henri II le nomma leur précepteur ; haute mission qu'il remplit avec talent et avec zèle, et qui eut toutefois de

bien tristes résultats : Charles IX fut son élève.

Plein de confiance en son habileté, Henri II l'employa dans des négociations importantes : ce fut lui qu'il choisit pour porter au concile de Trente cette protestation hardie que l'on trouve dans les actes de ce concile. L'évêché d'Auxerre fut la récompense des services qu'il rendit dans cette circonstance.

Après la mort de François II, Charles IX, parvenu au trône, appela près de lui son précepteur, dont il appréciait les vertus et la haute capacité. La charge de grand aumônier de France étant venue à vaquer, le roi la lui donna, quelque chose qu'il pût dire pour se défendre de l'accepter. Mais cette nouvelle ayant été portée à Catherine de Médicis, qui avait destiné cette dignité à un autre, elle fit appeler Amyot dans son cabinet, où elle le reçut d'abord avec ces effroyables paroles : « J'ai fait bouquer les Guises et les Châtillons, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé ; et je vous ai en tête, petit prestolet ! » Amyot eut beau protester qu'il avait refusé cette place, la reine lui fit entendre que s'il l'acceptait, il ne vivrait pas vingt-quatre heures. C'était le style de ce temps-là.

Les paroles de cette princesse étaient des arrêts, et le roi était entier dans ses sentimens jusqu'à l'opiniâtreté. Entre ces deux extrémités, Amyot, pour se dérober également à la colère de la mère et aux libéralités du fils, prit le parti de se cacher. Quatre jours s'écoulèrent sans qu'il parût à la table du roi ; ce prince étonné ordonna qu'on le cherchât, mais ce fut en vain. Alors, se doutant du motif de cette absence, il entra dans une telle fureur, que la reine, qui le craignait, fit dire à Amyot qu'elle le laisserait en repos.

Amyot échappa donc au ressentiment de Catherine de Médicis, et c'était un bonheur peu commun, comme chacun sait ; mais il ne put échapper à la misérable passion des richesses : toute la modération qu'il avait d'abord montrée s'évanouit. Les abbayes, les honneurs, des gratifications, rien ne pouvait satisfaire son avidité. Un jour que, pour ajouter un nouveau bénéfice à ceux qu'il possédait déjà, il sollicitait la libéralité de Charles IX : « Eh quoi ! mon maître, lui dit le prince, ne disiez-vous pas autrefois que si vous aviez mille écus de rente vous seriez content ? Je crois que vous les avez, et plus. — Cela est vrai, sire, répondit l'insatiable prélat ; mais c'est que l'appétit vient en mangeant. »

Toutefois sa haute fortune n'altéra point en lui le sentiment de la reconnaissance. Il légua par son testament une somme de douze cents écus à l'hôpital d'Orléans, en mémoire des douze sous qu'il en avait reçus, dans des temps moins heureux.

De tous ses ouvrages, le plus célèbre est sa *Traduction des œuvres de Plutarque*, qu'on lit encore, après plus de deux siècles. « Le lecteur, dit Racine, dans la préface de sa tragédie de *Mithridate*, le lecteur trouvera bon que je rapporte les paroles de Plutarque telles qu'Amyot les a traduites; car elles ont une grâce dans le vieux style de ce traducteur, que je ne crois point pouvoir égaler dans notre langue moderne. » Cet éloge du grand poëte suffit pour faire connaître tout le mérite de cet écrivain. La traduction du roman grec des *Amours de Théogène et Chariclée* avait précédé celle des *Hommes illustres*, et lui avait valu l'abbaye de Bellozanne. Ses autres ouvrages moins remarquables sont : une traduction de la *Pastorale de Daphnis* et celle des sept livres de Diodore de Sicile.

Né à Melun, en 1513; mort à Paris, en 1593.

BEAUMARCHAIS

(PIERRE-AUGUSTIN CARON DE).

Il eut l'art d'embellir chaque instant qui s'envole,
Et sous un air léger, insouciant, frivole,
L'essor de la raison n'en fut que plus hardi.

(Anonyme.)

Il est peu d'hommes qui aient joué sur la scène du monde un rôle aussi brillant et aussi singulier que Beaumarchais. Sorti des rangs du peuple, il s'éleva par ses seuls moyens, et obtint une célébrité tellement bruyante, qu'elle alarma Voltaire lui-même.

Beaumarchais avait tout ce qu'il faut pour réussir dans le monde, un esprit supérieur, net et décidé, une activité prodigieuse, des manières gracieuses, une gaîté inaltérable, l'esprit de chaque chose, et surtout une hardiesse que rien n'étonna jamais. Il mena tout de front, le commerce et les arts, les lettres et les affaires. De là cette brillante existence, cette rapide et prodigieuse fortune, qui excita

la jalousie et les soupçons outrageans de ceux qui, n'ayant pas la même habileté, n'en pouvaient comprendre les étonnans résultats.

Au reste, Beaumarchais ne pouvait être médiocre en rien. Fils d'un horloger de Paris, il exerça lui-même cette profession, pendant quelque temps; et, fort jeune encore, il s'y distingua par d'importantes découvertes en horlogerie. Mais tout en se livrant à cet état mécanique, il cultivait les arts; il les cultivait en amateur passionné, et sa merveilleuse aptitude lui fit bientôt acquérir une habileté qui le plaça au premier rang parmi les artistes distingués de l'époque. Sa réputation de virtuose fut la source de sa fortune. Les princesses de la famille royale ayant désiré un maître de harpe et de guitare, Beaumarchais fut choisi, et passa sans intermédiaire de la boutique de son père dans les salons des filles de Louis XV. Ce fut alors qu'il quitta le nom trop roturier de Caron, pour prendre celui de Beaumarchais.

Une fois à la cour, il sembla se trouver dans sa sphère naturelle. Son tact, son assurance, les agrémens de son esprit et de son extérieur le mirent, sans efforts, au niveau de la jeunesse évaporée de cette cour corrompue; il obtint même bientôt sur eux l'irrésistible supériorité de l'esprit; ses décisions devinrent des

or[illegible], on cita ses bons mots, ses aventures scandaleuses ou plaisantes; et cet éclat devint plus brillant encore quand d'heureuses spéculations vinrent y ajouter le relief que donne toujours l'opulence.

Mais de tels succès devaient exciter la jalousie : riche, spirituel, homme de talent, c'était trop à la fois; on chercha à humilier ce jeune bourgeois qui se donnait des airs de grand seigneur : les sarcasmes ne lui furent point épargnés; mais il était en fonds de causticité, voire même d'impertinence, et le trait qu'on lui lançait était renvoyé avec une vigueur qui faisait perdre aux agresseurs l'envie de recommencer l'attaque.

Jusque-là, cependant, sa réputation s'était concentrée à la cour; mais ce n'était pas là son compte, il voulait la célébrité, fût-elle achetée par le scandale : il trouva bientôt ce qu'il cherchait.

Il avait eu occasion de se lier avec le fameux fermier-général Paris Duverney. Ce financier l'intéressa dans des opérations commerciales; et, comme Beaumarchais n'avait pas moins d'aptitude pour les affaires que pour les arts qu'il cultivait, il suivit ces spéculations avec une rare intelligence, et d'énormes bénéfices en furent le résultat. A la mort de son

associé, il se trouva débiteur d'une somme de quinze mille francs : il avoua cette dette ; mais il refusa de payer cent cinquante mille francs que réclamaient en sus les héritiers de Pâris Duverney. De là un procès où il fut lui-même son avocat. Les mémoires qu'il publia sur cette affaire lui donnèrent enfin cette célébrité qu'il avait tant désirée. Il déploya toutes les grâces de l'esprit, toute la vigueur de la dialectique, tous les mouvemens passionnés de l'éloquence. Tour à tour malin, véhément, caustique et grave, il foudroya, comme en se jouant, ses adversaires, et versa des flots de ridicule sur une magistrature abâtardie qui rendait des *services et non des arrêts*. Ces écrits sont en même temps une plaidoirie, une satire, un drame, une comédie, une galerie de tableaux, enfin une espèce d'arène, où il semblait que Beaumarchais s'amusât à mener en laisse tous ses ennemis, comme des animaux dressés pour divertir les spectateurs. Il perdit son procès malgré son bon droit; mais il le gagna aux yeux de la France, qui lui sut gré de son courage.

Toutefois il lui fallut livrer de nouveaux combats. Les hypocrites qu'il avait démasqués, les sots qu'il avait bafoués, cherchèrent à le perdre par d'odieuses imputations, et formè-

rent contre lui ce *crescendo* de calomnies qu'il a si bien dépeint dans ses ouvrages. On ne lui donna aucun relâche ; on le harcela avec acharnement ; on le peignit comme un homme dangereux, comme un monstre à séquestrer de la société. Mais ces injustices tournèrent à son avantage ; elles finirent par le rendre intéressant. De hauts personnages se déclarèrent ses protecteurs. Le prince de Conti alla se faire écrire chez lui, et toute la cour suivit son exemple : la ville lui avait déjà donné des preuves de ses sympathies.

Mais lorsqu'enfin ce même homme eut entrepris de secourir seul les Américains insurgés, et qu'il eut exécuté le dessein non moins extraordinaire, peut-être, de faire jouer *le Mariage de Figaro*, il attira sur lui les yeux de l'Europe entière.

On a dit qu'il avait fallu encore plus d'habileté à Beaumarchais pour faire jouer sa pièce que pour la composer, et cela est vrai à certains égards ; les obstacles qu'on lui opposa auraient été insurmontables pour tout autre que lui.

Avant de présenter cette comédie au théâtre, il en avait fait de nombreuses lectures dans les salons ; c'était une véritable faveur que de l'entendre ; on se disait, à la cour : « J'as-

siste ce soir à une lecture de *Figaro.* » Mais le ton et les principes de cet ouvrage avaient partagé les esprits : les uns prônaient la pièce, les autres la dénigraient. Jouera-t-on *Figaro?* C'était un problème que personne ne se chargeait de résoudre. Le manuscrit voyageait successivement de la comédie à la police, de la police à la comédie. Le roi et la reine voulurent juger par eux-mêmes ; madame Campan, lectrice de la reine, fut chargée d'en faire la lecture à leurs majestés. Voici comment elle raconte cette anecdote :

« Je reçus un matin un billet de la reine, qui m'ordonnait d'être chez elle à trois heures, et de ne pas venir sans avoir dîné, car elle me garderait fort long-temps. Lorsque j'arrivai dans le cabinet intérieur de S. M., je la trouvai seule avec le roi. Un siége et une table étaient déjà placés en face d'eux, et sur la table était posé un énorme manuscrit, en plusieurs cahiers. Le roi me dit : « C'est la comédie de Beaumarchais ; il faut que vous nous la lisiez. Il y aura des endroits bien difficiles, à cause des ratures et des renvois ; je l'ai déjà parcourue ; mais je veux que la reine connaisse cet ouvrage. Vous ne parlerez à personne de la lecture que vous allez faire. » Je commençai. Le roi m'interrompit par des exclamations

toujours justes, soit pour louer, soit pour blâmer: le plus souvent il s'écriait : « C'est de mauvais goût ; cet homme ramène continuellement sur la scène l'habitude des *concetti* italiens. » Au monologue de Figaro, mais surtout à la tirade des prisons d'état, le roi se leva avec vivacité et dit : « C'est détestable, cela ne sera jamais joué ; il faudrait détruire la Bastille pour que la représentation de cette pièce ne fût pas une inconséquence dangereuse. Cet homme joue tout ce qu'il faut respecter dans un gouvernement. — On ne la jouera donc pas ? dit la reine. — Non, certainement ; vous pouvez en être sûre, » dit Louis XVI. Vaine protestation qui fut bientôt démentie.

Parmi les protecteurs de Beaumarchais, se distinguait M. de Vaudreuil, l'un des hommes les plus brillans de la cour ; il eut assez de crédit pour obtenir la permission de faire représenter la pièce dans la salle des Menus-Plaisirs, malgré la répugnance du roi. Tous ceux qui avaient pu obtenir des billets s'y étaient rendus avec empressement ; il y avait foule, et on allait lever le rideau, lorsqu'un ordre du roi arriva pour défendre la représentation. Ce message fut accueilli par de violens murmures ; les spectateurs désappointés se séparèrent en criant à l'arbitraire ; Beaumar-

perdit quelque peu de sa gloire. Les temps étaient changés, et les adversaires aussi. Il n'avait pas eu de peine à terrasser le pauvre conseiller Goësman, à le faire, pour ainsi dire, tourner autour de son doigt; mais ses traits les plus acérés s'émoussèrent contre l'éloquence grave et passionnée de Bergasse, son antagoniste; il soutint mal l'opinion qu'il avait donnée de sa force et de ses moyens. Dans les factums qu'il publia contre ses nouveaux adversaires, les bouffonneries avaient remplacé la plaisanterie assaisonnée d'esprit, la raison embellie de toutes les grâces de la diction. Beaumarchais avait déjà perdu cette fleur de gaîté qui l'avait rendu si agréable. Les injustices, les accusations outrageantes, avaient empoisonné son existence. Il reste toujours quelque chose de la calomnie; il le savait, et, quelle que fût sa philosophie, il ne s'était point tellement mis au-dessus de l'opinion publique, qu'il ne fût très-sensible au blâme ou à la louange de ses concitoyens. De fausses spéculations le dépouillèrent d'une partie de sa fortune, et ajoutèrent sans doute à ses chagrins. On croit qu'il perdit un million dans l'édition des Œuvres de Voltaire.

La révolution, à laquelle il avait puissamment contribué par ses écrits, faillit lui deve-

nir funeste, comme à tant d'autres. A la vue des excès qui étaient à l'ordre du jour, il se tint à l'écart, et s'efforça de se dérober à des regards qui portaient la mort. Mais son nom avait eu trop de retentissement pour que l'obscurité pût le protéger; il avait trop fait pour la liberté, pour que les misérables, qui l'étouffaient, ne lui fussent point hostiles. Deux fois son domicile fut envahi par les brigands qu'ils avaient à leurs ordres. Il raconte lui-même, dans une lettre à sa fille, les angoisses cruelles qu'il éprouva, pendant une nuit tout entière, quand, caché derrière les vantaux d'une armoire, il entendait proférer autour de lui des cris de mort par la hideuse populace qui avait brisé les portes de la maison où il s'était réfugié. Il échappa cependant aux piques des meurtriers, et vécut encore assez long-temps pour voir des jours meilleurs. Ce ne fut qu'en 1799 qu'il termina sa brillante carrière.

Tout homme qui a fait du bruit dans le monde a deux réputations. Il faut consulter ceux qui ont vécu avec lui, pour savoir quelle est la bonne et la véritable. Les ennemis de Beaumarchais en ont fait un portrait hideux : ceux qui l'ont connu dans sa vie privée l'ont peint avec des couleurs tout-à-fait différentes. La Harpe, que l'on peut croire, lorsqu'il fait

l'éloge d'un de ses contemporains, répondait à Voltaire, qui trouvait Beaumarchais trop drôle pour avoir commis les crimes dont on l'accusait : « Ajoutez qu'il est trop bon, trop sensible, trop ouvert, trop bienfaisant pour faire une action méchante, quoiqu'il sache fort bien écrire des malices très-gaies contre ceux qui lui en font de très-noires. » Cet homme, qu'on a généralement regardé comme le modèle de son Figaro, ne ressemblait nullement à ce personnage. Il portait plus de facilité que d'industrie dans les affaires d'argent; il y était bien plus trompé que trompeur. Sa fortune, qu'il dut à des circonstances heureuses, s'est détruite en grande partie par excès de bonhomie et de confiance, dont on pourrait donner des preuves multipliées.

Beaumarchais réunissait les extrêmes, la bonhomie et la causticité, la douceur et la malice, la finesse et la naïveté : il était au fonds de bon, comme de mauvais esprit. Il rendait sarcasmes pour sarcasmes, et les siens étaient ordinairement les plus acérés et les plus poignans; aussi les rieurs étaient-ils de son côté. « C'est une pierre à fusil, disait M. de Vaudreuil; plus on le frappe, plus il en sort d'étincelles. » Et cependant il demeuré prouvé que cet homme, si brillant dans la société, si malin,

si frondeur, si inexorable pour les ridicules, si redoutable pour ses adversaires, était plein de candeur et de bonté dans son intérieur, et se faisait chérir de ceux qui l'entouraient. On trouve cette naïveté dans ces couplets qu'il fit pour célébrer le retour de sa fille à la maison paternelle, après sa sortie de pension. Nous les donnons moins comme une œuvre littéraire, que comme un trait du caractère de cet homme singulier.

Hier Augustin Pierre
Parcourait son jardin,
Regardant sa chaumière,
Il dit d'un air chagrin :
Je le veux, car c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Quelle sotte manie,
Du bonheur me privant,
Retient mon Eugénie
Dans un fatal couvent !
Je veux l'avoir : c'est la raison
Que je sois maître en ma maison.

Elle use sa jeunesse
A chanter du latin,
Tandis que la vieillesse
Me pousse vers ma fin.
Tant que je vivrai, c'est raison
Que je l'embrasse en ma maison.

Sa mère, et vous, ses tantes,
Courez me la chercher;
Vous, mes braves servantes,
Préparez son coucher;
Préparez-le, car c'est raison
Qu'on m'obéisse en ma maison.

Rousseel, ouvrez la grille;
Je l'entends, je la voi...
Mes amis, c'est ma fille
Qu'on amène chez moi.
Pensez-vous pas que c'est raison
Qu'elle soit reine en ma maison?

Des doux présens de Flore
Vois mes berceaux couverts;
Mon verger se colore,
Mes gazons sont plus verts:
C'est toujours la belle saison,
Quand tu parais dans ma maison.

Tel excellent jeune homme
Voit le ciel dans tes yeux;
Dis-lui: Bel astronome,
Parlez à ce bon vieux;
Il est mon père, et c'est raison
Qu'il ait un gendre à sa façon.

Né à Paris, en 1732; mort en cette ville, en 1799.

BELLOY

(PIERRE-LAURENT BUIRETTE DE)

De Belloy, trois fois sur la scène,
Avec un éclatant succès,
Fit à la Muse Melpomène
Chanter des héros français.

(DE LA PLACE.)

VOLTAIRE vit un moment pâlir sa gloire devant la brillante auréole de de Belloy. Le bruit des applaudissemens qui accueillirent *le Siége de Calais* retentit jusque dans la retraite du vieux philosophe, mais ne put toutefois lui causer de sérieuses alarmes. L'auteur de *Mérope* vit bientôt que son rival n'était pas redoutable, et il prit envers lui ce ton de bienveillance, qu'il n'avait pas pour ceux dont il avait quelque chose à craindre. « Votre *Siége de Calais*, « lui écrivait-il, fait aimer la France et votre « personne... Je ne suis que le poète de l'A-

« mérique et de la Chine, et vous celui des « Français. »

Et ce fut sans doute à ce motif que la tragédie de de Belloy dut son brillant succès. Jusqu'alors la scène française n'avait offert que des héros empruntés à l'antiquité ou aux nations étrangères; un sujet national était à la fois une nouveauté et une heureuse idée; le poète rappelait parmi nous la tragédie à sa véritable destination; et les sentimens patriotiques, la nationalité ardente, qui règnent dans cet ouvrage, suffirent pour faire pardonner les défauts de l'exécution, et expliquent l'enthousiasme sans exemple avec lequel on l'accueillit. L'apparition du *Siége de Calais* fait époque dans les fastes du théâtre. L'auteur fut appelé à toutes les représentations, et forcé de paraître, aux quatre premières. Tel était le concours des spectateurs, que la salle ne put jamais contenir la moitié de ceux qui se présentaient.

Cette pièce n'eut pas moins de succès à la cour; elle y fut jouée plusieurs fois de suite, et valut à l'auteur des complimens de Louis XV, et par conséquent de ses courtisans, puis une pension, puis la médaille d'or promise par le roi au poète dramatique qui obtiendrait trois fois les suffrages du public : *le Siége de Calais* fut compté pour deux succès.

Flattés du relief que cet ouvrage donnait à leur cité, les Calaisiens décernèrent à l'auteur une de ces distinctions glorieuses qui sont la plus douce récompense du talent. La ville le reçut au nombre de ses citoyens, et lui envoya les titres de cette adoption dans une boîte d'or, avec cette inscription : *Lauream tulit, civicam recipit.*

Mais le succès de cette tragédie ne fut pas circonscrit dans les seules limites de la France ; le patriotisme du poète trouva de l'écho partout où il y avait des cœurs français. Elle fut jouée en Amérique, et accueillie par des acclamations. Le comte d'Estaing, gouverneur général au Cap-Français, en fit faire, à ses frais, une édition pour être distribuée *gratis*, et en envoya à l'auteur un exemplaire richement relié, avec ces vers :

L'Amérique à son tour couronne cet ouvrage;
Un auteur patriote a son premier hommage;
Et dans ces climats notre amour pour le roi
Dans les cœurs nés français doit graver de Belloy.

Au milieu de ce concert de louanges, comment la critique eût-elle pu se faire entendre ? Elle n'osa élever la voix sur cette tragédie qui célébrait une des gloires de la France : on en

avait fait une affaire d'opinion. « Je vous croyais meilleur Français, dit un jour Louis XV au duc d'Ayen, qui jugeait cet ouvrage défavorablement. — Sire, dit le duc, dans un accès de franchise, je voudrais que les vers de la pièce fussent aussi français que moi. »

De Belloy ne sembla pas d'abord destiné à briller parmi nos poètes dramatiques. Bien jeune encore, il avait perdu son père; et on l'avait mis sous la tutelle d'un oncle qui prit soin de son éducation, et le destina au barreau. Mais le jeune homme, à qui un goût décidé pour les lettres rendait insipide la science de la jurisprudence, résolut de s'affranchir du joug qu'on lui imposait. Il connaissait trop bien la volonté impérieuse de son tuteur pour espérer de le fléchir; il ne le tenta même pas, et quitta clandestinement la maison.

La détresse qui fut bientôt la conséquence de cette escapade, l'obligea à chercher des moyens d'existence : faute de mieux, il se fit comédien. Mais, respectant les préjugés qui alors, bien plus encore qu'aujourd'hui, flétrissaient cette profession, il quitta son nom de *Buirette*, et prit celui de *Dormont de Belloy* : ce dernier seul lui est resté. Il ne voulut point non plus exercer parmi ses concitoyens un art frappé de réprobation; il se

rendit en Russie, où il espéra trouver plus de tolérance. Mais, avant de s'expatrier, il écrivit à sa mère et à son oncle, et leur adressa de touchans adieux : « Oubliez-moi, leur disait-il, puisque je suis pour vous un sujet de honte ; mais ouvrez-moi vos bras, si jamais je reviens digne de vous. »

Il trouva sur la terre étrangère des amis et des protecteurs, et se fit un nom dans l'art qu'il exerçait ; mais son amour pour la France l'empêchait de jouir des avantages de sa situation ; sa patrie avait toute sa tendresse. Ce sont ses propres sentimens qu'il a exprimés dans ces vers du *Siége de Calais* :

> Ah ! de ses fils absens la France est plus chérie ;
> Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Le désir de revoir cette France qu'il regrettait, et de vivre sous son beau ciel, lui inspira la noble ambition de se réhabiliter dans l'esprit de ses parens et de ses compatriotes ; il voulut s'élever au-dessus de sa profession, se la faire pardonner ; et, persuadé que l'éclat du triomphe de l'écrivain effacerait les torts du comédien, il chercha, dans les lettres, cette réhabilitation qui devait apaiser les ressentimens de sa famille.

Ses premiers essais ne furent pas heureux ;

la tragédie de *Titus*, qu'il vint présenter à la Comédie Française, tomba, à la première représentation. Le parterre tumultueux et mal disposé siffla outrageusement les endroits faibles, et même les vers remarquables de cet ouvrage. On poursuivit le malheureux auteur de quolibets et d'épigrammes ; on appliqua au destin de la pièce ce vers parodié :

Titus perdit un jour, un jour perdit Titus.

L'auteur en appela de cette décision à un public plus bienveillant, et fit imprimer sa pièce avec cette épigraphe empruntée à *la Pharsale* de Lucain :

. . . . Nec tam mea fata premuntur,
Ut nequeam relevare caput (1);

mais elle ne fut jamais remise au théâtre.

Son but était manqué; car cet échec, on peut le croire, n'avait point apaisé le courroux de sa famille : bien plus, son oncle, qui était devenu pour lui un ennemi implacable, avait surpris un ordre du roi pour le faire arrêter, en cas qu'il reparût sur le théâtre. De Belloy se mit à l'abri de son ressentiment en repartant pour la Russie.

(1) Je ne suis point tellement terrassé, que je ne puisse encore relever la tête.

Mais bientôt il prit une revanche éclatante, et revint armé d'un manuscrit, celui de *Zelmire.* Cette pièce obtint le succès le moins contesté. Des situations attachantes, des effets de scène habilement ménagés, arrachèrent aux spectateurs des cris d'enthousiasme.

Cependant, il faut bien l'avouer, cette tragédie ne méritait pas un aussi brillant accueil ; ce n'est, à tout prendre, qu'un roman assez mal tissu, et faiblement versifié : la splendeur du spectacle put seule en assurer le succès.

Celui du *Siége de Calais* fut mieux mérité ; et pourtant cet ouvrage ne dut son succès extraordinaire qu'à des circonstances indépendantes de son mérite réel. De Belloy avait mis son talent à l'abri de la critique, par l'usage respectable qu'il en avait fait. Mais quand l'enthousiasme se fut refroidi, on vit ce qu'on n'avait point d'abord remarqué, la recherche et l'effort de son style, le ton sentencieux et hyperbolique de sa diction. La critique alors s'éveilla, et, par un retour bizarre, les admirateurs passionnés devinrent des juges plus que sévères. Les esprits judicieux, qui avaient, dès le principe, signalé les défauts de l'ouvrage, furent obligés de le défendre contre ceux mêmes qui l'avaient tant préconisé.

En traitant un sujet national, de Belloy

avait obtenu un trop beau succès pour ne pas en chercher d'autres encore dans cette route qu'il s'était frayée. La tragédie de *Gaston et Bayard,* qui suivit *le Siége de Calais,* enleva les applaudissemens des spectateurs par les mêmes moyens. La pompe militaire, le prestige des noms de nos héros procurèrent à l'auteur un nouveau triomphe.

Pierre-le-Cruel est maintenant oublié; mais on représente encore *Gabrielle de Vergy,* drame lamentable, qui ne doit sans doute sa prolongation d'existence qu'à l'horreur qu'il inspire.

Avec tant de célébrité, quel homme eût pu rester étranger à l'amour-propre? De Belloy était homme et poète; il paya son tribut. Il souffrit difficilement la contradiction, et répondit avec aigreur aux critiques qu'on lui adressa. C'est surtout dans la préface de *Zelmire,* que l'on peut voir combien la fumée de l'encens l'avait enivré. Mais, à part ce ridicule, on s'accorde généralement à donner à cet écrivain un noble caractère, et toutes les qualités qu'on honore et qu'on aime dans la société. Étranger aux manéges qui mènent à la fortune, il aurait été, dans sa dernière maladie, privé des secours qu'exigeait sa situation, si la bienfaisance éclairée du prince n'eût prévenu ses

besoins. Il haïssait tout esprit de parti, et n'épousa jamais aucune secte littéraire. Il ne ménageait ni ne bravait les philosophes; il ne blâmait ni n'encourageait leurs adversaires. « Je suis tolérant, disait-il, envers les intolérans mêmes, afin de l'être envers tout le monde: il n'y a que les persécuteurs que je hais. »

Né à Saint-Flour, en 1727; mort à Paris, en 1775.

BERNARD

(PIERRE-JOSEPH).

Quand, sur sa lyre enchanteresse,
Il chante les jeunes amours,
Sa muse légère a toujours
Le coloris de la jeunesse.

(ANONYME.)

C'EST à Voltaire que Bernard doit l'épithète de *gentil*, accolée à son nom, et qui en est devenue inséparable. Il est peu de lecteurs qui ne connaissent le joli quatrain que l'auteur de *Zaïre* lui adressa pour l'inviter à dîner chez madame du Châtelet. Cette dame ayant désiré connaître Bernard, Voltaire s'offrit de lui procurer cet agrément, et envoya à l'instant, sur une carte, l'invitation suivante :

Au nom du Pinde et de Cythère,
Gentil-Bernard est averti
Que *l'Art d'aimer* doit, samedi,
Venir dîner chez *l'Art de plaire*.

Au reste, le genre de ses ouvrages, plutôt

que la gentillesse de son extérieur, lui valut cette gracieuseté; car ce mot, qui éveille une idée d'exiguïté et de délicatesse physique, était un contre-sens, relativement à la personne de Bernard. « J'ai beaucoup vécu, dit le prince de Ligne, avec ce Gentil-Bernard, qui ne l'était ni de figure, ni de manières, ni même d'esprit. Ce nom de *gentil* m'a toujours fait rire. Il avait plutôt l'air dur, ainsi que son organe; et assurément il ne l'était pas. C'était un grand, assez gras, beau, brun, aimable, facile, complaisant, homme de bonne compagnie, aimé de tout le monde, ne faisant ni esprit, ni complimens, bien gourmand, et lisant à merveille son *Art d'aimer*. »

Envoyé à Paris par ses parens pour y étudier la jurisprudence, Bernard fréquenta, pendant quelque temps, l'étude d'un procureur; mais les gracieuses fictions de la poésie avaient bien plus d'attraits pour lui que la science aride et positive du *Digeste*: plus d'une fois on le surprit griffonnant des vers sur du papier timbré. Aussi, après deux années de travail, le clerc bel-esprit n'en savait guère plus que le premier jour.

Mais s'il était ignorant dans l'art de la chicane, en revanche il faisait des vers charmans, et avait de nombreux succès dans les

salons. Ce fut dans ces réunions brillantes qu'il fit la connaissance de quelques hommes de lettres, et notamment du marquis de Pezay. Ce poète musqué, qui alors s'était lancé dans la carrière de l'ambition, lui proposa de l'accompagner en Italie, où le maréchal de Coigny commandait une armée française. Cette occasion de voir la patrie des arts lui sourit; malgré les dangers qu'il y avait à courir, il partit pour l'armée. Bien différent d'Horace, qui abandonna son bouclier à la bataille de Philippes, notre poète se battit bravement, et fut présenté au maréchal, qui, charmé de son courage, se l'attacha en qualité de secrétaire. Ce fut là le commencement de sa fortune.

Cependant tout n'était pas couleur de rose, au service de ce grand seigneur habitué à faire tout plier sous sa volonté. Peu sensible apparemment aux charmes de la poésie, il exigea expressément que son secrétaire ne fît plus de vers et se bornât exclusivement aux occupations de son emploi. Vaine défense, qui ne fut point observée. Le jeune poète s'y conforma, en apparence; mais de charmantes productions échappées à sa muse gracieuse et légère témoignèrent qu'il se dédommageait en secret de la contrainte qu'on lui imposait. Ses amis seuls en recevaient la confidence; mais, mal-

gré lui, le mérite de ces compositions dépassait le cercle dans lequel il voulait les renfermer; elles se répandirent à la cour, à la ville, et firent fortune, dans ce siècle par excellence de la littérature érotique et frivole. Bientôt ce fut une faveur signalée de recevoir Gentil-Bernard et d'entendre quelques fragmens de *l'Art d'aimer*.

Son esclavage se termina par la mort du maréchal de Coigny. Le fils, jaloux de réparer les torts de son père, lui fit obtenir la place de secrétaire des dragons. Ce fut pour le féliciter de cette nomination que Voltaire lui écrivit cette lettre charmante :

« Le secrétaire de l'amour est donc le secrétaire des dragons! Votre destinée, mon cher ami, est plus agréable que celle d'Ovide; aussi votre *Art d'aimer* me paraît au-dessus du sien. Je fais mes complimens à M. de Coigny de ce qu'il joint à ses mérites celui de récompenser et d'aimer le vôtre. Vous me dites que sa fortune a des ailes : voilà donc tous les dieux ailés qui se mettent à vous favoriser!

Vous êtes formés tous les deux
Pour plaire aux héros comme aux belles;
Mais si sa fortune a des ailes,
Je vois que la vôtre a des yeux.

On ne l'appellera plus aveugle, puisqu'elle prend tant de soins de vous. Vous avez commencé un ouvrage unique en notre langue, et qui sera aussi aimable que vous. Continuez et souvenez-vous de moi au milieu de vos lauriers et de vos myrtes. »

Avant de publier *l'Art d'Aimer*, il avait donné au théâtre son opéra de *Castor et Pollux*, modèle de poésie tendre, où l'intérêt est aussi vif que les sentimens y sont délicats et naturels. Si cet ouvrage ne fit point oublier l'*Armide* de Quinault, au moins il en rappela à la fois et le genre et les beautés. Tel fut le succès de cet opéra embelli de la musique de Rameau, que le musicien Mouret en devint fou de jalousie. On fut obligé de l'enfermer à Charenton. Dans les accès de sa folie, il chantait continuellement le chœur des démons du quatrième acte :

Qu'au feu du tonnerre
Le feu des enfers
Déclare la guerre, etc.

Gentil-Bernard garda, pendant trente ans, son *Art d'aimer* dans son portefeuille. On n'en connaissait guère que les épisodes qu'il avait plusieurs fois récités dans des réunions avides

de l'entendre. Toujours il avait recueilli de nombreux éloges; mais la critique prit sa revanche quand le poème fut imprimé; il fut mis au rang de ces ouvrages dont les beautés de détail ne peuvent racheter les nombreux défauts.

Les excès de Bernard portèrent une atteinte funeste à son organisation. Son existence morale s'anéantit. A cette amabilité, à cette grâce d'esprit et de langage qui lui avaient valu tant de succès dans le monde, succéda une sorte d'imbécillité : il perdit complétement la mémoire. Les premiers symptômes de cette absence d'esprit se manifestèrent chez la duchesse d'Egmont. Un jour que Bernard assistait à la toilette de cette dame, elle le pria de répondre pour elle à un billet d'invitation qu'on lui avait adressé. Bernard prend la plume, et ne peut écrire une ligne; tout en lui annonce une sorte d'égarement. « Qu'avez-vous donc, Bernard? Comment, vous ne sauriez écrire ce billet? — Madame..... madame..... — Vous m'étonnez. Je n'imagine pas qu'il faille votre talent pour une semblable misère. » Bernard regarde d'un œil fixe, essaie de parler et ne peut achever sa phrase.

Depuis ce moment le malheureux poète n'a plus conservé la moindre lueur de raison; cet

homme naguère si brillant ne fut plus qu'un déplorable automate. On raconte qu'assistant un jour à une représentation de *Castor et Pollux*, il demanda quel en était l'auteur. Une autre fois il demandait à ses voisins, qui écoutaient sa pièce : *Le roi est-il content ? madame de Pompadour est-elle contente?*

Ce poète courtisan, dans son délire, se croyait encore à Versailles.

Telle fut la fin d'un homme qui s'était donné aux plaisirs, et s'était prêté à la gloire.

Né à Grenoble, en 1707; mort à Paris, en 1775.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

(JACQUES-HENRI).

Il est entre les biens si trompeurs et si faux,
Il est un bien réel, doux charme de nos maux,
Dont on sent dès l'abord la paix enchanteresse,
Dont on jouit sans trouble et non pas sans ivresse,
Qui suit l'homme en dépit des destins inconstans,
A tout âge, en tous lieux et dans tous les instans;
Qui, sans cesse nouveau, s'accroît par l'habitude,
Plein de calme, d'oubli, d'innocence, l'étude,
L'étude, plaisir vrai, dont la source est en nous,
L'étude, heureux trésor qui les remplace tous.

(LEBRUN.)

COMME J.-J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre n'écrivit que fort tard, quand l'expérience du malheur eut mûri son génie. Comme lui, voyageur égaré par les orages, il marcha long-temps dans le sentier de la vie, sans guide et sans appui. Son excessive sensibilité fut, pour lui, une source de chagrins amers et de

vives jouissances. Les passions, cependant, n'eurent pas le pouvoir d'user son cœur; il conserva, dans toute son ardeur, ce foyer d'où jaillit la flamme qui échauffe ses écrits.

Dès son enfance, il donna des preuves du caractère ardent et impressionnable qui entoura sa vie d'illusions. A neuf ans, de pieuses lectures exaltèrent sa jeune imagination; il voulut, à l'exemple des solitaires de la Thébaïde, consacrer ses jours aux austérités de la pénitence; et, après avoir mûri son projet, il quitta, un matin, la maison paternelle, pour fuir un monde corrompu, où son salut courait de si grands dangers. Heureusement que sa Thébaïde n'était qu'un verger du voisinage! On le retrouva, sur le soir, demi-mort de faim et de peur, et on lui promit le fouet si, au lieu d'aller à l'école, il lui prenait encore fantaisie de se faire anachorète.

A peine était-il sorti du collége, où il avait remporté le premier prix de mathématiques, qu'obligé de prendre un état, il entra dans le génie militaire. Il fit quelques campagnes; mais, ayant osé critiquer les opérations de son général, sa franchise, ou son imprudence, lui valut son exclusion du corps du génie. Il resta sans ressources et sans protection. Ce fut alors que commença sa vie aventureuse.

A l'exemple du bon abbé de Saint-Pierre, son parent, il avait imaginé un mode de gouvernement, dans un but philanthropique, il est vrai; mais il est probable qu'il s'y mêlait un grain d'ambition. Pour le mettre en pratique, il fallait un pays neuf, un peuple neuf; il tourna ses vues vers le nord; les steppes presque inhabités de la Sibérie lui parurent convenables à ses projets; en conséquence, il se rendit en Russie. Sa personne fut accueillie à la cour de Catherine II; mais son projet fut rejeté. Pour tout dédommagement, on lui offrit le grade de sous-lieutenant dans les armées de l'impératrice. Cruel désappointement pour le jeune législateur! Il y avait loin de là à la vice-royauté qu'il avait rêvée. Mais ses ressources s'épuisaient, il fallut bien accepter.

Après quelques années de séjour dans ce pays, il espérait de l'avancement, lorsqu'un incident imprévu le ramena dans sa patrie. Une conspiration fut tramée contre l'impératrice: les protecteurs que Bernardin s'était faits, y furent impliqués et jetés dans les fers. Craignant que ses liaisons avec les coupables ne lui devinssent nuisibles, il quitta furtivement la Russie.

Il s'arrêta quelque temps en Pologne, où son séjour fut marqué par une foule d'aven-

tures qui ne peuvent trouver ici leur place.

Après de longs voyages à Malte, en Allemagne, à l'île de France; après des vicissitudes sans nombre, il revint à Paris, désabusé des hommes et de l'ambition, avec l'expérience que donne l'infortune, et le plan d'un roman dont il avait conçu l'idée pendant son séjour en Amérique. Il avait alors quarante ans. Ses utopies, rêves de sa jeunesse, avaient cessé de l'occuper; ses illusions s'étaient évanouies. Pauvre et sans protecteur, il chercha dans son travail des moyens de subsistance, et l'étude vint à son secours. Entouré de ses livres chéris, il retrouva la paix du cœur qu'il avait tant cherchée; son génie s'éveilla, et dès-lors il put sourire à l'espérance d'un meilleur destin. Toutefois, le produit de quelques leçons de mathématiques fut, pendant quelque temps, sa seule ressource.

Cependant il cherchait à sortir de son obscurité. Il se lia avec quelques-uns des beaux-esprits de l'époque, qui le présentèrent à mademoiselle de l'Espinasse, chez laquelle se réunissaient les hommes les plus distingués dans les arts, les sciences et la littérature. Dans cette société, où l'on jugeait en dernier ressort les auteurs et les ouvrages, le nouveau venu se trouvait petit; il s'humiliait devant

ces sommités ; il était ébloui de toutes ces gloires, lui chétif, dont le nom était encore inconnu.

Depuis quelque temps, cependant, il avait terminé son roman de *Paul et Virginie*, et il en avait fait la confidence à l'un de ses nouveaux amis. Celui-ci annonça à la société l'œuvre de M. de Saint-Pierre, et demanda pour l'auteur *une lecture*. On consentit à l'entendre, et l'on fixa le jour de la réunion.

Les juges étaient assemblés ; le modeste auteur, tremblant devant cet imposant aréopage, tira, en hésitant, son manuscrit de sa poche ; puis, d'une voix émue, il en commença la lecture. D'abord, on l'écoute avec attention ; les idées si fraîches et si riantes de cette délicieuse production semblent inspirer quelque intérêt ; mais bientôt, des conversations à voix basse s'établissent parmi les auditeurs : Marmontel regarde à sa montre ; Buffon demande ses chevaux ; d'autres bâillent et semblent complétement indifférens. Le pauvre auteur qui, du coin de l'œil, consultait le visage de ses juges, s'aperçut facilement de l'ennui qu'il produisait ; le peu d'assurance qu'il avait s'évanouit ; sa lecture devint monotone ; sa voix perdit ses inflexions ; on ne l'écoutait plus !...

Il cessa de lire; personne ne l'engagea à continuer, et tout en resta là.

Il sortit de cette maison découragé, humilié, désespéré. Hélas! il venait de perdre le reste de ses illusions. Cet ouvrage, qu'il n'avait pas cru sans mérite, était jugé et condamné, et l'arrêt était sans appel; car de tels juges pouvaient-ils se tromper? Un moment il avait espéré un bien-être; il avait cru sortir de son obscurité... Chimère! le voilà retombé dans son néant.

Il marchait, plongé dans ses pénibles réflexions; il errait sans but, lorsqu'il fut abordé par un de ses amis, par le peintre Joseph Vernet. Celui-ci lut facilement, sur le visage de Bernardin, les souffrances de son âme; il l'interrogea avec intérêt, avec tendresse.

Ah! c'est quand la douleur nous oppresse qu'il est doux d'entendre une voix amie qui nous en demande la confidence! Bernardin avait besoin d'épancher son cœur; il raconta avec effusion, à son ami, l'échec qu'il venait d'éprouver, et lui donna les détails de la fatale séance où il avait reçu son brevet d'incapacité.

Tout en causant, ils arrivèrent à la modeste chambre que Bernardin occupait, au cinquième étage, dans la rue Saint-Étienne-du-Mont.

« Voyons donc, dit Vernet, cet ouvrage si dédaigneusement accueilli par nos potentats littéraires ; lisez-moi quelques passages. » Bernardin céda à son désir ; et bientôt, cette lecture fit sur Vernet, homme d'esprit, tout l'effet qu'elle devait produire. « Ah ! les barbares ! s'écriait-il de temps en temps, les Welches ! n'avoir point admiré cela !... mais ils n'ont donc point d'âme ? » Enfin, cédant à son émotion, il saisit et presse vivement la main de l'auteur. « Mon ami, il faut porter ce manuscrit chez l'imprimeur.— Mais si cela ne réussit pas ? — Cela réussira, cela réussira, vous dis-je ; je vous prédis un succès certain ; car, s'il est vrai que les sots sont en majorité, il reste encore assez de gens d'esprit pour admirer un chef-d'œuvre, oui, mon ami, un chef-d'œuvre. — Cependant, nos grands hommes lui ont refusé leur suffrage. — Je le crois bien ; ils ne l'ont pas fait !

Nul n'aura de l'esprit, hors nous et nos amis.

— Ah ! vous me ranimez ; vous me rendez la vie ; je vous obéirai. »

Le manuscrit fut porté chez l'imprimeur. On accueillit avec une sorte d'enthousiasme cet ouvrage, où respire une raison aimable,

où les couleurs sont mélangées avec un goût exquis, et qui touche de près à la perfection continue. Ajoutons qu'il n'est peut-être, dans toute notre littérature, qu'une senle production de ce genre, *la Chaumière indienne*, du même auteur, qui puisse être comparée à *Paul et Virginie*.

Quoi qu'il en soit, ces deux ouvrages ne sont pas, à beaucoup près, le seul titre littéraire de cet ingénieux et touchant écrivain. Ses *Études* et ses *Harmonies de la Nature* l'élèvent au premier rang de nos prosateurs. C'est dans ce vaste champ qu'il déploie sa brillante et féconde imagination ; c'est là qu'il revêt de son coloris frais et pur les plus rians tableaux de la nature. Beaux arts, politique, voyages, éducation, harmonies du globe, l'auteur traite de tout, et se montre toujours original, toujours aimable, parce qu'il est toujours vrai.

Le talent de Bernardin de Saint-Pierre se retrouve dans son *Voyage en Silésie*, opuscule agréable ; il se retrouve dans *les Arcades*, joli roman, que l'auteur n'a point terminé, et qui rappelle les gracieux pinceaux qui ont tracé les images touchantes de *Paul et Virginie*.

Il est rare que les ouvrages de génie ne

renferment pas une idée dominante : l'idée fondamentale de Bernardin de Saint-Pierre est la Providence. Il reconnaît son pouvoir partout, dans la cabane du pauvre, comme dans le palais des rois; elle est partout parce qu'elle est nécessaire, et que c'est une domination intelligente et bonne.

Toutes les productions de cet écrivain sont embellies par la magie d'un style constamment harmonieux, doux, flexible, parfois plein d'éclat, quelquefois aussi, simple comme la nature, et qui semble destiné à la peindre dans sa grâce et dans sa sublimité.

Né au Havre, en 1737; mort à Éragny, en 1814.

Ses dernières paroles furent : « Que ferait une âme isolée dans le ciel même? »

BOILEAU-DESPRÉAUX

(NICOLAS).

J'entends Boileau monter sa voix flexible
A tous les tons; ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaisant, fin moqueur,
Même léger dans sa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau sensible,
Jamais un vers n'est parti de son cœur.

(MARMONTEL.)

Les premières années de Boileau n'annoncèrent point le satirique implacable qui fut l'effroi des mauvais auteurs de son temps. Son caractère était doux et bénin, et son père, le comparant à ses autres enfans, disait de lui : « Pour Collin (c'était le nom qu'on lui donnait dans la famille), pour Collin, c'est un bon garçon, qui ne dira jamais de mal de personne. » On sait si cette prévision se réalisa.

Toutefois sa verve satirique ne s'alluma pas

d'abord ; ce ne fut qu'après avoir essayé de différens états qu'il sentit que *son astre en naissant l'avait formé poète*. Alors il s'abandonna tout-à-fait à sa vocation.

Doué d'un goût sûr et d'un jugement exquis, il estima bientôt à leur juste valeur le mérite et la réputation des *Chapelain*, des *Cotin*, des *Scudéri* et d'autres coryphées des réunions littéraires, et sentit dès-lors qu'il était appelé à jouer un rôle de réformateur, rôle difficile, car le mauvais goût avait des racines profondes, et les idoles qu'il s'agissait de renverser étaient soutenues par un assentiment universel, qu'on ne pouvait guère attaquer sans témérité ; il fallait un talent bien transcendant pour se faire pardonner cette audace ; mais il avait la conscience de ses forces, et il ne craignit point d'entrer dans la lice où il devait obtenir de si beaux triomphes.

Les sept premières satires eurent un immense succès, parce que la malignité assaisonnée d'esprit est toujours la bienvenue, et que d'ailleurs on n'avait point encore écrit aussi purement en vers. Dès-lors la réputation de Boileau fut établie d'une manière incontestable ; son nom devint une autorité, et l'on siffla ceux qu'il avait bafoués. Malheur à tout nom ridicule qui put entrer

dans la mesure d'un vers ou en former la rime !

Mais en prémunissant ses lecteurs contre les mauvais ouvrages, il voulut leur enseigner les moyens d'en faire de bons, et il leur donna le précepte et l'exemple. Son *Art poétique*, imité d'Horace et d'Aristote, devint le régulateur des poètes, et mérita à l'auteur le titre de législateur du Parnasse. Des épîtres où la raison est unie à l'élégance et à une étonnante précision de langage ajoutèrent à sa réputation, et le firent considérer comme un de ces esprits rares et éminens dont une nation doit s'enorgueillir.

Cependant si l'on osait juger Boileau, si l'on osait employer avec lui la sévérité qu'il a montrée envers Quinault et quelques autres écrivains, on se verrait forcé de lui refuser une place parmi les poètes du premier rang; car il lui manque et l'originalité et l'invention, et cette chaleur de sentiment qui est l'âme de la poésie. Nourri de la lecture des anciens, il en avait senti les beautés, il s'en était emparé, il en avait fait sa conquête légitime, par la manière neuve et piquante avec laquelle il les présentait à ses lecteurs; mais un grand nombre de ses pensées les plus saillantes sont empruntées à ses modèles : on serait tenté

de le croire, lorsqu'il dit si plaisamment que :

> Avant lui, Juvénal avait dit en latin
> Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

Celui de ses ouvrages qui lui appartient le plus en propre, c'est, sans contredit, *le Lutrin;* et encore serait-il permis de croire qu'il en avait puisé l'idée première dans le poème italien du *Seau enlevé*, de Tassoni. Néanmoins, le poème de Boileau est bien à lui, et c'est un modèle de style et de précision. On y reconnaît l'habile disciple des anciens, et c'est de tous ses écrits celui qui a le plus contribué à lui assurer la qualité de grand poète.

Boileau, on le voit bien, avait peu d'imagination; mais il observait, il pensait, et il savait admirablement dire. Le goût était le régulateur de ses écrits, et il apportait tous ses soins à le conserver pur. Il mit en usage, pour lui-même, le précepte qu'il donne aux autres; il remit cent fois son ouvrage sur le métier, et c'est là sans doute le secret de l'admirable limpidité de sa versification. Ses vers ne paraissent si faciles qu'en raison de la peine qu'ils lui ont coûtée.

On s'accorde à donner à Boileau toutes les qualités de l'homme de bien et du bon citoyen. Ami dévoué, plein de franchise et de sincérité,

il jouit d'une considération justement méritée ; et cependant il eut de nombreux ennemis.

Il est vrai qu'en faisant la part de ses vertus civiques et privées, on ne peut s'empêcher de mettre en regard des défauts qui jettent des ombres sur l'éclat de sa vie. C'est avec peine que l'on voit Boileau se courber servilement devant Louis XIV, lui prodiguer des louanges outrées, le proclamer un dieu, le lui dire en face, et en même temps se montrer si amer, si acerbe, envers quelques écrivains qu'il n'aimait pas, les poursuivre de ses sarcasmes, et les outrager par d'odieuses personnalités. La postérité, plus équitable, a infirmé ses jugemens passionnés sur quelques écrivains estimables, et notamment sur Quinault et Le Tasse. Boileau, courtisan empressé, et Boileau, satirique mordant, présente une anomalie remarquable ; elle est plus saillante en lui qu'en tout autre, parce qu'elle est plus étrange. On conçoit difficilement, dans cet homme dur et caustique, l'obséquiosité mielleuse que l'on retrouve dans plusieurs de ses écrits. Il faut avouer néanmoins qu'il remplit cette tâche admirablement. Sauf quelques coups d'encensoir, dont la fumée était un peu trop épaisse, il était difficile de louer avec plus de finesse et d'esprit.

En sa qualité d'historiographe de France, il suivit Louis XIV dans son expédition de Flandre. Son existence se trouva tout-à-coup changée; aux douces habitudes de sa vie paisible et uniforme succédèrent, sans transition, les fatigues des marches forcées et le tumulte des camps. Les goûts du poète n'étaient pas très-belliqueux; ils s'accommodaient difficilement de ce genre de vie; mais Louis XIV avait ordonné, et ce n'était pas Boileau qui eût osé désobéir. Un jour, après une longue marche, il s'était couché, harassé de fatigue, sans vouloir souper. Un des principaux officiers de l'armée, M. de Cavoye, l'ayant appris, alla le trouver, après le souper du roi, et lui dit d'un air consterné qu'il avait à lui apprendre une fâcheuse nouvelle: « Le roi, ajouta-t-il, n'est point content de vous; il a remarqué aujourd'hui une chose qui vous fait grand tort. — Et quoi donc? s'écria Boileau tout alarmé. — En vérité, continua Cavoye, je ne puis me résoudre à vous la dire; je ne saurais ainsi affliger mes amis. » Enfin, après l'avoir laissé quelque temps dans une vive agitation, il lui dit: « Puisqu'il faut vous l'avouer, le roi a remarqué que vous étiez tout de travers à cheval. » Il n'est pas besoin d'ajouter que cette petite mystification égaya

pendant quelques jours les jeunes courtisans dont Boileau lui-même faisait partie, et qu'il n'en compta pas moins au nombre de ses meilleurs amis le mauvais plaisant qui lui avait causé cette alarme.

Cependant jamais il ne fit au désir de plaire le sacrifice de ses opinions en littérature. Cette antipathie prononcée contre le faux, le mauvais ou le médiocre, Boileau la portait partout. On connaît sa réponse à Louis XIV qui s'était avisé de faire des vers : « Sire, rien n'est impossible à Votre Majesté ; elle a voulu faire de mauvais vers, et elle y a réussi. » Il avait célébré le grand roi, il critiquait le mauvais poète ; cela était juste : Boileau était sur ses domaines. C'est ce qu'il fit sentir, dans une autre occasion, au prince de Conti. « A Dieu ne plaise, monseigneur, lui dit-il, que vous soyez jamais assez malheureux pour savoir ces choses-là mieux que moi. » Et l'on se doute que le monarque et le prince avaient le bon sens de ne pas se fâcher de ce que Boileau l'emportait sur eux en littérature.

Boileau, chargé d'écrire l'histoire du règne de Louis XIV, lisait un jour quelques passages de son travail. Le roi l'arrêta sur le mot *rebrousser,* pour lequel il avait de la répugnance. En parlant du voyage que ce prince

avait feint de faire en Flandre, Boileau disait que le roi avait tout-à-coup rebroussé chemin pour se diriger vers l'Allemagne. Tous les courtisans applaudirent à la remarque du roi, et même Racine, qui, en ce moment, faisait sa cour aux dépens de son ami. Mais Despréaux persista dans son sentiment avec une respectueuse obstination, et fit sentir au roi qu'un mot, quelque rude et bizarre qu'il paraisse, doit être conservé, toutes les fois qu'il est le plus expressif et le plus propre à rendre la pensée.

En publiant ses satires, Boileau se fit de nombreux ennemis. Indépendamment de ceux qui étaient intéressés dans la querelle, les hommes d'une morale sévère réprouvaient ce genre, où bien souvent la méchanceté tient lieu de verve, et qui sert presque toujours à satisfaire des antipathies. Le sévère duc de Montausier, apprenant que le roi venait de gratifier l'auteur des satires d'une pension de deux mille francs, s'écria : « Bientôt le roi donnera des pensions aux voleurs de grand chemin. »

« Je ne m'en dédis pas, disait un jour Fontenelle, à la vue d'un buste de Boileau ; il faut le couronner de lauriers et l'envoyer aux galères. »

Cependant Boileau n'était pas satirique dans

la conversation; ce qui faisait dire à madame de Sévigné qu'il n'était cruel qu'en vers.

Une politesse recherchée, un sens exquis, un grand usage du monde, le rendaient très-aimable, dans le commerce de la vie, et lui faisaient éviter, dans les discussions, l'aigreur qu'elles n'entraînent que trop souvent. Seulement quand un ridicule, une sotte prétention, un vain orgueil se révélait à lui, sa bonhomie privée faisait place à une colère poétique qui égratignait, fouettait, déchirait sans pitié; et l'expression de cette ire, trop fréquemment excitée par les travers du monde, formait le caractère habituel de sa physionomie. Ses traits étaient irréguliers et ramassés; il avait les yeux petits, ardens, pleins de malice, recouverts d'un sourcil épais et mobile; son nez était pointu, un peu recourbé, et se rapprochait d'une bouche dont les lèvres minces et serrées offraient le principal trait de la malice spirituelle. Son teint jaune, ses membres grêles, annonçaient une santé faible et débile.

Il eut un jour une dispute fort vive avec son frère le chanoine, qui lui donna un démenti d'une manière un peu dure. Les amis communs voulurent rétablir la paix, et l'exhortèrent à pardonner à son frère. « De tout mon cœur, dit-il, parce que je me suis possédé,

et que je ne lui ai dit aucune sottise. S'il m'en était échappé une, je ne lui pardonnerais de ma vie. »

Boileau aimait la société et était très-exact à tous les rendez-vous. « Je ne me fais jamais attendre, disait-il, parce que j'ai remarqué que les défauts d'un homme se présentent toujours à la pensée de celui qui l'attend. »

Les derniers ouvrages de Boileau sont inférieurs aux premiers. Lorsqu'il les publia, on ne manqua pas de s'en prévaloir pour lui renvoyer les traits qu'il avait lancés aux autres. Le P. du Cerceau, à qui l'on doit des poésies agréables, fit contre lui ce triolet :

Ce Boileau qui fut autrefois
Le chasse-coquin du Parnasse,
N'est plus, sur l'Hélicon françois,
Ce Boileau qui fut autrefois.
Phébus, le voyant aux abois,
Dit aux Muses : Vite, qu'on chasse
Ce Boileau, qui fut autrefois
Le chasse-coquin du Parnasse.

Son discours de réception à l'Académie française fut généralement trouvé faible, et donna lieu à cette épigramme :

Boileau nous dit, dans son écrit,
Qu'il n'est pas né pour l'éloquence :
Il ne dit pas ce qu'il en pense ;
Mais je pense ce qu'il en dit.

Au reste, les bienfaits du grand roi le dédommageaient amplement de ces sentimens de malveillance et des épigrammes par lesquelles on ripostait aux siennes. Il le choisit pour écrire l'histoire de son règne conjointement avec Racine, et attacha à cet emploi des appointemens considérables. Lorsqu'on annonça au poète cette nouvelle faveur, il dit : « Quand je faisais le métier de satirique, que j'entendais assez bien, on me menaçait de coups de bâton ; à présent, on me donne une pension pour le métier d'historien, que je n'entends point. »

Boileau, louangeur spirituel et fin, était très-sensible à la louange ; mais il voulait qu'elle fût délicate. Quand on le louait mal à propos et maladroitement, il avait coutume de dire : « Vous avez beau faire, vous ne me rendrez pas impertinent. »

Il lisait parfaitement ses vers, et était attentif, en les lisant, à la contenance de ses auditeurs, pour apprendre, des mouvemens de leur physionomie, quels étaient les endroits qui les frappaient le plus. Il eut un jour, dans

le président de Harlay, un auditeur immobile qui, après la lecture de la pièce, dit froidement : « Voilà de beaux vers. » La critique la plus vive l'eût moins irrité que cet éloge.

Quoique la poésie eût été l'occupation constante de toute sa vie, il ne parut pas avoir pour cet art une estime bien profonde, car il avait coutume de dire qu'un bon poète n'est guère plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles; il excellait à cet exercice.

Ce fut dans sa maison d'Auteuil, sous les frais ombrages de son verger, qu'il composa la plupart de ses ouvrages; c'est là qu'il trouvait la rime *quinteuse*, qui le fuyait ailleurs. Quoiqu'il aimât cette maison, il céda aux sollicitations de son ami Le Verrier, et la lui vendit; il s'en repentit le reste de sa vie. L'acquéreur avait vaincu sa résistance en l'assurant qu'il en serait toujours le maître, et en lui faisant même promettre qu'il y conserverait un appartement. Quinze jours après la vente, il y retourne, entre dans le jardin, et n'y trouvant plus le berceau sous lequel il avait coutume d'aller rêver, il appelle Antoine, son ancien jardinier, et lui demande ce qu'est devenu son berceau. Antoine lui répond qu'il a été détruit par ordre de M. Le Verrier. Despréaux, après avoir rêvé un moment, remonte

dans son carrosse, en disant : « Puisque je ne suis plus le maître ici, qu'est-ce que j'y viens faire? » Il n'y revint plus.

Boileau termina sa belle et honorable carrière à l'âge de 75 ans.

Le poète languedocien Robin lui fit cette épitaphe :

Ce critique fameux qu'on appelait Boileau,
Pour le droit qu'il avait de boire en l'Hippocrène,
Comme dans les eaux de la Seine,
Repose avec sa muse au fond de ce tombeau.
Mais, quand nos vœux pourraient le placer près des anges,
En disant pour son âme un seul *De profundis*,
Que ferait-il en Paradis,
Où l'on n'est occupé qu'à chanter des louanges?

Né à Crône, près de Paris, en 1636; mort à Paris, en 1711.

BOSSUET

(JACQUES-BÉNIGNE).

> Lumière de la France, et vengeur de l'Église,
> Il en soutient la gloire, il en défend les droits ;
> Et, debout sur la tombe où la grandeur se brise,
> Il ose interroger la poussière des rois.
>
> (LALANNE.)

BOSSUET brille au premier rang parmi les hommes qui ont le plus honoré l'esprit humain. Telle est la hauteur de son génie, tel est l'enthousiasme qu'il inspire, qu'il serait difficile de trouver dans toute notre littérature une appréciation froide ou critique de son éloquence. On admire, puis on admire encore. En lui tout est chaleur, tout est mouvement, tout est vie. L'inspiration perpétuelle qui l'agite et qui semble le troubler se communique au lecteur, et le ravit à lui-même : il ne descend des hautes régions qu'il a parcourues avec l'orateur, que lorsque ce mâle et énergique

langage a cessé d'exalter son âme en cessant de frapper ses sens.

Bossuet voulait surtout imposer, et il a complétement atteint ce but dans ses *Oraisons funèbres*. Son éloquence terrifie, mais elle ne touche pas. Avait-il donc senti qu'il ne faut pas demander des larmes à ceux qui environnent la tombe des grands de la terre? Il ne voyait pas d'amis auprès de ces morts dont on ne pouvait plus rien attendre; il n'y voyait que des courtisans, et il parla ce langage pompeux que prenait Corneille pour leur plaire; il fut parfait comme il devait l'être; mais ses discours ne sont guère lus et étudiés que dans les écoles; les âmes tendres se contentent de les admirer.

L'éloquence de Bossuet n'a pas besoin du prestige de l'action oratoire, et cependant combien devaient la relever encore les mâles accens de l'orateur, la majesté de son action, ses nobles traits, ses cheveux blancs, et l'autorité imposante de sa vertu. Qu'on se représente cet illustre vieillard dans la chaire de vérité, avec ses vastes pensées, donnant aux rois et aux puissans de la terre de grandes et sévères leçons, et les rappelant à leur néant devant la poussière des tombeaux; et l'on sentira quelle puissance il dut exercer sur ses auditeurs; on

comprendra les larmes qui coulèrent, et les cris de douleur qui se firent entendre, quand retentirent ces simples paroles : *Madame se meurt, Madame est morte.*

Mais il lui fallait de grandes occasions et des sujets qui fussent à la hauteur de son génie : quand il descendait de ces hautes régions, on ne le retrouvait plus, parce qu'il manquait de cette onction douce et pénétrante qui s'insinue dans les cœurs. Il disait lui-même que, pendant son séjour dans son diocèse, toutes les fois qu'il faisait des prônes dans sa cathédrale, il endormait son auditoire (1).

Quant à son style, lui seul en a le secret; lui seul sait trouver, créer même ces expressions énergiques et pittoresques qui rendent sa pensée pénétrante, ou la revêtent de cette majesté imposante qui maîtrise les âmes. Sa diction est rapide et forte; elle a je ne sais quoi d'antique et de fier, et d'une nature inculte, mais hardie. Ce n'est point la langue qui l'asservit; c'est lui qui la force à se plier à ses idées; il a la souveraineté de la parole, comme il a celle du génie.

Quelques puristes reprochent à Bossuet des fautes dans son élocution. Mais le concevrait-on avec un fini parfait, avec une correction

(1) L'abbé de Vauxcelles.

plus scrupuleuse? Que deviendrait cet air de spontanéité et d'improvisation qui lui est propre, et qui est un des charmes de son éloquence? Bossuet, plus correct, perdrait de ses beautés. Tout ce qui semblerait appartenir à l'art, serait un vol fait à la puissance et à l'originalité de son talent.

Parmi les nombreux écrits qu'a tracés sa plume éloquente, n'oublions pas de citer le *Discours sur l'Histoire universelle*. Ce vaste tableau de l'histoire du monde, ouvrage unique dans son genre, est marqué au cachet de la supériorité de son auteur. Quelle majesté d'élocution et de pensée! Créations de style, vigueur de conceptions, haute intelligence des choses humaines, éloquence, énergie, originalité, tout concourt à l'ensemble et à l'éclat de ce grand chef-d'œuvre.

Mais au milieu de tant de gloire, pourquoi voit-on apparaître les imperfections de la nature humaine? Bossuet fut grand, mais il fut homme. Quiconque sait se tenir en garde contre les préjugés nationaux et les séductions oratoires; quiconque n'obéit pas aveuglément à un sentiment natif de respect et à une tradition routinière d'admiration, aperçoit au milieu de tout ce que Bossuet a d'imposant, un sentiment d'orgueil et d'amour-propre, qui choque

moins qu'il n'afflige dans un si grand homme. Il a manqué, il faut bien le dire, de cette charité évangélique, de cette douce tolérance qui fait le charme de la religion qu'il a prêchée. Il s'est montré moins l'adversaire que l'ennemi de Fénelon, dans les querelles théologiques qui s'élevèrent entre eux; il vit un ennemi dans son rival en éloquence, et il l'attaqua dans sa personne et dans ses écrits avec une irascibilité, une acrimonie de langage qui contrastait singulièrement avec la douceur et la modération de l'auteur de *Télémaque*. Il eut gain de cause : la doctrine de Fénelon fut condamnée; mais la victoire fut moins belle peut-être que la défaite. « Bossuet, dit La Harpe, après son triomphe, passa pour le plus savant et le plus orthodoxe des évêques; Fénelon, après sa défaite, pour le plus modeste et le plus aimable des hommes; Bossuet continua de se faire admirer à la cour, Fénelon se fit adorer à Cambray et dans l'Europe. »

Issu d'une famille distinguée dans la robe, Bossuet fut d'abord destiné à suivre la carrière du barreau. Au sortir des Jésuites, où il avait été élevé, il commença ses études de jurisprudence et prit ses grades. « On assure même, dit Voltaire, qu'il y eut un contrat de mariage secret entre Bossuet, encore très-jeune, et

mademoiselle Des Vieux, fille d'esprit et de mérite; que cette demoiselle fit le sacrifice de sa passion à la fortune que l'éloquence de son fiancé devait lui procurer dans l'Église, et qu'elle consentit à ne jamais se prévaloir de ce contrat. Quoi qu'il en soit, la haute vertu de l'évêque de Meaux le met au-dessus de tout soupçon outrageant pour sa mémoire. »

Bossuet dut en partie son changement d'état à son talent dans la déclamation. Encore enfant, il récitait avec aplomb et d'une manière parfaitement sentie des sermons dont il ornait sa mémoire, ou qu'il composait lui-même. Sur sa réputation, la marquise de Rambouillet voulut l'entendre, et elle inspira le même désir à la société des beaux esprits qui se rassemblaient chez elle; à cette société, où régnaient les Cotin, les Ménage, et qui fut pour Molière une mine féconde, d'où il tira les traits les plus plaisans des *Femmes savantes* et des *Précieuses ridicules*. On y mena le jeune Bossuet à onze heures du soir; il débita avec beaucoup de grâce et d'assurance un sermon qu'il avait, dit-on, retenu presque en entier, pour l'avoir entendu une seule fois : ce qui fit dire au bel esprit Voiture qu'il n'avait jamais entendu prêcher si tôt ni si tard.

Les personnes qui s'intéressaient au jeune

orateur lui prédirent de brillans succès dans l'éloquence de la chaire, s'il entrait dans cette carrière. Bossuet suivit leurs conseils, et l'étude de la théologie remplaça celle du *Digeste*. Bientôt il prêcha avec une grande affluence d'auditeurs, et sa réputation arriva jusqu'à la cour. Le roi voulut l'entendre, et récompensa son mérite en l'élevant à la dignité de prince de l'Église, et en lui confiant l'éducation du Dauphin. Il est probable que Bossuet eût obtenu le chapeau de cardinal, s'il eût porté un grand nom ; mais il n'était que d'une famille de robe, et le mérite céda devant la vaine gloriole de la naissance. L'évêché de Beauvais lui fut également refusé, parce que la pairie y était attachée. Néanmoins, Louis XIV fut si content de l'éloquence de son prédicateur, qu'il eut l'attention de faire écrire au père une lettre de félicitation sur le mérite de son fils.

Bossuet parcourut une noble et brillante carrière. Au milieu de la cour, il avait conservé cette rigidité de principes, cette pureté de mœurs qui commande le respect. Il possédait toute l'estime et la vénération de Louis XIV, qui l'avait admis dans sa confiance la plus intime. « C'était, dit Saint-Simon, un homme dont la vertu, la droiture et l'honneur étaient aussi inséparables que la science et la

vaste érudition. La place de précepteur de *Monseigneur* l'avait familiarisé avec le roi, qui s'était plus d'une fois adressé à lui dans les scrupules de sa vie. Bossuet lui avait souvent parlé là-dessus avec une liberté digne des premiers siècles et des premiers évêques de l'Église. Il avait interrompu le cours de ses liaisons plus d'une fois ; il avait osé poursuivre le roi, qui lui avait échappé. Il fit cesser à la fin tout commerce, et il acheva de couronner cette grande œuvre par les derniers efforts qui chassèrent pour jamais madame de Montespan de la cour. »

Né à Dijon, en 1627; mort à Paris, en 1704.

BOURDALOUE

(LOUIS).

De nos folles erreurs arrachant le bandeau,
Du devoir à nos yeux il offre le flambeau:
D'une voix tour à tour puissante ou tutélaire,
Il console, ou fait naître un effroi salutaire.

(LEMIERRE.)

L'ÉLOQUENCE de la chaire n'eut, en France, que de faibles commencemens. Les bonnes traditions, le sentiment du beau, s'étaient perdus dans les ténèbres du moyen âge. Des lazzis grossiers, de ridicules historiettes, avaient remplacé les hautes pensées et le noble langage des Pères de l'Église. Le peuple riait, bien plus qu'il n'était touché, de la grotesque faconde des Maillard, des Raulin, des Barlette, des Ménot, et de tels autres prédicateurs que Fléchier appelait ses bouffons.

Il fallait un homme d'un génie élevé, d'un

goût sûr, d'une science profonde, pour rendre à l'éloquence sacrée toute sa dignité, et la dégager des inconvenances qui la déshonoraient : Bourdaloue fut cet homme.

Son goût le garantit des défauts de ses prédécesseurs, et son génie lui montra une route nouvelle. Avec lui montèrent dans la chaire de vérité la douce persuasion, la vigueur du raisonnement, la pureté de la doctrine et l'élégance du langage. Il fallut que tout cédât à l'empire de son éloquence : l'impiété courba son front sous le poids de sa parole puissante, et le pécheur, que la curiosité avait amené dans les temples, en sortit se frappant la poitrine.

« Ce qui me ravit, dit le cardinal Maury, ce qu'on ne saurait assez préconiser dans les sermons de l'éloquent Bourdaloue, c'est cette puissance de dialectique, cette marche didactique et ferme, cette force toujours croissante, cette logique exacte et serrée, disons mieux, cette éloquence continue du raisonnement qui dévoile et combat les sophismes, les contradictions, les paradoxes, et forme de l'ordonnance de ses preuves un corps d'instruction, où tout est également plein, lié, soutenu, assorti, où chaque pensée va au but de l'orateur, qui tend toujours, en grand moraliste, au vrai

et au solide, plutôt qu'au brillant et au sublime du sujet ; c'est cette véhémence accablante, et néanmoins pleine d'onction, dans la bouche d'un accusateur qui, en plaidant contre vous au tribunal de votre conscience, vous force à chaque instant de prononcer en secret le jugement qui vous condamne.... »

Ce fut en province que Bourdaloue s'essaya dans la carrière qu'il parcourut d'une manière si brillante. Lorsqu'en 1669, pour obéir à ses supérieurs, il vint se fixer dans la capitale, déjà sa renommée l'y avait précédé. Sur le bruit de son mérite, Louis XIV voulut l'entendre et le goûta tellement qu'il le désigna pour prêcher devant la cour le carême de la même année. Bourdaloue justifia cette flatteuse distinction et mérita dès-lors le titre qu'on lui donna de *Prédicateur des rois, et de roi des prédicateurs* : jeu de mots futile peut-être, mais glorieux pour celui qui en était l'objet.

Au reste, cette justice ne lui était pas seulement rendue par les hommes désintéressés dans la question ; ses confrères mêmes, abjurant toute jalousie, proclamaient hautement sa supériorité.

« Quand le Père Bourdaloue prêcha à Rouen, disait le père d'Arcy, les artisans,

pour l'entendre, quittaient leurs travaux, les avocats le palais, les marchands leur commerce, et les médecins leurs malades ; j'y prêchai l'année d'après, je remis tout dans l'ordre. »

Pendant quarante ans, Bourdaloue se livra aux nobles mais pénibles fonctions de son ministère, et attira la foule des fidèles dans les divers temples de la capitale. On avait annoncé un jour qu'il devait prêcher à St.-Sulpice, et la foule s'y était rendue nombreuse et brillante. Comme l'orateur se faisait un peu attendre, il en résultait, parmi cette affluence d'auditeurs, une sorte de tumulte que ne pouvait tout-à-fait réprimer la sainteté du lieu. Bourdaloue parut enfin. Aussitôt que le grand Condé l'aperçut, d'une voix retentissante il s'écria : « Garde à vous ! voici les ennemis. »

Ce ne fut point par l'action oratoire que Bourdaloue fit valoir ses admirables discours : leur beauté était indépendante de ce prestige. Son geste était simple et son maintien modeste; habituellement il parlait en chaire les yeux fermés : c'est ainsi que le représentent la plupart de ses portraits.

Quand l'âge eut éteint sa voix et ses forces, son zèle resta ardent et pur. On le vit alors, consacrant à la bienfaisance les dernières an-

nées de sa belle et honorable vie, chercher dans les hôpitaux des infortunes à soulager, et verser dans l'asile du pauvre les consolations, les bienfaits et les aumônes qu'il arrachait à l'opulence par ses discours pathétiques ou par ses manières insinuantes; car, dans le monde, Bourdaloue n'avait rien de cette austérité de morale que semble indiquer le ton de ses sermons. On retrouvait l'homme supérieur, mais tolérant et bon, doux et aimable : il ne compta pas moins d'amis que d'admirateurs.

Né à Bourges, en 1632; mort à Paris, en 1704.

BRUYÈRE

(JEAN DE LA).

Tout esprit orgueilleux qui s'aime,
Par ses leçons se voit guéri;
Et, dans son livre si chéri,
Apprend à se haïr soi-même.

La Bruyère fut un de ces hommes sans prétention qui savent se suffire à eux-mêmes, quand les circonstances le demandent, ou se livrer aux autres, quand l'amitié ou les égards l'exigent; un philosophe qui, sans rechercher ni fuir la société, s'amusait, lorsqu'il en trouvait l'occasion, à suivre, dans toutes leurs sinuosités, les passions et les travers des hommes; qui, pénétrant dans les plus profonds replis du cœur, s'attachait à son objet; et, après avoir saisi la partie saillante du caractère de l'individu et démêlé le mobile secret de ses actions, le peignait avec autant de vérité et de concision qu'il avait mis d'attention à le sur-

prendre et de sagacité à l'analyser. Aussi, quelle intelligence de la vie humaine! quelle finesse d'observation! Son livre, qui est le tableau le plus fidèle des mœurs d'une époque, reproduit celles de tous les temps : dépouillés de leurs costumes si vrais et si pittoresques, ses personnages se présentent encore comme le type des hommes des autres siècles, avec leurs faiblesses, leurs travers, leurs préjugés et toutes les manies de leurs conditions diverses. C'est une riante comédie; l'illusion est parfaite; on voit les personnages, on connaît les originaux. Voilà Giton avec son importance financière, son teint frais, son visage plein et ses joues pendantes, son œil fixe et assuré, et sa démarche ferme et délibérée : le voilà qui déploie un vaste mouchoir et se mouche avec bruit. Il se promène et tient le milieu en se promenant avec ses égaux; il s'arrête, et l'on s'arrête; il continue de marcher, et l'on marche; tous se règlent sur lui.—Qui n'a vu cent fois la timidité indigente de Phédon, avec ses yeux creux et son teint échauffé; Phédon qui, parce qu'il est pauvre, s'efface dans le monde, marche les yeux baissés et semble craindre de fouler la terre; qui se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et se retire si on le regarde, parle bas et articule

mal, se tient sur le bord de sa chaise et se mouche dans son chapeau?....

Au reste, La Bruyère a tracé presque tous les caractères que l'on rencontre dans le monde, et notamment ceux que Molière avait mis sur la scène. Il serait curieux de les comparer, et surtout d'en remarquer les différences; peut-être trouverait-on que la touche de La Bruyère est aussi forte que celle de Molière, et en même temps plus délicate et plus fine. Cependant il n'en faudrait rien conclure contre notre grand comique, qui avait sans doute dans l'esprit autant et plus de finesse que l'auteur des *Caractères*; mais c'est que l'un faisait des comédies et l'autre un livre : c'est que, de ces deux grands peintres, le premier était obligé de ménager son pinceau, pour renfermer ses tableaux dans un cadre restreint, et que le second pouvait se donner toute liberté, dans ses développemens.

La Bruyère a montré par l'élégance et le naturel exquis de son style, par les traits de feu et de génie, par les tours fins et singuliers de son élocution, tout le parti que l'on pouvait tirer de la langue française. Mais cette vivacité, cette énergie supérieure d'expression, ne pouvaient être que le résultat de la chaleur du sentiment.

Avant de publier son ouvrage, il le communiqua à son ami, M. de Malezieux : « Voilà, lui dit celui-ci, de quoi vous attirer beaucoup de lecteurs et beaucoup d'ennemis. »

La prédiction se vérifia ; le succès des *Caractères* fut prodigieux ; mais une foule d'originaux, qui crurent se reconnaître dans ses portraits, ne pardonnèrent pas au peintre la vérité de son pineeau. Malgré les réclamations de La Bruyère, qui déclarait qu'il n'avait voulu désigner personne, on persista à trouver le type de ses portraits dans plusieurs personnages de la cour et de la ville, et l'on publia une *clef* pour les faire mieux connaître. Alors eurent lieu les récriminations, les épigrammes ; on fit entre autres celle-ci sur sa réception à l'Académie :

Lorsque l'on reçoit Orante,
Pourquoi tant crier haro ?
Dans le nombre de quarante
Ne faut-il pas un zéro ?

Il n'est pas besoin de faire remarquer combien le trait portait à faux.

Une élégante simplicité distinguait les manières de La Bruyère ; il avait le visage ovale, le nez allongé, le regard pénétrant, le sourire plein de finesse et d'expression. Le Théo-

phraste français avait beaucoup de modestie ; mais sa conversation était brillante et ornée. Il vivait fort retiré, content d'une fortune médiocre, et ne recherchant aucune espèce de faveur. Aussi cet homme de génie a-t-il pu peindre ses contemporains, sans être obligé de flatter leurs portraits.

Né à Dourdan, en 1639 ; mort à Paris, en 1696.

BUFFON

(GEORGES-LOUIS LECLERC, COMTE DE).

Son âme ardente et pure,
Dans ses brillans essors, planait sur la nature;
Il franchit l'univers à ses yeux dévoilé.
(LEBRUN.)

On parlait un jour, en présence de Voltaire, du comte de Buffon et de son *Histoire naturelle*. « Pas si naturelle! » dit le caustique philosophe.

C'était aussi pour faire allusion au genre d'écrire de ce grand naturaliste, qu'il a dit :

Dans un style ampoulé parlez-nous de physique.

Ces traits, quoiqu'ils fussent lancés par une main habile, ne pouvaient être bien dangereux; Buffon était trop au-dessus de pareilles atteintes, et Voltaire lui-même rendait inté-

rieurement justice à son mérite; mais, à cette époque, ces deux grands écrivains se faisaient une guerre d'épigrammes, et cherchaient, l'un contre l'autre, la gloriole d'un bon mot. Buffon avait commencé les hostilités en se moquant du sentiment de Voltaire, qui prétendait que les bancs de coquillages trouvés au sommet des Alpes n'étaient autre chose que des coquilles détachées du chaperon ou du collet des pélerins qui se rendaient à Rome; et le philosophe de Ferney, prenant sa revanche, avait répandu les flots de son ironie poignante sur l'opinion de son adversaire, qui supposait que la terre n'était qu'une éclaboussure du soleil. Mais enfin la paix fut signée; aux sarcasmes succédèrent les douceurs : l'agresseur fit les premières avances, en envoyant à Ferney la collection de ses œuvres. Charmé de la courtoisie, Voltaire annonça qu'il ne voulait pas rester brouillé avec Buffon pour des coquilles; et il lui adressa une de ces lettres flatteuses, comme il savait en écrire, dans laquelle il lui parlait de son prédécesseur Archimède Ier. Buffon, ne voulant point être en reste de politesse, répondit qu'on ne dirait jamais *Voltaire second*. On conçoit que, d'après cela, tout ressentiment dut s'éteindre.

Il se trouva néanmoins quelques frondeurs opiniâtres, que ne put éblouir la magnificence de son style, qui la blâmèrent même comme intempestive. « Ne me parlez point de votre Buffon, disait d'Alembert, de ce comte de Tuffière, qui, au lieu de nommer simplement le cheval, dit : *La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal*, etc. — Oui, reprit Rivarol, c'est comme ce sot de J.-B. Rousseau, qui s'avise de dire :

> Des bords sacrés où naît l'aurore,
> Aux bords enflammés du couchant...

au lieu de dire, de l'est à l'ouest. » La réplique est vive et piquante, mais Rivarol ne s'apercevait pas qu'il justifiait le langage d'un prosateur par celui d'un poète. Gardons-nous toutefois d'adopter le sentiment de d'Alembert. Ce géomètre, habitué à tout asservir aux proportions de son compas, ne comprenait guère l'enthousiasme; son esprit exact était peu capable d'apprécier la poésie. Quoi qu'il en soit, Buffon n'était pas toujours pompeux et brillant. Dans la conversation, il descendait de ces hautes régions; et alors sa parole, simple, familière et quelquefois négligée, con-

trastait singulièrement avec la magnificence de son style.

Il se trouvait un jour chez madame Geoffrin, où se rassemblaient les illustrations de l'époque; et la conversation, après avoir roulé sur différens sujets, était enfin tombée sur les difficultés de l'art d'écrire. Buffon, qui était resté froid et silencieux, se penche tout à coup sur le dos de son siége, et, les yeux à demi fermés: « Oh! s'écria-t-il, quand il s'agit de clarifier son style, c'est une autre paire de manches. » Mademoiselle de l'Espinasse, femme d'esprit, qui voyait Buffon pour la première fois, et qui ne l'avait jugé que par ses écrits, fut stupéfaite de ce langage. *Clarifier son style!* répétait-elle dans son étonnement, *une autre paire de manches!*... elle ne pouvait lui pardonner son désenchantement (1).

Ce grand écrivain fut d'abord destiné à la magistrature; mais ses goûts le portèrent plus spécialement vers l'étude des sciences, et le conduisirent en Italie, riche et brillant tableau pour un contemplateur de la nature. Ce fut sans doute la poésie de ces beaux climats qui fit naître celle de son style; ce fut là qu'il sentit se développer cette imagination puissante, féconde, variée comme la nature.

(1) L'abbé Morellet, Mémoires.

A travers la dissipation et les erreurs d'une jeunesse ardente, il marchait à son but, et recueillait, sur la route, les matériaux qui devaient servir au grand édifice qu'il a élevé. Il n'était point encore parvenu à la maturité de l'âge, que déjà il s'était placé, par d'importans travaux, au nombre des savans les plus distingués. Il avait réalisé le fait long-temps contesté du miroir d'Archimède. L'Académie des Sciences l'admit dans son sein.

Mais le fauteuil académique ne fut point pour lui, comme pour tant d'autres, un lit de repos; cette distinction ne fit que stimuler son ardeur, et la direction du Jardin des Plantes, qui lui fut confiée bientôt après, le mit dans la position la plus favorable au genre de ses travaux. Ce fut alors qu'il commença l'œuvre étonnante à laquelle il a imprimé le cachet de son génie. L'immensité du travail n'effraya point sa vaste imagination; il vit tous les obstacles, mais il sentit toute sa force; cette entreprise ne fut pour lui qu'un moyen de la faire valoir.

Mais il fallait s'y livrer sans relâche, sans distraction; la vie tout entière d'un homme était à peine suffisante pour arriver au but: il alla donc chercher la solitude à son château de Montbar. Là, lui arrivaient de toutes les

parties du monde les objets exotiques qui lui manquaient dans nos climats ; là, il les mettait en œuvre, et en formait ce tout admirable, auquel nulle nation n'a rien à opposer de semblable.

C'est ici le lieu de remarquer quel prestige s'attachait au nom du grand naturaliste. Pendant la guerre d'Amérique, un vaisseau espagnol ayant été pris par des corsaires, la cargaison fût pillée ; mais des caisses destinées à Buffon furent respectées et envoyées à leur adresse : les objets qui appartenaient au roi d'Espagne devinrent la proie des pirates.

La forte constitution du philosophe lui permettait de se livrer à une tension d'esprit que peu d'hommes sont en état de soutenir ; il travaillait quatorze heures par jour. A cinq heures du matin, il se rendait dans un pavillon situé au milieu de ses vastes jardins, dans ce pavillon que le prince Henri de Prusse appelait *le berceau de l'histoire naturelle*, et dont J.-J. Rousseau baisa la porte avec vénération. C'est au milieu des fleurs, des arbres, et de tous les objets dont il s'était créé un monde nouveau, qu'il traduisit pour nous les pages les plus intéressantes et les plus sublimes du grand livre de la nature.

Comme le philosophe de Genève, Buffon

avait le travail difficile, et souvent il consommait une matinée tout entière à tourner une phrase, et à chercher le mot rebelle qui différait à se présenter sous sa plume; et c'est là, sans doute, ce qui explique l'harmonieuse pureté de son style et la justesse exquise de ses expressions. Aussi, disait-il lui-même que *le génie n'est qu'une aptitude à la patience*. Le manuscrit des *Études de la Nature* fut recopié jusqu'à onze fois.

Buffon, si riche de son propre fonds, ne pouvait cependant subvenir seul à l'immensité des travaux qu'il avait entrepris; de savans collaborateurs lui prêtèrent l'appui de leurs lumières. Tout ce qui appartient à la science des détails lui était fourni par Daubenton; seulement, il se réservait d'en faire disparaître l'aridité par la magie de son style. Cette coopération, il faut bien le dire, fut mal reconnue par Buffon; il joua le rôle du lion de la fable, dans le partage de la gloire et du succès; il garda tout pour lui. L'abbé Bexon et Guéneau de Montbéliard n'eurent pas plus que Daubenton à se louer de ses procédés.

Hélas! les hommes supérieurs ne sont pas exempts de petitesses; Buffon eut celle des titres et des honneurs : les hochets de la vanité eurent sur lui un pouvoir qui forme une ano-

malie étrange avec la philosophie dont il faisait profession. Louis XV ayant érigé en comté la terre de Buffon, le nouveau seigneur se montra ridiculement jaloux de son titre, et en exigea impérieusement les prérogatives, comme s'il eût eu besoin de cette gloire, comme s'il n'eût pas dû laisser cette vaine distinction à ceux qui n'en ont pas d'autre! Et cependant qui, plus que lui, pouvait s'en passer? Son nom, qui retentissait dans toute l'Europe, attirait à Montbar une foule d'étrangers de distinction, qui venaient contempler de près celui qui, de loin, avait excité leur admiration.

Cet hommage, que l'on rendait à son mérite, flattait sa vanité; les soins de l'hospitalité la plus prévenante et la plus attentive leur étaient prodigués. Mais, en mettant le pied sur le seuil de sa porte, ils s'obligeaient, *in petto*, à porter à leur hôte illustre le tribut de louanges qu'il en attendait comme un droit acquis; et, bon gré mal gré, il leur fallait entendre, en retour, quelques-unes des belles pages de l'*Histoire naturelle*: la description du cygne, par exemple, était son morceau de prédilection; les visiteurs quittaient rarement Montbar sans avoir entendu le morceau du Cygne.

La fumée de cet encens avait fini par lui donner quelques vertiges. Comment, en effet,

conserver de la modestie, quand les potentats venaient reconnaître en lui la royauté du génie, quand il en lisait le témoignage sur le piédestal de la statue que lui avait érigée l'admiration de ses contemporains (1)? Aussi, du haut de sa supériorité, il regardait en pitié les écrivains qui ne marchaient point au premier rang; il dédaignait d'arrêter son attention sur des productions secondaires, et il en était venu au point de ne se complaire que dans ses propres ouvrages. Il est vrai qu'il ne pouvait guère trouver mieux. Et en effet, comme peintre de la nature, qui a répandu un plus brillant coloris sur ce vaste tableau? Sublime, quand ses regards saisissent l'immensité des êtres; profond, quand il nous en donne la théorie, il a fait faire un pas de géant aux sciences naturelles. Toujours dirigé par un goût sûr, il mit en usage toutes les richesses de la langue, toutes les nuances d'un style abondant, énergique, précis, majestueux, selon les sujets qu'il décrit. Ses ouvrages décèlent deux qualités bien opposées, les grandes vues d'un esprit ardent qui embrasse tout d'un coup d'œil, et les petites attentions d'un esprit laborieux qui ne s'attache qu'à un seul

(1) On érigea à Buffon, dès son vivant, une statue, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium.*

point. Sous le rapport de la science, il est au premier rang; comme écrivain, c'est un de nos plus élégans prosateurs.

Peu d'hommes ont été traités aussi favorablement de la nature que Buffon. Une beauté mâle, une haute stature, qu'il relevait encore par sa contenance, des manières pleines de dignité, commandaient l'attention et le respect à ceux mêmes qui ne savaient pas quel était le génie que renfermait cet extérieur imposant. « Au corps d'un athlète, dit Voltaire, il joignait l'âme d'un sage. »

Il eut un fils qui périt sur l'échafaud, pendant la terreur de 93. Au moment fatal, il s'écria: « Citoyens, je me nomme Buffon. » Ce nom aurait dû le sauver.

Né à Montbar, en 1707; mort à Paris, en 1788.

CHAPELAIN

(JEAN).

Il a tort, dira l'un; pourquoi faut-il qu'il nomme?
Attaquer Chapelain! ah! c'est un si bon homme!
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers:
Il se tue à rimer; que n'écrit-il en prose?
Voilà ce que l'on dit.

(BOILEAU.)

BOILEAU s'est chargé d'apprendre à la postérité que Chapelain fut un mauvais poète. C'est par lui que nous savons qu'il *a fait de méchans vers douze fois douze cents*, car qui s'avise maintenant de s'en assurer par soi-même?

Et cependant ce poète fut long-temps l'oracle des beaux esprits de son siècle : le patronage de Chapelain était l'égide qui protégeait les débutans dans la carrière; son opinion avait

force de loi ; on n'aurait osé infirmer un jugement de Chapelain.

Mais, hélas! le mauvais ne peut échapper à sa destinée. Le fléau du charlatanisme littéraire de son temps, Boileau, ne pouvait laisser cette étrange idole sur son piédestal usurpé ; il poursuivit de ses impitoyables sarcasmes le chantre rocailleux de la *Pucelle ;* il le dévoila, le mit à nu, et toute cette gloire empruntée s'évanouit. Il est vrai qu'en même temps il lui donna l'immortalité, celle du ridicule ; et ce ridicule est devenu aussi populaire que les satires de l'Aristarque.

Mais ce qu'on ignore assez généralement, c'est que Chapelain fut l'homme le plus avare de son temps. On cite de sa lésinerie des traits qui sembleraient inventés à plaisir, s'ils n'étaient attestés par des hommes dignes de foi, par des hommes qui vécurent dans son intimité. « Nous étions mal avec Chapelain, Pélisson et moi, dit Ménage : Pélisson, après sa conversion, voulant se réconcilier avec lui, vint me prendre pour l'accompagner, me disant qu'il fallait aussi que je me réconciliasse. Nous allâmes chez lui, et je vis encore à la cheminée de M. Chapelain les mêmes tisons que j'y avais vus il y avait environ douze ans. »

On raconte que Duperrier, gentilhomme

provençal, s'étant trouvé dans la détresse s'adressa à Chapelain pour en obtenir quelques secours; le poète lui donna un écu. Après cet effort, il disait d'un air important: « Nous devons aider nos amis dans leurs nécessités; mais nous ne devons pas contribuer à leur luxe. »

Au reste il était conséquent avec lui-même; il était loin d'être partisan du luxe; le délabrement de sa garde-robe le témoignait assez. Son habit était si râpé, si rapiécé dans toutes ses parties, que, pour en dissimuler le mauvais état, il portait un manteau, même au milieu de l'été. Quand on lui en demandait la cause, il répondait toujours qu'il était indisposé. Un de ses amis qui savait à quoi s'en tenir lui dit un jour qu'il croyait que l'indisposition ne regardait que son habit.

On connaît toute la célébrité de la perruque de Chapelain : Chapelain et sa perruque, c'est tout un; on ne conçoit pas Chapelain sans sa perruque. Elle fut le texte des plaisanteries de la jeune littérature de l'époque, jeunesse moqueuse et singulièrement irrévérencieuse envers les perruques. La métamorphose de celle de Chapelain en comète réjouit la cour et la ville. Chacun, à la vue de Chapelain, ne manquait pas de s'exclamer :

O perruque, ma mie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?

Furetière, qui prenait part à tous ces badinages, fit néanmoins l'observation que la métamorphose manquait de justesse, en ce que les comètes ont des cheveux, et que la perruque de Chapelain n'en avait plus.

Et cependant Chapelain était le mieux renté de tous les beaux esprits de l'époque. A sa mort, on trouva cinquante mille écus dans son coffre-fort.

Toutefois, pour être juste, il est nécessaire de mentionner de ce poète un acte d'un noble désintéressement.

Monsieur de Montausier, ayant été nommé gouverneur du Dauphin, jeta les yeux sur Chapelain pour la place de précepteur de ce prince. Il en parla au roi, qui donna son consentement. Chapelain ne connut pas plus tôt la nature de l'emploi qu'on lui destinait, qu'il le refusa nettement. On insista; mais toutes les instances furent vaines; il préféra son indépendance à une plus haute fortune.

Chapelain fit attendre vingt ans son poème de la *Pucelle*. Des lectures particulières en avaient été faites dans les salons du grand monde, et l'auteur avait partout recueilli les

éloges les plus flatteurs. Telle était donc la prévention du public en faveur de cet ouvrage, qu'on n'osa pas d'abord en voir le ridicule : il s'en fit jusqu'à six éditions, dans l'espace de dix-huit mois.

Quelques critiques osèrent enfin élever la voix et l'apprécier à sa juste valeur. Ce fut Linière qui prit l'initiative. Il eut bientôt de nombreux imitateurs. Des épigrammes, des satires de toutes sortes firent justice de la médiocrité du poète et de l'ineptie de la cabale qui le préconisait. Quarante ans de gloire et de succès s'évanouirent dans l'espace de quelques jours.

Dans le bon temps, les grands seigneurs allaient au cabaret. Racine, Boileau, Chapelle, Furetière, etc., recherchés par les hommes les plus spirituels de la cour de Louis XIV, faisaient souvent partie de ces réunions bachiques; leur mérite les élevait au niveau de cette brillante société. Un traiteur, alors fameux, de la place St-Jean, les recevait fréquemment : ils avaient chez lui une chambre qui leur était spécialement réservée. Sur la table était en permanence un exemplaire de la *Pucelle* de Chapelain. « Quand quelqu'un d'entre eux, dit Louis Racine, commettait quelque faute contre la pureté du langage ou la justesse du

raisonnement, il était jugé à la pluralité des voix; la peine ordinaire était de lire un certain nombre de vers de ce poème. Si la faute était grave, on condamnait le délinquant à en lire une vingtaine; il fallait qu'elle fût énorme pour être condamné à lire la page entière. »

L'avarice de Chapelain causa sa mort. Il se rendait un jour à une séance de l'Académie, dont il était membre. Un violent orage, qui éclata pendant sa route, enfla tellement les ruisseaux qu'il fallut avoir recours à ces ponts mobiles qu'un honnête Auvergnat met à la disposition du public pour un modique péage. Chapelain devait être à l'Académie à trois heures, s'il ne voulait perdre quelques jetons. Le temps pressait; les jetons le tentaient: cependant il fallait attendre, ou payer deux liards; c'était le taux ordinaire; mais c'était trop pour Chapelain; comment se résoudre à débourser deux liards? Il prit le parti le plus économique; il passa tout au travers du ruisseau.

Arrivé à l'Académie, il évita de s'approcher du feu, de peur qu'on ne soupçonnât ce qui était arrivé; il se mit à un bureau et se cacha les jambes dessous. Le froid le saisit; une pleurésie se déclara et l'emporta, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Né à Paris, en 1595; mort en 1674.

CHAPELLE.

(CLAUDE-EMMANUEL LUILLIER.)

La riante philosophie
Qui vint remplir tous ses instans
Dérobait à la faux du temps
Les jours d'une aimable folie.

Au milieu des hommes célèbres qui contribuèrent à l'éclat du règne de Louis XIV se distingue la joyeuse physionomie d'Emmanuel Luillier, plus connu sous le nom de Chapelle, qui est celui du lieu de sa naissance. Racine, Boileau et surtout Molière estimaient son caractère et chérissaient sa gaîté. Ses titres littéraires ne sont ni nombreux, ni importans; quelques productions légères qu'il laissa, pour ainsi dire, tomber de sa plume spirituelle, élégante et facile, suffirent pour sauver son nom de l'oubli. La description comique du voyage

qu'il fit avec son ami Bachaumont est un petit chef-d'œuvre qu'il déroba, chemin faisant, à ses plaisirs.

Mais son plus beau titre à l'immortalité, peut-être, est l'amitié de Molière ; son nom, accolé à celui du grand homme, devait infailliblement parvenir à la race future.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Sa gaîté, son insouciance, ses vives et plaisantes saillies, dix mille francs de rente, lui avaient fait de nombreux amis qui lui passaient ses défauts, en faveur de ses aimables qualités. Boileau cependant le sermonnait de temps en temps sur son penchant pour le vin : Chapelle l'écoutait, promettait de se corriger, et ne s'enivrait pas moins toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

Un matin qu'il avait déjà fait d'amples libations, il se trouva tout à coup, au détour d'une rue, en face de son *mentor*. Celui-ci recommença ses sermons avec un redoublement d'onction et de verve. Chapelle l'écouta d'un air contrit, feignit de goûter ses raisons, le poussa dans un cabaret pour moraliser plus à l'aise, et le fit enivrer avec lui.

Cette passion pour le vin le jeta parfois dans de singulières aventures.

Il dînait un jour, tête à tête, avec le maréchal de ***, qui n'avait guère plus que lui la vertu de la tempérance. Après avoir vidé maints flacons, ces messieurs se mirent à discourir à perte de vue et de raison sur toutes les matières qui leur vinrent à l'esprit, et la religion fut enfin le sujet de la conversation. Ils convinrent qu'elle était absolument nécessaire au bonheur de l'homme, mais qu'il était bien difficile de parcourir une longue carrière sans dévier; ils trouvèrent bien heureux le sort des martyrs, qui n'avaient eu à livrer que des combats de courte durée pour obtenir une éternité de bonheur. Et sur cela, Chapelle proposa un expédient pour arriver au même but; ce fut d'aller en Turquie prêcher la religion chrétienne. « On nous arrêtera, dit-il; on nous conduira devant quelque pacha; je lui parlerai avec fermeté; vous ferez de même, M. le maréchal; cela l'irritera; on m'empalera, on vous empalera après moi, et... nous voilà en paradis. » Le maréchal approuva l'expédient; mais il trouva mauvais que Chapelle se mît ainsi avant lui. « C'est à moi, dit-il, qui suis maréchal de France, duc et pair, à parler au pacha et à être martyrisé le premier; et non pas à un petit compagnon comme vous. » Je me moque du duc et pair, répliqua Chapelle.

Furieux, le maréchal lui jette son assiette au visage; Chapelle se jette sur le maréchal :

> Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux,
> Et bientôt sous leurs pieds les tables renversées
> Font voir un long débris de bouteilles cassées.

On accourt au bruit; on s'efforce de les séparer, et l'on s'enquiert du sujet de leur querelle : on juge quelle scène plaisante dut produire leur manière d'en expliquer les motifs.

Les relations d'amitié qui existaient entre Molière et Chapelle, attiraient souvent ce dernier à Auteuil; il était sûr de trouver chez son ami tout ce qui se rapportait à ses goûts, bon vin, bonne chère et joyeuse société; car la petite maison de campagne de l'auteur du *Misanthrope* voyait souvent réunis les Boileau, les La Fontaine, les Racine, les Jonsac, les Lavayer, les Lulli, etc., qui quittaient volontiers la fontaine d'Hippocrène pour la coupe de Bacchus. C'est dans l'intimité de ces réunions que Chapelle se livrait sans réserve à son enjouement et à ses goûts épicuriens. Aussi laissait-il ordinairement sa raison au fond de son verre.

Il venait de quitter la table, c'est tout dire, et il retournait à Paris. Arrivé dans la prairie d'Auteuil, il lui prit tout-à-coup fantaisie de

faire monter derrière son carrosse, son vieux domestique Godemer, Godemer qui, depuis vingt ans, jouissait du privilége d'occuper la place de devant, dans l'intérieur. Accoutumé à ces bourrasques, il s'en mit peu en peine, et résista. Chapelle réitère son ordre; même refus d'obéir. Alors il ne se possède plus; il se jette sur le valet récalcitrant, et une lutte s'engage dans l'intérieur du carrosse. Le cocher, dans le dessein de les séparer, s'élance de son siége et court à la portière; mais, malgré ses efforts, les deux antagonistes acharnés ne lâchaient point prise. En ce moment, Molière était à sa fenêtre; il les aperçut, et s'imagina que les domestiques de Chapelle assommaient leur maître. Il accourt, et, arrivé sur le lieu de la scène: « Qu'est-ce donc? s'écria-t-il; que signifie cette étrange conduite? — Ah! Molière, puisque te voilà, dit Chapelle, tu vas être notre juge. Ce coquin s'est lancé dans mon carrosse, et il s'y prélasse comme s'il en était le maître. J'ai voulu l'en faire sortir, et il a osé me résister. — Vous ne savez ce que vous dites, répliqua Godemer; monsieur sait que depuis long-temps je suis en possession de la place de devant de votre carrosse, et, parce qu'il vous prend aujourd'hui le caprice de m'en priver, faut-il donc que je m'y soumette? Si vous aviez

votre raison... — Vous êtes un insolent, dit Chapelle, furieux ; je vais vous apprendre le respect que vous me devez ; » et le combat allait recommencer.

Molière, que ces débats amusaient singulièrement, interposa sa médiation, et ses paroles conciliatrices calmèrent le fougueux Chapelle. Puis, s'efforçant de prendre la gravité nécessaire à son rôle : « Vous avez tort, Godemer, dit-il, vous avez tort de manquer de respect à votre maître, qui peut vous faire aller comme il le voudra ; il ne faut pas abuser de sa bonté. Ainsi, je vous condamne à monter derrière son carrosse jusqu'au bout de la prairie ; et là, vous lui demanderez respectueusement la permission de reprendre votre place... Toi, Chapelle, qui es la raison même, et qui es bien au-dessus de pareilles vétilles, tu feras preuve de générosité ; tu lui pardonneras. — Bien jugé ! s'écria Chapelle ; mon ami, cet arrêt-là te fera honneur dans le monde ; jamais tu n'as donné une marque d'esprit si brillante. En faveur de cette équité, j'accorde indulgence plénière à ce maraud. » Puis, s'approchant de l'oreille de Molière : « Tu ne saurais croire combien je te suis obligé ; cette affaire m'embarrassait ; elle avait sa difficulté... Adieu, mon cher ami, ta

balance est plus juste que celle de Thémis. »

La franchise de Chapelle n'épargnait pas même ses propres amis sur les défauts de leurs ouvrages. La pureté de son goût était une garantie de la justesse de sa critique. Benserade, poète courtisan, l'homme par excellence de la ballade et du triolet, avait été chargé par le roi de mettre en rondeaux les métamorphoses d'Ovide, pour l'instruction du Dauphin. Rien ne fut négligé pour décorer ce travail de tout le luxe typographique. Il fut imprimé au Louvre, sur le plus beau papier, et orné d'estampes gravées par les meilleurs artistes. Tant de soins ne purent le garantir de l'épigramme. Chapelle, à qui l'auteur avait envoyé un exemplaire de son ouvrage, lui répondit par ce rondeau :

A la fontaine où s'enivre Boileau,
Le grand Corneille et le sacré troupeau
De ces auteurs que l'on ne trouve guère,
Un bon rimeur doit boire à pleine aiguière,
S'il veut donner un bon tour au rondeau :
Quoique j'en boive aussi peu qu'un moineau,
Cher Benserade, il faut te satisfaire
T'en écrire un... hé ! c'est porter de l'eau
A la fontaine.

De tes refrains un livre tout nouveau
A bien des gens n'a pas eu l'heur de plaire ;

Mais quant à moi je trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers, qu'il fallait laisser faire
A La Fontaine.

Chapelle mourut comme il avait vécu. Son trépas fut le résultat d'une indigestion; son dernier trait d'esprit, une saillie contre la tempérance; sa dernière demande, un verre de vin de Bordeaux.

Né à La Chapelle, près de Saint-Denis, en 1624; mort à Paris, en 1689.

On lui fit cette épitaphe :

A ses plaisirs toujours fidèle,
Ci-gît l'ingénieux Chapelle,
Le plus aimable débauché
Que jamais ait produit la France,
Et qui ne connut de péché
Que celui de la tempérance.

COLLIN D'HARLEVILLE

(JEAN-FRANÇOIS).

J'aime à voir Collin d'Harleville,
De Regnard émule charmant,
Attraper, dans son vers facile,
L'esprit, la grâce et l'enjoûment.
(LEBRUN.)

IL est des noms qu'il suffit de prononcer pour rappeler de doux souvenirs et de riantes images : celui de Collin d'Harleville a son prestige; car il est synonyme de douceur inaltérable, indulgente bonté, talent aimable. Aussi peu d'hommes de lettres ont reçu des témoignages plus unanimes de bienveillance : le public s'était accoutumé à ne point séparer, dans son estime, le talent de Collin de son caractère. Il applaudissait ses ouvrages, parce qu'il y retrouvait l'aménité et la spirituelle bonhomie de l'auteur; il aimait le poète pour

son mérite sans orgueil, sa gaîté sans fiel, sa morale sans aigreur.

Étranger aux vices qui souillent la société, le bon, le sage Collin ne peignit que les travers de l'esprit. Si donc, sous son pinceau, la comédie paraît un peu décolorée, si les traits de sa verve satirique semblent émoussés, s'il a adouci ce que le ridicule pouvait avoir de piquant, en attirant l'intérêt sur les personnages, c'est l'indulgence de son caractère qu'il faut en accuser. Peut-être aussi est-ce un tort de sa vertu même; car si on lui eût demandé : *Pourquoi ne faites-vous jamais parler ni l'intrigue ni le vice?* il eût été homme à vous répondre : *Je ne saurais que leur faire dire.*

Comme la plupart de ceux qui ont brillé dans les lettres, Collin y fut entraîné par un penchant irrésistible. Né sans fortune, et le huitième de dix enfans, il fut destiné par son père à l'étude des lois et envoyé à Paris. Sa docilité et ses succès au collége avaient fait concevoir de hautes espérances; mais le démon des vers s'empara de lui, et bientôt ce jeune homme si docile ne fut plus qu'un rebelle, transfuge de l'étude de son procureur, accablé sous le poids de l'indignation paternelle, obligé de se cacher dans un modeste

asile, avec deux ou trois autres amis, aussi pauvres que lui, et peut-être aussi coupables. Il a consigné lui-même cette partie de son histoire dans une jolie pièce, dont nous citerons ici quelques vers.

. . . Cet amour des vers, Dieu sait s'il m'a coûté!
Si je jouis un peu, je l'ai bien acheté.
Mon père, je suis loin d'accuser ta mémoire;
Me préserve le Ciel d'une action si noire!
Mais tout autre à ta place eût fait ce que tu fis;
Tu dus avec chagrin voir ton huitième fils
Prendre l'essor, au gré d'une verve indiscrète,
En dépit de tes vœux, vouloir être poète,
Mauvais poète encor, car cela se pouvait;
Je me crus inspiré, mais rien ne le prouvait;
Presque toujours, un père à bon droit se défie,
Et c'est l'événement qui seul nous justifie.
. . . .
Oui, je regrette encor mon obscure retraite,
L'humble toit dont, trois ans, j'occupai le plus haut,
Que je serais fâché d'avoir quitté plus tôt.
. . . .
C'est là que j'ai trouvé quelques amis bien chers,
Comme moi possédés par le démon des vers;
Orphelins comme moi du vivant de leurs pères;
Nous nous en consolions, nous nous aimions en frères;
Nous n'avions pas le sou, mais nous étions contens;
Nous étions malheureux, c'était là le bon temps.

Quand on apprend que Collin chérissait sa

famille, on sent tout ce qu'il lui fallut de courage pour persévérer dans sa conduite. Le meilleur des fils affligeait son père; il le savait, et son cœur devait cruellement souffrir; mais il sentait là de quoi faire oublier sa faute; ce courage, c'était celui du talent qui sait justifier sa résolution par des succès. Sa première comédie, *l'Inconstant*, fut le sceau de la réconciliation : tout ressentiment s'éteignit; l'orgueil paternel fut satisfait; le délit du coupable disparut sous les palmes qu'il venait de cueillir.

Un plan sage, une gaîté douce, un dialogue naturel, une versification pleine de grâce distinguent cette charmante comédie. Ces qualités importantes forment le talent de Collin d'Harleville; il les manifesta dans son premier ouvrage, et il ne les démentit jamais.

Les Châteaux en Espagne et *l'Optimiste* vinrent confirmer les espérances que l'on avait conçues de l'auteur de *l'Inconstant*, et la France eut à se féliciter d'avoir un nouveau poète comique.

La gaîté de Collin n'est ni vive ni piquante; c'est celle d'un sage indulgent, qui voit les travers de la société sous le rapport qui les rend excusables. Comme il vivait peu dans le monde (ce qui est pourtant nécessaire à un poète comique), il fut moins frappé des vices et des

ridicules de ses contemporains que de leurs bonnes qualités, et quand, par hasard, il les trouvait méchans, il n'en prenait point d'humeur; seulement il s'affligeait de les voir malheureux. C'est là sans doute ce qui explique pourquoi son style n'est pas toujours véhément, sa gaîté toujours vive. Cette disposition, jointe à la faiblesse de sa santé, lui donnait assez habituellement cette douce mélancolie qu'on aime à retrouver dans ses ouvrages, et qui lui valut un jour de la part de quelqu'un qui ne le connaissait pas le conseil d'aller voir *l'Optimiste*.

On a souvent fait le parallèle de Collin, de Picard et d'Andrieux. Il faut les aimer tous les trois, sans les opposer l'un à l'autre. Pourquoi séparer ceux qui furent unis par une amitié qui fait tant d'honneur aux lettres? Mais en écartant toute comparaison, presque toujours odieuse ou fausse, on peut observer la différence de leurs physionomies.

Picard est naturel, goguenard, enjoué; il peint de préférence les mœurs bourgeoises, et il peint avec vérité et avec force; ses intrigues sont chaudes; il a de l'effet et entend bien la scène.

Andrieux se distingue par sa gaîté vive, maligne, épigrammatique : il s'attache moins

aux mœurs qu'à l'intrigue; il cherche le trait, et paraît s'occuper de la réputation de son esprit.

Collin est doux, naïf, gracieux, plein de décence : il a une sorte de bonhomie dans les idées, et ses plaisanteries sont sans amertume.

Et cependant cet écrivain, le plus inoffensif des hommes, ne fut pas à l'abri de la satire : il ne manque pas de Zoïles toujours prêts à dénigrer le mérite, et à ternir l'éclat de la gloire la plus pure. On attaqua son caractère, on calomnia ses intentions, on l'accusa de prêcher l'égoïsme dans *l'Optimiste*. Ces diatribes dictées par la rivalité jalouse de Fabre d'Églantine eurent peu de succès; le public les apprécia à leur juste valeur.

La critique de ses ouvrages ne fut pas moins passionnée. On lui reprocha d'avoir tracé, dans ses trois premiers ouvrages, des caractères qui ne se distinguaient que par des nuances, et l'on prétendit que ces trois comédies n'étaient qu'une pièce en quinze actes. Ce mot circula, et cette opinion s'établit. Cependant il ne fallait pas un esprit d'observation bien exercé pour distinguer les différences de ces caractères. Qui ne voit que *l'Inconstant* n'est tel que parce qu'il est mécontent de tout, et que *l'Optimiste* est précisément l'opposé de ce caractère? Qui ne voit que le faiseur de *Châteaux en Es-*

pagne met ses jouissances dans l'avenir, et *l'Optimiste* dans le présent?

Il était facile à Collin d'Harleville de confondre ses critiques ; il fit mieux, il donna son *Vieux Célibataire*, son chef-d'œuvre, pièce d'un ton parfait, d'un style pur, semée de scènes ingénieuses, et de l'effet à la fois le plus vrai et le plus comique. Il fallait bien du talent pour adapter à la scène un pareil sujet, et pour que cette leçon corrigeât sans attrister.

Des ouvrages inférieurs à celui-ci, tels que *Le Vieillard et les Jeunes gens*, *les Querelles des deux Frères*, *les Arts et l'Amitié*, *Monsieur de Crac*, ne méritent pas moins d'être comptés parmi les titres littéraires du modeste et laborieux auteur.

Au reste, si Collin d'Harleville eut à se plaindre des critiques inconvenantes et amères de quelques rivaux jaloux de ses succès, il en fut bien dédommagé par le tendre intérêt de quelques amis, aussi simples et aussi bons que lui. Andrieux fut de tous le plus fidèle, le plus dévoué, l'ami du cœur. Ces deux hommes, qui marchaient à la renommée par le même chemin, rivaux de gloire et de succès, mais sans jalousie, s'entr'aidaient dans cette route pénible, et s'aplanissaient mutuellement les obstacles. Souvent réunis à la maison de campagne de Collin,

ils cherchaient, sous les ombrages de son jardin, ces riantes inspirations qui étincellent dans leurs ouvrages; puis chacun apportait devant son maître le travail de la matinée, et, docile élève, souffrait sans humeur les contradictions et les critiques éclairées et sévères, les coups de la férule qu'il devait tenir à son tour. Mais écoutons Ducis peindre ces intéressans tête-à-tête, dans son épître à Andrieux :

. . . .
Par quels tendres liens tu lui fus attaché,
Cher Andrieux ! tous deux simples et sans envie,
Les mêmes goûts charmaient votre paisible vie.
Je te vois près de lui, ton crayon rouge en main,
Notant un manuscrit, qui te supplie en vain.
De ta vocation j'y reconnais la marque.
Exprès, Dieu pour Collin te fit un aristarque,
Sûr, instruit, mais sévère. A sa campagne, hélas !
Que de fois, dans ses vers, tu le désespéras !
« J'ai lu votre acte.—Eh bien ?— Il n'est pas net encore.
— Et le style ? —Un peu pâle, il faut qu'il se colore.
— Ma grande scène, au moins, je la crois assez bien.
— Moi, je vois qu'il y manque...— Eh ! quoi donc ? —
[Presque rien;
Il faut y revenir. — La patience s'use.
— Bon ! la persévérance est la dixième muse.
— Ce qu'on a fait sept fois, faut-il le répéter ?
— Sept fois, dix fois, vingt fois, on ne doit pas compter.
— Cruel homme ! — Au talent je me rends difficile ;

Si vous en aviez moins... — Et moi, je suis docile.»
Le lendemain matin, il revient : « La voilà !
Lisez, qu'en dites-vous? — Ah ! très-bien que cela :
Votre scène à présent doit réussir et plaire,
Je l'avais bien sentie. — Et vous l'avez fait faire.
— Tenez, lisez ce conte, afin de vous venger :
Critiquez, montrez-moi ce que j'y dois changer.
— Voyons, je trouve là plus d'un trait à reprendre.
— Donnez-moi quelques vers, je pourrai vous en rendre...»
D'une amitié parfaite ô spectacle enchanteur,
Que ne troubla jamais l'amour-propre d'auteur!
Ainsi Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères....

La tombe a réuni ces amis fidèles; mais leurs noms ne périront pas, et aux monumens de leur génie se rattachera toujours le souvenir de leurs douces vertus et de la tendre amitié qui les unissait.

Collin les précéda dans un monde meilleur: attaqué depuis long-temps d'un mal qui ne laissait plus de ressources à l'art, ni d'espérance à l'amitié, il succomba enfin à ses longues souffrances, au midi de ses jours, au milieu de sa carrière de gloire. Il vit sans effroi arriver l'heure suprême; une pieuse résignation l'y avait préparé depuis long-temps ; et, souriant encore à ses amis éplorés autour de son

lit, il rendit au ciel son âme pure, dans les bras du bon et sensible Andrieux.

Né à Mévoisin (Eure), en 1755; mort à Paris, en 1806.

CORNEILLE

(PIERRE).

Du merveilleux dédaignant les prestiges,
Crime ou vertu, tout est grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir et parler un Romain.

(MARMONTEL.)

PIERRE Corneille a dominé tout son siècle. Quand il parut, les romans historiques étaient de mode; Scudéri et La Calprenède étaient en possession de charmer la multitude: leurs volumineuses et sentimentales productions faisaient les délices des petits-maîtres des cours de France et d'Angleterre. La réputation de ces romanciers était immense... Il faut bien croire à la puissance du génie, puisque Corneille effaça, dès son aurore, Scudéri et La Calprenède.

Il suivit d'abord sans goût et sans succès la

carrière du barreau; une intrigue d'amour l'en détourna, et fut le sujet de *Mélite*, la première de ses pièces de théâtre. Cette comédie obtint le succès le plus brillant; et cela devait être, car elle contrastait singulièrement avec les pauvretés que le public applaudissait alors, faute de mieux.

A *Mélite* succédèrent plusieurs autres pièces qui furent, pour ainsi dire, les divers degrés par lesquels il s'éléva à la supériorité qu'il manifesta dans *le Cid*. Ce chef-d'œuvre fut accueilli par un cri général d'admiration. Rien d'aussi parfait n'avait été applaudi depuis la renaissance des lettres : la noblesse et l'harmonie du langage, l'élévation des sentimens excitèrent un enthousiasme qui dépassa les limites de la France : Corneille avait dans son cabinet cette pièce traduite dans toutes les langues de l'Europe; on la faisait apprendre aux enfans, et il était passé en proverbe de dire : *Cela est beau comme le Cid*. Le cardinal de Richelieu, qui était jaloux de tous les genres de renommée, le fut de celle de Corneille, et, croyant que l'argent pouvait payer la gloire, il proposa à l'auteur de lui céder sa pièce pour qu'il y mît son nom. Corneille refusa; et le ministre, pour se venger, fit censurer l'ouvrage par l'Académie qu'il venait d'instituer.

La critique fut sifflée, et la tragédie continua d'être applaudie.

Dans *les Horaces*, et surtout dans *Cinna*, il donna une nouvelle preuve de la puissance de son génie ; mais il semble qu'il sentit confusément qu'il n'irait pas plus loin, car il revint à la comédie, et nous y gagnâmes *le Menteur*.

Depuis les mystères, drames informes que jouaient sur des tréteaux les pélerins qui revenaient de Jérusalem ou de Saint-Jacques-de-Compostelle, aucun poète n'avait imaginé de faire une tragédie chrétienne, noble, simple et correcte : Corneille tenta cette nouveauté, et le succès marqua sa tentative ; *Polyeucte* fut encore pour lui un nouveau titre de gloire.

Après le succès qu'obtint ce chef-d'œuvre, on s'étonne que Corneille n'ait pas enfin senti que le public était très-disposé à accueillir des pièces indépendantes de la scène antique. Quoi qu'il en soit, il retourna à l'histoire romaine, qui lui fournit le sujet de *Pompée*.

Rodogune, qui le suivit, était de toutes les pièces de Corneille celle qu'il préférait. Il avait alors quarante ans ; sa réputation était européenne ; l'Académie, qui l'avait censuré, l'admit dans son sein.

Mais, hélas ! il est dans la nature des choses

humaines de déchoir quand elles ont atteint le plus haut point de perfection; *Héraclius*, *don Sanche* d'Aragon, et *Nicomède*, n'eurent qu'un demi-succès; *Pertharite* tomba.

Corneille avait rendu le public difficile; on ne lui sut aucun gré de ses succès précédens; on siffla sans ménagement les faibles pièces qui succédèrent à ses chefs-d'œuvre. L'auteur de *Cinna* n'était point accoutumé à des échecs; vivement affecté, il résolut de ne plus travailler pour le théâtre; mais il ne pouvait cesser d'écrire; il traduisit en vers l'excellent livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Cette traduction, bien que médiocre, obtint un grand succès, et eut, dit-on, trente-deux éditions.

Corneille cessa enfin de bouder le public des théâtres; il remonta sa lyre tragique; mais elle ne rendit plus que de faibles sons, et le grand homme, se survivant à lui-même,

Donna l'Agésilas;
Hélas!
Puis enfin l'Attila;
Holà!

L'extérieur de Corneille n'offrait rien qui pût faire soupçonner la hauteur de son génie. C'était un homme grand et robuste; il avait

l'air simple et ferme, les traits fortement prononcés, et la tournure commune. Sa personne était un mélange de prose et de poésie, d'humeur noble et de façons vulgaires, qui expliquent tout l'esprit de ses ouvrages, de ses grandes pensées dites avec simplicité. Il parlait peu, même sur les matières qu'il entendait le mieux. Le génie et le besoin d'observer expliquent ce silence presque habituel. L'abbé de Bellegarde a raconté plus d'une fois qu'un de ses amis se trouva pendant plus de six mois à la même table que Corneille avant de savoir le nom de son illustre commensal. Son génie se révélait rarement dans sa conversation, qui était pesante et sans agrément, et pour trouver le grand Corneille, il fallait le lire. Il semble avoir voulu se peindre dans ces vers :

J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville;
Et conviens qu'on ne peut m'écouter sans ennui
Que quand je me produis par la bouche d'autrui.

Mais sous cette enveloppe commune brillait le génie le plus élevé, sous ces dehors négligés résidait l'âme la plus noble. On sent, en le lisant, qu'il parlait de conviction, qu'il puisait dans son cœur les sentimens qu'il prêtait à ses

personnages, et qu'il était fait pour dominer ses contemporains, dans quelque poste que le destin l'eût placé.

Les grandes âmes éprouvent l'une pour l'autre une sorte de sympathie. Corneille était le poète favori de Napoléon, qui trouvait dans cette lecture de l'instruction et du plaisir; il regrettait de n'avoir pas vécu de son temps, et de ne l'avoir point eu pour ministre. Il semble en effet que le génie de Corneille suppléait au défaut d'études sur des matières qui devaient naturellement lui être étrangères. « Où donc, disait Turenne, assistant à une représentation de *Sertorius,* où donc Corneille a-t-il appris l'art de la guerre? »

Au reste, Corneille, qui peignait si bien l'héroïsme, devait trouver des admirateurs dans les héros. Condé versa des larmes en entendant ces vers de *Cinna :*

Je suis maître de moi comme de l'univers;
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire!
Conservez à jamais ma nouvelle victoire:
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous.
Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

Quel noble suffrage que ces larmes d'un héros! s'écrie Voltaire. Le grand Corneille faisant

pleurer le grand Condé nous offre un trait bien remarquable dans l'histoire de l'esprit humain.

Parmi les époques glorieuses de la vie de Corneille, il en est une qui dut le payer amplement de ses longs travaux. Étant venu un jour au théâtre, où il n'avait point paru depuis deux ans, les acteurs s'interrompirent d'eux-mêmes; le grand Condé, le prince de Conti, et généralement tous ceux qui, suivant l'usage du temps, étaient sur la scène, se levèrent; les loges suivirent leur exemple, et le parterre accueillit l'auteur du *Cid* par des applaudissemens et des acclamations qui recommencèrent à tous les entr'actes. Des marques d'une distinction si flatteuse devaient être bien embarrassantes pour un homme dont la modestie égalait le mérite.

Fixé à Paris par la nature de ses relations, souvent il se dérobait à ses admirateurs, et allait à Rouen, sa patrie, oublier pendant quelque temps, au sein de sa famille, et sa gloire et les muses; puis il revenait par la voiture publique, souvent même à pied, reprendre ses occupations chéries, car le grand Corneille n'était pas riche; il n'avait eu qu'une faible part aux grâces de la cour: c'est qu'il ne savait pas flatter, c'est que son âme fière et indépendante ne pouvait se plier aux manières courti-

nesques. Préoccupé qu'il était de ses pensées et de ses impressions, il se trouvait mal à l'aise au milieu du grand monde; aussi se montra-t-il plus propre à peindre la vertu qu'à faire sa fortune.

Un jour donc, selon sa coutume, il revenait de Rouen à Paris, et plusieurs voyageurs étrangers remplissaient la voiture. En voyage, dans l'enceinte d'une voiture publique, on a bientôt lié connaissance; la nécessité où l'on est de se trouver en relation immédiate rapproche le temps et les conditions; on se hâte de commencer ces relations qui doivent si tôt finir, de former ces liens qui doivent se briser si promptement. La conversation vient ordinairement au secours des voyageurs pour charmer les ennuis de la route; chacun y fournit sa quote-part, et paie son tribut, selon ses moyens. La conversation donc s'établit dans la voiture; elle devint générale. On parla des arts, des sciences et de ceux qui les illustraient; on passa en revue les auteurs qui brillaient dans la littérature; Corneille et Racine ne furent point oubliés; Corneille surtout, qui était à l'apogée de sa réputation, obtint tous les suffrages, réunit toutes les admirations. Mais en admirant le grand homme, on versa le mépris sur ses détracteurs; on se moqua de Richelieu ja-

loux de la gloire du grand poète; on flétrit la servile complaisance des académiciens qui avaient censuré *le Cid* par ordonnance; on fit justice de leur misérable critique, et l'on trouva que, pour briller d'un vif éclat, la gloire de Corneille n'avait besoin ni des persécutions du ministre, ni de la censure de l'Académie.

Corneille cependant gardait le silence. Son extérieur n'attirait point l'attention : on le prit pour un bon commerçant que ses affaires appelaient à Paris, et qui ne pouvait prendre part à une conversation qui n'était point de sa compétence. Quelques mots qu'il répondit à des questions qu'on lui adressa ne démentirent point l'opinion qu'on s'était formée de son esprit; on le laissa donc à l'écart, sans s'en occuper davantage.

Arrivés à Paris, les voyageurs se séparèrent : chacun se rendit à ses affaires. Les étrangers n'en avaient pas de plus importantes que de visiter ce que la capitale renfermait de plus remarquable; aussi, dès le lendemain de leur arrivée, ils se mirent en devoir de satisfaire leur curiosité. Racine reçut d'abord leur visite. Le poète les accueillit avec cette fleur de politesse, avec cette grâce qui plaisait tant à Louis XIV, et qui servait de modèle aux plus

aimables courtisans : nos voyageurs en furent enchantés. Dans la conversation, il fut question de Corneille, et ils entendirent avec ravissement, de la bouche de Racine, un éloge complet de son rival en Apollon. Il est vrai que Racine était assez riche de sa propre gloire pour n'avoir pas besoin d'empiéter sur celle des autres; mais cette générosité est si rare parmi les auteurs!... voyez plutôt nos feuilletons littéraires.

Ils ne cachèrent point leur intention d'aller visiter Corneille.

« —Avez-vous, dit Racine, quelque accès près de lui?

« —Aucun.

« —Tant pis! car Corneille, comme toutes les choses précieuses, ne se prodigue pas, et l'on n'est admis que très-difficilement dans son sanctuaire; mais, si vous le permettez, messieurs, je serai votre introducteur près de lui; car, quoique rivaux, Corneille et moi nous ne sommes point ennemis : le maître n'est point inaccessible à son élève.»

Les voyageurs acceptèrent avec joie un tel patronage, et, sans plus tarder, on se mit en route pour se rendre au domicile de Corneille.

Comme ils traversaient une promenade pu- [illegible], ils virent venir à eux un homme que

sa démarche négligée et le manteau brun qui l'enveloppait ne distinguaient pas beaucoup d'un simple artisan. « Ah! s'écria tout-à-coup Racine, le hasard nous sert à merveille; voici celui que nous cherchons. » A ces paroles, les regards des étrangers se portent avidement sur l'homme qu'a désigné Racine; on s'empresse d'arriver; on s'aborde... ô surprise! le silencieux compagnon de voyage, l'honnête commerçant, c'était l'auteur du *Cid!*

Né à Rouen, en 1606; mort à Paris, en 1684.

---

bre de ses membres, prouva qu'elle appréciait tout le mérite de cet écrivain.

Aux qualités de l'esprit, Thomas Corneille joignit celles du cœur. Simple dans ses goûts, ami des arts et de la solitude, il y chercha, comme son frère, le bonheur et la gloire, et cette conformité de goûts, cette simplicité de mœurs, se retrouvent dans tous les actes de leur vie si honorable et si pure. Il y a quelque chose de touchant dans la tendresse qui unit constamment ces deux hommes célèbres.

Le mariage, source ordinaire de rixes et de divisions entre les familles, ne put faire naître le plus léger nuage. Ils avaient épousé les deux sœurs et en avaient eu le même nombre d'enfans. Les deux ménages habitaient sous le même toit, mangeaient à la même table et se servaient des mêmes domestiques. Après vingt-cinq ans de mariage, les deux frères n'avaient point encore songé à faire le partage des biens de leurs femmes. Ce ne fut qu'à la mort de Pierre Corneille que l'on en vint à cette mesure, qui était devenue indispensable.

Né à Rouen, en 1625; mort à Andely, en 1709.

CRÉBILLON

(PROSPER JOLYOT DE).

Malgré deux grands rivaux, il sut se faire un nom.
Moins élevé que l'un, moins que l'autre sensible,
Il sut au grand, au tendre, ajouter le terrible.
(DE LA PLACE.)

COMME beaucoup de ses confrères en Apollon, Crébillon sentit s'éveiller son génie poétique dans l'étude d'un procureur. Il avait quitté Dijon, sa patrie, pour venir chercher à Paris les connaissances nécessaires à l'état qu'il voulait embrasser; mais son ardente imagination ne put s'accommoder de la froide et sévère étude des lois; il faisait des vers, au lieu de grossoyer des minutes. Son patron lui voyant une répugnance naturelle pour la chicane, eut le bon esprit de l'engager à suivre sa vocation.

Idoménée fut la première tragédie que le

jeune poète donna au théâtre ; elle jeta les fondemens de sa réputation. Celles d'*Atrée et Thyeste*, de *Rhadamiste et Zénobie* y mirent le comble : Crébillon fut dès lors classé parmi les grands poètes dont s'honore la France.

Dans ses tragédies, Crébillon cherchait plutôt à effrayer qu'à émouvoir ; ses scènes sont toujours calculées de manière à amener les situations les plus fortes, et à soulever les passions les plus violentes. Comme on lui demandait pourquoi il avait adopté ce genre terrible : « Je n'avais point à choisir, répondit-il ; Corneille avait pris le ciel, Racine, la terre ; il ne me restait plus que l'enfer, je m'y suis jeté à corps perdu. »

Pour atteindre son but, il est souvent obligé de charger ses couleurs, et cette nécessité le conduit presque toujours à l'exagération. Du reste, les caractères de ses personnages sont d'ordinaire intéressans et bien tracés ; sa diction est élégante, et il est de tous nos poètes tragiques celui qui se rapproche le plus de Corneille par la vigueur du génie. Cependant, il faut bien le dire, ses héros sont, comme ceux de ses prédécesseurs, demi antiques, demi modernes ; mais on oublie facilement l'invraisemblance de leur caractère, pour n'ad-

mirer que l'art du poète, et la connaissance qu'il a du cœur humain.

Crébillon, cependant, ne put trouver grâce devant Boileau. Le satirique, au lit de la mort, après avoir écouté deux ou trois scènes de *Rhadamiste*, dit à celui qui lui en faisait la lecture : « Eh! mon ami, ne mourrai-je pas assez promptement? Les Pradons dont nous nous sommes moqués dans notre jeunesse, étaient des soleils auprès de ceux-ci. » Mais Despréaux, ainsi que le remarque Voltaire, était dans un âge et dans un état où l'on n'est sensible qu'aux défauts et insensible aux beautés.

Pendant long-temps, Crébillon n'eut aucune part aux faveurs de la cour; mais enfin cet oubli fut réparé, et il reçut presqu'en même temps le brevet d'une pension et sa nomination à la place de censeur dramatique. Ces bienfaits ranimèrent sa verve, et il termina, à l'âge de soixante-dix ans, sa tragédie de *Catilina*, dont il avait fait les premiers actes plus de vingt ans auparavant. Cette longue attente excitait l'impatience du public, et plus d'une fois les plaisans répétèrent : *Quousque tandem abutere patientiâ nostrâ, Catilina?* (1)

On admira généralement les premiers actes

(1) Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience?

de cette tragédie, mais on souffrit impatiemment de voir le caractère de Cicéron avili dans ces vers :

> Employons sur son cœur le pouvoir de Tullie,
> Puisqu'il faut jusque-là que le mien s'humilie.
>
> Act. II, sc. 4.

Lorsque l'auteur récita cette scène à l'Académie, il s'aperçut que ses auditeurs secouaient la tête; s'adressant à l'un de ses confrères dont le geste avait été plus expressif : « Monsieur, lui dit-il, je vois bien que cela vous déplaît. — Point du tout, lui répondit l'académicien; cet endroit est digne du reste, et j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le Mercure de sa fille. » L'histoire ne dit point si Crébillon fut satisfait de la réponse; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'eut aucun égard à cette judicieuse critique, et qu'il laissa subsister le passage qui avait provoqué le blâme; le public en fit justice à son tour.

Ce fut pendant qu'il était censeur dramatique, que Voltaire présenta au théâtre sa tragédie de *Mahomet*. Crébillon chargé de l'examiner, l'interdit comme hostile à la religion. L'auteur appela de cette décision au pape lui-même; il lui adressa sa pièce accompagnée

d'une épître dédicatoire. Benoît XIV fut enchanté de l'épître et de la pièce, qu'il qualifia de *bellissima tragedia*. Voltaire ne manqua pas de publier la réponse du Saint-Père, et son approbation. On juge combien les rieurs durent s'amuser de la susceptibilité intéressée de Crébillon, qui se trouva plus orthodoxe que le pape.

Crébillon n'eut point, dans sa vie privée, l'éclat et la dignité que semblait comporter la supériorité de ses talens. Il vécut presque constamment dans la retraite ; des goûts simples et casaniers succédèrent à la fougue des passions qui avaient agité sa jeunesse. Il allait peu dans le monde ; il semblait qu'il préférât la société des animaux à celle des hommes, il avait surtout un faible pour les petits chiens. S'il s'en trouvait devant lui dans la rue, il les ramassait beaux ou laids, sales ou propres, les mettait sous son manteau, et rentrait quelquefois chez lui, portant trois ou quatre de ces pensionnaires quadrupèdes. Il devenait alors pour ces orphelins un ami secourable ; mais, en les comblant de soins, il voulait en être récompensé par leur aptitude. Instituteur sévère autant que pourvoyeur généreux, le poëte exigeait de celui-ci qu'il fît le mort ; de celui-là qu'il sautât avec grâce par-dessus sa canne ; un

troisième avait pour devoir de refuser un morceau de sucre qu'on lui présentait de la main gauche, et de l'accepter de la droite... Lorsque Crébillon avait réussi dans l'éducation de ses chiens, il les menait au café Procope, et jouissait de leur subtilité plus que du succès de ses tragédies. Mais si, affligé d'un naturel rebelle, un des écoliers restait ignorant, son protecteur le remettait sous son manteau, l'emportait loin du toit hospitalier, le reposait doucement au lieu où il l'avait pris, et s'éloignait en gémissant d'être contraint de faire un infortuné.

Cette ménagerie répandait nécessairement des odeurs qui affectaient désagréablement l'odorat ; pour les dissiper, ou les neutraliser, il fumait beaucoup de tabac, ce qui ne faisait que rendre sa chambre plus inabordable.

C'est au milieu de ces hôtes étranges, c'est au bruit de leurs cris assourdissans qu'il trouvait les nobles inspirations du génie, et les brillantes couleurs dont il parait son style.

A l'époque où il travaillait à son *Catilina*, un de ses amis entra brusquement chez lui, et parut surpris de le voir environné de quatre gros corbeaux, perchés sur son pupitre, et jusque sur son encrier. « Paix ! paix ! lui dit Crébillon ; ce sont mes conjurés. »

Au nombre des singularités de cet homme

de génie, on doit compter sa prodigieuse mémoire; il n'écrivait point ses vers à mesure qu'il les composait; il conservait dans sa tête la pièce tout entière, avec ses actes, ses scènes, ses variantes, et ne la confiait au papier qu'au moment de la faire représenter.

Il était grand lecteur de romans, et faisait ses délices de ceux de La Calprenède, qui avait alors une immense réputation. A l'imitation de ce célèbre romancier, il s'exerçait quelquefois, dans sa solitude, à ce genre de composition, mais de tête seulement, et sans rien écrire. Quelqu'un étant entré dans son cabinet, au moment où son imagination voyageait dans les régions romanesques : « Ne me troublez pas, lui cria-t-il, je suis dans un moment intéressant; je vais faire pendre un ministre fripon, et chasser un ministre imbécile. »

Les mœurs de Crébillon, même dans un âge avancé, ne furent pas à l'abri de la censure; mais il y a lieu de croire qu'il s'inquiétait peu de l'opinion publique sur sa moralité. Quelque temps après que les fameux couplets attribués à J.-B. Rousseau furent répandus dans le public, Danchet qui y avait été fort maltraité, rencontra l'auteur d'*Atrée*. « Ah! lui dit-il, le couplet qui vous regarde est abominable. —

Monsieur, répondit Crébillon, j'aime beaucoup mieux que Rousseau me fasse passer pour un débauché que pour une bête. »

Né à Dijon, en 1674; mort à Paris, en 1762.

D'ALEMBERT

(JEAN-LE-ROND).

Au sein de l'infini ton âme s'est lancée;
Tu peuplas ses déserts de ta vaste pensée.
(LEBRUN.)

Au milieu des écrivains qui illustrèrent les sciences et la littérature du dix-huitième siècle, se distingue d'Alembert. Géomètre profond, littérateur élégant, philosophe éclairé, il mérita, sous ces différens titres, la célébrité et l'éclat dont brilla sa belle et laborieuse carrière. Et cependant cet homme qui fut l'ami de Voltaire, que le grand Frédéric enviait à la France, et à qui l'impératrice de Russie voulut confier l'éducation de l'héritier de son trône, n'eut pas même un berceau au moment de sa naissance. Débile et souffrant, il semblait devoir périr sur la pierre où il avait été déposé, si un commissaire de quartier

n'eût pris pitié de sa faiblesse : il ne dut peut-être le bonheur de vivre qu'aux apparences d'une mort prochaine. On le confia aux soins d'une pauvre vitrière qui conçut bientôt pour son nourrisson la tendresse la plus affectueuse.

Il est cependant assez vraisemblable que cet abandon n'était qu'apparent ; du moins il ne dura que peu de jours. Son père, bientôt après, fournit clandestinement les sommes nécessaires à son entretien et à sa subsistance. Néanmoins ses parens restèrent long-temps inconnus ; mais enfin l'on sut qu'il était fils de madame de Tencin, femme célèbre par son esprit et sa beauté, et de Destouches, commissaire d'artillerie, que l'on nommait Destouches-Canon, pour le distinguer de l'auteur du *Glorieux*.

Il fut élevé sous le nom de Jean-le-Rond. Ce nom lui fut donné en mémoire de l'église de Saint-Jean-le-Rond, près de laquelle il fut exposé. Ce ne fut qu'après avoir terminé ses études qu'il prit ce nom de d'Alembert, qu'il a rendu si célèbre.

Ses progrès au collége furent rapides ; il apporta, dans ses études, une ardeur de connaître, une vivacité d'esprit, une rectitude de jugement qui lui valurent de nombreux succès. Ses maîtres, ardens jansénistes,

avaient découvert en lui un génie supérieur; ils s'efforcèrent de se l'attacher, persuadés qu'ils étaient d'avoir trouvé en lui un autre Pascal; mais les discussions théologiques n'étaient point la vocation de d'Alembert; un attrait irrésistible l'appelait aux sciences exactes : les mathématiques furent la passion de toute sa vie. En vain s'efforça-t-on de l'en détourner, en lui annonçant que cette étude lui dessécherait le cœur; jamais on ne put lui faire regarder l'amour des sciences exactes comme une erreur dangereuse ou comme un penchant de la nature corrompue.

Cependant le besoin de se faire un état qui lui assurât plus de fortune, l'arracha quelque temps à ses études favorites. Il essaya successivement du barreau et de la médecine. Mais comme la passion de la géométrie lui faisait négliger ses nouvelles études, il prit le parti courageux de se séparer de ses livres chéris, et les porta chez un de ses amis qui ne devait les lui rendre que lorsqu'il aurait obtenu le grade de docteur. Cependant, poursuivi par ses idées, il demandait de temps en temps à son ami un livre, puis un autre; de sorte que peu à peu ils se retrouvèrent tous chez lui. Alors bien convaincu de l'inutilité de ses efforts pour vaincre un penchant insurmon-

table, il y céda sans réserve, et se voua pour toujours aux mathématiques et à la pauvreté.

Les années qui suivirent cette résolution furent, selon lui, les plus heureuses de sa vie. « Ce fut alors, comme il le dit lui-même, que, sans maîtres, presque sans livres, et même sans avoir un ami qu'il pût consulter dans les difficultés qui l'arrêtaient, on le vit parcourir les bibliothèques publiques, tirer quelques lumières générales des lectures rapides qu'il y faisait, et, de retour chez lui, chercher tout seul les démonstrations et les solutions : il y réussissait, pour l'ordinaire; il trouvait même souvent des propositions importantes qu'il croyait nouvelles, et il avait ensuite une espèce de chagrin, mêlé pourtant de satisfaction, lorsqu'il les retrouvait dans les livres qu'il n'avait pas connus.

D'Alembert n'avait pas encore atteint sa vingt-quatrième année que déjà l'Académie des Sciences le comptait au nombre de ses membres. D'importantes découvertes lui avaient valu cet honneur insigne. Son nom était devenu une puissance, sa décision une autorité. On voyait en lui un successeur de Newton; car, lui aussi, il se consacrait à l'étude des lois mathématiques de la nature; lui

aussi, il avait créé une science nouvelle, et inventé un calcul nouveau. Son traité de Dynamique compléta sa gloire.

Mais ses travaux avaient porté une atteinte funeste à sa constitution délicate. A peine avait-il parcouru la moitié de sa carrière, que déjà il ne pouvait plus soutenir sans fatigue l'attention forte et continue qu'exigent les méditations mathématiques. Il appela les lettres à son secours, les lettres qu'il avait toujours aimées, qu'il avait sans cesse cultivées, mais comme un simple délassement. Dès lors son temps fut partagé entre les sciences et la littérature.

Diderot, qui venait de concevoir le plan de l'*Encylopédie*, le communiqua à d'Alembert son ami, et ces deux hommes célèbres associant leurs immenses connaissances, entreprirent d'ouvrir ce grand registre. D'Alembert se chargea d'en composer la préface. Ce magnifique tableau de la généalogie des sciences et des progrès de l'esprit humain lui ouvrit les portes de l'Académie française. Il avait alors trente-sept ans, et la plupart des académies ou sociétés savantes de l'Europe se faisaient gloire de le compter parmi leurs membres.

Son admission à l'Académie de Bologne fut

accompagnée d'une particularité bien honorable pour lui. Une loi de cet institut voulait qu'on n'élût de nouveaux académiciens que quand il y avait trois places vacantes; le pape Benoît XIV fit déroger à cette loi, en faveur de d'Alembert.

Sensible au mérite de d'Alembert, l'impératrice de Russie ne crut point trouver un meilleur précepteur pour son fils : cent mille francs d'émolumens étaient attachés à cet emploi; mais les honneurs et la fortune pouvaient-ils tenter un philosophe, pour qui l'indépendance était le premier des biens?

Les titres, les récompenses, tous les avantages qui eussent séduit un homme ordinaire étaient prodigués; la gloire d'élever l'héritier d'un grand empire eût pu éblouir un homme d'un esprit supérieur, et l'espérance de contribuer au bonheur de cent peuples réunis sous les mêmes lois, pouvaient toucher un philosophe; mais il crut qu'il ne devait point à une nation étrangère le sacrifice de son repos; il resta inébranlable.

Frédéric II n'eut pas plus de succès près de lui, pour la place de président de l'Académie de Berlin, qu'il le pressait d'accepter. D'Alembert pensa que, si ses talens pouvaient être utiles, ils appartenaient à sa patrie. Il resta

donc, et continua de demeurer chez sa mère adoptive, préférant ce modeste asile à la splendeur des cours.

On raconte que, touchée du mérite et de la célébrité de son fils, madame de Tencin, qui n'avait d'abord montré pour lui que la plus complète indifférence, voulut enfin le reconnaître. Elle le fit venir, et lui dévoila le mystère de sa naissance; mais le jeune philosophe, peu touché de cette démarche tardive, n'hésita pas un instant sur sa détermination : « Madame, lui dit-il, ma véritable mère, c'est la vitrière; je n'en reconnais point d'autre. » Puis il lui tourna le dos et ne la revit jamais. Cependant elle jouissait personnellement d'un grand crédit; elle ouvrait devant lui les portes de la faveur et de la fortune; toutes ces considérations s'évanouirent devant la dette sacrée de la reconnaissance : la pauvre vitrière, qui l'avait élevé et nourri, fut préférée à la grande dame, qui ne lui avait donné le jour que pour l'abandonner.

Considéré comme littérateur, d'Alembert n'est pas au premier rang; toutefois il sut allier, dans ses ouvrages, la finesse de l'esprit à la solidité du jugement. Son style est clair et précis, ses idées sont justes et étendues; mais son esprit exact était peu capable d'apprécier

la poésie, bien moins encore de ressentir l'enthousiasme du poète.

Dans les sciences, sa supériorité est incontestable. Il n'est point de savant qui ne sache que cet habile géomètre a trouvé le premier un principe de Dynamique; qu'il a donné le premier le moyen d'appliquer ce principe au mouvement des fluides et des corps d'une figure déterminée; qu'il a résolu le premier le problème des cordes vibrantes et de la précession des équinoxes, et qu'il a inventé enfin le calcul des différences partielles, calcul sans lequel on ne peut établir une bonne théorie du mouvement des fluides, ou des corps soit élastiques, soit flexibles.

Le doute raisonné qu'il professait sur beaucoup de sujets, ne servit qu'à lui faire un devoir des deux vertus qui caractérisent l'homme supérieur, la tolérance pour les opinions des autres, et la sagesse et la circonspection dans les sciences. Nous donnerons une juste idée de ses écrits et de sa conduite, en rapportant le portrait qu'il a tracé lui-même du philosophe: « C'est, dit-il, un citoyen fidèle à ses devoirs, attaché à sa patrie, soumis aux lois de la religion et de l'état; qui est plus occupé à régler ses désirs que l'ordre du monde; qui, sans manége et sans reproche, n'attend rien de la fa-

veur et ne craint rien de la malignité ; qui cultive en paix sa raison, sans flatter ni braver ceux qui ont l'autorité en main ; qui, en rendant les honneurs légitimes et extérieurs au pouvoir, au rang, à la dignité, n'accorde l'honneur réel et intérieur qu'au mérite, aux talens et à la vertu : en un mot qui respecte ce qu'il doit, et estime ce qu'il peut. » En se conformant à ces sages principes, pendant le cours de sa laborieuse carrière, d'Alembert obtint une considération personnelle égale à la célébrité qu'il devait à ses talens.

Au reste, ceux mêmes qui lui étaient opposés de principes, ne purent refuser à son caractère des éloges justement mérités. « D'Alembert, dit La Harpe, avait de la malice dans l'esprit, mais de la bonté dans le cœur ; et si on lui a reproché des traits d'humeur et de prévention, il était incapable de la fausseté et de la méchanceté que Rousseau, son injuste ennemi, lui a très-injustement attribuées. Il remplit constamment tous les devoirs de l'amitié et ceux de la reconnaissance, et les uns et les autres jusqu'au dévouement... Si les potentats de l'Europe le connaissaient par son génie, le peuple indigent ne le connaissait que par des bienfaits, qui leur avaient appris son nom, et qu'ils ne pouvaient payer que par des béné-

dictions et des larmes. » Ce langage est d'autant moins suspect que La Harpe, devenu dévôt, n'a pas épargné ceux qui avaient marché avec lui sous la même bannière.

Ajoutons à ce portrait celui que Marmontel a fait de cet homme célèbre, dont il fut l'ami pendant trente ans : « Dans la société, l'homme le plus gai, le plus animé, le plus amusant dans sa gaité, c'était d'Alembert. Après avoir passé sa matinée à résoudre des problêmes de mécanique ou d'astronomie, il sortait de chez sa vitrière comme un écolier échappé du collége, ne demandant qu'à se réjouir : et, par le tour vif et plaisant que prenait alors cet esprit si lumineux, si profond, si solide, il faisait oublier en lui le philosophe et le savant pour n'y plus voir que l'homme aimable. La source de cet enjouement si naturel était une âme pure, libre de passions, contente d'elle-même, et tous les jours en jouissance de quelque vérité nouvelle qui venait de récompenser et de couronner son travail. »

Né à Paris, en 1717; mort, en 1783.

DANCOURT

(FLORENT CARTON).

Simple, naïf, plaisant, comique en ses peintures,
Toujours utile, même en ses caricatures,
Du sage il déridait l'austère gravité,
Et faisait dans les yeux pétiller la gaîté.

(VALMALETE.)

MOLIÈRE avait parcouru une double carrière, celle d'écrivain et celle de comédien ; Dancourt suivit son exemple. Mais bien qu'il fût un disciple fervent, il resta loin, bien loin du maître ; et cependant il ne fut ni un acteur sans talent, ni un écrivain sans mérite.

Son père, honnête bourgeois de Fontainebleau, avait cru voir dans la carrière du barreau des moyens de fortune et de considération pour son fils ; et celui-ci, docile à la volonté paternelle, se fit recevoir avocat à dix-huit ans. Mais bientôt ce jeune homme, d'abord

élève studieux au collége et plusieurs fois lauréat, puis légiste distingué, ne fut plus qu'un enfant prodigue, un véritable vaurien; l'amour produisit cette subite métamorphose. Vivement épris de la fille de Lathorillière, acteur alors célèbre, il épousa cette comédienne.

Après cette équipée, la carrière du barreau était fermée pour lui; celle du théâtre lui parut un dédommagement, et il débuta à la Comédie française, dans les rôles de haut comique. Les applaudissemens du public l'y fixèrent pendant trente-trois ans.

Mais quels que fussent ses talens mimiques, Dancourt n'eût obtenu qu'une faible part de renommée; l'acteur une fois mort, son nom périssait avec lui : tant d'autres l'ont effacé comme comédien! Son talent littéraire est donc son plus beau titre de gloire.

En jouant et en méditant les productions du génie de nos écrivains dramatiques, il s'était senti enflammé d'émulation; leur gloire l'éblouit, et il se dit comme le Corrège : *Moi aussi, je suis peintre;* et, dans son ardeur, il saisit ses pinceaux et dessina de verve son *Chevalier à la mode,* tableau frappant de ressemblance, monument historique et curieux des mœurs du temps.

A la vérité, toutes les pièces de Dancourt

ne sont pas à la hauteur de celle-ci : la plupart sont maintenant oubliées. Cet écrivain, qui saisissait facilement le côté plaisant des caractères, était plein de gaîté et de naturel ; mais parfois cette gaîté devenait grossière ; ce naturel dégénérait en trivialité. Il savait parfaitement trouver le langage convenable pour les villageois qu'il mettait en scène, et dont il aimait à retracer la simplesse et la naïveté ; mais quand il quittait les champs pour une sphère plus élevée, son dialogue n'avait plus l'élégance nécessaire, bien qu'il ne peignît ordinairement que des mœurs bourgeoises, et que les greffiers, les baillis, les commissaires, les procureurs, fussent ordinairement les plus nobles personnages de ses comédies. On ne doit pas cependant lui en faire un reproche ; car le vrai comique ne se trouve guère dans les rangs élevés de la société. Ce n'est ni dans le langage, ni dans les actions des marquis, des comtes, des barons, que réside la véritable gaîté, cette gaîté expansive qui anime la scène, et épanouit le visage des spectateurs.

Dancourt avait une prodigieuse facilité ; le nombre de ses pièces de théâtre s'élève à plus de soixante ; mais plusieurs de ces productions ne durent leur succès qu'à la circonstance qui les avait fait naître, et périrent avec elle : plusieurs

autres aussi ne purent supporter l'épreuve de la première représentation ; un même jour les vit naître et mourir. L'auteur allait alors noyer son chagrin dans les bouteilles d'un marchand de vins fameux, nommé Chéret, à l'enseigne de la Cornemuse, et l'on prétendait que Chéret le voyait souvent. Cependant il essayait ordinairement ses pièces par la lecture qu'il en faisait à ses amis, en petit comité. Sa fille *Mimi,* qui joignait un esprit supérieur à une beauté remarquable, assistait à ces réunions, et était pour lui un juge presque toujours infaillible. Dancourt, tout en redoutant son arrêt, le sollicitait constamment. Un jour, après avoir lu à ses amis un ouvrage dont il espérait beaucoup, il recueillait de nombreux éloges de ses auditeurs, sa fille seule gardait le silence. « Mimi, lui dit alors le poète, que penses-tu de cela ? — *Ah ! mon père,* lui dit la spirituelle jeune fille, *vous irez souper à la Cornemuse.* » Et la prédiction se vérifia.

La considération dont il jouissait dans le monde le dédommageait sans doute des échecs qu'il éprouvait au théâtre, et cependant il eut à souffrir quelquefois des inconvéniens de sa profession. A la représentation de l'*Opéra de village,* l'une de ses pièces les plus gracieuses, un certain marquis de Sablé alla s'asseoir, ivre

et chancelant, sur une des banquettes qui encombraient alors la scène, et où venaient minauder les *dandys* de l'époque. Quoiqu'il fût peu en état de suivre la pièce, il l'écoutait cependant avec tranquillité, lorsqu'on vint à chanter ces vers :

> En parterre il boutra nos prés;
> Choux et poiriaux seront *sablés*.

Le marquis, s'imaginant que Dancourt avait voulu l'insulter, s'avança vers lui et lui appliqua de sa noble main un soufflet de crocheteur. Furieux de cet affront, le poète outragé ne respirait que la vengeance, et brûlait de se couper la gorge avec l'insolent marquis; mais hélas! il était comédien, et son adversaire était grand seigneur : il lui fallut garder le soufflet et dévorer son ressentiment.

Mais il ne rencontra pas toujours des marquis de Sablé : son esprit et ses talens lui firent d'illustres protecteurs. Il est certain que Louis XIV le distinguait particulièrement, et l'admettait dans son cabinet pour qu'il lui lût ses pièces, avant la représentation. On rapporte qu'un jour le poète s'y étant trouvé mal, à cause du grand feu que l'on y entretenait, le roi prit lui-même la peine d'aller ouvrir la

fenêtre pour qu'il respirât un air plus salubre.

Dans une autre circonstance, il reçut un témoignage non moins remarquable de la bienveillance de Louis XIV. Ayant été chargé par ses camarades d'exposer au roi quelques affaires qui concernaient la comédie, le poète l'aborda, au sortir de la messe, et remplit sa mission avec l'éloquence qui lui était naturelle. Comme il marchait à reculons en parlant au monarque, il n'aperçut pas, dans la chaleur du discours, un escalier qui se trouvait derrière lui, et qui lui eût occasionné infailliblement une chute terrible. Louis XIV, effrayé de son danger, lui saisit vivement le bras pour le retenir. « Prenez garde, Dancourt, s'écria-t-il, vous allez tomber. » Puis, se retournant vers les personnes de sa suite : « Vraiment! ç'eût été dommage, ajouta-t-il, car cet homme parle bien. » Inutile de dire que sa demande lui fut accordée.

D'après les traditions et les portraits qui nous restent de Dancourt, ce poète-comédien avait une taille moyenne, mais bien prise, du moins avant que l'âge lui eût donné de l'obésité. Il avait les cheveux et les sourcils bruns, de beaux yeux, le visage agréable, la physionomie noble et spirituelle. Comme écrivain

dramatique, Dancourt s'élève rarement au-dessus de la farce; comme comédien, il brilla particulièrement dans les rôles de haut comique. Il était froid et monotone dans la tragédie; il glaçait les spectateurs, et s'ennuyait lui-même. Aussi ne la jouait-il que le moins qu'il lui était possible.

Il mourut dans sa terre de Courcelles, en Berry, à l'âge de soixante-quatre ans.

Né à Fontainebleau, en 1661; mort, en 1725.

DELILLE

(JACQUES).

Rien ne put arracher un mot à ma candeur,
Une ligne à ma plume, un détour à mon cœur.

(DELILLE.)

Le berceau de Delille ne fut point entouré des soins d'une mère ; le poète, qui fut l'une des gloires de sa patrie, dut le jour à des parens qui eurent à rougir de sa naissance : elle était illégitime. Son éducation, cependant, ne fut point négligée ; une pension, que lui faisait clandestinement sa mère, servit à le mettre au collége.

Il sembla que le jeune élève sentît dès lors que son avenir dépendait de son travail ; il s'appliqua avec ardeur à l'étude des lettres, et le succès couronna ses efforts. Les vers latins lui procurèrent ses premiers triomphes ; il se plaisait à citer cet hexamètre, qui avait

fait pencher la balance en sa faveur, pour un prix en rhétorique :

Percutit hoc virgâ, percussum scinditur et stat (1).

Le sujet de la composition était le passage de la mer Rouge.

A peine avait-il quitté les bancs de l'école, qu'il obtint une chaire d'humanités au collége d'Amiens. Ce fut alors qu'il commença sa traduction des *Géorgiques*. Mais déjà plusieurs opuscules avaient signalé son apparition dans la carrière littéraire ; l'épître à M. Laurent, et celle sur les voyages, avaient révélé un poète.

La traduction des *Géorgiques* mit le comble à sa réputation ; il venait de résoudre un problème ; il avait vaincu des difficultés qui paraissaient insurmontables ; il avait montré ce que la langue française, accusée de pauvreté, pouvait acquérir de richesse et de flexibilité, sous l'inspiration d'un maître habile.

Sur ces entrefaites, la mort de La Condamine ayant laissé une place vacante à l'Aca-

(1) « Il frappe la mer de sa verge ; les eaux se partagent et restent suspendues. » — Ce *stat*, qu'il est impossible de rendre en français d'une manière aussi laconique et aussi pittoresque, est un de ces mots heureux qui annoncent dans un élève une intelligence supérieure.

démie, Delille se mit au nombre des candidats. Les plus illustres suffrages lui étaient acquis : sa jeunesse fut un des motifs qu'on allégua pour l'écarter du fauteuil académique.

Il allait lui échapper pour la seconde fois, quand l'évêque de..., l'un des admirateurs les plus enthousiastes de son talent, se rendit chez madame Dubarry, qui était alors la dispensatrice des grâces et des emplois, et plaida chaudement la cause de son protégé. La favorite répéta l'objection du roi : « Il est trop jeune. — Trop jeune! répliqua vivement le prélat; il a près de deux mille ans; il est de l'âge de Virgile! » Ces mots firent sourire madame Dubarry, et le mérite l'emporta enfin sur l'intrigue.

Mais le fauteuil académique ne fut point pour Delille un lit de repos; de nouveaux chefs-d'œuvre justifièrent ce choix.

Vers la même époque, M. de Choiseul ayant été nommé à l'ambassade de Constantinople, proposa à Delille de l'y accompagner. Celui-ci accepta avec empressement; car il savait que l'ambassadeur, homme éclairé, devait faire une excursion sur la terre classique des arts et des lettres.

Il visita la Grèce avec l'enthousiasme du

poète. Dans des lettres charmantes, il décrit les émotions qu'il ressentit quand il entra palpitant dans Athènes; il raconta plaisamment l'avidité avec laquelle il se jeta sur les premiers morceaux de marbre qu'il rencontra, le soin qu'il prit d'en remplir les poches de son *habit* et de sa *veste*, la crainte qu'il avait de fouler, en marchant, les débris des bas-reliefs sculptés par les Phidias et les Praxitèle.

Déjà, dès cette époque, sa vue s'affaiblissait; le soleil d'Orient lui était défavorable. Il fut obligé de s'astreindre à un régime sévère. Par ordonnance du médecin, il dut renoncer à l'usage du café; cruelle privation! car Delille avait pour cette liqueur un goût voltairien. Il demanda grâce pour son café; on fut inexorable. Alors, dans sa détresse, il eut recours à la ruse : il parvint à découvrir et à séduire un vieux Turc qui lui vendait, chez lui, la liqueur chérie qu'on lui refusait à l'hôtel de l'ambassade. Tous les jours donc, il se dérobait à la société, et se rendait furtivement chez son ami le Turc, où il se moquait, en savourant sa tasse de café, de l'ordonnance de son Esculape. On s'aperçut bientôt de ces absences; on les attribua malignement à tout autre motif; mais enfin on découvrit le véritable.

Grande fut alors la colère de l'oculiste, voire même de l'ambassadeur, qui avait pour son cher *Virgile* les soins et la tendresse d'un père. On alla chez le Turc complaisant, et on lui défendit, sous les peines les plus graves, de continuer ses relations avec le Français qui, chaque soir, se rendait chez lui. « Je ne puis obéir, » répondit gravement le mahométan. Pressé de s'expliquer sur ce refus : « Notre religion, dit-il, nous ordonne d'avoir les plus grands égards pour les gens de cette sorte, et de ne leur rien refuser. »

Cette explication ne paraissait pas plus claire que le reste. « Eh! croyez-vous, reprit le Turc, que je n'aie pas vu tout de suite ce que c'est que cet étranger? Il a l'air de ne voir personne; il parle seul et tout haut, gesticule sans cesse et ne peut rester en place. Par Allah! il ne m'a pas été difficile de voir que c'est le fou de l'ambassade. »

On juge des éclats de rire que produisit cette méprise. Delille convint, avec sa spirituelle bonhomie, qu'elle était assez excusable, et le surnom de *fou de l'ambassade* lui resta pendant tout le voyage.

Revenu dans sa patrie, Delille reprit ses habitudes sédentaires et ses études chéries; nous y gagnâmes le poème de l'*Imagination*.

Il en avait préparé les matériaux pendant son séjour en Turquie, dans la délicieuse maison de *Tarapia*, qu'il habitait près de Constantinople. C'est dans ce lieu si propre à exalter l'imagination, c'est au milieu des riantes prairies qui avoisinent le Bosphore, qu'il écrivit les plus belles pages de cet admirable ouvrage. Il ne l'acheva qu'après son retour en France.

Déjà, dès cette époque, la révolution s'avançait menaçante; il était facile de prévoir une crise terrible; mais tel est le privilége des poètes, qu'au milieu des symptômes qui annoncent un orage, ils voyagent délicieusement dans les régions enchantées de l'imagination, et sont inaccessibles aux alarmes qui attristent le reste des hommes. Aussi, quand la tempête vint à sévir, il n'était point préparé à résister à ses coups. Ses emplois, qui formaient toute sa fortune, lui furent enlevés, et il se vit tout-à-coup réduit à un traitement de huit cents francs. Eh bien! ce revers n'altéra point la sérénité de son âme; seulement, à la vue des malheurs de sa patrie et de ses amis, son cœur, sensible et bon, fut douloureusement affecté; il en gémit en secret, se renferma dans la retraite, et chercha, pour ainsi dire, à s'effacer de la scène du monde.

Mais sa réputation était trop brillante pour

tomber si facilement dans l'oubli ; et, à cette époque funeste, où les talens et le génie étaient un titre de proscription, le bon et inoffensif Delille fut dénoncé comme suspect au comité révolutionnaire, et jeté dans ces prisons d'où l'on ne sortait guère que pour aller à l'échafaud. Heureusement il avait de nombreux amis, qui tous aimaient son caractère et admiraient ses écrits : leur influence brisa ses fers. Toutefois, il n'en fut pas absolument quitte pour la peur ; on voulut mettre sa muse à contribution pour chanter le nouvel ordre de choses ; il s'en tira par un dithyrambe sur l'immortalité de l'âme. Cette concession fit respecter son repos pendant le règne de la terreur.

Ce fut quand des temps plus calmes vinrent consoler la France, qu'il quitta sa retraite, et alla chercher, sur la terre étrangère, des distractions qui lui fissent oublier les scènes funestes qui avaient attristé son âme. Il se rendit d'abord en Allemagne ; puis il passa en Angleterre. Ce fut par reconnaissance pour l'hospitalité bienveillante que lui accorda la Grande-Bretagne, qu'il traduisit le plus illustre de ses poëtes ; et la France eut son Milton, comme elle avait eu son Virgile.

Cependant la tempête révolutionnaire s'é-

tait totalement apaisée; il rentra en France, et mit en œuvre les matériaux qu'il avait rassemblés, pendant les mauvais jours où sa lyre avait été muette. Alors se succédèrent ces immortelles productions qui fondèrent sa brillante école; alors on put admirer la *Pitié*, les *Jardins*, les *Trois règnes de la Nature*, la *Conversation*, etc., et ces admirables traductions qui le placent à côté des originaux.

La chaire de poésie latine, dont la révolution l'avait dépouillé, lui ayant été rendue, ses brillantes et doctes leçons lui attirèrent un nombreux concours d'auditeurs avides d'entendre le plus grand poète de l'époque. Les vers avaient dans sa bouche un charme inexprimable; c'est pour lui qu'on a trouvé le mot de *dupeur d'oreilles*.

Une femme d'esprit, madame Molé, a ainsi tracé le portrait de Delille :

« Je vais peindre un homme célèbre et un homme que j'aime : l'entreprise pourrait paraître téméraire ou suspecte; mais les caractères du génie s'offrent en lui d'une manière assez sensible pour suppléer au talent, et rassurer contre les illusions de l'amour-propre. Rien ne peut se comparer ni aux grâces de son esprit, ni à sa gaîté, ni à ses saillies, ni à ses disparates : ses ouvrages mêmes n'ont ni le

caractère, ni la physionomie de sa conversation. Quand on le lit, on le croit livré par goût aux choses les plus sérieuses ; quand on l'entend, on jurerait qu'il ne s'est jamais occupé que de choses aimables et futiles : il étonne par ses vers, il charme par ses discours. On trouve en lui l'écolier qui joue et le maître qui raisonne. Les petits événemens de la société lui sont tout-à-fait indifférens ; il ne prend garde à rien, à personne, pas même à lui.

« Sa figure, les femmes oublient ce qu'elle est, et ne voient que ce qu'elle exprime. Elle est vraiment curieuse, je puis même dire intéressante. Il a une grande bouche, mais qui n'est pas sans grâce quand elle dit de beaux vers. Ses yeux sont enfoncés, mais il en fait tout ce qu'il veut, et la mobilité de ses traits donne si vite à sa physionomie un air de sentiment, de noblesse ou de folie, qu'elle ne laisse pas à sa figure le temps d'être laide.

« Son âme a quinze ans ; aussi est-elle facile à connaître : elle a vingt mouvemens à la fois, et cependant n'est pas inquiète : sensible à l'excès, sensible à tous les instans, elle peut être attaquée de toutes les manières.

« Sa conduite, comme son langage, est fort abandonnée. Les plaisirs de la ville ne sont rien pour lui ; il ne s'ennuie jamais. Il

n'a besoin ni d'un grand monde, ni d'un grand théâtre ; et, parfois oubliant ce que la postérité lui promet, on peut dire qu'il se *laisse être heureux*. Si sa conduite n'est pas sagement combinée, elle est pure ; et si elle n'a pas de grands traits de caractère, il y supplée par des manières piquantes, et une gaîté si jeune, si vraie, si naïve, et pourtant si ingénieuse, qu'elle le fait sans cesse entourer comme une jolie femme. C'est le poète de Platon, un être sacré, sublime et volage. »

Personne mieux que l'abbé Delille n'a possédé le talent de la versification ; personne n'a montré plus d'esprit, et n'a répandu dans ses ouvrages plus de richesse de détails ; personne non plus n'a été critiqué d'une manière plus acerbe. Peut-être pouvait-on blâmer ses beautés un peu monotones, ses touches plus élégantes qu'animées, ses périphrases mythologiques, son horreur pour le mot propre ; mais l'injuste partialité de ses ennemis ou de ses envieux a dépassé toutes les bornes : selon eux, Delille n'a été ni un homme de génie, ni un véritable poète ; ils le réduisent au rôle de traducteur. Mais ce beau génie a prouvé, en dépit des critiques, qu'il pouvait s'élever à une sphère plus élevée. C'est surtout dans le poème de l'*Imagination*, dans celui de la

Pitié et des *Trois règnes de la Nature*, qu'on ne peut méconnaître l'admirable talent de Delille, et qu'on ne saurait lui refuser toutes les qualités du grand poète et de l'écrivain original. Il eut, avec Racine et Voltaire, le mérite d'écrire aussi bien en prose qu'en vers.

La vue de l'abbé Delille avait toujours été très-faible; quelques années avant sa mort, il devint totalement aveugle. Cette infirmité ne put altérer la douceur et la gaîté de son caractère, ni arrêter l'essor de son imagination; il continua d'en tirer les trésors que son *Antigone* recueillait sous sa dictée. Dans les derniers temps de sa vie, il travaillait à un poème sur la vieillesse, et disait à ses amis *qu'il n'était que trop plein de son sujet*. La mort l'empêcha de le terminer.

* Né à Aigueperse, en 1738; mort à Paris, en 1813.

DESHOULIÈRES

(ANTOINETTE DU LIGIER DE LA GARDE).

Sçay que vous doy, grand maistre du Parnasse !
Vous fistes l'heur de mes premiers beaux ans ;
Jeunette ay sceu, par vos divins présents,
Du temps qui fuyt destourner la menace :
Ce qu'ay d'humain peult aller au tombeau,
Quand plaist au sort ; ains la subtile flamme
Que me soufflez, compaigne de mon ame,
Leur tollira ce que tiens de plus beau.

(CLOTILDE DE SURVILLE.)

Au siècle de Molière et de Racine, à cette brillante époque qui vit éclore tant de chefs-d'œuvre, un petit nombre de femmes osèrent

Courir du bel esprit la carrière épineuse.

Celles qui embellissaient la cour du grand roi ne recherchaient guère d'autres distinctions que celles des grâces et de la beauté ; la gloire littéraire semblait être le partage exclusif des hommes.

Ce ne fut donc pas sans étonnement, sans admiration qu'on vit une femme aspirer à la gloire des poètes. Ses accens, faibles à la vérité, mais pleins de douceur, durent enchanter, parce qu'ils étaient ceux d'une femme, d'une femme gracieuse et belle, et qu'une délicatesse affectée était alors de mode. C'est là surtout le secret de sa réputation.

Mais depuis, d'autres femmes sont descendues dans la lice; des illustrations nouvelles ont succédé à cette illustration; elles en ont affaibli l'éclat. On ne lit plus guère les poésies de madame Deshoulières, sans doute parce qu'elles manquent d'originalité, et que la teinte moutonnière qui y règne a une sorte de fadeur qui n'est plus dans nos mœurs. Les *ruisseaux*, les *oiseaux*, les *troupeaux* sont des choses fort intéressantes, sans doute, mais en même temps bien monotones et bien surannées; on veut quelque chose de plus neuf, au siècle où nous vivons. Cependant, il est vrai de dire que si les vers de nos modernes Saphos ont un caractère plus original que les idylles aux moutons et les épîtres à Grisette (1), il est difficile qu'ils aient plus de naturel et de facilité.

(1) Nom de la chatte de madame Deshoulières.

On s'étonne qu'une femme d'un talent aussi distingué ait pu soutenir un Pradon au préjudice de Racine. Au reste elle eut cela de commun avec beaucoup de gens d'esprit de cette époque, et même avec madame de Sévigné, qui prétendait que *le Racine* passerait comme le café. Et l'on sait si ces prédictions se sont vérifiées.

Ce fut au sortir de la première représentation de la *Phèdre* de Racine, que madame Deshoulières fit ce sonnet si connu et si peu digne d'elle, qui commence par ces vers :

> Dans un fauteuil doré, Phèdre tremblante et blême,
> Dit des vers où d'abord personne n'entend rien...

pauvreté qui ne dut son succès qu'à la méchanceté, et qui fait voir tout l'empire de la prévention et de l'animosité des coteries sur les esprits les plus distingués, et sur les plus nobles caractères.

Il est bien rare qu'un auteur préconisé sache rester dans la limite de son talent; la fumée de l'encens est si enivrante! madame Deshoulières louée à outrance, se crut appelée à de plus hautes destinées littéraires; elle abandonna les bergeries et voulut s'essayer sur la scène tragique; un échec marqua cette

tentative : *Genseric* tomba. Racine prit alors sa revanche, et sa causticité s'égaya dans ce sonnet:

La jeune Eudoxe est une bonne enfant;
La vieille Eudoxe une franche diablesse;
Et Gensérie un roi fourbe et méchant,
Digne héros d'une méchante pièce.

Pour Trasimond, c'est un pauvre innocent,
Et Sophronie en vain pour lui s'empresse;
Henneric est un homme indifférent,
Qui, comme on veut, et la prend et la laisse.

Et, sur le tout, le sujet est traité
Dieu sait comment! Auteur de qualité,
Vous vous cachez, en donnant cet ouvrage:

C'est fort bien fait de se cacher ainsi;
Mais, pour agir en personne bien sage,
Il nous fallait cacher la pièce aussi.

La critique de Racine ne fut pas, hélas! la seule que fit naître cet ouvrage; on donna généralement à l'auteur le conseil de retourner à ses moutons; et ce conseil, bien que dicté par la malice, était sage et de bon aloi. Le poignard de Melpomène ressemble trop dans ses mains à une houlette. Madame Deshoulières pouvait tirer de doux sons de la flûte pastorale; mais c'était là tout son talent; elle se trompa quand elle voulut toucher la lyre de Corneille.

Ses tableaux champêtres, dont la fraîcheur et la grâce sont incontestables, sont mélangés de réflexions morales qui en varient le coloris. On aime à lire dans le recueil de ces gracieuses poésies, des maximes telles que celles-ci :

L'amour-propre est, hélas! le plus sot des amours.
Cependant des erreurs il est la plus commune :
Quelque puissant qu'on soit en richesse, en crédit ;
Quelque mauvais succès qu'ait tout ce qu'on écrit ;
Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.
. . . .
Il n'est si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu ;
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon ;
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

En voyant le rôle un peu masculin que madame Deshoulières joua dans sa querelle avec Racine, on est moins étonné de l'énergie qu'elle déploya dans différentes circonstances. A toutes les grâces de son sexe, elle unissait une force d'âme dont peu d'hommes sont capables ; le trait suivant en est la preuve. Dans d'autres temps, la tendresse conjugale en

avait fait une héroïne, son mari lui avait dû sa liberté ; ici le motif de son courage fut un peu moins noble : l'amour-propre en fit tous les frais.

Elle se trouvait à la campagne, chez une de ses amies, qui habitait un château, vieux manoir des beaux temps de la féodalité, dont les noires et massives tourelles avaient triomphé des efforts des hommes et de la puissance du temps. Un jour que la société était réunie dans la grande salle du château, chacun cherchait, à sa manière, à tromper l'ennui d'une journée pluvieuse ; ceux que le jeu n'occupait pas se livraient au plaisir de la conversation. Comme c'est l'ordinaire, elle s'était engagée sur des sujets vagues et indifférens ; puis elle s'était animée, et, aux propos frivoles, aux commentaires sur la mode du jour avaient succédé les histoires de fantômes et d'apparitions. Chacun, à l'envi, avait raconté ce qu'il savait de plus merveilleux, et les récits plus ou moins lamentables avaient resserré le cercle des auditeurs, lorsque la dame châtelaine, prenant la parole à son tour, apprit à ses hôtes qu'un appartement situé dans une vieille tour du château, était inhabité depuis long-temps, parce que, toutes les nuits, un fantôme venait s'y promener ; et, d'après la

relation générale, elle en fit une horrible description. Et comment en douter? cent témoins avaient entendu le bruit de ses chaînes, et aperçu l'éclat de ses yeux flamboyans...

A la vue de la frayeur qui se peignait sur tous les visages, madame Deshoulières se mit à rire. On lui en fit la guerre; on eut l'air de douter de son courage; elle en fut piquée; et, comme elle n'était ni superstitieuse, ni crédule, elle offrit de coucher seule dans cet appartement. On se récria généralement sur cette hardiesse, qui fut taxée de témérité; on s'efforça de l'en dissuader; elle persista. Sa résolution paraissant inébranlable, on prit à son insu toutes les précautions nécessaires pour la protéger, en cas d'événement, et lui porter les secours qu'elle pourrait réclamer.

La nuit venue, elle monta hardiment dans la tour antique, domicile élu depuis longtemps des hiboux et des chauves-souris, et entra dans une vaste chambre d'où les domestiques tremblans avaient enlevé à la hâte une épaisse couche de poussière. Après avoir exploré avec soin ce qui l'entourait, et s'être assurée que les tapisseries délabrées qui couvraient les murs ne masquaient aucune porte secrète, elle se coucha.

La curiosité, plutôt que la crainte, la tint long-temps éveillée. Déjà plus de la moitié de la nuit s'était écoulée, et rien encore n'avait troublé le calme de la solitude : le silence qui régnait autour d'elle n'était interrompu que par les sifflemens du vent et le bruissement de la pluie qui battait, par intervalle, contre les vitraux gothiques du sombre manoir.

Fatiguée d'attendre le revenant, et perdant l'espoir de le voir, elle avait enfin cédé au sommeil, lorsqu'elle fut subitement réveillée par la chute d'une table, sur laquelle brûlait une lampe. Elle parla, adressa quelques questions; le spectre ne répondit pas; mais il s'avança pesamment vers le lit, en faisant entendre de sourds gémissemens... Tout-à-coup les rideaux furent agités avec violence. Toujours sans crainte, madame Deshoulières étendit ses mains au milieu des ténèbres, et saisit deux longues oreilles velues, sans qu'on lui opposât la moindre résistance; elle frissonna, puis elle se rassura; car ce fantôme semblait d'une nature assez débonnaire; ce qui était certain, c'est qu'il avait une forme très-palpable.

Tout cela lui donnait fortement à penser; elle désirait vivement s'assurer de l'espèce de son prisonnier; mais comment y parvenir? si elle retire une de ses mains, il pourra lui échap-

per... Pour ne point perdre le fruit de sa peine, elle persista jusqu'à l'aurore dans cette pénible attitude. Heureusement les premiers rayons du jour pénétrèrent bientôt dans le donjon, et elle reconnut alors l'auteur de tant d'alarmes; c'était un gros chien de basse-cour, assez pacifique, qui, n'aimant point à coucher en plein air, avait coutume de venir chercher un abri dans cet appartement délabré, dont la serrure ne fermait pas.

Elle rendit la liberté à son prisonnier, et ne tarda pas à s'endormir profondément.

Le matin, on entra, non sans inquiétude, dans son appartement, et l'on fut pleinement rassuré en la trouvant paisiblement endormie. On l'accabla de questions à son réveil; elle raconta en riant la visite du prétendu revenant, qui ronflait encore dans un coin de la chambre, où il se trouvait apparemment mieux qu'à la basse-cour.

On conçoit que la peur du fantôme cessa dès ce moment; mais les commères de la contrée persistèrent à y croire, et l'histoire du revenant de la *tour du nord* continua de faire l'entretien des villageois, à la veillée.

Née à Paris, en 1634; morte, en 1694.

DESTOUCHES

(PHILIPPE-NÉRICAULT).

. . . .
Ami riant de la sagesse,
Il sut divertir sans bassesse,
Et nous instruire sans ennuis;
Il sut, comme un plan dramatique,
Conduire un projet politique;
D'Addison il suivit les pas;
Et, contre l'aveugle ignorance,
Prouva qu'un écrivain qui pense
A l'esprit de tous les états.

(De Boissy.)

Destouches ne dut qu'à lui-même la brillante et honorable position qu'il occupa dans le monde. Bien jeune encore, il se trouva haut placé dans l'estime de ses concitoyens; et cependant plus d'un écueil s'était présenté sur sa route.

Pour se soustraire à des traitemens rigoureux, il avait déserté la maison paternelle, et,

pressé par le besoin, il s'était enrôlé dans une troupe de comédiens ambulans. Cette profession où la licence remplace trop souvent la morale pouvait devenir funeste à son inexpérience; mais le jeune acteur prouva par sa conduite que l'homme heureusement né sait honorer toutes les conditions. Ses camarades ne tardèrent pas à lui donner un témoignage de leur estime, et à reconnaître en lui la suprématie du talent et de l'esprit, en le choisissant pour leur directeur. Une circonstance fortuite changea sa destinée, et lui ouvrit la belle carrière qu'il parcourut d'une manière si remarquable.

Il jouait la comédie à Soleure, et charmait les bons Helvétiens par son talent et celui des acteurs qu'il dirigeait.

Une de ces représentations ayant été honorée de la présence de M. de Puysieux, ambassadeur de France en Suisse, Destouches, selon la coutume adoptée alors à l'égard des hauts personnages, lui adressa une harangue, où la louange délicatement assaisonnée devait singulièrement flatter celui qui en était l'objet. Aussi eut-elle un plein succès : l'orateur fut mandé devant son Excellence, qui lui en témoigna toute sa satisfaction. Le ton décent et la conversation spirituelle du jeune acteur lui

plurent; il le goûta, l'interrogea, et, trouvant en lui des connaissances bien supérieures à celles qu'il croyait rencontrer dans un comédien de province, il le pressa de quitter une profession si fort au-dessous de ses moyens, et lui offrit de l'attacher à sa personne, en qualité de secrétaire intime. Destouches n'eut garde de refuser; il était comédien faute de mieux; une chance favorable se présentait, il la saisit avidement, et s'appliqua dès lors à acquérir les connaissances qui lui devenaient nécessaires, dans sa nouvelle position. Un travail assidu et une rare intelligence le formèrent promptement aux affaires et aux négociations; avant de quitter la Suisse, il était parvenu au grade de secrétaire d'ambassade.

Cependant ses études diplomatiques n'absorbaient pas tellement son temps, qu'il n'en trouvât encore pour faire quelques excursions sur le terrain qu'il avait abandonné. A la vérité il ne jouait plus les comédies des autres; il en faisait lui-même. Ce fut pendant son séjour en Suisse qu'il composa son *Curieux impertinent*. Ce début fut heureux. Au retour de l'ambassadeur en France, Destouches fit jouer sa pièce sur les théâtres de la capitale, où elle réussit complétement. Ce succès décida de sa vocation pour le genre dramatique.

Cependant elle fut traversée par les divers emplois dont il fut chargé, et qui firent de lui un homme considérable. L'abbé Dubois, depuis cardinal et premier ministre, ayant été nommé ambassadeur en Angleterre, Destouches fut désigné par le Régent, duc d'Orléans, pour l'accompagner, en qualité de secrétaire d'ambassade. La haute capacité qu'il avait déployée dans ses fonctions précédentes faisait augurer favorablement de celles qu'on lui conférait. Il ne trompa point la confiance qu'il avait inspirée ; il sut se concilier l'attachement de l'ambassadeur et la considération des étrangers. Quand Dubois quitta l'Angleterre, Destouches y resta seul, avec la qualité de ministre chargé des affaires de France.

Les services qu'il rendit, dans ce poste éminent, furent dignement appréciés ; le Régent lui donna un témoignage flatteur de sa satisfaction : « Monsieur Destouches, lui dit-il, à son retour, personne n'a mieux servi le roi que vous, et personne ne le sait mieux que moi ; je vous en donnerai des preuves qui vous étonneront ainsi que toute la France. » La mort de ce prince rendit sans effet ces séduisantes promesses.

Le cardinal de Fleury parut vouloir les réaliser. Ce ministre lui proposa l'ambassade de

St-Pétersbourg. Mais déjà le diplomate avait goûté des charmes de la solitude, il aima mieux émonder les arbres de son jardin et corriger les ridicules de son pays, que d'aller étudier le caractère des boyards de Russie : il refusa donc, et la France y perdit un habile négociateur; mais en revanche elle y gagna un bon poète comique.

Ce fut dans sa terre de *Fortoiseau*, près de Melun, qu'il composa la plupart des pièces qu'il donna au Théâtre français. Chaque année, il revenait présenter aux comédiens un nouvel ouvrage; puis, après avoir distribué ses rôles et donné les instructions nécessaires, il repartait pour sa maison de campagne, la veille de la première représentation.

Destouches avait vu le monde; il avait observé les mœurs et les caractères. Dans le calme de la solitude, il se retraça les scènes dont il avait été témoin, pendant le cours de sa vie brillante, et puisa dans ses souvenirs les couleurs dont il peignit l'*Ambitieux*, le *Dissipateur*, l'*Ingrat*, l'*Irrésolu*, l'*Homme singulier*, le *Glorieux*... C'est ce dernier caractère qu'il a le plus fortement tracé. L'acteur Quinault-Dufresne, célèbre dans les fastes dramatiques par son talent, et plus encore peut-être par son ridicule orgueil, fut, dit-on, le

modèle sur lequel il dessina le caractère du *Glorieux*. Quoi qu'il en soit, on ne peut s'empêcher d'admirer l'art avec lequel il oppose à son orgueilleux comte de Tuffière un financier bonhomme, une espèce de *quaker*, tant ses manières sont rudes et sans façon, et un père indigent dont la situation a fourni à l'auteur des vers presque sublimes.

On reconnaît encore le beau talent de Destouches dans le *Philosophe marié*, celle de ses pièces où il y a le plus de comique, et que, par cette raison, plusieurs personnes préfèrent au *Glorieux* lui-même. On le retrouve à peine dans la *Fausse Agnès*, le *Tambour nocturne*, l'*Obstacle imprévu*, le *Mari confident*, etc.

On voit facilement que cet écrivain chercha constamment à donner à la comédie une tendance morale. Ce qu'il y a de certain, c'est que la conduite de cet homme de bien fut, pour le vice, une censure plus directe peut-être que les traits les plus vifs de ses comédies.

En butte à des traitemens rigoureux, il avait été obligé d'abandonner le toit qui devait protéger son jeune âge; jamais il n'avait éprouvé la tendresse d'un père; mais il n'oublia pas qu'il lui devait le jour et le bienfait de son éducation, et ce souvenir effaça tous les autres. Quarante mille francs avaient été le fruit de son

travail et de ses épargnes; eh! bien, il les envoya à son père, pour lui aider à soutenir sa famille; action que l'âge d'or aurait trouvée toute naturelle; mais qui, par malheur, est devenue louable, dans un siècle où de pareils traits sont si rares. Certes! l'homme qui s'honorait par une telle conduite, pouvait peindre l'*Ingrat,* sans rougir; le philosophe qui avait refusé des places brillantes, et qui en avait perdu d'autres sans regret, était bien reçu à mettre l'*Ambitieux* sur la scène.

C'était son caractère autant que ses ouvrages qu'il fallait étudier, pour acquérir les qualités du patriote recommandable, du tendre père, du bon époux, de l'ami fidèle. Dans le cours de sa belle existence, Destouches eut de nombreux amis, et sut les conserver. Les qualités de son esprit les attiraient; celles de son cœur les enchaînaient. Il est juste néanmoins de convenir que la modestie, qui sied si bien au vrai mérite, ne fut pas toujours son partage: il savait tout ce qu'il valait, et n'attendait pas qu'on lui assignât la place qu'il devait occuper; il la prenait; mais il se trouvait plus d'un personnage disposé à la lui contester: c'est la conséquence ordinaire. Le ton fier et hautain de sa préface du *Glorieux* lui valut cette épigramme:

Destouches, dans sa comédie,
A cru peindre le Glorieux;
Et moi je trouve, quoi qu'on die,
Que sa préface le peint mieux.

Admirateur de son mérite, Voltaire lui avait autrefois adressé ce quatrain :

Auteur solide, ingénieux,
Qui du théâtre êtes le maître,
Vous qui fîtes le *Glorieux*,
Il ne tiendrait qu'à vous de l'être.

Comme on le voit, la concession était parfaitement inutile.

Pendant son séjour dans la Grande-Bretagne, Destouches, recherché dans le monde pour les grâces de son esprit, et pour son rare mérite, n'avait pu rester insensible à celui d'une jeune Anglaise, et il avait été payé de retour; mais des raisons d'état s'opposant à la publicité de son mariage, le diplomate amoureux eut recours aux transactions de son métier; il épousa secrètement sa belle Anglaise dans la chapelle de son hôtel, en présence de sa belle-sœur et de quelques amis intimes qui lui servirent de témoins. Ce sont les circonstances de ce romanesque mariage qu'il traduisit sur la scène,

sous le nom du *Philosophe marié*; et ce n'est pas, nous l'avons dit, la moins bonne de ses pièces.

Cet écrivain distingué termina sa belle carrière, à Paris, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Né à Tours, en 1680; mort, en 1754.

DIDEROT

([illegible]).

Diderot, au front calme, à la tête brûlante,
Tendre, éloquent, sublime en ses écarts,
Portait au loin sa vue étincelante,
Et d'un œil d'aigle observait tous les arts.
(MARMONTEL.)

DIDEROT reçut de la nature une organisation toute spéciale. Sa forte tête renferma tout à la fois et la rectitude d'un géomètre et la vive imagination d'un poète. Tour à tour, et sans effort, il put se plonger dans les profondeurs de la métaphysique et de la science des nombres, et revêtir ses conceptions du coloris brillant de la poésie : il parlait comme les poètes lyriques chantent ; sa conversation même était une ode.

Cet écrivain, qui s'éleva à une haute célébrité littéraire, et qui marcha au premier rang dans la phalange des philosophes du dix-hui-

tième siècle, végéta long-temps dans une obscurité qu'il ne put percer qu'à force de talens et de persévérance. Fils d'un coutelier de Langres, il commença ses études dans sa ville natale, et les termina à Paris, au collége d'Harcourt. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais ses goûts se trouvèrent en opposition avec les désirs de sa famille : il objecta son défaut de vocation; et son père, contrarié dans ses vues, ne lui laissa d'autre alternative que le séminaire ou le barreau. Il fallut se déterminer; il entra chez un procureur.

Mais il s'aperçut bientôt que la chicane avait encore moins d'attraits pour lui que la théologie. Un penchant irrésistible l'entraînait vers les sciences et les lettres; et cette passion le domina bientôt à tel point, que toute autre occupation lui devint insupportable. Ses devoirs en souffrirent; son patron se plaignit, et son père, irrité de sa conduite, refusa de payer désormais sa pension. « Vous ne savez pas, répondait-il à ceux qui sollicitaient son indulgence pour son fils, vous ne savez pas combien il a déjà avalé de mes lancettes !... » Il fut inexorable, et l'abandonna complétement : épreuve dangereuse, si le jeune homme n'avait eu une âme plus forte et des principes plus assurés qu'on ne devait l'espérer de son âge! Mais cet

abandon, loin de le décourager, ne fit qu'enflammer son ardeur, et, comme il fallait vivre, il chercha dans ses connaissances acquises des moyens de subsistance; il donna des leçons de mathématiques.

Ces occupations étaient très-éventuelles, et son caractère en diminuait encore les avantages. L'élève était-il vif et d'une conception prompte? il s'y attachait et lui donnait leçon toute la journée; trouvait-il un sot? il n'y retournait plus. On le payait en livres, en meubles, en linge, en argent, ou point; c'était la même chose. Saisissant tous les moyens qui se présentaient, il faisait des sermons : un missionnaire lui en commanda six pour les colonies portugaises, et les paya cinquante écus pièce. Diderot estimait cette affaire une des bonnes qu'il eût faites.

On conçoit qu'avec ce désintéressement il ne faisait pas fortune; ses ressources n'étaient pas toujours suffisantes pour le garantir du besoin : Diderot souffrit la faim.

Un jour de mardi-gras, qu'il n'avait pas un sou en son pouvoir, il sortit de bonne heure dans l'espoir que, parmi ses connaissances, quelqu'un l'inviterait à dîner. Il visita tous ses amis; mais ceux avec qui il était le plus libre dînaient en ville ce jour-là, et les autres ne

furent pas visibles, ou ne l'invitèrent pas. Il rentra chez lui, vers six heures du soir, exténué de fatigue et de besoin. Son hôtesse le voyant pâle et défait, lui offrit un peu de vin chaud et de sucre. Le malheureux jeune homme le prit et se coucha, l'âme abattue, et se livrant à de mélancoliques réflexions sur les malheurs de l'indigence. Il fit alors le serment de ne jamais refuser un écu à quiconque le lui demanderait, et jamais serment ne fut plus religieusement gardé.

Dix années s'écoulèrent pendant lesquelles il fut livré tour à tour au travail, à la douleur, au plaisir, à l'ennui, au besoin; mais toujours au-dessus des événemens par sa résignation, ou, si l'on veut, par son insouciance.

Ce fut dans cet intervalle qu'il connut l'abbé de Bernis, qui, depuis, fit une si brillante fortune, mais qui alors, pauvre comme son ami, allait avec lui dîner à six sous par tête, chez un traiteur de la rue Saint-Jacques. Diderot, se rappelant cette époque si agitée de sa jeunesse, parlait souvent de ces repas chétifs que l'appétit seul assaisonnait, et qui n'étaient pas sans gaîté.

Toutefois, cet état précaire devait cesser; le génie bouillant de Diderot agrandit bientôt le cercle étroit dans lequel le sort l'avait jeté, et

il ne tarda pas à se trouver en relation avec les écrivains les plus célèbres de l'époque ; il se lia particulièrement avec d'Alembert et Jean-Jacques Rousseau. Ses liaisons avec ce dernier cessèrent après plusieurs années d'une étroite amitié. Tous deux prétendirent avoir des motifs de plainte. De quel côté furent les torts? il est assez difficile de le déterminer.

Quoi qu'il en soit, la sensibilité de Diderot, quelque vive qu'elle fût, n'égalait point celle de Jean-Jacques. Aussi fut-il moins éloquent que le Genevois. Le génie est une espèce d'ivresse qui double les facultés de celui qui l'éprouve, mais qui, étant trop forte, ne permet pas de voir les objets tels qu'ils sont.

La réconciliation n'eut jamais lieu.

Sa liaison avec d'Alembert fut plus constante. C'est de concert avec lui qu'il conçut le projet de réunir, dans un dictionnaire encyclopédique, les procédés de tous les arts et les vérités de toutes les sciences ; de présenter à la fois l'histoire de l'esprit humain et le tableau de ses acquisitions. Un homme aussi enthousiaste que Diderot pouvait seul ne pas s'effrayer des obstacles qu'il devait entrevoir. Il parvint à ouvrir ce grand registre, que le pouvoir chercha en vain à fermer, et y traça lui-même une foule de pages remarquables. Les hommes les plus

recommandables de tous les rangs, les écrivains les plus éclairés de la nation s'associèrent à Diderot et à d'Alembert pour coopérer à cette œuvre immense, et le premier volume de l'*Encyclopédie* parut en 1751. Les persécutions qu'éprouvèrent les encyclopédistes éloignèrent plusieurs collaborateurs illustres; il fallut achever l'ouvrage avec précipitation, prendre de toutes mains pour le compléter, continuer en secret de l'imprimer et le distribuer clandestinement: voilà pourquoi l'Encyclopédie n'est pas également bonne dans toutes ses parties. Si donc l'exécution de cet ouvrage n'a pas toujours répondu à l'attente du public, on le doit aux circonstances qui en accompagnèrent la publication. Il est d'ailleurs certain que, dans cet immense recueil, le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais, et que, tel qu'il est, il nous présente le plus beau monument dont l'esprit humain ait jamais conçu l'idée.

Pendant que Diderot se livrait au travail de l'Encyclopédie, il donnait encore au public d'autres ouvrages, qui tous étaient accueillis et lus avec avidité, mais dont il payait le succès par la perte de son repos, et même de sa liberté. L'indépendance et la hardiesse de ses opinions sur les questions les plus délicates, fournissaient contre lui des armes dont ses en-

nemis profitaient avec avantage : sa *Lettre sur les aveugles* lui valut six mois de détention à Vincennes.

En parcourant le recueil de ses œuvres, il est impossible de ne pas reconnaître un écrivain ingénieux, éloquent, profond, également propre à pénétrer les vérités abstraites de la philosophie, à discuter les principes des arts, et à peindre leurs effets; de ne pas admirer cet esprit étendu, cette imagination vive et brillante qui embrassait à la fois, et sans effort, tous les objets de nos connaissances. Mais en même temps, il est vrai de dire que le faux et le vrai se mêlent tellement dans ses écrits; il y a tant d'incohérence dans ses raisonnemens; sa philosophie est à la fois si destructive et si mal basée, qu'il est difficile de tirer aucune conclusion de ses paroles. Tout violent, tout grossier qu'est souvent son style, il a quelque chose qui séduit; aussi doit-on redouter de se laisser surprendre par ses sophismes.

Diderot a parcouru tous les sujets sans savoir se fixer sur aucun. Il semble qu'il craint l'effort d'une recherche suivie. Aussi ne reste-t-il de lui aucun corps de doctrine, aucun grand ouvrage qui serve à fixer le rang qui lui est dû comme philosophe et comme écrivain.

« Dans ses écrits, dit Marmontel, il ne sut jamais former un tout de ses idées. Cette première opération qui ordonne et met tout à sa place était pour lui trop lente et trop pénible. Il écrivait de verve avant d'avoir rien médité; aussi a-t-il écrit de belles pages, comme il le disait lui-même; mais il n'a jamais fait un livre. Or ce défaut d'ensemble disparaissait dans la conversation.

« L'un des plus beaux momens de Diderot, c'était lorsqu'un auteur le consultait sur son ouvrage; si le sujet en valait la peine, il fallait le voir s'en saisir, s'en pénétrer, et, d'un coup d'œil, découvrir de quelles richesses et de quelles beautés il était susceptible. S'il apercevait que l'auteur remplît mal son objet, au lieu d'écouter la lecture, il faisait dans sa tête ce que l'auteur avait manqué. Était-ce une pièce de théâtre? il y jetait des scènes, des incidens nouveaux, des traits de caractère, et, croyant avoir entendu ce qu'il avait rêvé, il nous vantait l'ouvrage qu'on venait de lui lire, et dans lequel, lorsqu'il voyait le jour, nous ne retrouvions presque rien de ce qu'il avait cité. En général, et dans toutes les branches des connaissances humaines, tout lui était si familier et si présent, qu'il semblait toujours préparé à ce qu'on avait à lui dire, et ses aperçus les plus

soudains étaient comme les résultats d'une étude récente et d'une longue méditation.

« Au reste, qui n'a connu Diderot que par ses écrits ne l'a point connu : ses systèmes sur l'art d'écrire altéraient son beau naturel. Mais lorsqu'en parlant il s'animait, et que laissant couler de source l'abondance de ses pensées, il oubliait ses théories et se laissait aller à l'impulsion du moment, c'était alors qu'il était ravissant. Cet homme, l'un des plus éclairés du siècle, était encore l'un des plus aimables ; et sur ce qui touchait à la bonté morale, l'éloquence du sentiment avait en lui un charme particulier. Toute son âme était dans ses yeux, sur ses lèvres ; jamais physionomie n'a mieux peint la bonté du cœur. »

Cet éloge dicté par l'amitié qui unissait les deux écrivains n'a point passé sans contestation ; d'autres en ont tracé un portrait tout différent. Ses ennemis l'ont surtout représenté comme artificieux et intéressé : sa conduite avec J.-J. Rousseau donne beaucoup de poids à ces assertions. En somme, le caractère de Diderot est fort équivoque.

Toutefois, on cite de lui des traits de bienfaisance qui semblent annoncer qu'obliger était pour lui une jouissance. Ce fut, dit-on, pour satisfaire à ce besoin de son cœur qu'il com-

posa ses *Pensées philosophiques*. Une pauvre femme dans la détresse vint le prier de lui prêter six cents francs. Le philosophe était pauvre; cette somme dépassait ses moyens; mais il souffrait de voir l'infortune sans la soulager... Tout-à-coup il imagine un moyen; son imagination s'allume, il se met à l'ouvrage, travaille sans relâche, et le quatrième jour n'était pas écoulé que déjà la pauvre femme avait reçu le prix de l'ouvrage terminé et vendu à un libraire, pour la somme qu'elle avait demandée.

Sa femme ne partageait pas toujours ces sentimens de bienfaisance, elle appelait *prodigalité* cette extrême générosité, et, pour en modérer les effets, elle tint constamment la bourse : le philosophe se contentait de ce qu'elle voulait bien lui donner, et, chaque jour, il recevait d'elle six sous pour aller prendre sa tasse de café, au café de la Régence, et voir jouer aux échecs.

Il ne disait pas à un libraire : *mon ouvrage vaut tant*, mais *j'ai besoin de tant;* aussi ses longs travaux ne l'enrichirent point. L'impératrice de Russie, Catherine II, qui estimait particulièrement Diderot, se chargea, en quelque sorte, de remédier à ce défaut de fortune. Ayant appris qu'il voulait se défaire de sa bi-

bliothèque, elle l'acheta et lui en laissa la jouissance avec le titre de son bibliothécaire, aux appointemens de mille francs. Cet emploi fut encore, pour cette princesse, un moyen dont elle se servit ingénieusement pour lui faire accepter ses bienfaits sans blesser sa délicatesse. D'après ses ordres, on oublia à dessein, pendant deux ans, de lui payer ses émolumens; puis l'ambassadeur de Russie feignant d'ignorer cette omission, demanda au philosophe s'il touchait exactement ses honoraires; sur la réponse négative de Diderot, il lui fit remettre, de la part de l'impératrice, cinquante mille francs pour cinquante ans d'exercice, afin d'empêcher, disait-il, que l'inconvénient qui avait eu lieu ne se renouvelât désormais.

Diderot ayant eu occasion de rendre un service éminent à la célèbre madame Geoffrin, cette dame, pour lui en marquer sa gratitude, imagina de faire enlever, pendant son absence, toutes les vieilleries de son réduit, et les remplaça par des meubles neufs, qui, bien que fort beaux, n'avaient rien de recherché, et ne pouvaient choquer l'austère simplicité du philosophe. Il fut sensible à cette manière de faire accepter un don. Mais l'embarras de ces richesses inopinées lui causa une sorte de perplexité: il fallut tout assortir; le costume du

maître d'un si beau logis ne pouvait rester le même; la garde-robe fut en partie changée, et une vieille robe de chambre fut remplacée par une plus belle. Mais ce ne fut pas sans peine qu'il s'en dépouilla : il exprima ses regrets dans une pièce, dont nous allons rapporter un fragment, parce qu'elle présente des traits qui caractérisent l'esprit et l'âme de l'auteur, et qu'elle donne une idée de sa manière d'écrire.

« Pourquoi ne l'avoir point gardée? elle était faite à moi, j'étais fait à elle; elle moulait tous les plis de mon corps, sans le gêner; j'étais pittoresque et beau : l'autre raide, empesée, me mannequine. Il n'y avait aucun besoin auquel sa complaisance ne se prêtât; car l'indigence est presque toujours officieuse. Un livre était-il couvert de poussière? un de ses pans s'offrait à l'essuyer. L'encre épaissie refusait-elle de couler de ma plume? elle présentait le flanc. On y voyait tracés en longues raies noires les fréquens services qu'elle m'avait rendus; ces longues raies annonçaient le littérateur, l'écrivain, l'homme qui travaille : à présent j'ai l'air d'un riche fainéant; on ne sait qui je suis.

« Sous son abri, je ne redoutais ni la maladresse d'un valet, ni la mienne; ni les éclats du feu, ni la chute d'eau : j'étais le maître absolu

de ma vieille robe de chambre ; je suis devenu l'esclave de la nouvelle. Le dragon qui veillait à la toison d'or ne fut pas plus inquiet que moi ; le souci m'enveloppe.... maudit soit celui qui inventa l'art de donner du prix à l'étoffe commune en la teignant en écarlate ! maudit soit le précieux vêtement que je révère ! où est mon ancien, mon humble, mon commode lambeau de callemande ?

« Mes amis, gardez vos vieux amis ! mes amis, craignez l'atteinte de la richesse ! que mon exemple vous instruise ! la pauvreté a ses franchises ; l'opulence a sa gêne.

« O Diogène ! si tu voyais ton disciple sous le fastueux manteau d'Aristippe, comme tu rirais ! O Aristippe, ce manteau fut payé bien cher ! quelle comparaison de ta vie molle, rampante, efféminée, et de la vie libre, ferme, indépendante du cynique déguenillé ! J'ai quitté le tonneau où je régnais, pour servir sous un tyran.

« Ce n'est pas tout, mon ami, écoutez les ravages du luxe, les suites funestes d'un luxe conséquent.

« Ma vieille robe de chambre était une avec les autres guenilles qui m'environnaient. Une chaise de paille, une table de bois, une tapisserie de Bergame, une planche de sapin

qui soutenait quelques livres, quelques estampes enfumées, sans bordure, clouées par les angles sur cette tapisserie; entre ces estampes, trois ou quatre plâtres suspendus formaient, avec une vieille robe de chambre, l'indigence la plus harmonieuse. Tout est désaccordé : plus d'ensemble, plus d'unité, plus de beauté.

« Tel était mon domicile; l'impérieuse écarlate a tout mis à son unisson.

« J'ai vu la Bergame céder à la tenture de Damas la muraille à laquelle elle était depuis si long-temps attachée.

« Deux estampes qui n'étaient pas sans mérite, la Chute de la manne dans le désert, du Poussin, et l'Esther devant Assuérus, du même; l'une, honteusement chassée par un vieillard, de Rubens; la Chute de la manne dissipée par une tempête, de Vernet; la chaise de paille, reléguée dans l'antichambre par le fauteuil de maroquin.

« Homère, Virgile, Horace, Cicéron, soulager le faible sapin courbé sous leur masse, et se renfermer dans une armoire marquetée, asile plus digne d'eux que de moi.

« Une grande glace s'emparer du manteau de ma cheminée; ces deux jolis plâtres que je tenais de l'amitié de Falconnet, et qu'il avait

réparés lui-même, déménagés par une Vénus accroupie; l'argile moderne brisée par le brouze antique.

« La table de bois disputait encore le terrain, à l'abri d'une foule de brochures et de papiers entassés pêle-mêle, et qui semblaient devoir la dérober long-temps à la catastrophe qui la menaçait : un jour, elle subit son sort, et, en dépit de ma paresse, les brochures et les papiers allèrent se ranger dans les serres d'un bureau précieux.

« Instinct funeste des convenances! tact délicat et ruineux! goût sublime qui changes, qui déplaces, qui édifies, qui renverses, qui vides les coffres des pères, qui laisses les filles sans dot, les fils sans éducation, qui fais tant de belles choses et de si grands maux! toi qui substitues chez moi le fatal et précieux bureau à la table de bois, c'est toi qui perds les nations...

« L'intervalle qui restait entre la tablette de ce bureau et la Tempête de Vernet qui est au-dessus, faisait un vide désagréable à l'œil; ce vide fut rempli par une pendule; et quelle pendule encore! une pendule à la Geoffrin; une pendule où l'or contraste avec le bronze.

« Il y avait un angle vacant à côté de la

fenêtre ; cet angle demandait un secrétaire, qu'il obtint.

« Autre vide déplaisant entre la tablette du secrétaire et la belle tête de Rubens ; il fut rempli par deux La Grenée.

« Ici c'est une Madeleine, troisième tableau du même artiste. Là c'est une esquisse ou de Vien ou de Doyen ; je donne aussi dans les esquisses.

« Et ce fut ainsi que le réduit édifiant du philosophe se transforma dans le cabinet scandaleux du publicain. J'insulte aussi à la misère nationale!

« De ma médiocrité première, il n'est resté qu'un tapis de lisières ; ce tapis mesquin ne cadre guère avec mon luxe, je le sens ; mais j'ai juré, et je jure (car les pieds de Denis le philosophe ne fouleront jamais un chef-d'œuvre de la Savonnerie), que je réserverai ce tapis, comme le paysan transféré de sa chaumière dans le palais de son souverain resserra ses sabots. Lorsque le matin, couvert de la somptueuse écarlate, j'entre dans mon cabinet, si je baisse la vue, j'aperçois mon ancien tapis de lisières ; il me rappelle mon premier état, et l'orgueil s'arrête à l'entrée de mon cœur... »

Quoique la femme de Diderot portât la dévotion à l'excès, jamais elle ne lui parla de

son incrédulité; jamais non plus il ne blâma ses pratiques religieuses; il semblait, au contraire, l'en estimer davantage. Souvent même, pour lui complaire, il mena sa fille aux instructions religieuses. Ce fut aussi pour ne point la contrarier qu'il consentit à recevoir, dans sa dernière maladie, le curé de Saint-Sulpice, qui ne put le convertir, et qu'*il trouvait bon homme.*

Il mourut à table. Il avait dit plus d'une fois à ses amis que c'était ainsi qu'on mourait dans sa famille. C'est à table qu'étaient morts son père, deux de ses oncles et son aïeul.

Né à Langres, en 1713; mort à Paris, en 1784.

DUCIS

(JEAN-FRANÇOIS).

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.
(DUCIS.)

Des rangs inférieurs de la société, Ducis s'éleva à une haute célébrité littéraire. Son père, honnête marchand, exploitait à Versailles un commerce de poteries et de verreries, qui fut continué par le second de ses deux fils. C'était pour faire allusion à cette profession que la mère de Ducis, femme à la fois simple et spirituelle, mais peu scrupuleuse sur l'orthographe, disait gaîment à ceux qui lui demandaient des nouvelles de son fils : « Duquel me parlez-vous? est-ce de celui qui fait des *verres*, ou de celui qui en vend? »

L'enfance de Ducis n'eut rien d'extraordinaire, rien de précoce, rien qui annonçât ce rare mérite qui illustra la fin de sa carière. Ce



DUCIS.

n'est que très-tard qu'il écrivit ces admirables tragédies, qui sont les rayons les plus brillans de son auréole. Déjà cependant son talent poétique s'était révélé dans des poésies légères, qui portent l'empreinte d'un caractère original et neuf; mais, quel qu'en soit le mérite, elles n'auraient peut-être point distingué l'auteur de la foule des poètes dont abonde notre littérature, si des ouvrages plus notables ne l'eussent placé au rang de nos grands écrivains.

C'est à lui que nous devons de connaître en France les chefs-d'œuvre de Shakspeare; il puisa dans le poète anglais les sujets de ses plus belles tragédies; mais, dirigé par un goût pur, il sut extraire de ces productions désordonnées les éclatantes beautés qu'elles renferment, les rendre siennes par une forme nouvelle, et les adapter à la scène française, en les resserrant dans les limites de nos règles dramatiques. *Othello, Macbeth, Hamlet, le roi Lear,* sont des monumens de son génie. La tragédie d'*Abufar* est l'ouvrage qui lui appartient le plus en propre; les mœurs arabes y sont peintes avec l'imagination la plus vive, la chaleur la plus entraînante et le style le plus pittoresque et le plus brillant.

Ducis avait une taille élevée, une voix

mâle, une physionomie imposante : sa figure patriarcale exprimait tout à la fois l'énergie et la bonté ; la vigueur du physique semblait attester celle du moral ; et cependant, ce qui est assez rare, ces formes athlétiques cachaient une sensibilité expansive, une âme tendre, aimante et impressionnable ; elle s'est révélée tout entière dans ses écrits ; on ne sait, en le lisant, ce qu'on doit le plus admirer de son esprit ou de son cœur. Sa mère, qu'il chérissait, fut surtout l'objet constant de ses soins les plus tendres et les plus empressés. Avec quelle vivacité de sentiment il lui exprime, dans une épître touchante, et son amour et ses alarmes, quand une maladie cruelle faillit la lui ravir ! Comme il aimait sa sœur et ses enfans ! On sent qu'un caractère de ce genre ne pouvait appartenir qu'à un homme de bien.

Ducis ne connut point l'ambition ; il le prouva en refusant le manteau de sénateur que lui offrit Napoléon.

Simple dans ses mœurs, casanier par goût, il n'allait point chercher le plaisir dans le grand monde, où il était mal à l'aise ; il le trouvait plus près de lui, sous l'ombrage d'un pommier en fleur de son jardin, sur les bords d'un ruisseau, au milieu d'un repas de famille. Il éprouvait, dans sa modeste aisance, la jouis-

sance égoïste du petit propriétaire, qui jette un regard satisfait sur ce qui l'environne, et se dit : « Tout cela est charmant, et tout cela est à moi. » Aussi, a-t-il tout chanté ; son *petit potager*, son *petit ruisseau*, son *petit caveau*, etc. Ce qu'il appelait son ermitage (1) était un appartement au troisième, meublé, comme sa tête, des objets les plus contradictoires. Ducis, qui, à la fois profane et religieux, fréquentait avec une égale assiduité l'église et le théâtre, avait composé la décoration de sa cellule conformément à ses affections. Au chevet de son lit de serge verte, étaient un Christ et un bénitier; au pied, une Vierge et Mlle Clairon. Dans sa chambre étaient pêle-mêle les portraits de Talma, du curé de la paroisse, du Dante, d'un vieux gouverneur des pages qu'il croyait aimer, et de Mlle de La Vallière, dont il était plus amoureux que Louis XIV. Ajoutez à cela le buste de Lemercier et de Shakspeare, une armoire de noyer, quelques vieux fauteuils, une bibliothèque composée de livres de piété et de poésies, et vous aurez une topographie à peu près complète de son appartement.

De tous les poètes, le Dante était celui qu'il lisait avec le plus de plaisir. « Je retourne dans

(1) Biograph. des Contemp.

les *vallées maudites,* » disait-il à ses amis, toutes les fois qu'il recommençait cette terrible lecture, et il la recommençait souvent.

Les hommes supérieurs trouvent souvent le plaisir et le bonheur dans des amusemens que dédaigne le vulgaire, et qui n'ont plus de charmes pour les cœurs corrompus. Ducis, qui faisait parler si dignement Melpomène, s'amusait des facéties de Polichinelle. Rarement il passait, sans s'arrêter, près des tréteaux où la grosse gaîté des acteurs en plein vent excitait celle de leurs nombreux spectateurs.

Un jour qu'il était dans un de ces momens où l'imagination en repos s'ouvre à toutes les impressions, il parcourait les boulevards, sans autre but que de chercher des distractions. Les scènes si variées de cette magnifique promenade en offrent à chaque pas : le bon Ducis, qui s'amusait de tout, avait déjà vu, le sourire sur les lèvres, les nombreux forfaits de Polichinelle, et le diable l'emportant enfin pour couronner l'œuvre, lorsque tout-à-coup son attention est excitée par la voix de Paillasse qui appelait à grands cris les amateurs à son spectacle, où l'on voyait des merveilles pour *la bagatelle de deux sous ;* et plus d'un curieux, séduit par l'éloquence de Paillasse, passait derrière un rideau, pour contempler les phéno-

mènes annoncés. Ducis éprouvait un vif désir d'en faire autant, mais il hésitait; car l'extérieur des spectateurs n'était pas séduisant, et puis le *décorum !*.... Mais tout-à-coup, parmi les jambes qui dépassaient le rideau, il en aperçoit une couverte d'un bas de soie bien tiré, et terminée par un pied chaussé d'un escarpin où brillaient des boucles d'or. «Diable! se dit-il; mais voilà une *jambe honnête;* pourquoi serais-je plus honteux que celui-là? » Puis il jette autour de lui un regard craintif et rapide, et voilà l'auteur qui se glisse derrière le rideau près de l'homme à la *jambe honnête*. Celui-ci se retourne : c'était Florian!... « Ah! pardieu! mon ami, s'écria-t-il, sans se déconcerter, arrivez donc! Mais je vous préviens que vous avez perdu le plus beau; nous étions tout à l'heure à la superbe ville de Constantinople; nous voici maintenant à Pékin. Voyez comme il est resplendissant d'or et de pierreries!...» Puis les deux amis, se passant familièrement les bras autour du cou, appliquent leur visage contre les verres de l'optique, et rient à cœur joie de la grotesque faconde de Paillasse et des exclamations de leurs voisins.

Ducis avait, comme le dit La Fontaine, le *don d'être ami* : aussi l'amitié contribua-

t-elle à embellir son existence. Thomas fut l'ami de son cœur, le compagnon de ses travaux, le censeur éclairé de ses ouvrages, l'admirateur de son génie ; ils trouvèrent dans cette liaison douce et pure une source de jouissances, et ils marchèrent ensemble dans le sentier de la vie, jusqu'à ce que la mort vînt briser la chaîne qui les unissait. Quand il eut à déplorer la perte du bon Thomas, il reporta sur Florian, sur Collin d'Harleville, et surtout sur Andrieux, les sentimens qu'il avait voués à l'ami qui n'était plus : c'est qu'il trouva dans ces hommes cette sympathie de goût et d'opinions qui fait le charme de l'amitié ; c'est qu'ils étaient simples et bons, que leurs mœurs étaient douces, et leur cœur sensible. Tous sont morts ; Andrieux restait encore comme le représentant de cette bonhomie, de cette simplicité qui, presque toujours, accompagne les grands talens : les lettres l'ont perdu depuis quelques mois ; il est allé rejoindre ceux qu'il a tant aimés.

Ducis quitta rarement Versailles, dans les derniers temps de sa vie. C'est là qu'il mourut comblé d'années et de gloire, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Né à Versailles, en 1733 ; mort, en 1816.

DUFRÉNY

(CHARLES-RIVIÈRE).

De la volage déesse
Bravant la légèreté,
Il supporta sans faiblesse
La disgrâce, la détresse,
Même la prospérité :
Il fit son unique étude
Non de fixer le bonheur,
Mais de jouir de son cœur.

(DARU.)

VOICI le type de l'insouciance artistique, de la vie épicurienne, de la gaîté vive et franche. La nature avait organisé Dufrény de la manière la plus heureuse; il était né pour les arts : poésie, peinture, sculpture, architecture, rien ne lui fut étranger; et dans tous, il eût pu acquérir une brillante renommée, si le goût du plaisir lui en eût laissé le temps; mais, emporté par la fougue de ses passions, il s'in-

quiéta peu de la gloire, et s'il cultiva les arts, ce fut parce qu'il y trouva des jouissances.

C'est cet homme singulier que Lesage a voulu peindre dans ce passage du *Diable Boiteux*:

« Je veux aussi (c'est le diable qui parle) « envoyer aux Petites-Maisons un vieux gar- « çon de bonne famille, lequel n'a pas plus tôt « un ducat qu'il le dépense, et qui, ne pou- « vant se passer d'espèces, est capable de tout « pour en avoir. Il y a quinze jours que sa « blanchisseuse, à qui il devait trente pistoles, « vint les lui demander, en disant qu'elle en « avait besoin pour se marier à un valet de « chambre qui la recherchait. Tu as donc « d'autre argent? lui dit-il; car où diable est « le valet de chambre qui voudrait devenir ton « mari pour trente pistoles? — Eh! mais, ré- « pondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux « cents ducats. — Deux cents ducats! répéta-t-il « avec émotion; malepeste! tu n'as qu'à me les « donner à moi; je t'épouse, et nous voilà quitte « à quitte. » Et la blanchisseuse est devenue sa femme.

Ce mariage paraîtra plus étrange encore quand on saura que Dufrény était d'une naissance illustre, qu'il comptait Henri IV parmi ses ancêtres.

Louis XIV aimait Dufrény et l'avait attaché à sa personne en qualité de valet de chambre; il s'amusait de sa gaîté et de ses saillies originales, et lui passait des licences qui, dans d'autres bouches, n'eussent pas été si bénévolement accueillies. Mais l'insouciant Dufrény s'était mis à son aise, et le grand roi lui-même n'était pas à l'abri de ses légers sarcasmes. « Sire, lui dit-il un jour, je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : Superbe monument de la magnificence d'un de nos plus grands rois, vous seriez achevé, si l'on vous avait donné à l'un des ordres mendians, pour tenir son chapitre, ou loger son général. » Or, à cette époque, Louis XIV laissait le Louvre inachevé, et faisait élever à grands frais le somptueux palais de Versailles. Ce trait qui allait à son adresse, pouvait blesser la susceptibilité du superbe monarque; il n'eut que le pouvoir de le faire rire.

Ce prince le combla de bienfaits sans pouvoir l'enrichir. C'est que Dufrény avait deux passions qui dévorent tout, l'amour de la table et celui des femmes.

Il avait reçu de la bienveillance du roi le privilége de la manufacture des glaces qu'on proposait d'établir, et dont le succès a passé de beaucoup ce qu'on en attendait. Dufrény,

pressé de satisfaire un caprice, céda ce privilége pour une somme assez modique. Le temps vint de le renouveler, et le roi ordonna aux entrepreneurs, qui avaient retiré d'énormes bénéfices, de faire à Dufrény une pension viagère de trois mille francs. Le brevet de la pension prit le même chemin que le privilége; le poète dissipateur le vendit quelques jours après. Le roi, ayant appris ce dernier trait de conduite de Dufrény, s'écria *qu'il ne se croyait pas assez puissant pour l'enrichir.*

La rapidité avec laquelle ses finances disparaissaient, et la multiplicité incessante de ses caprices, l'obligeaient à recourir aux expédiens, quand sa bourse était à sec; et cela arrivait souvent. Tous les moyens alors lui convenaient. Les dédicaces aux grands seigneurs, les placets aux princes étaient ses ressources les plus ordinaires. Louis XIV étant mort, le régent devint l'idole aux pieds de laquelle il brûla son encens. Entre autres suppliques dont il l'assiégeait, il lui adressa un jour celle-ci: « Monseigneur, Dufrény supplie votre altesse royale de le laisser dans la pauvreté, afin qu'il reste un monument de l'état de la France avant votre règne. » Le duc d'Orléans rit de l'originalité de ce placet et écrivit au bas: *Je vous refuse absolument.*

Si toutes les actions de Dufrény n'avaient pas la dignité que semblait exiger sa naissance, au moins avaient-elles, pour la plupart, un côté plaisant, résultat de la singularité de son caractère. On raconte qu'un de ses amis, l'ayant un jour rencontré, lui proposa une partie de campagne et une place dans sa voiture. Le poète épicurien n'était pas homme à refuser; il accepta avec empressement. Mais le lendemain il éprouva un léger mécompte; une lettre vint lui annoncer qu'on avait été obligé de disposer de sa place en faveur d'une dame. Il se vit donc forcé de louer un cheval et donna douze francs d'arrhes; fort mal à propos, car le jour du départ, il se trouva une place vacante dans la voiture de son ami. Dufrény, prévenu de cette circonstance, et ne voulant pas perdre ses douze francs, court chez le loueur de chevaux, et demande à voir de nouveau le coursier qu'on lui destine. Il l'examine dans tous les sens, puis il tire un pied-de-roi de sa poche, et se met à le mesurer en se parlant à lui-même d'un air préoccupé. Étonné de ce manége, le loueur de chevaux lui en demande la cause. « C'est que je ne trouve pas mon compte, » lui répondit-il. Et, se remettant à toiser le cheval: «Voilà bien, ajouta-t-il, pour ma place : je ne

saurais en prendre moins ; voilà pour celle de mon domestique ; mais où mettrai-je mon porte-manteau ? — N'avez vous pas aussi votre maison à porter ? lui dit le loueur d'un ton ironique. Tenez, monsieur, voilà vos douze francs ; vous pouvez aller chercher des chevaux ailleurs. » Dufrény reprit son argent et alla égayer ses amis du récit de son aventure.

Comme poète comique, Dufrény n'est ni au premier, ni même au second rang ; ses pièces ne sont, en quelque sorte, que des conversations habilement dialoguées. Il lutta avec Regnard dans *le Joueur,* et ils s'accusèrent mutuellement de larcin, pour cette comédie.

Dans tous les cas, si l'un a volé l'autre, Regnard fut le bon larron ; son *Joueur* est bien supérieur à celui de Dufrény. Ce n'est pas que l'esprit manquât à celui-ci ; mais il n'a ni le mordant, ni le comique naturel de son rival, et, en dépit de l'art de ses compositions et de son dialogue vif et saillant, ses ouvrages sont tombés dans l'oubli, parce que le comique forcé manque toujours son but. « Cependant, dit Voltaire, il n'y a guère de ses pièces où l'on ne trouve des scènes jolies et singulières. »

Les plus remarquables de ses comédies sont *l'Esprit de contradiction, le Double Veu-*

vage, la Réconciliation normande et *le Mariage fait et rompu.*

Presque toutes les premières représentations de ses pièces furent orageuses. Quelques-unes tombées sous les sifflets se relevèrent; mais la plupart ne furent jamais exhumées. Celle de *Sancho Pança* n'eut point les honneurs de l'impression; un bon mot l'anéantit. Vers la fin de la pièce, l'auteur faisait dire au duc d'Albuquerque : *Je commence à être las de ce Sancho. — Et moi aussi*, reprit aussitôt un plaisant du parterre. Ce brusque jugement fut confirmé par celui du public, et l'auteur n'osa point en rappeler.

On devine facilement la conséquence de la vie dissipée de cet écrivain : il mourut dans l'indigence, à l'âge de 76 ans.

Né à Paris, en 1648; mort, en 1724.

FAVART

(CHARLES-SIMON).

Il est un auteur en crédit,
Qui dans tous les temps saura plaire ;
Il fit *la Chercheuse d'esprit*,
Et n'en chercha point pour la faire.

(Crébillon.)

Quand Favart entra dans la carrière dramatique, le vaudeville proprement dit n'existait point encore. Les théâtres forains, qui en furent le berceau, n'offraient que d'ignobles parades à des spectateurs peu scrupuleux et faciles à contenter. Le peuple s'amusait beaucoup plus alors à la représentation des *Infortunes de Scaramouche*, qu'aux sublimes inspirations d'*Esther* et d'*Athalie*. Le motif est facile à saisir : le peuple était alors moins éclairé qu'aujourd'hui.

Favart avait trop d'esprit et de goût pour

suivre la route tracée par ses devanciers ; il donna au vaudeville une direction nouvelle, et le dépouilla de sa grossière enveloppe. Une gaîté aimable et spirituelle, une raison délicate, un naturel exquis, remplacèrent les lazzis obscènes, les peintures graveleuses ; et des spectateurs d'un goût éclairé purent aller, sans rougir, prendre leur part d'un plaisir décent, et sourire aux naïves amours d'*Annette et Lubin*.

Ce n'est véritablement que de cette époque que datent le vaudeville et l'opéra-comique ; car on ne peut guère donner ce nom aux folies poissardes de Vadé, bien moins encore aux informes productions de Lesage, de Fuzelier, de Dorneval ; mélange bizarre du goût italien et du goût français, où l'on voit ridiculement réunis des dieux et des déesses, Arlequin et Colombine, des diables et des princes orientaux. Il y a loin de ces œuvres sans génie à *la Chercheuse d'esprit*, à *Bastien et Bastienne*, à *Ninette à la cour*; tableaux charmans, peintures brillantes d'esprit, de grâce et de fraîcheur.

De nos jours, il est vrai, ce genre a subi de nouvelles modifications ; tout se perfectionne, c'est dans l'ordre. On a abandonné les amours villageoises ; les vaudevilles sont de-

venus de véritables comédies de mœurs, souvent supérieures aux longues épîtres versifiées que l'on décore de ce nom. Mais cette perfection n'est point exclusive; M. Scribe n'a point fait oublier Favart; celui-ci n'est pas moins le créateur des grâces et de la gaîté du vaudeville; et, s'il n'a point eu l'initiative du genre, au moins peut-il, à bon droit, revendiquer l'honneur d'en avoir fait un spectacle éminemment national.

Et cependant, qui moins que Favart s'enorgueillit de ses succès? qui montra plus que lui de modestie, de douceur et de bonté? Cette facilité de caractère, cette bonhomie qu'il unissait à l'esprit et à la finesse, accrédita longtemps les assertions mensongères de quelques rivaux jaloux de ses succès, qui prétendaient que l'abbé de Voisenon pouvait s'approprier la meilleure part des ouvrages qui paraissaient sous le nom de Favart. « Il avait, dit La Harpe, beaucoup plus d'esprit que l'abbé de Voisenon; mais il se laissait bonnement protéger par celui-ci, qui, dans le fond, lui devait sa petite réputation. »

Favart vit un moment s'interrompre la carrière qu'il était destiné à parcourir. Son père était pâtissier, et fut, dit-on, l'inventeur des échaudés. Ce genre d'industrie avait apporté

de l'aisance dans la famille, et le jeune Favart avait été mis au collége. Beaucoup d'application et quelques succès le firent remarquer de ses maîtres, notamment du célèbre Père Porée, sous lequel il faisait sa rhétorique, lorsque la mort prématurée de son père interrompit ses études ; il fut retiré du collége, et obligé de se mettre à la tête de l'établissement, que sa mère voulut continuer. Ce fut avec douleur qu'il abandonna ses études chéries et son genre de vie tout idéal, pour se livrer à un état mécanique, incompatible avec ses goûts et son caractère ; car *son astre, en naissant, l'avait formé poète,* et il sentait trop bien que les avenues du Parnasse ne sont point la boutique d'un pâtissier ; mais, plein de tendresse pour sa mère, il se soumit sans murmure à sa décision.

Cependant, ses pensées le reportaient sans cesse vers ses occupations premières, et de temps en temps il faisait des excursions sur un terrain qu'il avait été forcé d'abandonner ; de charmantes chansonnettes en furent le résultat. Le public les accueillit, les répéta joyeusement, et souvent le jeune auteur put entendre, de son comptoir, chanter ses gais refrains.

Mais bientôt ces productions légères, où il

se montrait le rival de Panard, furent remplacées par des compositions d'un genre plus relevé : son ambition s'était accrue avec le succès ; un vaudeville en un acte, celui des *Deux Jumelles*, fut son coup d'essai, et fut presque un coup de maître ; il fut représenté sur le théâtre de la foire Saint-Germain. Les spectateurs qui le fréquentaient n'étaient pas accoutumés à tant d'esprit et de gentillesse ; on accourut en foule applaudir ce charmant ouvrage, dont le sel et la gaîté de bon goût formaient un contraste frappant avec les farces grossières qui, jusqu'alors, avaient été représentées sur ce théâtre. Toutefois, la modestie de l'auteur l'avait porté à garder l'anonyme, et ce n'était qu'auprès de sa mère que son cœur se livrait à la joie de son triomphe.

Il venait d'assister à la seconde représentation de sa pièce ; les applaudissemens retentissaient encore à ses oreilles charmées ; sans doute il rêvait de nouveaux succès, son imagination voyageait dans les hautes régions !... Il rentre ; sa mère accourt joyeuse au-devant de lui, et lui apprend que, pendant son absence, on est venu faire une commande considérable de pâtisserie... Quelle chute !... Il y avait de quoi tuer l'imagination la plus vigoureuse ; mais Favart, toujours bon fils, feint

de partager la satisfaction de sa mère, et se dispose à la seconder. L'habit de ville est aussitôt remplacé par la veste blanche, le tablier et le bonnet de coton obligé, et le jeune auteur, en pourpoint, se met à l'ouvrage. Mais à peine a-t-il mis la main à la pâte, qu'il entend un équipage s'arrêter à sa porte. Un personnage d'un extérieur distingué en descend, entre dans la boutique, et, s'adressant à Favart lui-même, qu'il ne connaissait pas, il demande à parler à M. Favart. Celui-ci, un peu confus d'être surpris dans un tel accoutrement, par un homme de cette importance, cède à un mouvement de mauvaise honte, et, après avoir balbutié quelques monosyllabes, n'imagine rien de mieux, pour sortir d'embarras, que de se faire passer pour un des garçons qu'il emploie dans sa boutique. Il annonce, en conséquence, qu'il va prévenir son maître, et, pour soutenir ce rôle, il court à sa chambre, située au-dessus de son four, se dépouille à la hâte de son costume de travail, rajuste sa coiffure, se compose le maintien, et redescend pour recevoir le visiteur. Mais, hélas! vaines précautions! celui-ci avait aperçu la toilette précipitée du jeune homme; une croisée ménagée sur sa boutique, pour donner du jour à la chambre, avait trahi son petit

manége. Ce fut avec la plus grande peine qu'il comprima son envie de rire, lorsque Favart l'aborda avec un extérieur décent et gracieux, qui contrastait singulièrement avec l'air embarrassé et la figure enfarinée qu'il avait quelques instans auparavant. Cependant il se contint, et, après les complimens d'usage : « Je viens, dit l'inconnu, d'assister à la représentation d'une pièce charmante, et le directeur du théâtre, cédant à mes sollicitations, a trahi l'*incognito* de l'auteur; je viens lui offrir mes services. Mon nom est B***; longtemps j'ai été brouillé avec la fortune; mais enfin elle a cessé de m'être cruelle, et je ne puis faire un plus digne usage de ses faveurs qu'en les employant à l'avantage des arts et des lettres. J'ai l'intention de donner une fête à ma femme; plusieurs personnes de la cour y prendront part; je désire que cette fête soit digne de ceux que je dois réunir chez moi. J'ai pensé que si la muse du spirituel auteur des *Deux Jumelles* voulait se mettre en frais, je pourrais compter sur tous les suffrages.

« — Ah! monsieur, vous avez plus consulté vos désirs que mes talens; je me sens incapable de justifier...

« — Modestie d'auteur; je ne l'admets pas, et

je vous déclare que je vous emmène dès ce soir avec moi; il faut que vous fassiez connaissance avec la société dont vous devez être bientôt l'Apollon.

— Mais daignez m'excuser, monsieur, cela m'est absolument impossible, et... pourquoi vous le cacherai-je? de l'ouvrage pressé, pour demain, exige ici ma présence.

— Vous pouvez vous en reposer sur un de vos garçons, sur celui, par exemple, à qui je je me suis adressé en entrant.

Un sourire, qui accompagna ces paroles, apprit à Favart que son nouveau Mécène n'était pas dupe; il s'en était déjà douté. Alors il s'exécuta franchement: « Eh bien! dit-il,

Ce garçon-là, *monsieur*, c'était moi-même. »

A cet aveu plaisant du jeune homme, M. B*** donna un libre cours à son hilarité, et lui avoua qu'il savait tout. « Voilà, lui dit-il en lui montrant le carreau, voilà le traître qui m'en a tant appris. »

Afin de lever les obstacles, il pria Favart de lui permettre d'envoyer, le lendemain, ses cuisiniers pour l'aider dans ses travaux, et le pressa de venir, dès le soir même, juger de leurs talens. Le jeune poète n'avait plus de

motifs valables pour refuser; il accepta, et n'eut pas lieu de s'en repentir, puisqu'il trouva dans cette société des admirateurs, et dans M. B*** un protecteur et un ami dont les sentimens ne se démentirent jamais.

Né à Paris, en 1710, il mourut dans sa maison de Belleville, en 1792.

Son fils lui éleva, dans son jardin, un tombeau sur lequel on grava cette épitaphe :

Sous les lilas et sous la rose,
Le successeur d'Anacréon,
Favart, digne fils d'Apollon,
En ce tombeau paisiblément repose.

FÉNÉLON

(FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTTE).

Au lieu de ces grandeurs, piéges des souverains,
L'exil te procura des jours purs et sereins;
Le tranquille sommeil, l'amitié, l'abondance,
La paix, les doux loisirs, la noble indépendance,
Ces biens que la faveur ne pouvait t'obtenir,
Le courroux te les donne, en croyant te punir.

(LEBRUN.)

FÉNÉLON dont le nom rappelle tout ce qui est noble et généreux, tout ce qui est aimable et bon, Fénélon fut aussi l'une des gloires de notre littérature.

Le prestige d'une illustre naissance était inutile pour le distinguer de la foule : son imagination douce et brillante, son esprit nourri de la fleur des belles-lettres, son goût, ses grâces, auraient suffi pour l'élever au niveau des hommes les plus illustres de son siècle.

Sa célébrité fut précoce comme son génie. A

dix-neuf ans, l'abbé de Fénélon attirait à ses sermons la foule charmée, séduite, entraînée par la grâce de son action oratoire, par l'onction de sa parole, et par la douce persuasion qui coulait de ses lèvres. On craignit pour le jeune prédicateur l'enivrement du succès, et son oncle, officier-général distingué, son mentor et son ami, lui conseilla de quitter, pour un temps, des fonctions qui pouvaient être fatales à sa modestie. Fénélon suivit ce conseil; mais sa retraite ne put faire oublier son mérite. A peine fut-il ordonné prêtre qu'il fut nommé archevêque de Cambray, et bientôt après élevé aux éminentes fonctions de précepteur des enfans de France. Sur ce nouveau théâtre son mérite brilla de tout son éclat : Fénélon fut tout à la fois l'homme à la mode et le saint de la cour. Simple avec le duc de Bourgogne, son élève, sublime avec Bossuet, son émule, brillant avec les courtisans, il se distinguait entre tous par l'élégance de ses manières, la vivacité de son imagination, et la pureté de sa conduite.

Tant de mérite éveilla l'envie; il se forma contre lui un orage qui l'éloigna à jamais de la cour. Bossuet en fut l'instigateur, les disputes sur le quiétisme en furent le prétexte.

Fénélon avait adopté avec ardeur cette doc-

trine qui sympathisait avec son âme tendre, et qui enjoignait d'aimer Dieu pour lui-même. Il en développa les principes dans son livre des *Maximes des Saints*. Bossuet, jaloux peut-être de la réputation de son ancien disciple, attaqua vivement sa doctrine. L'ouvrage de M. de Cambray fut dénoncé au roi, qui en parla à l'évêque de Meaux dont il respectait les lumières et la décision. Celui-ci, se jetant aux genoux de son prince, lui demanda pardon de ne l'avoir pas averti plus tôt de la fatale hérésie de M. de Cambray.

« Cet enthousiasme, dit Voltaire, ne parut pas sincère aux nombreux amis de Fénélon; les courtisans pensèrent que c'était un tour de courtisan. Il était bien difficile, au fond, qu'un homme comme Bossuet regardât comme une hérésie fatale la chimère pieuse d'aimer Dieu pour lui-même; il se peut qu'il fût de bonne foi dans sa haine pour cette dévotion mystique et encore plus dans sa haine secrète pour Fénélon, et que, confondant l'une avec l'autre, il portât de bonne foi cette accusation contre son confrère et son ancien ami, se figurant peut-être que le zèle de la religion sanctifie les procédés lâches. »

Quoi qu'il en soit, l'affaire devint grave par l'importance qu'on y attacha. On en référa à

l'autorité du pape, et la question fut discutée et jugée dans une assemblée de cardinaux qui condamnèrent la doctrine du quiétisme. Fénélon se soumit avec candeur à la décision de ses juges et se rétracta publiquement. Bossuet triompha donc; mais la victoire fut moins belle peut-être que la défaite. La docilité et la déférence de Fénélon lui gagnèrent tous les cœurs; mais il n'en fut pas moins perdu pour toujours dans l'esprit du roi. Il ne reparut plus à la cour.

Cet exil, qui eût été si douloureux pour un courtisan, n'eut pas le pouvoir d'altérer la sérénité de son âme : elle était si pure ! Il trouva dans la retraite ce qu'on ne trouve point à la cour, du repos, du bonheur, et des cœurs qui l'aimaient. Entouré de serviteurs zélés et d'amis fidèles, il se livrait au charme de répandre des bienfaits; il instruisait, consolait, et donnait à tous l'exemple d'une philosophie aimable et d'une douce tolérance : car le zèle de la religion n'eut jamais chez lui ni sécheresse ni amertume (1).

Les travaux de l'épiscopat remplissaient presque tous ses instans; mais au milieu de ses travaux il trouvait encore le moyen de faire des heureux; son angélique bonté était iné-

(1) La Harpe.

puisable. Aussi comme on l'aimait ! comme on le révérait !.. Citons entre mille un trait qui peint son âme douce et compatissante. Nous emprunterons le langage de l'un de nos plus aimables conteurs, de l'illustre Andrieux.

. . . .

Une main plus savante a produit sur la scène
Du prélat de Cambray l'âme sensible, humaine ;
Elle a fait reconnaître, aux traits dont il est peint,
L'ange, le philosophe, et l'apôtre et le saint.
Ce digne monument suffirait à sa gloire ;
J'offre encore une fleur à sa douce mémoire,
Et par un trait vulgaire, et sans art raconté,
Je ne veux cette fois louer que sa bonté.

Victime de l'intrigue et de la calomnie,
Et par un noble exil expiant son génie,
Fénélon dans Cambray regrettant peu la cour,
Répandait les bienfaits et recueillait l'amour,
Instruisait, consolait, donnait à tous l'exemple :
Son peuple, pour l'entendre, accourait dans le temple ;
Il parlait, et les cœurs s'ouvraient tous à sa voix.

Quand du saint ministère ayant porté le poids,
Il cherchait vers le soir le repos, la retraite,
Alors aux champs aimés du sage et du poète,
Solitaire et rêveur il allait s'égarer.
De quel charme à leur vue il se sent pénétrer !
Il médite, il compose, et son âme l'inspire !
Jamais un vain orgueil ne le presse d'écrire ;
Sa gloire est d'être utile : heureux quand il a pu
Montrer la vérité, faire aimer la vertu !

Ses regards animés d'une flamme céleste
Relèvent de ses traits la majesté modeste ;
Sa taille est haute et noble ; un bâton à la main,
Seul, sans faste et sans crainte, il poursuit son chemin,
Contemple la nature, et jouit de Dieu même.
Il visite souvent le villageois qu'il aime,
Et chez ces bonnes gens, de le voir tout joyeux,
Vient sans être attendu, s'assied au milieu d'eux,
Écoute le récit des peines qu'il soulage,
Joue avec les enfans, et goûte le laitage.

Un jour, loin de la ville ayant long-temps erré,
Il arrive aux confins d'un hameau retiré,
Et sous un toit de chaume, indigente demeure,
La pitié le conduit ; une famille y pleure.
Il entre, et sur-le-champ, faisant place au respect,
La douleur un moment se tait à son aspect :
O Ciel ! c'est monseigneur !... on se lève, on s'empresse ;
Il voit avec plaisir éclater leur tendresse.

« Qu'avez-vous, mes enfans? d'où naît votre chagrin?
Ne puis-je le calmer ? versez-le dans mon sein ;
Je n'abuserai point de votre confiance. »
On s'enhardit alors, et la mère commence :
« Pardonnez, Monseigneur, mais vous n'y pouvez rien ;
Ce que nous regrettons c'était tout notre bien ;
Nous n'avions qu'une vache !... hélas ! elle est perdue ;
Depuis trois jours entiers nous ne l'avons point vue.
Notre pauvre Brunon !... nous l'attendons en vain...
Les loups l'auront mangée et nous mourrons de faim.
Peut-il être un malheur au nôtre comparable ?
— Ce malheur, mes amis, est-il irréparable ?
Dit le prélat, et moi ne puis-je vous offrir,

Touché de vos regrets, de quoi les adoucir?
En place de Brunon si j'en trouvais une autre!
— L'aimerions-nous autant que nous aimions la nôtre?
Pour oublier Brunon il faudra bien du temps!
Eh! comment l'oublier? Ni nous, ni nos enfans,
Nous ne serons ingrats!... c'était notre nourrice!
Nous l'avions achetée étant encor génisse!
Accoutumée à nous, elle nous entendait,
Et même à sa manière elle nous répondait:
Son poil était si beau! d'une couleur si noire!
Trois marques seulement plus blanches que l'ivoire
Ornaient son large front et ses pieds de devant.
Avec mon petit Claude elle jouait souvent;
Il montait sur son dos; elle le laissait faire.
Je riais... à présent nous pleurons au contraire!
Non, Monseigneur, jamais, il n'y faut plus penser,
Une autre ne pourra chez nous la remplacer. »

Fénélon écoutait cette plainte naïve;
Mais, pendant l'entretien, bientôt le soir arrive:
Quand on est occupé de sujets importans,
On ne s'aperçoit pas de la fuite du temps;
Il promet en partant de revoir la famille.

« Ah! Monseigneur, lui dit la plus petite fille,
Si vous vouliez pour nous la demander à Dieu,
Nous la retrouverions. — Ne pleurez plus: adieu. »

Il reprend son chemin, il reprend ses pensées,
Achève en son esprit des pages commencées;
Il marche; mais déjà l'ombre croît, le jour fuit;
Ce reste de clarté qui devance la nuit
Guide encore ses pas à travers les prairies,
Et le calme du soir nourrit ses rêveries.

Tout-à-coup à ses yeux un objet s'est montré ;
Il regarde..., il croit voir..., il distingue en un pré,
Seule, errante et sans guide, une vache... c'est celle
Dont on lui fit tantôt un portrait si fidèle ;
Il ne peut s'y tromper !... Et soudain empressé
Il court dans l'herbe humide, il franchit un fossé,
Arrive haletant ; et Brunon, complaisante,
Loin de le fuir, vers lui s'avance et se présente.
Lui-même, satisfait, la flatte de la main.

Mais que faire ? Va-t-il poursuivre son chemin ?
Retourner sur ses pas ? ou regagner la ville ?
Déjà pour revenir il a fait plus d'un mille...
« Ils l'auront dès ce soir, dit-il, et par mes soins
Elle leur coûtera quelques larmes de moins. »

Il saisit à ces mots la corde qu'elle traine,
Et marchant lentement derrière lui l'emmène.

Venez, mortels si fiers d'un vain et mince éclat,
Voyez en ce moment ce digne et saint prélat,
Que son nom, son génie et son titre décore,
Mais que tant de bonté relève plus encore ;
Ce qui fait votre orgueil vaut-il un trait si beau ?

Le voilà fatigué, de retour au hameau ;
Hélas ! à la clarté d'une faible lumière,
On veille, on pleure encor dans la triste chaumière ;
Il arrive à la porte : « Ouvrez-moi, mes enfans,
Ouvrez-moi ; c'est Brunon, Brunon que je vous rends. »

On accourt ; ô surprise ! ô joie ! ô doux spectacle !
La fille croit que Dieu pour eux fait ce miracle ;
« Ce n'est point Monseigneur, c'est un ange des cieux
Qui sous ses traits chéris se présente à nos yeux ;

Pour nous faire plaisir il a pris sa figure ;
Aussi n'ai-je pas peur... oh ! non, je vous assure,
Bon ange !...» En ce moment de leurs larmes noyés,
Père, mère, enfans, tous sont tombés à ses pieds.
« Levez-vous, mes amis ; mais quelle erreur étrange !
Je suis votre archevêque, et ne suis point un ange ;
J'ai retrouvé Brunon, et pour vous consoler
Je revenais vers vous : que n'ai-je pu voler !
Reprenez-la, je suis heureux de vous la rendre.
— Quoi ! tant de peine ! ô Ciel ! vous avez pu la prendre !
Et vous-même !...» Il reçoit leurs respects, leur amour.
Mais il faut bien aussi que Brunon ait son tour.
On lui parle : « C'est donc ainsi que tu nous laisses !...
Mais te voilà !...» Je donne à penser les caresses !
Brunon paraît sensible à l'accueil qu'on lui fait.
Tel au retour d'Ulysse, Argus (1) le reconnaît.
« Il faut, dit Fénélon, que je reparte encore ;
A peine dans Cambray serai-je avant l'aurore ;
Je crains d'inquiéter mes amis, ma maison...
—Oui, dit le villageois, oui, vous avez raison ;
On pleurerait ailleurs, quand vous séchez nos larmes !
Vous êtes tant aimé ! prévenez leurs alarmes.
Mais comment retourner ? car vous êtes bien las !
Monseigneur, permettez... Nous vous offrons nos bras ;
Oui, sans vous fatiguer vous ferez le voyage.»

D'un peuplier voisin on abat le branchage.
Mais le bruit au hameau s'est déjà répandu.
Monseigneur est ici ! chacun est accouru,
Chacun veut le servir. De bois et de ramée
Une civière agreste aussitôt est formée,

(1) Nom du chien d'Ulysse.

Qu'on tapisse partout de fleurs, d'herbages frais.
Des branches au-dessus s'arrondissent en dais;
Le bon prélat s'y place, et mille cris de joie
Volent au loin; l'écho les double et les renvoie.
Il part: tout le hameau l'environne, le suit!
La clarté des flambeaux brille à travers la nuit;
Le cortége bruyant, qu'égaie un chant rustique,
Marche... Honneurs inconnus! et gloire pacifique!
Ainsi par leur amour Fénélon escorté
Jusque dans son palais en triomphe est porté...

Fénélon s'était nourri de la lecture des anciens : sa vive et brillante imagination reproduisit dans son Télémaque une partie de leurs beautés. Né avec une âme tendre et aimante, il s'était fait un style qui n'était qu'à lui et qui coulait de source avec abondance. Aussi quelle profusion d'images! quel éclat de paroles! Qui sema jamais tant de fleurs dans un style si naturel, si mélodieux et si tendre? Qui orna jamais la raison d'une si touchante parure? Et cette richesse, cette fécondité naissait sans effort du sol le plus fertile. « J'ai vu, dit Voltaire, son manuscrit original; il n'y a pas dix ratures : il le composa en trois mois, au milieu de ses malheureuses disputes sur le quiétisme, ne se doutant pas combien ce délassement était supérieur à ces occupations. On prétend qu'un domestique lui en déroba une copie qu'il fit imprimer : si cela est, l'archevêque de

Cambray dut à cette infidélité toute la réputation qu'il eut en Europe ; mais il lui dut aussi d'être perdu pour jamais à la cour. On crut voir dans *Télémaque* une critique indirecte du gouvernement de Louis XIV. Sésostris, qui triomphait avec trop de faste ; Idoménée, qui établissait le luxe dans Salente, et qui oubliait le nécessaire, parurent des portraits du roi. Le marquis de Louvois semblait, aux yeux des mécontens, représenté sous le nom de Protésilas, vain, dur, hautain, ennemi des grands capitaines qui servaient l'état et non le ministre.

Ces motifs, joints à d'autres encore, lui attirèrent l'animadversion constante de Louis XIV, qui, à la mort du duc de Bourgogne, brûla lui-même les manuscrits de Fénélon qui se trouvaient dans la cassette de ce prince.

Le duc de Saint-Simon, dont l'âpre franchise ne ménagea ni ses amis, ni ses ennemis, Saint-Simon, si peu louangeur et si sévère dans ses jugemens, n'a pu refuser à Fénélon la justice qu'il méritait. Voici le portrait qu'il en a tracé :

« Monsieur de Cambray était un grand homme, maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je

n'en ai vu qui y ressemblât, et qui ne pouvait s'oublier, quand on ne l'avait vue qu'une fois.

« Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point; elle avait de la gravité et de l'agrément, du sérieux et de la gaîté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur. Ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait faire effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlans, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que ce visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations. Avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politesse insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté, de netteté, pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus abstraites; avec cela un homme qui ne voulait pas avoir plus d'esprit que ceux à qui il parlait, et qui se mettait

à la portée de chacun, sans se faire jamais sentir; qui les mettait à l'aise et qui semblait enchanter, de façon qu'on ne pouvait le quitter ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare, et qu'il avait au dernier degré, qui lui tint ses amis si étroitement attachés toute sa vie, malgré sa disgrâce, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui. »

Né au château de Fénélon en Quercy, en 1651; mort, à Cambray, en 1715.

FLÉCHIER

(ESPRIT).

Des trésors du génie économe prudent,
Brillant, mais naturel, et pur, quoique abondant,
Chez toi toujours le goût employa la richesse;
Le goût fut ton génie. . . . .

(DELILLE.)

BOSSUET, dans l'oraison funèbre, s'était élevé à une hauteur où l'on pouvait désespérer d'atteindre : Fléchier n'en fut point effrayé. Sûr de son art et de ses forces, il osa s'élancer dans l'espace, et si son vol ne devança pas celui de l'aigle de Meaux, il parvint au moins à soutenir son essor à côté du sien.

Toutefois, la lutte ne fut point égale; car s'il est vrai que, de leur vivant, le mérite de chacun d'eux balança les suffrages, le jugement de la postérité a fait cesser toute incertitude. Bossuet avait le génie de l'éloquence, Fléchier n'en avait que l'art et le mécanisme. Ne cherchez point en lui ces mouvemens pas-

sionnés qui subjuguent l'auditeur, cette énergie puissante, ces mots spontanés qui renferment une masse d'idées et brillent comme des éclairs au milieu d'un orage; vous n'y trouverez que la finesse, l'élégance, l'harmonie, une diction pure, un art admirable dans l'arrangement des périodes. On dirait que Fléchier cherchait à plaire, plus encore qu'à toucher. Il y a une sorte de coquetterie dans ces antithèses dont le choc éblouit, mais qui cessent d'être une beauté lorsqu'elles sont prodiguées. On n'est point ému en lisant Fléchier ; l'esprit jouit et admire ; mais le cœur reste froid. C'est que cet orateur n'écrivait point sous l'influence de l'enthousiasme qui échauffe la diction, qui devient sympathique et fournit les hautes pensées : il appelait l'art à son secours, et cet art, dont il connaissait si bien toutes les ressources, lui tenait lieu de verve et de chaleur d'âme.

Et cependant qu'il est noble et imposant quand il lui arrive d'obéir à l'inspiration ! Quelle majestueuse tristesse dans l'exorde de l'oraison funèbre de Turenne ! que de larmes dans ses paroles ! comme il commande l'attention et prépare l'âme au récit de la catastrophe qui a frappé le héros de la France ! C'est Bossuet que l'on croit entendre ; Bossuet, plein d'harmonie et sans inégalité.

Fléchier avait surtout un mérite bien rare dans un homme de cour : il ne sut jamais sacrifier, au désir de plaire, la vérité si fréquemment outragée dans les éloges funèbres. On ne le vit point infecter la tombe des grands du vil encens qu'on leur prodigua pendant leur vie, et venir célébrer leurs vertus devant un auditoire qui n'avait connu que leurs vices. Il s'indignait en homme de bien d'un tel avilissement de l'art oratoire, et ce sentiment, il l'a noblement exprimé dans l'oraison funèbre du duc de Montausier : « Oserai-je, s'écrie-t-il, « oserai-je employer le mensonge dans l'éloge « d'un homme qui fut la vérité même? ce « tombeau s'ouvrirait; ces ossemens se rani- « meraient pour me dire : Pourquoi viens-tu « mentir pour moi, qui ne mentis pour per- « sonne? »

On sait qu'une lutte fut, en quelque sorte, établie entre Fléchier et Mascaron, évêque de Tulle, pour l'oraison funèbre de Turenne. Celle de l'évêque de Tulle fut prononcée la première et obtint le plus grand succès. « On « ne parle que de cette admirable oraison fu- « nèbre de M. de Tulle, écrivait Mme de Sé- « vigné ; il n'y a qu'un cri d'admiration sur « cette action. Son texte était : *Domine, pro-* « *basti me et cognovisti me;* et cela fut traité

« divinement... Il me semble que je n'ai rien « vu de si beau que cette pièce d'éloquence. « On dit que l'abbé Fléchier veut la surpasser; « *mais je l'en défie.* »

Il était beau de triompher de cette prévention. Elle ne tint point contre les sublimes beautés du chef-d'œuvre de Fléchier : ce discours lui ramena les suffrages, et Mme de Sévigné, qui était du nombre des nouveaux convertis, parle encore, dans ses lettres, de ce triomphe inattendu : « Madame de Lavardin, « écrit-elle à sa fille, me parla de l'oraison fu« nèbre de Fléchier. Nous la fîmes lire; et je « demande mille et mille pardons à M. de « Tulle, mais il me parut que celle-ci était « au-dessus de la sienne. Je la trouve plus « également belle partout. Je l'écoutai avec « étonnement, ne croyant pas qu'il fût pos« sible de dire les mêmes choses d'une ma« nière toute nouvelle; en un mot, j'en fus « charmée. »

Des rangs inférieurs de la société, Fléchier s'éleva à une place éminente dans la hiérarchie ecclésiastique : fils d'un épicier, il ne dut qu'à son seul mérite l'honneur de figurer parmi les évêques de France. Mais la qualité de prince de l'Église ne lui fit point oublier son origine : jamais il n'eut la faiblesse de la

cacher, ni la vanité plus raffinée de chercher dans cette obscurité même un titre de gloire.

Cependant il sortit parfois de sa simplicité ordinaire, et écarta avec fierté la main qui voulait le rabaisser. Un prélat, fier de sa haute naissance, lui témoignait un jour son étonnement qu'on l'eût élevé à l'épiscopat, et s'efforçait de lui faire sentir la différence qu'il y avait entre eux : « Monseigneur, dit Fléchier, toute « la différence que je vois entre nous, c'est « que si vous étiez né dans la boutique de « mon père, vous y seriez encore, et que je « n'y suis plus. »

Le maréchal de La Feuillade, de courtisanesque mémoire, n'eut pas mieux à se louer du dédain qu'il lui exprimait un jour avec autant de délicatesse que le prélat : « Votre « père, lui disait-il, serait bien étonné de vous « voir ce que vous êtes ? — Mais pas tant « que vous le pensez, monsieur le maréchal, « reprit Fléchier ; il verrait bien que ce n'est « pas le fils de mon père, mais moi que l'on a « fait évêque. »

Une pièce de vers latins marqua son premier pas dans la carrière des lettres.

Louis XIV venait de déployer, dans un carrousel, cette splendeur et cette magnificence qui jetèrent tant d'éclat sur le règne de ce

prince, et qui furent si onéreuses à la France. Fléchier essaya de décrire, dans une langue qu'on ne parlait plus, un spectacle inconnu aux anciens, et pour lequel Virgile et Horace eussent été obligés de créer des expressions nouvelles. Il surmonta avec bonheur les difficultés de son sujet; la pièce fut accueillie favorablement, et quelques admirateurs de son talent le prônèrent dans le monde. Sur ces entrefaites, M. de Montausier ayant désiré un littérateur qui voulût l'accompagner aux eaux d'Aix, et charmer par sa conversation les ennuis du voyage, le jeune écrivain lui fut présenté, et il devint son commensal. Jaloux de plaire à ce grand seigneur, Fléchier crut devoir faire abnégation de ses opinions personnelles, et applaudir complaisamment à toutes celles du haut personnage. Mais il s'aperçut bientôt qu'il avait pris une mauvaise route pour arriver à son but. Le duc, ennuyé de cette maladroite complaisance, ne put contenir sa mauvaise humeur: « Voilà mes flatteurs! » murmura-t-il tout bas. C'en fut assez pour l'apprenti courtisan: il vit bientôt que flatter n'est pas toujours un moyen de plaire, surtout à un homme du caractère de Montausier; il changea de batteries, critiqua sans ménagement l'opinion de son interlocuteur, quand elle lui parut

erronée, et obtint bientôt son amitié et sa confiance.

Louis XIV récompensa le mérite de Fléchier, en 1685, par l'évêché de Lavaur, d'où il passa, deux ans après, à celui de Nîmes. « Ne soyez pas surpris, lui dit gracieusement « le prince, si j'ai récompensé si tard votre « mérite; j'appréhendais d'être privé du « plaisir de vous entendre, en vous donnant « trop tôt un évêché. »

Aux talens d'un grand orateur, Fléchier joignait les vertus d'un digne ministre de la religion. Le siége qu'il occupait était difficile à remplir; les protestans étaient nombreux dans son diocèse. Il en ramena plusieurs par l'esprit de paix, de douceur et de tolérance qui l'animait. Dans la répartition de ses bienfaits, il ne fit jamais de différence entre les catholiques et la partie égarée de son troupeau. Quand on lui faisait des remontrances sur l'excès de ses libéralités : « Sommes-nous donc évêques pour rien? » s'écriait-il.

Il eut une sorte de pressentiment de sa fin prochaine. Craignant que la reconnaissance ou la vanité ne voulût élever à sa cendre un monument trop remarquable, il se fit présenter par un sculpteur deux modèles de tombeau, choisit le plus modeste, et dit à l'artiste :

« Mettez promptement la main à l'œuvre, car le temps presse. »

Il mourut, en effet, peu de temps après, à Montpellier, pleuré des catholiques, regretté des protestans, et ayant toujours été, pour ses confrères, un digne modèle de charité, de zèle, de simplicité et d'éloquence.

Il avait été reçu à l'Académie française, en 1673, le même jour que Racine.

Né à Pernes, près d'Avignon, en 1632; mort en 1710.

FLORIAN

(JEAN-PIERRE-CLARIS DE).

Ton charme le plus doux, ton art le plus flatteur,
L'imagination les puisa dans ton cœur:
Ton facile talent, c'est la grâce elle-même;
Avant de t'admirer, le lecteur sent qu'il t'aime.

(DELILLE.)

On n'est guère pastoral au temps où nous vivons : depuis un demi-siècle, les orages politiques et le bruit des armes ont singulièrement effrayé les nymphes bocagères; les poètes bucoliques ont brisé leurs pipeaux. On a renoncé à ces tableaux d'une vie idéale qui n'est point dans la nature, à ces fictions sentimentales sans vraisemblance, où les bergers, constamment délicats et sensibles, s'en vont devisant, dans la prairie, sur *gentils propos d'amour*, où les bergères vont garder les moutons en souliers de satin rose; la réalité est là pour effacer ce coloris emprunté : car hélas!



FLORIAN.

il y a loin de nos pâtres grossiers aux *Lycidas* de l'âge d'or; il y a bien peu de ressemblance entre nos *Toinons* et les *Amaryllis* de Virgile et de Fontenelle.

Et cependant, qui peut se défendre d'un certain charme en lisant les gracieuses bergeries de Florian? Il est vrai que ces tableaux ont un coloris ineffaçable: *Estelle* et *Galathée* resteront certainement dans notre littérature comme un monument d'un esprit supérieur, d'une sensibilité douce et vraie, d'une fraîche et riante imagination.

Le style c'est l'homme, a-t-on dit; et cela est généralement vrai: aussi cherche-t-on dans les écrits d'un auteur une image de son caractère. Mais la règle n'est pas, à beaucoup près, sans exception: on se tromperait singulièrement, par exemple, en jugeant Florian d'après *Estelle* et *Galathée*. N'est-il pas vrai qu'après cette charmante lecture, vous vous figurez Florian doux et mélancolique, blond, blanc, un peu langoureux, un peu céladon? c'est du moins l'opinion générale; eh bien! Florian n'était rien moins que cela (1): c'était un brun, au visage basané, avec des yeux noirs et scintillans, qui certes n'avaient rien de

(1) Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire.*

sentimental; la malice dominait sur sa physionomie, ainsi que dans ses discours, presque toujours empreints de causticité. Le persiflage, dans lequel il excellait, n'excluait cependant ni la bonté, ni la bienveillance; c'était pour lui une arme légère qui ne faisait jamais de profondes blessures, mais qui était loin de représenter la touchante bonhomie et la douce sensibilité qui forment le caractère particulier de ses ouvrages. Ce n'est que dans ses fables que l'on retrouve la malice de son esprit; plusieurs sont une satire vive et piquante, et il est avéré que celle de *la Chenille et du Renard* est une épigramme dirigée contre madame de Genlis.

Florian possédait, ainsi que d'Alembert, à un très-haut degré le talent de contrefaire, et c'est ce qui explique sa passion de jouer la comédie. Les pièces qu'il donna au théâtre italien étaient d'abord essayées sur un théâtre particulier, et Florian se chargeait ordinairement du rôle d'Arlequin, qui demande de la vivacité et de la gentillesse. On assure qu'il voulut, un instant, se faire passer pour mort, afin de se livrer sans contrainte au goût que les bienséances sociales l'empêchaient de satisfaire, et qu'il fallut tout l'ascendant de quelques-uns de ses amis pour l'en détourner.

Florian eut, dans sa jeunesse, deux avantages précieux : il reçut de Voltaire des leçons de goût et de saine littérature, et il put admirer de près les hautes vertus d'un prince dont il fut l'ami.

Par l'entremise du vieux philosophe de Ferney, il avait été reçu au nombre des pages du duc de Penthièvre. Alors, aux gentillesses de l'enfance qui lui avaient valu à Ferney le nom de *Floriannet* avaient succédé les qualités aimables, les manières gracieuses de l'adolescent spirituel et bien né. Le prince le distingua bientôt entre tous, et lui donna, au sortir des pages, une compagnie dans son régiment de dragons.

Mais la carrière des armes n'était guère compatible avec ses goûts littéraires : une tente n'est point un cabinet d'étude, et il n'est pas beaucoup de Césars qui écrivent avec la pointe de leur épée. Aussi Florian, jeune encore, abandonna les camps, et rentra dans la vie privée. Le duc de Penthièvre, qui aimait et appréciait ses qualités personnelles, voulut se l'attacher particulièrement et le nomma son gentilhomme.

Les fonctions de Florian, dans cette place distinguée, devaient plaire à son cœur ; car le prince le chargea de la distribution des nom-

breux bienfaits qu'il versait chaque jour dans l'asile du pauvre.

Ce fut donc sous les magnifiques ombrages de Sceaux, sous ces chênes séculaires, renversés par la hache du vandalisme révolutionnaire, qu'il composa ces riantes productions qui, à trente-trois ans, lui ouvrirent les portes de l'Académie.

Cette époque fut pour lui bien heureuse et bien brillante ; car il obtint, presque en même temps, le fauteuil académique, la croix de Saint-Louis, le grade de lieutenant-colonel, une pension comme homme de lettres, et, pour retraite militaire, une lieutenance de roi.

Sa vie s'écoulait heureuse et douce au milieu de toutes les jouissances, et il mettait au premier rang celles de l'étude et de l'amitié. Il quittait avec joie les salons dorés et la société des princes, pour aller jouir de celle des bons amis que lui avaient faits les éminentes qualités de son cœur; car Florian était un de ces hommes que l'on aimait au premier abord, et qui captivait bien plus encore, quand on le connaissait mieux. On se sentait heureux de lui inspirer de l'estime, et l'on trouvait en lui toute la douceur d'un commerce sûr, et tout le charme d'une société agréable.

Hélas! il semblait que la fortune se fût hâ-

tée de lui verser ses bienfaits, pour remplir sa tâche et s'arrêter ensuite.

Déjà la révolution s'avançait menaçante: pour éviter l'orage, Florian s'était en quelque sorte effacé; il s'était renfermé dans une solitude profonde; mais les niveleurs vinrent l'y chercher: il était noble, ce fut à leurs yeux un titre de proscription; on le jeta dans les prisons de la Bourbe.

Les terreurs incessantes de l'échafaud en permanence, la vue des maux qui couvraient la France de deuil et de larmes, firent sur son âme sensible une impression trop profonde pour que ses facultés physiques n'en fussent point altérées. Il avait vu périr la plupart de ses amis et de ses compagnons de captivité; arrachés de ses bras, ils avaient marché à la mort, comme pour lui en montrer le chemin. Alors sans consolation, comme sans espoir, ne pouvant désormais se rattacher à rien, il n'avait pu éprouver impunément de si terribles impressions; et, quand le 9 thermidor vint ouvrir les cachots, déjà son existence était brisée. Il put revoir sa douce retraite, s'égarer encore dans les allées solitaires, riches de souvenirs, où Voltaire, Lamotte, Fontenelle, Saint-Aulaire étaient venus chercher des inspirations et embellir la cour de la petite-fille du grand

Condé ; mais il portait dans son sein le germe d'une mort prochaine, et il devait tomber avant les feuilles de ces frais bocages.

Heureux de sa délivrance, ses amis accoururent pour l'en féliciter, et leurs tendres empressemens ajoutaient encore un nouveau charme à celui de la liberté. Le bon et sensible Ducis, le serrant dans ses bras, rappelait ces vers touchans échappés à son cœur dans une autre circonstance.

> Ah ! sortant de la tombe, où l'on fut endormi,
> Qu'il est doux de revoir le ciel et son ami !

Hélas ! cette fête, qui les avait rassemblés, était un adieu ; ils le quittèrent pour ne plus le revoir ; quelques jours après il n'était plus... Et, comme si à son deuil devait s'associer celui de tous les objets qu'il avait aimés, avec lui périrent ces bosquets, ces monumens, ces palais, ces cascades, ces chefs-d'œuvre dans tous les genres, rassemblés par la richesse et le génie. La bêche achevait à peine de recouvrir sa sépulture, que la hache et la charrue consommèrent leur destruction.

Florian débuta dans la littérature par un bel ouvrage, qui fut en même temps une belle action : il osa braver la crainte de perdre son avenir et les bonnes grâces de son protecteur, pour acquitter la dette de la reconnaissance.

Le duc de Penthièvre n'aimait point Voltaire, et Florian, dans *le Serf du mont Jura*, célébra la mémoire du grand homme qui avait accueilli son enfance et encouragé sa jeunesse. L'Académie, en couronnant cet ouvrage, applaudit au motif qui l'avait inspiré.

C'est aux loisirs que lui laissait le service militaire que nous devons *Estelle* et *Galathée*, charmantes pastorales, qui respirent une douce sensibilité, et qui reçurent du public l'accueil le plus gracieux et le plus encourageant.

Gonsalve de Cordoue et *Numa Pompilius* eurent moins de succès, et le jugement qu'on en porta ne fut point injuste : on reprocha à l'auteur la monotonie de cette prose poétique, dont on a fait de nos jours un si grand abus, et qu'il est bien plus aisé de construire, qu'il ne l'est d'exprimer naturellement des pensées simples et justes.

Dans *Éliézer et Nephthali*, Florian semble s'être étudié à imiter la manière de Gessner, et plus d'une fois il a égalé son modèle. La simplicité juive y est peinte dans toute sa pureté primitive, et, après le poème de l'auteur allemand (1), c'est l'ouvrage profane où l'on retrouve le mieux tout le charme des livres saints.

(1) *La Mort d'Abel.*

Ses petites pièces de théâtre sont écrites avec l'ingénuité la plus piquante : on y retrouve encore le sentiment joint à l'esprit et à la gaîté. Ses arlequins ont un caractère particulier et neuf qui fait naître à la fois l'attendrissement et le rire.

Mais c'est dans l'apologue que Florian a fait voir toute la flexibilité et toute la grâce de son esprit. Ses fables sont peut-être son plus beau titre de gloire : elles sont du moins supérieures à toutes celles qui ont paru depuis notre inimitable La Fontaine. Le style en est simple, spirituel et concis ; les sujets en sont neufs et heureusement trouvés ; une morale douce et aimable en découle naturellement, et les pensées, pleines de justesse et d'originalité, sont toujours exprimées avec la facilité la plus heureuse.

En somme, Florian occupe un rang distingué parmi les écrivains du dix-huitième siècle. Une pureté remarquable, une douce harmonie, une élégance soutenue, sont les qualités qui distinguent le style de ses ouvrages. La mollesse d'une touche uniformément pure, est, à peu près, le seul défaut qui apparaisse au milieu de ces beautés. C'est à propos de ce manque de vigueur et d'opposition dans les caractères et dans les événemens, que M. de Ségur

disait : « Ces bergeries sont charmantes; mais elles le seraient bien davantage, si de temps en temps on y rencontrait quelques loups. » C'est encore pour le même motif qu'une femme spirituelle prétendait qu'en lisant les ouvrages de Florian, il lui semblait manger de la soupe au lait.

Né au château de Florian, en Languedoc, en 1755; mort à Sceaux, en 1794.

FONTENELLE

(BERNARD LE BOVIER DE).

Tes jours comblés d'honneurs et tissus de plaisirs,
Tes beaux jours, sage Fontenelle,
Semés d'heureux travaux et de rians loisirs,
Consacrent à jamais la raison éternelle
Qui dirigea tes pas et régla tes désirs.
On vit un céleste génie
T'apporter tour à tour le compas d'Uranie,
La plume de Clio, la lyre des Amours.
La gloire répandit ses rayons sur ta vie;
Mais la seule raison en étendit le cours.

(BERNIS.)

FONTENELLE semble unir les deux siècles dont il a traversé une grande partie. Peu d'hommes sont parvenus à un âge aussi avancé: encore quelques jours, et il eût vécu un siècle entier. Et cependant son existence parut devoir s'éteindre dès le moment de sa naissance. Telle était sa faiblesse, qu'on désespéra longtemps de le conserver.

Il n'est peut-être pas hors de propos de remarquer que les deux patriarches de la littérature du dix-huitième siècle, Voltaire et Fontenelle, naquirent tous les deux chétifs et souffreteux, et furent, de tous les gens de lettres, ceux dont l'existence se prolongea le plus long-temps.

Dès ses jeunes années, Fontenelle se fit remarquer par un esprit supérieur. Il n'avait que treize ans, et il était en rhétorique, lorsqu'il composa pour le prix des *Palinods* de Rouen une pièce de vers latins, qui fut jugée digne de l'impression. L'illustration de Pierre et de Thomas Corneille, ses oncles, donnait sans doute de l'éclat à son mérite naissant. On était charmé de retrouver dans le neveu des talens dignes de ces deux grands hommes.

Fils d'un avocat de Rouen, il fit son droit par déférence pour son père, prit des grades, fut reçu avocat, plaida une cause qu'il perdit, et renonça au barreau pour les lettres et la philosophie, vers lesquelles il se sentait particulièrement entraîné.

Sa belle réputation l'avait déjà devancé à Paris quand il vint y fixer sa résidence. Cependant son bagage littéraire était encore léger; mais bientôt des ouvrages d'un mérite réel marquèrent sa place parmi nos écrivains

les plus distingués. De toutes ses productions, la plus remarquable est *la Pluralité des Mondes*. C'était une belle et heureuse idée que celle d'apprendre aux gens du monde qu'ils pouvaient pénétrer dans les sciences, et aux savans, qu'ils pouvaient se faire entendre des gens du monde; et jamais on n'a porté plus de clarté, de précision et d'élégance dans le développement d'une science qui n'avait su encore se produire qu'avec la langue des mathématiques. A cet égard, les *Mondes* resteront comme l'un des plus beaux livres de notre littérature.

Fontenelle voulut aussi payer son tribut au goût du public de cette époque; il fit des pastorales. Mais, pour ce genre de poésie, il fallait de la sensibilité, et Fontenelle n'avait que de l'esprit. Aussi ses bergers sont-ils parfaitement ridicules, parce qu'ils sont petits-maîtres et métaphysiciens, et que Fontenelle n'est guère poète. Sa tragédie d'*Aspar* ne laissa aucun doute sur ce point. Cette pièce tomba, à la première représentation, et ne se releva plus. C'est à l'occasion de cette chute que Racine fit cette épigramme :

> Ces jours passés, chez un vieil histrion,
> Un chroniqueur émut la question
> Quand dans Paris commença la méthode

De ces sifflets qui sont tant à la mode.
Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer.
Gens pour Pradon voulurent parier.
Non, dit l'acteur, je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller.
Boyer apprit au parterre à bâiller :
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement :
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

Au reste, ce n'était qu'une revanche. A l'époque où *Athalie* parut, Fontenelle, abusé et jaloux, avait osé dire du grand poète :

Gentilhomme extraordinaire,
Et suppôt de Lucifer,
Pour avoir fait pis qu'*Esther*,
Comment diable a-t-il pu faire ?

Pauvreté qui ne fait guère plus d'honneur à son esprit qu'à son équité.

Malheureux sur la scène tragique, il s'essaya dans un genre plus analogue au caractère de son talent, et, cette fois, le succès couronna ses efforts. Son opéra de *Thétis et Pélée* eut un grand nombre de représentations. On crut un moment qu'il ferait revivre Quinault; mais cet espoir ne fut point réalisé, il échoua de nouveau dans son opéra d'*Énée et Lavinie*.

On a dit que son *Histoire des Sciences* et ses *Eloges des Savans* forment son plus beau titre de gloire. L'esprit, il est vrai, y brille d'un vif éclat; les saillies s'y succèdent sans interruption; ce sont, si l'on veut, de charmans recueils d'anecdotes, des portraits finement tracés; mais cette chaleur d'âme qui entraîne, cette élévation de pensées qui subjugue, on ne l'y rencontre nulle part. C'est que Fontenelle manquait de la sensibilité qui en est la source : il ne pouvait ressentir que ces affections à fleur d'âme qui ne vont jamais jusqu'à la passion. Il apporta dans le monde les qualités les plus aimables, l'enjouement, l'esprit, la politesse, les reparties fines et ingénieuses, mais peu ou point de cette noblesse de caractère, de ces hautes vertus qui commandent le respect et l'admiration. « Fontenelle, dit l'abbé de Voisenon, avait de l'esprit aux dépens du sentiment; mais il avait en galanterie tout ce qui lui manquait en sensibilité, et c'est ce qui le rendit également aimable aux yeux de tout le monde. Comme rien ne l'affectait, rien ne pouvait lui donner de l'humeur; ses vertus sociales étaient dues à ce défaut. »

Mais ce défaut le rendit le plus heureux des hommes; car jamais les passions ne vinrent al-

térer la sérénité de son âme; il portait tout dans la société, tout, excepté ce degré d'intérêt qui rend malheureux. Quand on lui annonça la mort de madame de Tencin, chez laquelle il passait sa vie, il dit avec son indifférence ordinaire : « Eh bien ! j'irai désormais dîner chez madame Geoffrin. »

Ce calme, cette tranquillité d'âme qui était le point saillant de son caractère, ne l'abandonnait pas même dans les circonstances où le sang-froid est presque toujours en défaut.

Un soir qu'il travaillait assis près de son feu, une étincelle vola sur sa robe de chambre, et le philosophe, plongé dans ses méditations, ne s'en aperçut pas. Peu d'instans après, il se coucha et s'endormit. Mais, vers le milieu de la nuit, une épaisse fumée le réveilla; le feu avait pris à sa robe de chambre et s'était communiqué aux meubles de l'appartement. Il sonne, on accourt, et, le premier de tous, arrive M. d'Aube, son neveu, ce M. d'Aube

« Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube. »

Celui-ci commence par s'emporter contre l'étourderie de son oncle, qui ne s'en émeut point et donne tranquillement ses ordres.

Après quelques efforts, le feu est éteint, mais la colère n'est pas calmée; l'irascible neveu recommence ses reproches et ne manque pas de citer la phrase proverbiale de l'étincelle qui allume un grand incendie. « Allons! allons! calmez-vous, dit le paisible philosophe; je vous promets que si je mets une autre fois le feu à la maison, ce sera d'une autre manière. »

La chute du fameux système de Law, qui jeta une si grande perturbation dans les fortunes, excita dans Paris une extrême fermentation : le peuple irrité méditait de sinistres projets; on ne l'ignorait pas à la cour du régent. M. d'Aube courut au Palais-Royal, où Fontenelle avait alors un logement, et le pressa de venir coucher chez lui, l'assurant que, cette nuit même, on devait mettre le feu au palais. « On ne mettra point le feu, dit Fontenelle, et ce sera un ridicule, et pis encore, d'avoir découché, car cela sera remarqué; et le ridicule sera d'autant plus grand, que je répondrais bien que le prince ne découchera pas : je resterai donc. » Et il resta, quelques instances que son neveu pût lui faire, se coucha à son heure ordinaire, dormit aussi bien que la nuit précédente, et se dit froidement à son réveil : « On n'a pourtant pas mis le feu. »

Quelqu'un à qui il conta le fait, lui dit : « Ce qui m'étonne en tout ceci, ce n'est pas que vous soyez resté au Palais-Royal ; au contraire, je vous reconnais bien là ; mais c'est que vous vous soyez couché, et surtout que vous ayez dormi. — Bon, répondit Fontenelle, je n'ai jamais eu la tête sur le chevet sans m'endormir aussitôt, et je ne fais ordinairement qu'un somme. »

Parlant une autre fois de la même aventure et de ce qui l'avait déterminé à ne point découcher, il ajouta : « D'ailleurs l'embarras d'emporter mon bonnet de nuit..... »

On ferait un long recueil des mots plaisans, spirituels, profonds qui échappèrent à la vivacité, à la finesse ou à la sagacité de son esprit. Lancé dans la plus brillante société de la capitale, il en faisait les délices par les charmes de son caractère et par cette indulgence, toujours si bien appréciée dans un homme supérieur. On lui demandait un jour par quel moyen il s'était fait tant d'amis et pas un ennemi. « Par ces deux axiomes, répondit-il : *Tout est possible*, *et tout le monde a raison.* »

Entouré de l'estime publique et d'une considération justement méritée, possesseur d'une fortune qui le rendait indépendant, Fonte-

nelle vécut constamment heureux. Il est peut-être le seul homme qui ait dit, dans un âge avancé : « Si je recommençais ma carrière, je ne voudrais pas être autre chose que ce que j'ai été. »

Il mourut de ses cent ans ; et quoique sa complexion fût faible, il n'avait jamais fait de maladies sérieuses. Son médecin lui ayant demandé quelques instans avant sa mort ce qu'il éprouvait : « Je n'éprouve, lui répondit le vieillard, qu'une grande difficulté d'être. »

On lui fit cette épitaphe :

Ci-gît le fameux Fontenelle
Que l'amour seul ne pleura pas.
Puisse là-haut, comme ici-bas,
Dieu lui donner gloire éternelle !

Né à Rouen, en 1657 ; mort à Paris, en 1757.

GILBERT

(NICOLAS-JOSEPH-LAURENT).

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs !....
(GILBERT.)

GILBERT suivit la même carrière que Boileau; il fut plus énergique et plus juste; pourquoi donc n'obtint-il pas comme lui les honneurs et la fortune? Pourquoi, dans sa course rapide, qui se termina si tôt, ne recueillit-il que la haine et la misère? Ah! c'est que Gilbert, avec son âme candide, avec sa rigidité de principes, ne sut jamais se courber devant la fortune,

Encenser un sot dans l'éclat,
Amuser un Crésus stupide
Et monseigneuriser un fat (1).

(1) Gresset.

Il ignorait, l'infortuné, que, pour réussir, le savoir-faire vaut souvent mieux que le savoir ; que tout homme de lettres étranger aux coteries littéraires est condamné à végéter sans gloire ; que, s'il n'est prôné par quelques bouches intéressées, son talent reste inaperçu, ou meurt étouffé par l'envie dès sa naissance : il ignorait tout cela, et il succomba sous le poids de sa misère, lui qui s'était annoncé par des poésies si brillantes, et qui pouvait s'élever plus haut encore, lorsque son talent eût été mûri par l'âge et l'expérience.

Séduit par des rêves brillans de gloire et de fortune, il abandonna la chaumière de son père, et vint à Paris, riche d'espérance, mais léger d'argent. Avec les illusions de son âge, il se créait un monde enchanté ; tout lui semblait riant comme un jour de printemps ; et la gloire qu'il chérissait, il la voyait lui sourire ; son âme s'élançait au-devant d'elle : elle devait être son partage ; car il sentait là ce *quelque chose* d'André Chénier, ce quelque chose qui ne meurt point et qui fait vivre dans la postérité... et il avait vingt ans !

Hélas ! ce n'était qu'un rêve, et le réveil fut bien cruel.

A son arrivée dans la capitale, il s'empressa de faire usage de quelques lettres de recom-

mandation, adressées à des personnages influens dans les arts et dans la littérature. Il fut accueilli par quelques-uns, éconduit par d'autres, et le tableau brillant qu'avait créé son imagination commença à se rembrunir; car de séduisantes promesses lui avaient été faites, et il ne les voyait point se réaliser. Ses faibles ressources étaient épuisées, et il en vint à ce point de détresse, qu'un soir, exténué de fatigue, sans pain, sans argent, sans asile, et trop fier pour implorer la pitié publique, il se coucha au pied d'une borne, et y attendit la mort. Elle ne vint pas; la coupe amère n'était point encore épuisée; un sommeil réparateur et la fraîcheur de la nuit le ranimèrent, et l'aurore, qui se levait quand il s'éveilla, lui parut être celle d'un meilleur avenir : il reprit courage.

A cet âge on renaît si vite au bonheur! Les illusions ont encore cette fraîcheur que l'expérience n'est point venue flétrir; le chapitre des déceptions n'est encore qu'à sa première page. Il vendit quelque partie de ses hardes, dont il pouvait absolument se passer, acheta des alimens, et se remit en course.

Cette fois, ce ne fut point en vain; il apprit que, dans une famille opulente, on cherchait un précepteur pour le fils de la maison,

et que, sur la recommandation de quelque personnage important, il obtiendrait facilement cet emploi. Le pauvre jeune homme se crut sauvé.

Au nombre de ses protecteurs, il comptait d'Alembert. Le philosophe l'avait accueilli avec toutes les marques d'un vif intérêt; et comment douter de sa sincérité? un philosophe ne trompe jamais. Il court chez lui pour lui apprendre que, par un mot, ou par une simple démarche, il peut faire son bonheur. D'Alembert promet monts et merveilles, et le jeune poète le quitte avec l'espoir que ses maux vont cesser.

Cependant deux jours se passènt, et son espérance ne s'est point réalisée; il prend des informations, et apprend que la place a été donnée à un autre, à la recommandation de d'Alembert.

Il vit alors la triste vérité : le voile était déchiré; il comprit ce qu'il devait attendre des hommes qu'il avait jugés d'après son cœur.

Ses premières douleurs lui arrachèrent une plainte amère, qu'on peut à peine nommer une satire; mais ses peines devinrent plus vives et plus nombreuses, et avec elles s'accrut son indignation. Ce fut sous cette in-

fluence qu'il prit la plume, et traça, d'une main vigoureuse, cette *satire du dix-huitième siècle*, par laquelle il arracha tant de masques, et fit pâlir l'éclat de tant de renommées. Mais tous ces hommes, qu'il avait si profondément stigmatisés, se liguèrent pour renverser l'audacieux qui avait osé les attaquer. Il succomba : cela devait être ; il était trop faible contre tous ; son âme ardente s'affaissa sous le poids des haines conjurées contre lui ; et la carrière où, jeune et vigoureux athlète, il s'était élancé avec tant d'ardeur, lui fut fermée à jamais. La misère flétrit cette noble intelligence ; sa raison s'altéra ; la maladie brisa son corps affaibli par les privations, et un hospice recueillit l'infortuné, qui n'avait pas un asile où il pût reposer sa tête.

Oh ! qu'elles durent être poignantes et amères ses sensations sur ce lit de douleur qu'il devait à la pitié publique ! quelles ineffables tortures devait éprouver cette âme fière et sensible, quand le nuage qui enveloppait son esprit était dissipé, et qu'il était rendu au sentiment de sa misère ! La voilà donc cette royauté du génie qu'il ambitionnait, cette glorieuse et brillante existence qu'il entrevoyait dans l'avenir ! elle s'éteint sur le grabat d'un hôpital ! et pas une main amie pour presser la

sienne, au moment de l'éternel adieu! Alors, dans son isolement, l'infortuné chercha un refuge et un appui dans le sein de celui qui entend toutes les voix et accueille toutes les misères, et sa douloureuse résignation s'exhala dans ces stances, immortel monument de son génie :

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence ;
 Il a vu mes pleurs pénitents :
Il guérit mes remords, il m'arme de constance :
 Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
 « Qu'il meure, et sa gloire avec lui! »
Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
 « Leur haine sera ton appui.

« A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage;
 « Tout trompe la simplicité :
« Celui que tu nourris court vendre ton image
 « Noire de sa méchanceté.

« Mais Dieu t'entend gémir, Dieu, vers qui te ramène
 « Un vrai remords né des douleurs;
« Dieu, qui pardonne enfin à la nature humaine
 « D'être faible dans les malheurs. »

Soyez béni, mon Dieu! vous qui daignez me rendre
 L'innocence et son noble orgueil;
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
 Veillerez près de mon cercueil!

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs :
Je meurs, et, sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,
Et vous, riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois !

Ah! puissent voir long-temps votre beauté sacrée
Tant d'amis sourds à mes adieux !
Qu'ils meurent pleins de jours ! que leur mort soit pleurée !
Qu'un ami leur ferme les yeux !

Hélas ! c'était le chant du cygne ; deux jours après, sa lyre était muette pour toujours. Un accident hâta sa fin, et éteignit le feu de ce génie qui ne brillait plus que par intervalles. Dans un de ses accès de folie momentanée, il avala la clef d'une cassette qui renfermait ses manuscrits, et elle resta dans l'œsophage. « La clef, s'écriait l'infortuné dans les angoisses de son affreuse agonie, la clef m'étouffe ! » Mais personne n'avait été témoin de son action ; on ne put le comprendre ni lui porter secours, et il expira à l'Hôtel-Dieu, après vingt-huit hivers, qui n'avaient été suivis d'aucun printemps.

Malgré les déclamations de ses ennemis, qui voulurent le faire passer pour un poète médiocre, Gilbert occupe un rang distingué parmi les beaux génies dont s'honore la France. Quelques fautes de goût déparent ses ouvrages, mais l'énergique vérité de ses vers a surmonté la critique, et a fait de cet écrivain vigoureux et plein de verve le Juvénal de son époque.

Né à Dôle, en 1751; mort à Paris, en 1780.

GRESSET

(JEAN-BAPTISTE-LOUIS).

Dès qu'un mortel, auteur involontaire,
Est arraché de l'ombre du mystère,
Où, s'amusant et charmant sa langueur,
Dans quelques vers il dépeignait son cœur,
Du goût public, honorable victime,
Bientôt, au prix de sa tranquillité,
Il va payer une inutile estime,
Et regretter sa douce obscurité.
Privé du droit d'écrire en solitaire,
Et d'épancher son cœur, son caractère,
Toute son âme aux yeux de l'amitié,
L'amitié même, indiscrète et légère,
Le trahira, sans croire lui déplaire;
Et son secret, follement publié,
S'il est en vers, sera sacrifié.
Ainsi les fruits d'un léger badinage,
Nés sans prétendre au grave nom d'ouvrage,
Nés pour mourir dans un cercle d'amis,
Au fier censeur seront pourtant soumis.

(GRESSET, *Ép. à ma muse.*)

Dès son début, Gresset se plaça sur la ligne des grands écrivains. Un cri d'admiration s'éleva à l'apparition de son charmant poème de *Vert-Vert*. Les gens de lettres s'étonnèrent de voir le bon goût naître dans un cloître; et les gens du monde s'étonnèrent plus encore de trouver dans les poésies d'un homme de collége ces grâces légères, cette philosophie douce, cette mollesse aimable qui avaient immortalisé les vers de Chaulieu.

Né à Amiens, d'une famille distinguée dans la magistrature, Gresset fit ses études chez les Jésuites et obtint de brillans succès. Les bons pères, attentifs à tout ce qui pouvait donner du relief à leur ordre, s'efforçaient d'y attirer les sujets distingués qui recevaient leurs leçons: le jeune Gresset fut en conséquence un objet tout spécial de soins et de prédilection; et l'élève, séduit par la bienveillance et les caresses intéressées de ses maîtres, céda au charme, et prit l'habit de l'ordre à l'âge de seize ans.

Il est présumable qu'il ne tarda pas à s'en repentir; le ton de ses ouvrages semble l'indiquer; et la résolution qu'il prit, quelque temps après, le prouve bien mieux encore. Gresset s'était mépris; il était fait pour le monde. Dans l'âge des douces illusions, il devait le regretter; aussi, quand vinrent les ré-

flexions et le désenchantement, il trouva pesantes les chaînes qu'il s'était imposées. Néanmoins il les supportait sans se plaindre ; la publication de son *Vert-Vert* les brisa : l'éclat que fit dans le monde cette production décida du reste de sa vie.

Il avait dédié ce poème à Mme de Dampierre, abbesse d'un couvent de Visitandines, et cette dame, charmée sans doute et de la dédicace et de l'ouvrage, n'en vit que la grâce et la gentillesse, et, par sa permission, la lecture de *Vert-Vert* égaya les causeries du parloir.

Mais, par malheur, une autre abbesse moins indulgente trouva cette lecture, dans un couvent de son ordre, d'une choquante incongruité : plus malheureusement encore, cette nonne sévère avait un frère ministre ; et l'Excellence, épousant l'indignation de sa sœur, se plaignit vivement aux maîtres qui avaient formé un tel disciple. Les Jésuites, pour calmer cette tempête, punirent l'auteur du scandale, lui ôtèrent la chaire d'humanités qu'il occupait à Tours, et l'exilèrent à La Flèche. Cette rigueur intempestive fit une profonde impression sur l'esprit du jeune poète ; il résolut dès-lors de s'affranchir, s'il était possible, d'un joug qui était devenu si pesant.

Le pape seul pouvait le délier de ses vœux ;

il en sollicita vivement la résiliation ; et, après une année d'instance, il recouvra la liberté qu'il avait tant désirée ; il put rentrer dans le monde. Il avait alors vingt-six ans, une brillante réputation, une fortune indépendante : que de motifs pour être heureux ! Le fut-il réellement? On peut en douter ; car il se repentit d'avoir quitté le cloître. Trouva-t-il donc que cette liberté ne valait pas mieux que son esclavage, et que le calme de sa *Chartreuse* était préférable à l'agitation du monde?.... Sans doute que ses illusions s'évanouirent bientôt, et qu'il s'aperçut que cet espoir de bonheur, qui lui apparaissait riant et doux, n'était au fond qu'une amère déception.

Quoi qu'il en soit, il semble que le tourbillon qui l'emporta d'abord fut moins favorable à son génie que le calme de la retraite. Les productions qui suivirent *Vert-Vert* et *la Chartreuse* sont inférieures à ces deux chefs-d'œuvre. D'ailleurs, en se lançant dans la carrière dramatique, il méconnut sa vocation, car c'est à la poésie légère qu'il doit les plus beaux rayons de sa gloire. Sa tragédie d'*Édouard III* tomba ; *Sydney*, drame lugubre et d'un goût faux, n'eut qu'un demi-succès, et sa comédie du *Méchant* est plutôt un modèle de style, que d'intrigue et d'action comique. Cependant il

est juste d'avouer qu'il fallait un bien admirable talent pour répandre des fleurs sur un pareil sujet, et faire vivre au théâtre ce caractère attristant.

Gresset eut le bonheur de recevoir, dès son début, les éloges et les encouragemens des grands maîtres de l'art; et ces suffrages, en lui inspirant le sentiment de sa force, durent singulièrement augmenter sa confiance, enflammer sa verve, stimuler son désir de gloire. Toutefois, en exaltant le jeune poète, en le proclamant un *phénomène littéraire*, J.-B. Rousseau ne l'a pas loué sans restriction. Il ne dissimula point que sa facilité dégénérait trop souvent en négligence; il condamna cette profusion de rimes redoublées, qui ramènent avec trop de monotonie ces images déjà si connues sur le mépris de la gloire et le charme de la paresse. Je voudrais, disait-il, qu'après avoir usé les pinceaux d'Anacréon, il sût employer ceux d'Horace et de Virgile.

Ne serait-il pas permis d'adresser à Gresset un autre reproche? Cet écrivain semble avoir trop oublié qu'il avait appelé Horace

Un poète sans fade encens.

On ne peut malheureusement lui appliquer ce

vers de *la Chartreuse*. Prélats, ministres, rois, maîtresse favorite, il loue tout le monde en grands et en petits vers, dans tous les styles et sous toutes les formes. Mais s'il a trop encensé le crédit et la puissance, il dédommage le lecteur en reproduisant, dans un grand nombre de vers, le sentiment de l'amitié et les plus douces affections de la nature. On y voit souvent reparaître le souvenir de sa sœur, qui lui avait inspiré sa plus jolie pièce, après *Vert-Vert* et *la Chartreuse* (1).

Gresset, arrivant sur la scène du monde avec son beau talent et sa brillante réputation, dut nécessairement exciter l'envie ; c'est la conséquence ordinaire. Elle se déchaîna contre lui vive et ardente, et s'efforça de déchirer les plus belles pages de ses écrits. Sa vie privée même ne fut point à l'abri de la censure. Quand l'effervescence du jeune âge se fut calmée, ses sentimens de piété un moment assoupis se réveillèrent plus vifs, il se repentit d'avoir travaillé pour le théâtre, et dès-lors il se vit en butte aux sarcasmes des indévots, qui ne lui pardonnèrent point ce scrupule. Voltaire donna le signal, et s'efforçant de verser le ridicule sur les pieux sentimens de Gresset, il l'affubla, dans *le Pauvre Diable*, d'un cou-

(1) L'épître sur sa convalescence.

plet fort piquant, mais très-injuste, où il dénie au *Méchant* le titre de comédie.

Au reste, Gresset se consolait facilement de ces coups d'épingle, au milieu de ses nombreux amis. La haute estime de Louis XVI, qui lui accorda des lettres de noblesse et le cordon de Saint-Michel ; celle de *Monsieur*, depuis Louis XVIII, qui le nomma historiographe de l'ordre de Saint-Lazare, et enfin le fauteuil académique, durent le dédommager bien amplement des satires et de l'animosité de ses ennemis.

Il passa les dernières années de sa vie au sein de la ville qui s'honore de l'avoir vu naître, et il y jouit constamment de cette sorte de suprématie que donnent le génie et la vertu. Sa maison, rendez-vous de la bonne compagnie, était fréquentée par une foule d'étrangers et de hauts personnages, avides de connaître cet homme si distingué. J.-J. Rousseau, passant à Amiens à son retour d'Angleterre, voulut témoigner, par une visite, son estime pour l'auteur de *la Chartreuse*. Dans la conversation, Gresset s'efforça, dit-on, de convertir le philosophe, et lui parla de ses idées religieuses; il le sonda surtout sur la cause de ses malheurs. « Oh! dit Rousseau, vous avez su faire parler un perroquet; mais vous ne sauriez faire parler un ours. »

L'illustre poète termina sa belle et honorable carrière, à l'âge de soixante-huit ans. Il ne laissa point d'enfans.

Né à Amiens, en 1709; mort, en 1777.

HELVÉTIUS

(CLAUDE-ADRIEN).

Bienfaiteur délicat, riche sans étalage,
Père tendre, ami généreux,
Au sein de l'opulence il eut les mœurs d'un sage,
Et son or lui servit à faire des heureux.

(DORAT.)

« Peu d'hommes, dit Saint-Lambert, ont été mieux traités qu'Helvétius par la nature. Il en avait reçu la beauté, la santé et le génie. Ses traits étaient nobles et réguliers; ses yeux exprimaient ce qui dominait dans son caractère, la douceur et la bienveillance. »

Il eut le bonheur de naître de parens dont il fut tendrement aimé, et qui s'occupèrent également de son éducation et du soin de rendre son enfance heureuse. Son père, premier médecin de la reine, membre de l'Aca-

démie des sciences, laissa sur différentes parties de son art plusieurs ouvrages estimés.

Très-jeune encore, Helvétius annonça les plus rares dispositions, et le goût le plus vif pour les lettres. Ses succès au collége eurent une grande influence sur sa destinée : la première jouissance de la gloire en augmenta l'amour; le jeune Helvétius, comblé d'éloges dans les exercices publics du collége, voulut réussir dans tout ce qui pouvait être loué. La musique lui avait semblé futile; il devint, dans la suite, un très-habile musicien. Il avait d'abord méprisé la danse et l'escrime; il excella depuis dans ces deux arts. On assure même qu'il dansa à l'Opéra sous le masque d'un acteur nommé Javilliers, et qu'il fut très-applaudi.

Comme tous les enfans, Helvétius n'aima d'abord que les contes de fées et les livres où règne le merveilleux; mais il y joignit bientôt La Fontaine et Boileau, puis Quinte-Curce et *l'Iliade*. Cette dernière lecture changea totalement son caractère. De timide qu'il était, il devint audacieux; il voulut être un Achille et ne respira plus que les combats. Son goût pour l'étude en fut suspendu pendant quelque temps.

Mais cette boutade fut de courte durée. Ses parens, qui le destinaient aux emplois de la finance, lui firent adopter leurs vues, et, à l'âge de vingt-trois ans, il obtint une place de fermier-général. Il en exerça les fonctions pendant plusieurs années, et donna ensuite sa démission.

Dégagé des embarras financiers, il se livra à toutes les douceurs de la vie privée, au commerce des gens de lettres et à l'exercice de la bienfaisance; car bien qu'il eût été enrôlé dans la catégorie des *Turcarets*, il n'en avait adopté ni la dureté, ni l'égoïsme.

Helvétius passait la plus grande partie de sa vie dans sa terre de Voré. Bon mari, bon père, content de sa femme et de ses enfans, il y goûtait tous les plaisirs de la vie domestique. Le bonheur de cette famille était remarqué de ceux même qui étaient le moins faits pour le sentir. « Ces gens-là, disait une femme du monde, ces gens-là ne prononcent point comme nous *mon mari, ma femme, mes enfans.* »

C'était surtout par son inépuisable bonté, par sa bienveillance de tous les instans, qu'Helvétius se faisait chérir de tous ceux qui l'approchaient.

Dans les environs de sa terre, habitait un

gentilhomme dont le nom était Vasseconcelle; il ne possédait qu'un petit bien chargé de redevances, et depuis long-temps il ne les avait pas payées. Helvétius, en achetant le domaine, avait aussi acheté les droits qui y étaient attachés, et les gens d'affaires, pour faire leur cour au nouveau seigneur, ne manquèrent pas d'exiger avec rigueur les arriérés.

Il était arrivé depuis deux jours, lorsqu'on lui annonça M. de Vasseconcelle. Celui-ci se présenta avec l'air timide et l'humble contenance d'un débiteur qui vient implorer une grâce, et qui craint un refus. Cependant l'accueil bienveillant de son créancier le rassura; il lui exposa avec franchise sa situation, et le conjura d'arrêter les poursuites qui le ruineraient infailliblement. « Je vous remercie, dit Helvétius, de m'avoir fourni l'occasion de vous être agréable; » et, lui remettant un papier qu'il venait de couvrir à la hâte de quelques lignes: « Voici, ajouta-t-il, un préservatif contre les rigueurs de mes gens d'affaires.» Le gentilhomme l'ouvre, c'était une quittance générale. « Ah! s'écrie-t-il, touché jusqu'aux larmes, êtes-vous donc l'ange de la bienfaisance?.... » Et il saisit, pour la baiser, la main généreuse qui vient de soulager son infortune. Helvétius lui ouvre ses bras. L'air honnête,

le ton pénétré de ce père de famille lui a inspiré de ses sentimens l'opinion la plus avantageuse : il entre avec lui dans le détail de ses affaires, le console et lui donne les conseils de son expérience, et finit par lui faire accepter une pension de mille francs pour servir à l'éducation de ses enfans.

Helvétius employait toutes ses matinées à méditer et à écrire ; le reste du jour était consacré au plaisir, et la chasse était celui qu'il préférait. Mais l'adresse des braconniers diminuait singulièrement ses jouissances ; tout son gibier tombait sous leurs coups. Madame Helvétius, attentive à tout ce qui pouvait contribuer au bonheur de son mari, en était particulièrement indignée ; elle prétendait que l'indulgence excitait leur audace, et qu'il fallait faire un exemple. Helvétius en convint et promit d'user de rigueur ; il fit faire les défenses les plus sévères ; mais les gardes, qui le connaissaient, ne se mettaient pas beaucoup en peine de les faire respecter. Cependant il fallut bien arrêter un paysan qui avait eu la hardiesse de venir chasser jusque sous les fenêtres du château. On lui prit son fusil et on le mit en prison, jusqu'à ce qu'il eût payé l'amende imposée. Helvétius, informé de cette aventure, en est vivement

ému ; il se représente la détresse de ce pauvre diable, les dommages qu'il va lui causer et l'inquiétude de sa famille : il n'y peut tenir. Il va le trouver ; mais en secret, de peur d'essuyer des reproches de sa femme, et, après lui avoir fait promettre un silence absolu sur sa démarche, il lui paie le prix de son fusil et lui rend la somme qu'il avait déboursée pour acquitter l'amende à laquelle il avait été condamné.

Madame Helvétius, de son côté, n'était pas tranquille. « C'est moi, disait-elle à ses enfans, qui suis la cause que ce pauvre homme est ruiné ; c'est moi qui ai excité votre père à sévir contre ces malheureux ; je me reprocherai toute ma vie cette cruauté. » Voulant à toute force réparer ce qu'elle appelait sa faute, elle se fit conduire chez le braconnier qui lui inspirait tant de compassion, et lui offrit de l'argent, pour compenser les pertes qu'il avait essuyées.

Le villageois, déjà amplement dédommagé, se fit conscience d'accepter ; il refusa, au grand étonnement de madame Helvétius, qui ne pouvait comprendre tant de désintéressement dans un homme si pauvre et si bas placé dans la société. « Voyez, disait-elle à son fils, qui l'accompagnait, voyez, mon enfant, où la gé-

nérosité va se nicher. Quel exemple pour nous ! » Elle insista plus vivement encore, et le paysan, pour ne point dévoiler le secret qu'il avait promis de garder, fut forcé de recevoir des deux mains des dédommagemens pour une perte qu'il avait justement subie.

La bonté et la haute raison d'Helvétius se manifestaient dans toutes les occasions. Un jour son carrosse fut arrêté dans une rue par une charrette qui pouvait aisément se détourner et laisser la voie libre. Le conducteur n'en fit rien. Helvetius, impatienté, le traita de *coquin*. « Vous avez raison, dit le charretier ; je suis un coquin et vous êtes un honnête homme, car je suis à pied et vous êtes en carrosse. — Mon ami, lui répondit Helvétius, je vous demande pardon ; vous venez de me donner une excellente leçon que je dois payer. » Il lui donna six francs, et le fit aider par ses gens à ranger la charrette.

Helvétius doit particulièrement sa célébrité au livre de l'*Esprit*. La publication de cet ouvrage eut un éclat extraordinaire. L'auteur obtint alors cette célébrité qu'il avait tant désirée ; mais il la paya cher : la Sorbonne censura sa doctrine ; le parlement poursuivit, condamna son œuvre, et en ordonna la suppression. Il arriva alors ce qui a lieu en pareil

cas ; ce livre eut l'attrait du fruit défendu ; chacun voulut le lire, et il est très-probable que les persécutions contribuèrent à en assurer le succès. Quoi qu'il en soit, Helvétius eut de nombreux partisans. On ne doit pas s'en étonner, car il n'est pas profond. Fondant toute sa doctrine sur la sensibilité physique, il s'est resserré dans un système trop rigoureux. Il lui eût fallu plus d'observation du cœur humain et de l'organisation animale pour approfondir des matières qu'il n'a fait qu'effleurer ; il a manqué de preuves. Des erreurs de fait, des conséquences outrées et fausses ont donné gain de cause à ses adversaires.

Toutefois le livre de l'*Esprit* a mérité son titre ; c'est une des productions les plus spirituelles que l'on connaisse.

Né à Paris, en 1715 ; mort, en 1771.

LA FONTAINE

(JEAN DE).

Louis, qui n'écoutait, du sein de la victoire,
Que des chants de triomphe et des hymnes de gloire,
Dont peut-être l'orgueil goûtait peu la leçon
Que reçoit dans ses vers l'orgueil du roi lion,
Dédaigna La Fontaine, et crut son art frivole.
Chantre aimable! ta muse aisément s'en console.
Louis ne te fit point un luxe de sa cour;
Mais le sage t'accueille en son humble séjour;
Mais il te fait son maître, en tous lieux, à tout âge,
Son compagnon des champs, de ville et de voyage;
Mais le cœur te choisit; mais tu reçus de nous,
Au lieu du nom de grand, un nom cent fois plus doux;
Et qui voit ton portrait, le quittant avec peine,
Se dit avec plaisir : « C'est le bon La Fontaine. »
Et dans sa bonhomie et sa simplicité,
Que de grâce! et souvent, combien de majesté!
S'il peint les animaux, leurs mœurs, leur république,
Pline est moins éloquent, Buffon moins magnifique.

(DELILLE.)

Au milieu des écrivains du grand siècle de la littérature, parut un homme doué d'un sens

exquis, d'une imagination riante, d'un talent plein d'originalité; le plus délicat et le plus libre de nos poètes, le plus philosophe et le plus bonhomme de nos écrivains ; et cet homme, c'est La Fontaine.

La lecture d'une ode de Malherbe éveilla son génie ; la nature fit le reste.

Son père, maître des eaux et forêts à Château-Thierry, lui transmit sa charge. La Fontaine l'exerça quelque temps, et se maria, pour complaire à ses parens; puis quitta son emploi et sa femme, pour obéir à sa vocation. Ce fut à Paris qu'il fixa sa résidence; ce fut là qu'il laissa doucement couler sa vie, *mangeant son fonds avec son revenu*, cultivant les lettres et ses amis, sans s'occuper du lendemain.

Divers essais, qui n'avaient pas été très-heureux, ne lui avaient point encore révélé le caractère de son talent. La lecture des fables d'Ésope, de Phèdre, de Pilpay, fit cesser toute incertitude. Ces petites compositions devaient plaire à son bon sens et à sa philosophie. Il s'empara de ce genre, et le porta bientôt à sa perfection. Dès-lors sa réputation fut établie, et il prit rang parmi les poètes les plus distingués de l'époque, mais sans sortir de son indolence naturelle, sans se douter de sa célébrité. Il

porta des fables, *comme un prunier porte des prunes*, parce que cela était dans sa nature.

Cette simplicité charmante désarmait l'envie et lui faisait pardonner sa gloire. Aussi compta-t-il parmi ses amis tout ce qu'il y avait alors d'hommes distingués dans les lettres : Molière, Boileau, Racine, vivaient avec lui dans une douce intimité, et n'estimaient pas moins sa personne que ses écrits.

Un mot de Molière fait voir à quel point il appréciait son ami. Un jour qu'ils étaient réunis à la même table, le bonhomme, distrait comme à l'ordinaire, paraissait livré à de profondes méditations. Racine et Boileau, voulant le tirer de sa rêverie, le raillaient très-durement. Molière trouva qu'ils passaient les bornes de la plaisanterie, et, se penchant à l'oreille de l'un des convives : « Nos beaux-esprits ont beau faire, lui dit-il, ils n'efface-ront jamais le bonhomme. »

La Fontaine cependant n'eut aucune part aux bienfaits de Louis XIV ; il vécut négligé, et, dans sa vieillesse, il fut obligé de recourir à la bienveillance de ses amis, pour ne point mourir de faim. C'est qu'il porta la peine de sa fidélité au malheur ; c'est qu'on punit par l'ingratitude et l'oubli sa reconnaissance en-

un instant sans asile. M. d'Hervart, son ami, vint à son secours; il se rendait chez lui, pour lui offrir ses services, lorsqu'il le rencontra dans la rue. « Mon cher La Fontaine, lui dit-il en l'abordant, j'ai su le malheur qui vous est arrivé, madame de La Sablière n'est plus; j'allais vous proposer de venir loger chez moi. — J'y allais, » répondit La Fontaine. Mot touchant qui peint son âme tout entière. « Cette expression si naïve d'un abandon sans réserve, dit Chamfort, est le plus digne hommage rendu à l'humanité généreuse, et jamais bienfaiteur digne de l'être n'a reçu une si belle récompense de son bienfait. »

Malgré cette situation précaire et la médiocrité de sa fortune, La Fontaine, on a lieu de le croire, La Fontaine fut heureux; et ce bonheur, il le puisa dans son âme candide et pure, et dans cette insouciance qui l'empêchait de s'occuper du lendemain. Un ombrage frais, le repos, la solitude, de douces rêveries, et le *vrai dormir,* dont il fait de si grands éloges, étaient pour lui le souverain bien. Mais son imagination, souple et légère, se pliait à tout. Il rêvait dans un salon comme au milieu des forêts, et demeurait étranger aux mouvemens et aux passions de la foule qui s'agitait autour de lui. Une idée importante venait-elle

surgir dans son imagination? il la suivait, s'en emparait; toutes ses facultés y étaient concentrées; il oubliait tout, dans sa contemplation. La duchesse de Bouillon, allant un matin à Versailles, vit La Fontaine rêvant sous un arbre du Cours. Le soir, en revenant, elle le trouva dans le même endroit et dans la même attitude, quoiqu'il eût plu toute la journée.

Dans une de ces réunions d'hommes de lettrés qui avaient lieu fréquemment à Auteuil, chez Molière ou chez Boileau, et dont La Fontaine faisait toujours partie, la conversation roula sur les *à-parte*, dans les pièces de théâtre. Les sentimens furent partagés; plusieurs des convives pensèrent qu'il était contre toute vraisemblance qu'un acteur, sur la scène, fût censé ne pas entendre les réflexions de son interlocuteur, quand tout le parterre et les loges les entendaient parfaitement. La Fontaine était de cet avis, et, comme il trouvait des contradicteurs, il soutint son opinion avec toute la chaleur qu'il apportait dans la discussion, quand il sortait enfin de son apathie. Une fois lancé, il ne s'arrêta plus; tout entier à ses idées, il épuisa les argumens que lui suggéra la thèse qu'il soutenait. Déjà la conversation avait changé d'objet, que La Fontaine continuait de pérorer sur le même sujet, mal-

gré les efforts de Boileau, qui lui criait à l'oreille tout un vocabulaire d'injures, parmi lesquelles les noms de bavard, maraud, pendard, n'étaient que des douceurs.

La Fontaine n'était point érudit : son éducation avait été négligée ; mais la délicatesse et la sensibilité d'organe dont la nature l'avait doué remédièrent à ce défaut. Renfermé dans sa spécialité, il s'écartait rarement du sentier fleuri qu'il s'était tracé, et faisait ses délices de quelques écrivains dont le bon sens, la gaîté et la philosophie sympathisaient avec son caractère. Rabelais, qu'il appelait la raison habillée en masque, Bocace, Marot, Montaigne, étaient ses auteurs de prédilection. Mais quand, par cas fortuit, il rencontrait le vrai beau dans quelques ouvrages qu'il ne connaissait pas, son admiration s'épanchait avec une naïveté plaisante.

Racine l'avait mené aux offices du soir, pendant la semaine sainte ; et le bonhomme, dont la piété n'était pas la principale vertu, s'ennuyait un peu de la longueur de l'office. Pour l'occuper, Racine lui mit entre les mains un volume de la Bible, qui contenait les *petits prophètes*. La Fontaine l'ouvrit, et ses yeux s'arrêtèrent sur la prière des Juifs, dans Baruch. Frappé des beautés de ce morceau, il

ne put contenir sa surprise et son admiration, et se mit à coudoyer Racine pour lui faire partager son enthousiasme. « Ah! disait-il, c'était un beau génie que ce Baruch! mais qu'était-il donc? » Pendant plusieurs jours, Baruch ne cessa de l'occuper; et, avant même d'adresser les complimens d'usage à ceux de ses amis qu'il rencontrait : « Avez-vous lu Baruch? leur demandait-il; c'était, par ma foi, un beau génie. »

Sa préoccupation lui faisait faire quelquefois de singulières méprises. Il avait reçu un billet pour se rendre aux obsèques d'une personne de sa connaissance; quelque temps après, il se présenta chez cette même personne pour y dîner. Un domestique, étonné, lui dit que son maître était mort depuis huit jours. « Ah ! répondit La Fontaine, je ne croyais pas qu'il y eût si long-temps. »

Plusieurs de ses actions prouvent que chez lui la bonté n'excluait pas la finesse. Un fermier-général, qui, sur sa réputation d'homme d'esprit et de poète, l'avait invité à dîner, persuadé qu'il amuserait les convives, éprouva le mécompte le plus complet. La Fontaine, qui vit bien qu'on voulait se parer de sa personne, ne dit mot, mangea beaucoup, et se leva avant la fin du repas, sous prétexte de

se rendre à l'Académie; et, comme on lui fit observer qu'il n'était pas encore l'heure : « Oh! dit le bonhomme, je prendrai le plus long. » Ce fut là toute la dépense d'esprit qu'il fit, dans cette occasion.

La Fontaine avait reçu de la nature toutes les qualités qui font pardonner un talent supérieur, un caractère simple et naïf, un cœur droit et bienveillant. « C'était, dit M. de Maucroix, son ami, l'âme la plus candide et la plus sincère qui fût jamais. » — « M. de La Fontaine ne ment point en prose, disait madame de la Sablière. » Son extérieur était modeste, son air affable, sa contenance embarrassée, sa physionomie peu spirituelle. Fontenelle, qui l'avait un peu connu, le définissait ainsi : « Un homme qui était toujours demeuré à peu près tel qu'il était sorti des mains de la nature, et qui, dans le commerce des autres hommes, n'avait presque pris aucune teinture étrangère. De là venait son inimitable et charmante naïveté. »

Le peuple, que son intérêt rend meilleur juge de la bonté que de l'esprit, et dans la langue duquel les termes *simplicité* et *bêtise* sont synonymes, ne voyait en lui qu'un homme d'une intelligence très-bornée. C'est ce qu'on peut inférer d'un mot qui, en peignant la

bonhomie de La Fontaine, fait connaître l'opinion que la multitude avait de cet homme si digne d'être aimé. La garde qu'on lui donna pendant sa dernière maladie, frappée de la vivacité avec laquelle son confesseur l'exhortait à la pénitence, lui dit : « Hé! monsieur, ne le tourmentez pas tant; il est plus bête que méchant; Dieu n'aura pas le courage de le damner. »

Voici son épitaphe, qu'il composa lui-même, dans ce style simple et naïf dont il a écrit ses meilleurs ouvrages :

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire;
Quant à son temps, bien sut le dispenser :
Deux parts en fit dont il soulait passer
L'un à dormir et l'autre à ne rien faire.

Né à Château-Thierry, en 1621; mort à Paris, en 1695.

LA HARPE

(JEAN-FRANÇOIS DE).

Arbitre des auteurs, juge de leurs efforts,
Contre le mauvais goût son goût est une égide;
Et dirigeant l'esprit dans ses plus grands transports,
Lui donna la raison pour guide.

(ANONYME.)

C'EST à la charité d'un respectable prêtre que La Harpe dut le bienfait de son éducation. Orphelin dès son bas âge, il était tombé dans la plus profonde misère, et paraissait destiné à être confondu dans les rangs inférieurs de la société. L'intelligence avec laquelle il récita quelques vers français, en présence du principal du collége d'Harcourt, M. Asselin, le fit remarquer de cet ecclésiastique, qui l'admit au nombre des élèves qu'il dirigeait, et lui fit obtenir une bourse du gouvernement.

Le jeune La Harpe justifia par de rapides


LAHARPE.

progrès l'idée qu'il avait donnée de son intelligence; il obtint de nombreuses couronnes durant le cours de ses études; mais en même temps il donna de son cœur l'idée la plus défavorable. Une satire sanglante qui parut contre l'abbé Asselin, son protecteur, lui fut généralement attribuée. Cette conduite sembla si odieuse, que l'autorité civile s'en mêla; le lieutenant de police Sartines le fit enfermer à Bicêtre, puis au For-l'Évêque. Il y resta cinq mois, et n'en sortit qu'au moment des compositions du concours général. Il sembla qu'il voulût faire oublier par de brillans succès le motif de sa captivité; il remporta le prix d'honneur. La peine sans doute n'avait pas été proportionnée au délit; on l'avait trouvée généralement trop rigoureuse, et s'il était innocent, comme il n'a cessé de le protester, il est possible que cette injustice, en révoltant son cœur, ait contribué à cette aigreur de caractère qui lui fut si souvent reprochée.

Après les succès qu'il avait obtenus, sa route était tracée. Dénué de fortune, il sentit que son avenir dépendait de ses talens, et il entra sans hésiter dans la carrière littéraire qui s'ouvrait devant lui.

Il débuta par des Héroïdes, genre que le poète Colardeau avait mis à la mode. Mais ce

début ne fut pas heureux ; on trouva généralement que sa poésie manquait de couleur, que ses idées étaient vulgaires, et qu'à tout prendre, ces productions n'étaient que des amplifications de collége. Le redoutable aristarque de l'époque, Fréron, prédit à l'auteur qu'avec beaucoup de travail il pourrait acquérir des qualités heureuses, mais point de génie. Il est vrai que La Harpe avait des griefs envers Fréron, qui ne lui pardonnait pas son admiration pour les philosophes, et la tendance qu'il manifestait déjà vers leurs doctrines.

Une œuvre plus considérable le plaça bientôt dans une sphère plus élevée : sa tragédie de *Warwick* eut un succès d'enthousiasme; il n'avait que vingt ans lorsqu'il la donna au théâtre. Voltaire, quoique exilé, régnait alors sur le monde littéraire. Le jeune auteur sentit le besoin de s'appuyer d'un tel patronage ; il lui dédia sa tragédie. Flatté de cette marque de déférence, le vieux philosophe se déclara dès-lors son protecteur, et l'engagea à faire le voyage de Ferney; distinction flatteuse dont La Harpe profita avec empressement. Il alla près du grand écrivain chercher des leçons de ce goût qu'on remarque dans ses ouvrages, et telle fut l'indulgente amitié du maître pour

l'élève, que celui-ci put tout risquer, et parvint à se faire pardonner même les torts du caractère. Le susceptible vieillard l'écoutait avec bonté, excusait ses témérités, s'amusait même de sa colère. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que La Harpe, qui se permettait le rôle de censeur envers Voltaire, ne pouvait souffrir la moindre critique sur ses ouvrages. Il lisait un jour à son maître quelques scènes d'une tragédie qui lui avaient coûté beaucoup de peine : « Petit, lui dit l'auteur de *Zaïre*, relisez-moi toute cette scène; peut-être ai-je mal entendu. » Le jeune poète ayant recommencé, Voltaire voulut lui faire quelques observations; La Harpe les repoussa, entra dans une violente colère, et porta l'irrévérence jusqu'à dire des injures à son protecteur. « Ah! petit est en colère, » dit Voltaire, en riant aux éclats. Heureusement on annonça le dîner, et bientôt il ne resta plus de traces de cette discussion.

Ces scènes se renouvelaient souvent, et la patience de Voltaire était inépuisable. L'élève résista un autre jour à une critique du maître énoncée fort doucement; la défense était moins douce que l'attaque. « N'en parlons plus, dit La Harpe d'un ton courroucé; cela restera sûrement. — Mon fils, reprenait Vol-

taire, vous me ferez mourir de chagrin si vous ne changez cette métaphore; » car, au fait, une métaphore était l'objet de tout ce bruit. L'orateur, en parlant du commerce, avait dit : *Ce grand arbre du commerce étendant au loin ses branches fécondes, etc.* Voltaire condamnait cette figure; il prétendait qu'un arbre, immobile de sa nature, ne pouvait pas servir d'emblème au commerce, toujours inséparable du mouvement. « Je gardais le silence, dit Chabanon, qui raconte cette anecdote; je gardais le silence durant ce long débat, où les tons mal assortis des deux contendans me causaient tant de surprise. Sommé plusieurs fois de déclarer mon sentiment, j'opinai en faveur de l'orateur. Les deux métaphores, dis-je alors, de *branches* et de *fruits* du commerce sont également reçues; dès-lors l'arbre est tout venu. — Hom! dit Voltaire, il y a bien quelque chose de vrai là-dedans; mais mon fils n'en jettera pas moins son arbre à bas. »

Nous croyons que Voltaire avait raison dans sa critique, et que la défense de Chabanon était plus spécieuse que juste. En effet, on dit les *racines d'un volcan*, et cette métaphore est également empruntée d'un arbre; on ne dira pas pour cela qu'un *volcan* est un

arbre. On a dit que le plaisir a des *fleurs* et des *épines;* dira-t-on que le plaisir est un *buisson?* L'analogie grammaticale ne suffit pas; il faut encore un goût juste et délicat dans l'emploi des métaphores.

C'était sans doute à la célébrité prématurée qu'il avait acquise par sa tragédie de *Warwick*, que La Harpe devait cette confiance en lui-même qui ne l'abandonnait jamais. Elle eût pu cependant être altérée par la chute successive de quatre de ses tragédies, celles de *Pharamond*, de *Timoléon*, de *Gustave* et des *Brames*. Ses censeurs, auxquels il répondait avec peu de mesure, avaient prédit qu'il ne surpasserait jamais son début, et cette prédiction ne fut que trop réalisée. Mais des triomphes académiques l'en dédommagèrent. Dans l'espace de dix ans, il remporta onze prix, dont neuf à l'Académie française, sans compter les *accessit*. De ces nombreux morceaux académiques, il n'est guère resté que quelques éloges, celui de Fénélon, celui de Racine et celui de La Fontaine.

L'aigreur de La Harpe dans sa polémique, sa suffisance, et l'amertume de sa critique, lui avaient fait de nombreux ennemis. On empoisonnait ses triomphes, on redoublait l'amertume de ses disgrâces. Ses échecs, sa

vanité, sa petite taille même, étaient l'objet de sarcasmes amers. Le nom de *Bébé* de la littérature, que lui avait donné Fréron, avait fait fortune dans le monde littéraire. Un adepte du parti anti-philosophique, Gilbert, le poursuivait de ses vers sanglans, et, faisant allusion à ses chutes nombreuses et à sa récente nomination à l'Académie, se plaisait à le représenter

Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tombant de chute en chute au trône académique.

Chaque jour voyait éclore quelques nouvelles épigrammes, qui durent souvent mettre en défaut sa philosophie.

Élevé à l'école de Voltaire, La Harpe ne pouvait rester indifférent aux réformes que les philosophes avaient appelées de tous leurs vœux, et qu'ils avaient signalées dans leurs écrits : il partagea l'enthousiasme général ; disons plus, il dépassa les bornes de la modération, et marcha de pair avec les plus furieux démagogues. On le vit professer en bonnet rouge ; et ce fut le front couvert de cet insigne révolutionnaire, qu'au moment où quelques scélérats massacraient dans les prisons de Paris[1], il lut, à l'ouverture du Lycée, dans une séance

publique, un hymne républicain devenu fameux, dont on a retenu les vers suivans :

La politique habile en complots odieux
A tendu dans les cours ses rets insidieux;
Elle a de toutes parts jeté le cri d'alarmes;
Et le lâche intérêt a partout cimenté
La ligue des tyrans contre l'humanité. . .
. . . .

Soldats, avancez et serrez;
Que la baïonnette homicide
Au devant de vos rangs, étincelante, avide,
Heurte les bataillons par le fer déchirés.
Le fer! amis! le fer! il presse le carnage,
C'est l'arme du Français, c'est l'arme du courage;
L'arme de la victoire, et l'arbitre du sort!
Le fer! il boit le sang! le sang nourrit la rage!
Et la rage donne la mort! . . .

Cependant il n'échappa point à la proscription; il fut jeté dans la prison du Luxembourg. Est-ce, comme on l'a dit, pour avoir frondé l'éloquence parlementaire de Robespierre, ou pour avoir blâmé dans *le Mercure* les actes du gouvernement? Quoi qu'il en soit, il entra dans cette prison, philosophe, incrédule, républicain, le bonnet rouge sur la tête; il en sortit pénitent et converti. Comment s'accom-

plit cette conversion miraculeuse? Les uns disent que l'éloquence douce et persuasive d'un évêque, son compagnon d'infortune, opéra ce prodige; selon d'autres, la vue des grilles de sa prison, la perspective de la mort et la lecture de l'*Imitation* touchèrent son cœur, et firent briller dans son âme une lumière soudaine. Il raconte lui-même qu'un jour, dans un but purement littéraire, il voulut connaître ce livre, et, en l'ouvrant, ses yeux s'arrêtèrent sur ces mots: « Me voici, mon fils, je viens à vous parce que vous m'avez invoqué. » Et, comme frappé d'une illumination subite, il s'attendrit, fit un retour sur lui-même, pleura, et fut converti. Dans la ferveur de ses nouveaux sentimens, il traduisit le Psautier, et plaça à la tête de cet ouvrage un discours remarquable sur l'*Esprit des livres saints et des prophètes*.

Au 9 thermidor, la chute de Robespierre fit luire des jours meilleurs; les prisons furent ouvertes et La Harpe recouvra sa liberté. Mais la religion, en touchant son cœur, avait manqué de pouvoir contre l'amertume de son esprit et la violence de son caractère. L'intolérance qu'il avait montrée dans sa carrière philosophique passa sans transition dans la profession de ses idées religieuses. La révolu-

tion, qu'il avait tant préconisée, devint surtout le sujet de ses diatribes : il enveloppa dans une proscription universelle et les philosophes qui l'avaient préparée, et les écrivains qui étaient sortis de ses orages, et les hommes qui avaient mêlé leur nom à ses fastes. Une brochure intitulée : *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire*, peut donner une idée de la modération de La Harpe devenu dévot.

Ses ennemis, qui doutaient de la sincérité de sa conversion, eurent beau jeu, quand, oubliant ses nouveaux principes, et cédant aux conseils d'un amour-propre sans bornes, il publia sa correspondance littéraire avec le grand-duc de Russie. Cette correspondance, écrite avant sa conversion, formait une étrange disparate avec les sentimens dont il ne cessait de se parer. L'injustice de ses critiques à l'égard des hommes de lettres ses rivaux et de Voltaire lui-même, sa persévérance à les déprécier pour se donner du relief, et surtout les nombreux sarcasmes contre la religion, font naître, il faut le dire, une fâcheuse opinion de son caractère, de son cœur, et de la sincérité de ses sentimens religieux. « Le croirait-on ? dit Chénier, dans son *Tableau de la littérature*, ce Voltaire à qui La Harpe devait

tant de respect et de tendresse, est loin d'être épargné dans l'impitoyable gazette. Ses dernières tragédies, si l'on en croit *le Censeur*, n'offrent pas une scène remarquable. On devrait lui dire, comme à l'archevêque de Grenade : Monseigneur, plus d'homélies. Il pourrait finir comme Jean Leclerc, qui, ne cessant d'écrire malgré la vieillesse, corrigeait tous les jours une épreuve qu'on jetait au feu dans son antichambre... Comment La Harpe a-t-il publié son étrange correspondance?... On voit, par son exemple, en quels égaremens le délire de l'amour-propre peut entraîner un homme de mérite et d'un mérite très-distingué, car on doit la justice à ceux mêmes qui furent constamment injustes. Si La Harpe se rendit malheureux en éprouvant le besoin de haïr, il faut le plaindre sans contester le talent dont il a fait preuve. Ses dédains affectés, ses jalousies réelles, s'oublieront avec les productions médiocres où il lui a plu d'en consigner le témoignage ; mais une foule de morceaux judicieux, dans les premiers volumes de son *Cours de Littérature*, quelques éloges d'hommes illustres morts depuis long-temps, d'estimables discours en vers, sa traduction du *Philoctète* de Sophocle, *Warwick*, et surtout le drame de *Mélanie*, tels sont les

ouvrages qui soutiendront sa réputation, malgré les nombreux efforts qu'il semble avoir faits pour la compromettre et même pour la détruire. »

Mais le scandale devait être complété, après sa mort, par l'avidité d'un spéculateur qui publia les derniers volumes de cet ouvrage, volumes où l'on trouve moins de talent et plus encore de passion, d'injustice, et de cette âpreté dénigrante qui troubla sa vie et n'ajouta rien à ses succès.

La Harpe, qui avait fait de l'opposition sous Robespierre et sous le Directoire, en fit encore sous le Consulat. Pour se soustraire à un arrêt d'exil qui avait été porté contre lui, il s'était retiré à Corbeil : ce fut là qu'il fut atteint de la maladie qui devait l'emporter. Il se fit conduire à Paris pour être plus à portée des secours dont il avait besoin; mais tout l'art des médecins ne put le sauver : il expira le 11 février 1803.

C'était un homme de petite taille, d'une figure mobile et assez régulière, mais d'un tempérament irascible et bilieux. Son caractère tranchant ne le quittait jamais; il le conservait dans les relations les plus amicales, discutant avec une âpreté de formes qui blessait plus souvent qu'elle ne portait la convic-

tion. Sa conversation, savante et caustique, était donc sans charmes : mais pour celui qui avait le courage de surmonter un premier mouvement de répulsion, cette conversation devenait variée, fertile en décisions judicieuses, en oracles littéraires. Saint-Lambert, ayant passé quelque temps avec lui à la campagne, disait : « En huit jours de conversation presque continuelle, il ne lui est échappé aucune erreur en matière de goût, ni un seul propos qui annonçât le désir de plaire à personne. »

Selon tous les biographes de La Harpe, sa vie privée ne fut point heureuse. A la médiocrité d'une fortune souvent précaire, se joignirent des chagrins domestiques. Sa première femme était fille d'un limonadier nommé Montmayeux. Les deux époux ne trouvèrent point le bonheur dans cette union, qui fut traversée par des peines sans cesse renaissantes, et qui se termina par une catastrophe : la malheureuse femme, excédée de sa cruelle situation, et cédant à un insupportable dégoût de la vie, se précipita dans un puits, à Saint-Germain-en-Laye. Une nouvelle union ne fut pas plus heureuse et fut suivie d'une prompte séparation : La Harpe devenu dévot n'en était pas devenu meilleur

mari. De deux enfans qu'il avait eus, aucun ne lui était resté.

Né à Paris, en 1739; mort en cette ville, en 1803.

LEBRUN

(PONCE-DENIS ÉCOUCHARD).

Il sut ravir la foudre à l'aigle pindarique.
(LEBRUN, *Ép. à André Chénier.*)

J.-B. ROUSSEAU n'était plus, et, long-temps avant sa mort, s'était terminée sa carrière poétique ; sa lyre était restée muette sur la terre étrangère ; le malheur avait glacé le génie du grand poète, et avec lui était descendu dans la tombe l'espoir d'entendre désormais des chants aussi purs et aussi harmonieux. Lebrun, jeune encore, essaya quelques accens, et ses préludes annoncèrent un successeur au génie qui venait de s'éteindre.

L'hôtel de Conti, sur l'emplacement duquel s'élève aujourd'hui l'hôtel de la Monnaie, fut le berceau de Lebrun ; là s'écoula son heureuse enfance. Il a consacré le souvenir de

ces lieux chers à son cœur, dans des vers charmans, qui peuvent ici trouver leur place :

Qu'un autre d'une âme insensée
Se vieillisse en plongeant ses yeux dans l'avenir!
Moi, je rajeunis ma pensée
Par les charmes du souvenir.

Dans l'asile de ma vieillesse (1),
Un sort heureux présente à mes regards contens
L'aspect des lieux où ma jeunesse
Vit éclore ses doux printemps.

Paisible nymphe de la Seine,
Que ton onde me plaît, que tes bords me sont chers!
Ton onde est pour moi l'Hippocrène,
Et tes bords me sont l'univers.

Tu sembles de mes destinées
Réunir à la fois et partager le cours :
Là coulaient mes jeunes années ;
Ici coulent mes derniers jours.

Que mon œil aime à reconnaître
La rive où se cachait mon timide berceau !
Mon âme qui semble y renaître
De plus loin brave le tombeau.

Ranimés par d'heureux prestiges,
D'un palais abattu, les marbres, les jardins,

(1) Le gouvernement avait accordé à l'auteur un logement au Louvre.

Se relèvent, fiers des vestiges
Qu'ont laissés mes pas enfantins.

Les voilà, ces jeunes Dryades
Qui jadis m'ombrageaient de leurs rameaux épars!
Ce jet lancé par les Naïades
Rafraîchit encor mes regards.

Parmi ces fleurs toujours écloses,
Errant dans les détours de ces dédales verts,
Mon souvenir cueille des roses
Et peuple ces bosquets déserts.

Que l'aurore m'y paraît belle!
Un nouveau jour me luit, plus riant et plus pur;
Et tout l'or dont il étincelle
M'enrichit le céleste azur.

J'y vais épier le phosphore
De l'astre des buissons dans leur sein dérobé (1);
Je m'y plais à nourrir encore
L'amant des feuilles de Thisbé (2).

Voisin des lieux de ma naissance (3),
Gymnase au vaste dôme, après soixante hivers,
Tes murs racontent mon enfance
A mes yeux dès qu'ils sont ouverts.

(1) Le ver luisant.
(2) Le ver-à-soie.
(3) Le collége des Quatre Nations, où Lebrun a fait ses études.

De ton airain la voix fidèle
Frappe des mêmes sons mon oreille et les airs;
Douze lustres comptés par elle
Rendent mes souvenirs plus chers.

Là, fuyant l'oisive paresse,
Le travail vint m'apprendre à goûter le plaisir,
Et des jeux la riante ivresse
Égayait mon heureux loisir.

Là, dans sa vitesse immobile,
Le buis semblait dormir agité par mon bras;
Là, je triplais le cercle agile
Du chanvre envolé sous mes pas.

Là, frêle émule de Dédale,
Un liége sous mes coups se plut à voltiger;
Là, dans une course rivale,
J'étais Achille, au pied léger.

Là j'élevais jusqu'à la nue
Ce long fantôme ailé qu'un fil dirige encor
A travers la route inconnue
Qu'Éole ouvre à son vague essor.

Là, ces colonnes, ces portiques,
M'ont vu, la fronde en main, Baléare nouveau,
Au-dessus de leurs fronts antiques
Atteindre le rapide oiseau.

Là, souvent une jeune audace,
Quand l'instinct belliqueux vint enflammer nos sens,

Préludait aux jeux de la Thrace
Par mille combats innocens.

Là, ma jeunesse indépendante
Puisa tes premiers feux, céleste liberté!
Rome, Athène, à mon âme ardente
Prêtaient leurs arts et leur fierté.

Qu'aux premiers accens de la gloire
Il palpita, ce cœur, impatient du prix!
Comme des nymphes de mémoire
Il devint pour jamais épris!

Ceint de triomphantes guirlandes,
Je crus franchir le Pinde et ses bords immortels;
De mes poétiques offrandes,
Muses, je parai vos autels!...

Ainsi, quand la vieillesse arrive,
Du long fleuve des ans je remonte le cours,
Et je retrouve sur la rive
L'âge des jeux et des amours.

A peine eut-il terminé ses études, qu'il fut nommé secrétaire des commandemens du prince de Conti.

Ainsi Lebrun eut de bonne heure cette aisance qui sauve du besoin, et cette indépendance qui nourrit la fierté du génie. Élevé près des grands, il cultiva dans leur société la fleur de l'urbanité française; mais en même temps il

ILLUSTRATIONS

LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

TOME II.

Quand les siècles ont passé sur la tombe d'un homme illustre, il doit être plus jugé que loué. Son véritable éloge est dans son histoire.

FONTANES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CASIMIR,
Rue de la Vieille-Monnaie, 12.


MARMONTEL.

[illegible]

[illegible] ...DOTIQUE

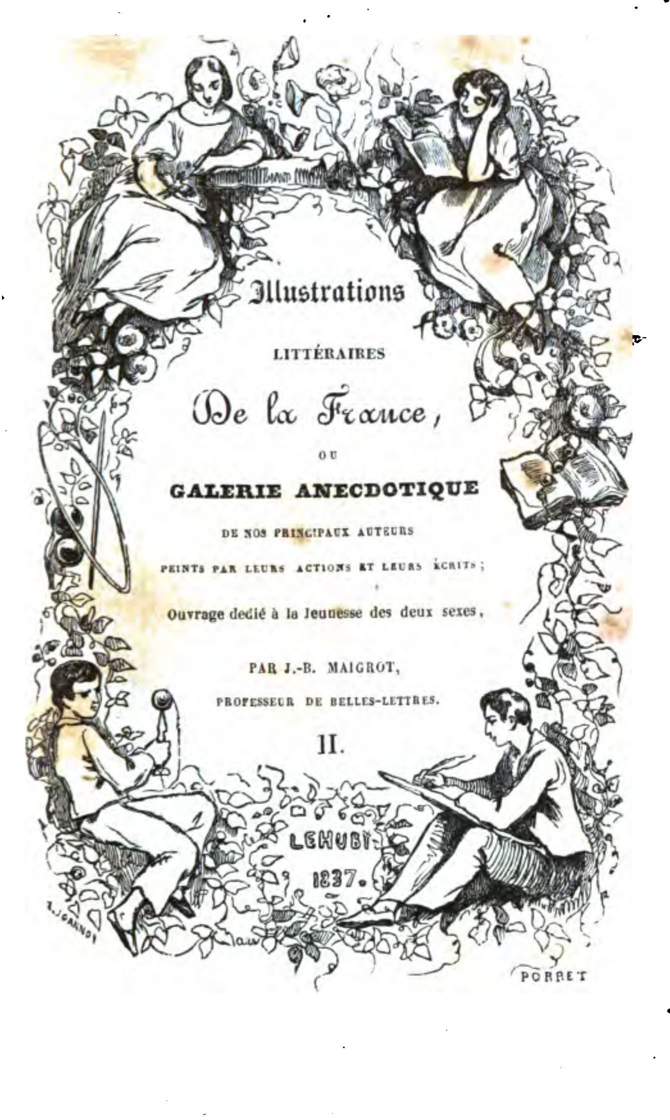
[illegible]

[illegible] deux sexes,

[illegible]

[illegible] LETTRES




Illustrations
LITTÉRAIRES
De la France,
OU
GALERIE ANECDOTIQUE
DE NOS PRINCIPAUX AUTEURS
PEINTS PAR LEURS ACTIONS ET LEURS ÉCRITS;
Ouvrage dedié à la Jeunesse des deux sexes,
PAR J.-B. MAIGROT,
PROFESSEUR DE BELLES-LETTRES.
II.
LEHUBY.
1837.
PORRET

ILLUSTRATIONS

LITTÉRAIRES

DE LA FRANCE.

LEGOUVÉ

(GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE).

Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète;
Il vit long-temps après que l'autre a disparu:
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.

(PIRON.)

Fils d'un avocat célèbre, Legouvé fut destiné au barreau; mais sa mobile et riante imagination ne sympathisant pas avec l'étude positive

et sèche de la jurisprudence, il abandonna le sanctuaire de Thémis pour celui des muses. Sans doute il ne perdit pas au change, et nous y avons gagné de très-remarquables ouvrages.

Le poème du *Mérite des femmes* a donné une sorte de popularité à son talent aimable. On accueillit avidement les tableaux du coloris le plus frais, la versification harmonieuse, le goût parfait de cette charmante production.

Considéré comme poète tragique, Legouvé n'est ni au premier, ni même au second rang. Ce qui lui manque, c'est le nerf, c'est la vigueur de conception; et cependant ce défaut, qui se représente généralement dans tous ses ouvrages, ne se retrouve point dans sa tragédie d'*Épicharis et Néron*. Le dénouement surtout est remarquable par une énergie qui n'était point dans le talent de l'auteur: l'agonie lente et douloureuse du tyran est éminemment dramatique, et le poète a su la terminer au moment où le spectateur commence en quelque sorte à plaindre l'odieux parricide.

Legouvé commença sa carrière dramatique par *la Mort d'Abel*. Cette pièce eut un grand succès; elle le méritait. Les poésies de Gessner étaient alors de mode; c'est à cette source que l'auteur puisa son sujet. Trois personnages agissant sur une pensée unique, iso-

lés, seuls habitans du monde, tel est le fond que choisit Legouvé : la mort de l'un d'eux, immolé par jalousie, voilà tout le nœud de sa pièce : et avec d'aussi faibles moyens, il a su créer les situations les plus attachantes, et suspendre l'intérêt durant toute la marche du poème.

Fabius, *Étéocle*, et *la Mort d'Henri IV* furent moins goûtés du public.

Les relations de Legouvé et de Talma les avaient liés intimement. Ils s'aimaient, ils s'estimaient, cela devait être ; une sorte de sympathie rapproche les hommes distingués, dans tous les genres. Le grand tragédien ayant eu occasion de parler à Napoléon de *la Mort d'Henri IV*, que Legouvé venait de terminer, l'empereur désira l'entendre : une audience fut accordée.

A l'heure indiquée, Legouvé se rendit au château accompagné de Talma, qui devait lire la pièce (1). Les princesses, sœurs de Napoléon, curieuses de voir et d'entendre l'auteur du *Mérite des femmes*, se présentèrent avec les dames qui les accompagnaient pour prendre place au salon ; mais l'empereur les éconduisit, en leur annonçant que c'était une réunion d'hommes, et qu'il n'y avait d'exception que

(1) M. Bouilly.

pour l'impératrice; et il ferma lui-même la porte à double tour, puis il ordonna à chacun de prendre place, et à Talma de commencer la lecture.

Celui-ci allait obéir, lorsque Napoléon s'aperçut que, par respect, Legouvé restait debout : il lui montra un siége; et comme le poète hésitait à s'asseoir : « Voulez-vous donc que je reste debout? » lui dit l'empereur, avec une brusque urbanité.

La lecture commence, et bientôt l'auditoire, électrisé par le talent du lecteur, s'identifie avec les sensations du poète; tous les cœurs sont émus; on plaint le bon roi; on s'afflige avec lui, quand il verse dans le sein de son ami ses chagrins domestiques, quand il lui dévoile les cruels déplaisirs que lui cause l'altière Médicis. Napoléon attendri porte alors sur Joséphine un regard plein de douceur, et ce regard semble dire qu'il n'a éprouvé d'elle que tendresse à toute épreuve et inaltérable bonté.

A mesure que l'action marche, les situations deviennent plus attachantes, et l'émotion plus profonde.

A la peinture de la fidèle et sainte amitié qui unit le monarque à son ministre, les regards de l'empereur se promènent autour de lui et semblent chercher le brave et féal Mon-

tebello. Mais quand, pressentant sa fin prochaine, Henri exprime ses craintes et dit mélancoliquement :

« Je tremble ; je ne sais quel noir pressentiment... »

Napoléon arrêta le lecteur et dit à Legouvé : « Cette expression ne me semble pas convenable. Un roi peut bien trembler, c'est un homme comme un autre ; mais il ne doit pas le dire... j'espère que vous changerez cette expression. »

Legouvé y substitua aussitôt celle-ci : *Je frémis, je ne sais, etc.*

Le dénouement arrive enfin : les pressentimens du bon prince se sont réalisés ; il est frappé du poignard dont les traîtres ont armé le fanatisme. Sully pleure le plus tendre ami et le meilleur des maîtres ; et cette douleur si vraie, si passionnée, trouve de la sympathie dans tous les cœurs ; Joséphine fond en larmes ; Napoléon s'est levé et se promène à grands pas, en répétant d'une voix altérée : « Le pauvre homme ! l'excellent homme !.... » Enfin Talma cessa de lire, et on l'écoutait encore...

« Vous avez bien fait, dit alors Napoléon à Legouvé, vous avez bien fait de dévoiler les auteurs de ce crime exécrable ; à chacun selon ses œuvres ; mais attendez-vous à de nom-

breuses contradictions; l'histoire n'affirme rien, et l'on vous critiquera sur vos assertions. Du reste, je vous prédis un beau succès. » Il lui parla ensuite de ses autres ouvrages et lui exprima le désir de lui donner une récompense, qui était justement méritée.

Legouvé remercia l'empereur et lui dit qu'il était assez récompensé, puisqu'il était honoré de sa bienveillance et du choix de l'Académie.

« Quoi! lui dit Napoléon, en attachant sur lui un regard scrutateur, ni honneurs, ni emplois?... Ah! vous êtes véritablement un homme de lettres. »

Dès le jour même, l'ordre fut donné de jouer cette tragédie.

La prédiction de Napoléon se vérifia : la pièce fut vivement critiquée et les traits portèrent particulièrement sur les témérités historiques qu'il avait signalées.

Il y avait cependant encore un autre reproche à faire à l'auteur; c'était d'avoir dénaturé le caractère d'Henri IV, en lui prêtant un langage et une physionomie constamment tragiques. On sait si le Béarnais était larmoyant!

Une aménité pleine de charme, une douce mélancolie, une raison aimable formaient le caractère de Legouvé, et ce caractère lui fit de nombreux amis.

Il jouissait de sa gloire, de sa fortune et des douceurs de l'amitié, lorsqu'un accident funeste l'arrêta au milieu de sa carrière. Une chute, qui donna au cerveau une commotion terrible, altéra ses facultés intellectuelles : il languit encore quelques années, dans un état voisin de la démence, et mourut à l'âge de 49 ans.

Né à Paris, en 1769 ; mort, en 1813.

LEMIÈRE

(ANTOINE-MARIN).

Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel !
Que de fois l'indigence, au fond de votre asile,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encor, humbles dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil.

(CASIMIR DELAVIGNE.)

LEMIÈRE est généralement regardé comme un poète dur, incorrect et prosaïque. Cette opinion est fondée à certains égards ; mais ce qui est incontestable, c'est que la plupart de ses détracteurs ne se sont pas donné la peine de le lire ; ils le jugent sur la foi de La Harpe, qui se plut à rabaisser tous ses contemporains, et dont le destin fut de haïr et d'être haï, ou sur celle de quelques autres critiques qui n'ont pas donné de meilleure garantie d'impartialité.

Il est tels passages que nous pourrions citer, dont la riche et gracieuse harmonie n'a pas toujours été le partage de ceux qui ont prononcé sur lui des arrêts aussi sévères. Le succès de la *Veuve du Malabar*, de *Guillaume Tell* et d'*Hypermnestre*, répond suffisamment aux épigrammes dont on le harcela sans relâche.

Au reste, ses adversaires avaient beau jeu; ils pouvaient attaquer impunément un homme inoffensif qui jamais ne leur riposta. Ce n'était point qu'il fût insensible aux critiques; mais son caractère doux et bienveillant l'empêcha toujours de descendre dans cette lice où les méchans sont les plus forts. « Que M. de La Harpe, disait-il ingénument, garde sa correction et son élégance, et qu'il me laisse ma verve. » C'était là toute sa réponse aux satires toujours passionnées, et par conséquent toujours injustes, de cet Aristarque.

Lemière fut long-temps malheureux. Né sans fortune, il lui fallut de prodigieux efforts pour arriver au point où il s'est élevé. Car ce ne furent ni les coteries, ni les prôneurs, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie; il dut tout à lui-même.

Son père, ruiné par le système de Law, avait employé les débris de sa fortune à lui donner de l'éducation; mais le chagrin avança

le terme de ses jours, et telle fut alors la détresse du pauvre Lemière, tel fut son dénûment, que pour subsister, il fut obligé de remplir les fonctions de sacristain dans une église de Paris. Cet emploi lui rapportait tout juste de quoi ne pas mourir de faim. Le désir de soulager sa mère lui suggéra une industrie d'une espèce nouvelle.

Il avait lu avec fruit l'Écriture sainte et les Pères de l'Église : il se mit alors à composer des sermons qu'il vendait aux jeunes ecclésiastiques trop paresseux ou trop ignorans pour les composer eux-mêmes. L'un d'eux, l'abbé ***, ayant reçu dés complimens sur un discours qui avait été fort goûté de son auditoire, eut la générosité d'avouer qu'il n'était pas de lui, et d'en rapporter la gloire à son véritable auteur. Cette aventure donna au pauvre sacristain une sorte de relief, et dès ce moment il sortit de son obscurité.

Quelques couronnes académiques vinrent bientôt après augmenter sa réputation naissante; des personnages distingués se déclarèrent ses Mécènes, entre autres l'opulent fermier-général Dupin, qui lui fit une pension suffisante pour le mettre à l'abri du besoin. Dégagé de l'èmbarras de pourvoir à sa subsistance, il put dès-lors se livrer sans obstacle à son goût

pour l'étude, et ambitionner d'autres succès.

Il travaillait depuis quelque temps à sa tragédie d'*Hypermnestre;* cet ouvrage, sur lequel il fondait de belles espérances, fut enfin achevé et présenté au Théâtre-Français. Mais, hélas! un cruel désappointement attendait l'auteur; les comédiens refusèrent la pièce d'une voix unanime.

Il était désespéré; cependant il ne se tint pas pour battu; il en appela de leur jugement, et, par l'entremise de M. de Châteaubrun, secrétaire du duc d'Orléans, il intéressa ce prince en sa faveur. Celui-ci fit prier la *compagnie* de vouloir bien accorder une seconde lecture, attendu qu'il était possible qu'on se fût trompé. Cette invitation était un ordre; on n'osa désobéir, et il fut décidé qu'on s'assemblerait de nouveau.

Lemière, qui voyait renaître ses espérances, se rendit au comité; et déjà il s'apprêtait à relire son manuscrit, lorsque l'un des comédiens prenant la parole: « Monsieur, lui dit-il, cette lecture serait inutile; dès qu'on nous force à violer nos réglemens sur un point, nous pouvons transiger sur tous les autres. Votre pièce est reçue; vous pouvez distribuer vos rôles; aucun de nous ne refusera celui que vous lui désignerez. » Lemière fut étourdi de

cette harangue; il ne vit pas d'abord ce qu'elle avait d'ironiquement perfide; mais usant du privilége qui lui était accordé, il choisit les meilleurs acteurs. Tous acceptèrent sans réclamation, se promettant bien de se dédommager de la contrainte aux dépens du pauvre auteur.

Il n'est pas besoin de dire qu'ils jouèrent à leur corps défendant. Cependant, malgré la négligence qu'ils apportèrent à s'acquitter de leurs rôles, le premier acte fut vivement applaudi; le second obtint encore plus de succès. Alors Lekain, qui était en scène avec mademoiselle Clairon, cédant à un mouvement de générosité, lui dit pendant qu'elle débitait une tirade : « Mais il réussit, ce jeune homme; jouons-le de bonne foi. » Déterminée par ces paroles de son camarade, l'actrice se livra sans contrainte à toute la chaleur d'âme qui était un des caractères de son beau talent : les acteurs qui remplissaient les rôles secondaires suivirent cet exemple, et dès ce moment le succès de la pièce fut assuré.

A tout autre qu'à Lemière ces difficultés eussent paru insurmontables, car les arrêts d'un tribunal tragi-comique sont ordinairement sans appel. C'est donc en luttant avec opiniâtreté contre les obstacles que lui opposa

l'ineptie qu'il obtint le triomphe tant désiré. Cette persévérance, qui était dans son caractère, bien plus encore que ses talens, le conduisit constamment vers le but qu'il se proposait; elle lui aplanit surtout les avenues du théâtre, qui sont toujours d'un si difficile accès pour les débutans dans la carrière dramatique.

Térée, qui succéda à *Hypermnestre*, eut un sort moins heureux. Cette tragédie tomba, et sa chute fut méritée. La raison et le goût firent justice du tissu d'horreurs qui en sont les élémens. C'est, sans contredit, le plus faible des ouvrages de Lemière.

Mais bientôt il prit sa revanche dans *Idoménée*, et lutta avantageusement contre Crébillon, qui débuta au théâtre par le même sujet.

Artaxerce et *Guillaume Tell* ajoutèrent à la réputation de Lemière; mais il se surpassa dans *la Veuve du Malabar*. Trente représentations consécutives en attestent le brillant succès. La Harpe, qui eut souvent deux poids et deux mesures, porta sur cette pièce deux jugemens différens. Le compte qu'il en rendit dans *le Mercure de France* fut d'abord favorable : *elle renfermait*, selon lui, des *beautés du premier ordre*. Plus tard, dans son *Cours de littérature*, il affirme que c'est

une très-mauvaise pièce en tout point ; mais comme il fallait bien donner un motif du succès qu'elle obtint, il l'attribue au magnifique spectacle que présentait la veuve montant sur un bûcher flambant, et au jeu d'un bel acteur (Larive) l'enlevant, avec des bras d'Hercule, du milieu des flammes qui allaient la dévorer. « Tout Paris voulut voir, dit-il, ce merveilleux enlèvement, et la pièce eut trente représentations. »

Il est évident que, dans ce jugement, La Harpe obéit à l'envie et au désir de rabaisser un de ses contemporains ; triste passion dont son caractère lui avait fait une malheureuse habitude !

Au reste, il y eut compensation pour l'auteur : ses partisans enthousiastes donnèrent à son œuvre des éloges passionnés. On sera plus juste en convenant qu'elle ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Ses deux dernières tragédies, *Barnevelt* et *Céramis*, n'eurent aucun succès. Celle-ci ne fut même jamais imprimée.

Lemière ne s'est pas borné à travailler pour le théâtre ; nous avons encore de lui deux poèmes, l'un sur *la Peinture*, l'autre intitulé *les Fastes*.

Le style de ce dernier a donné lieu aux critiques les plus amères. C'est dans ce poème qu'on a signalé ces vers durs et bizarres qui, selon Lebrun, faisaient dans la bouche l'effet des cailloux que mâchait Démosthène; c'est pour les caractériser que Fréron inventa l'épithète de *rocailleux*. Et cependant, c'est dans cet ouvrage qu'on lit ces vers gracieux :

Mais de Diane au ciel l'astre vient de paraître;
Qu'il luit paisiblement sur ce séjour champêtre!
Éloigne tes pavots, Morphée, et laisse-moi
Contempler ce bel astre aussi calme que toi,
Cette voûte des cieux mélancolique et pure,
Ce demi-jour si doux, levé sur la nature,
Ces sphères qui, roulant dans l'espace des cieux,
Semblent y ralentir leur cours silencieux.
Du disque de Phœbé la lumière argentée
En rayons tremblotans sous ces eaux répétée,
Ou qui jette en ces bois, à travers les rameaux,
Une clarté douteuse et des jours inégaux;
Des différens objets la couleur affaiblie;
Tout repose la vue et l'âme recueillie.
Reine des nuits, l'amant devant toi vient rêver,
Le sage réfléchir, le savant observer;
Il tarde au voyageur, dans une nuit obscure,
Que ton pâle flambeau se lève et le rassure :
Le ciel d'où tu me luis est le sacré vallon,
Et je sens que Diane est la sœur d'Apollon.

Enfin Lemière a laissé des poésies fugitives

dans lesquelles on trouve, comme dans tous ses ouvrages, de l'esprit, de la pensée, des tours neufs, des vers et des passages heureux.

Lemière n'était pas, à beaucoup près, l'enfant gâté de la nature : il était de petite taille ; sa figure était sans agrément, et ses cheveux avaient blanchi avant le temps. Il devait ce signe précoce de la vieillesse à une aventure terrible qu'il raconta plus d'une fois à ses amis, et toujours avec une vive émotion.

Il voyageait à la suite d'un ambassadeur qui se rendait à une cour d'Allemagne. La nuit surprit les voyageurs au milieu d'une forêt, et une sorte d'hôtellerie isolée fut le seul gîte qui pût les abriter contre des flots de pluie qui les inondaient depuis le matin ; mais tel était le délabrement et la pauvreté de cette masure, qui pouvait à bon droit passer pour un repaire de voleurs, que l'ambassadeur seul eut une chambre et un lit : quant aux autres, qui n'étaient pas des ambassadeurs, ils s'arrangèrent comme ils purent d'une chaise ou d'un banc pour attendre le jour.

Lemière, qui était excédé de fatigue, se voyait avec désespoir obligé de se contenter d'une couche aussi dure. Dans sa détresse, il témoigna qu'il donnerait volontiers une pièce d'or pour avoir un lit. Ces paroles furent re-

cueillies par un vieux domestique qui vint le trouver secrètement et lui promit un lit, moyennant la récompense annoncée. Le voyageur accepta avec empressement cette proposition et suivit le domestique, qui le conduisit dans une sorte de pavillon séparé du corps-de-logis, et le fit entrer dans un galetas où se trouvait le lit tant désiré; puis il quitta son hôte et ferma la porte.

Lemière, resté seul dans cette chambre, qui n'était éclairée que par les pâles rayons de la lune, se dispose aussitôt à se coucher. Mais le lit lui semble mal fait; il veut y remédier, et pour cela il glisse son bras sous les matelas... Horreur! il sent une main glacée... Tout son sang a reflué vers son cœur; il est près de s'évanouir; mais son courage un instant en défaut se ranime; peut-être il s'est trompé; il faut qu'il s'en assure; il recommence l'épreuve... Cette fois il n'en peut plus douter; c'est un cadavre! un cadavre dans ce lieu! caché sous des matelas! Pourquoi? Quelle main l'a frappé? Celle d'un assassin, sans doute. Une sueur froide inonde son front; il veut fuir cet affreux repaire, il s'élance vers la porte... elle est fermée en dehors! Il court à la fenêtre, elle est grillée! Il est donc victime d'un infâme guet-apens! et il est sans

armes !... Grand Dieu ! ce n'est point une illusion ; des voix se font entendre ; on parle bas dans une pièce voisine, dont il n'est séparé que par une mince cloison. Ah ! plus de doute, les assassins sont là ; ils se concertent sur la manière de frapper leur victime ; sa dernière heure est arrivée.

Il se recommande au Ciel, s'efforce, mais en vain, de rappeler son courage, et attend le moment fatal dans les angoisses du désespoir.

Cependant plusieurs heures, plusieurs siècles se sont écoulés, et personne n'a paru : seulement les mêmes voix se font toujours entendre. Le malheureux prisonnier est si persuadé qu'il va mourir, qu'il accuse la lenteur qui prolonge son agonie.

Mais enfin les premiers rayons de l'aurore ont pénétré dans son réduit, et un peu d'espoir s'est glissé dans son âme.

Bientôt du mouvement se fait entendre au bas du donjon ; ce sont ses compagnons de voyage qui se disposent à se remettre en route. Alors il essaie de faire connaître sa situation ; il appelle à son secours...

La porte s'ouvre enfin, et le pauvre captif, pâle et abattu, sort de son horrible prison. Oh ! quelle joie pure inonde son âme quand il revoit la lumière ! Le poids affreux qui com-

primait son cœur est tombé ! il est libre ! il est au milieu de ses compagnons ! il recommence la vie.

Cependant les chevaux sont attelés ; on se place dans les voitures et l'on part.

C'est quand on est sorti du bois, et que le jour éclaire suffisamment les objets, que l'on s'aperçoit de la métamorphose qu'a subie la chevelure de Lemière. Interrogé, il raconte sa terrible aventure, et son récit fait partager à ses auditeurs l'effroi qu'il a éprouvé. On estime qu'il n'a échappé que par miracle au poignard des assassins.

A l'instigation de l'ambassadeur, Lemière fait sa déclaration devant les magistrats de la ville voisine. On arrête l'aubergiste et ses domestiques ; le procès est instruit, et les débats mettent au grand jour l'effrayant mystère : le cadavre de la victime si méchamment assassinée, c'était celui d'un juif, mort dans la matinée, d'une fluxion de poitrine ; les assassins qui complotaient à voix basse, c'étaient les compagnons du défunt qui, selon l'usage israélite, veillaient et priaient dans une pièce voisine.

Le vieux domestique, tenté par l'appât d'une pièce d'or, avait imaginé de procurer au voyageur le lit occupé par le mort ; et, embarrassé du cadavre, il n'avait rien trouvé de mieux

que de le pousser dans la ruelle du lit et de le couvrir de matelas, mais assez maladroitement pour qu'une main du défunt se trouvât encore à portée de celle de Lemière.

Inutile d'ajouter que les prétendus coupables furent acquittés; mais la neige des cheveux du malheureux poète resta comme un monument des angoisses qu'il éprouva pendant cette nuit terrible.

Lemière avait la conscience de son talent, qu'il s'exagérait sans doute, mais qui n'en était pas moins réel. Rien de plus plaisant que les preuves qu'il donnait sans cesse de la bonne opinion qu'il avait de lui-même. Toutefois sa vanité était si naïve, si ingénue, qu'elle n'était qu'amusante; on la lui pardonnait sans peine, parce qu'on ne voyait point, dans les éloges qu'il se donnait avec bonhomie, l'orgueil qui blesse, et le désir de s'élever au détriment de ses rivaux.

On raconte qu'un jour, se croyant seul dans la bibliothèque d'un de ses amis, il apostropha ainsi un buste de Voltaire : « Ah! coquin, que tu voudrais bien avoir fait ma *Veuve!* »

A la première représentation de *Céramis*, impatienté des marques d'improbation que donnait le parterre, il répétait avec humeur : « Parbleu! ne croient-ils pas qu'on leur don-

nera tous les jours des *Veuves du Malabar?»*

Écouchard-Lebrun a consigné, dans l'épigramme suivante, un des mots plaisamment vaniteux de Lemière :

J'aime Lemière et son orgueil naïf :
Bien franchement le bonhomme s'estime.
Plus dur parfois que Ronsard et Baïf,
Du moins il pense, et fit un vers sublime (1).
Onc cet orgueil ne fut déconcerté.
Un jour, donnant tragique nouveauté,
Notre homme voit que le public n'abonde ;
Il sort, revient, et, d'un ton rassuré :
« J'ai vu, dit-il, entrer beaucoup de monde ;
« Je ne sais pas où diable il s'est fourré. »

Lemière ne fut reçu que très-tard à l'Académie française. Ennemi de toute intrigue,

(1) Voici ce vers dont Lemière était si fier, qu'il citait à tout propos, et qu'il appelait, par excellence, le vers du siècle :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Chamfort a ridiculisé cette prétention, dans cette épigramme, en style de Lemière :

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc ;
Un grand et rare auteur a passé la noire onde.
Ravi d'avoir, avant, tiré de son estoc
Ce vers, le vers du siècle et qu'on claque à la ronde :
« Le trident de Neptune est le sceptre du monde. »

étranger à tous les partis, sans prôneurs, sans protecteurs, il ne voulut devoir et ne dut réellement son admission qu'à lui-même. En le choisissant, l'Académie ne fit que déférer au vœu du public, qui plusieurs fois l'avait désigné comme le plus digne. C'est un témoignage que lui rendit solennellement le directeur, le jour de sa réception, et que La Harpe a consigné dans sa correspondance littéraire.

Tant que sa mère vécut, il l'entoura de soins et lui témoigna la plus vive tendresse; la rendre heureuse était le but de tous ses efforts. Quand il l'eut perdue, le besoin de se rattacher à quelque chose, de n'être pas seul dans le monde, lui fit contracter des nœuds tardifs à la vérité, mais qui n'en furent pas moins agréables. Une épouse bonne et jolie, dont il sut se faire aimer malgré la disproportion d'âge, vint semer de fleurs la fin de sa carrière. Il l'appelait *son ange :* « Je passe, disait-il, de temps en temps ma main sur ses épaules, pour savoir s'il ne lui viendrait pas des plumes. »

Les premiers excès de la révolution firent sur lui une impression profonde. Ami de l'ordre et de la paix, il ne put voir sans une vive affliction les malheurs de sa patrie : sa lyre

resta muette. Quand on lui demandait s'il ne s'occupait pas de quelque nouvelle tragédie: « Hélas! répondait-il tristement, à quoi bon faire des tragédies? elles courent les rues. »

Dans les derniers temps de sa vie, il s'était retiré à Saint-Germain-en-Laye. C'est là qu'il mourut dans sa soixantième année.

Né à Paris, en 1733; mort à Saint-Germain, en 1793.

LESAGE

(ALAIN-RENÉ).

Sous le fardeau d'une gêne importune,
Souvent, hélas! il gémit abattu :
S'il ne fut pas aimé de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

(ANONYME.)

C'EST quand on voit des hommes tels que Lesage gémir sous le poids de l'infortune, qu'on se demande à quoi sert le génie pour le bonheur. Le cœur n'est-il pas serré quand on apprend que, pour dîner, l'auteur de *Gil Blas* fut obligé de faire une préface à son libraire? Avec un esprit transcendant, il vécut et mourut pauvre. Mais en luttant contre son mauvais destin, il sentait l'injustice de la fortune envers lui, et c'est dans un mouvement de joyeuse indignation qu'il prit la plume et traça d'une manière ineffaçable, dans son *Turcaret,* les ridicules, l'ineptie fastueuse et la morgue des financiers de son temps.

Il éprouva de nombreux obstacles pour faire jouer ce chef-d'œuvre ; les turcarets de la haute et de la basse finance, qui s'étaient coalisés, étaient parvenus à en empêcher la représentation ; et force avait été au pauvre auteur de remettre sa pièce dans son portefeuille. Cependant, cette affaire avait fait grand bruit ; la duchesse de Bouillon, qui tenait chez elle un bureau d'esprit, désira voir la pièce : elle en demanda une lecture à l'auteur et lui fit offrir sa protection contre la cabale. Le Sage accepta avec empressement, et alla s'assurer du jour et de l'heure pour la séance qu'on lui accordait.

Mais malheureusement un obstacle qu'il n'avait pas prévu l'empêcha d'être exact au rendez-vous ; un procès important pour lui avait été jugé le matin même, et il venait de le perdre. Il raconta son échec et se confondit en excuses. On les reçut avec hauteur ; on lui dit qu'aucune raison ne pouvait justifier l'indécence de se faire attendre si long-temps... Le Sage interrompit cette leçon pleine d'aigreur, et avec un ton de dignité qui prenait sa source dans l'élévation de son âme : « Madame, dit-il à la princesse, je vous ai fait perdre une heure, je veux vous la faire regagner ; car je n'aurai point l'honneur de vous lire ma pièce. » Puis il fit une profonde révérence et se re-

tira. On courut après lui; ce fut en vain : il persista dans son refus.

Inutile de dire que la protection offerte ne fut point accordée ; il s'en passa : le génie, par ses seules ressources, vainquit la cabale, et les *loups-cerviers* de l'époque allèrent rire d'eux-mêmes au théâtre Français.

Le petit acte spirituel de *Crispin rival de son maître* suivit de près *Turcaret*. Mais n'eût-il fait ni l'une ni l'autre de ces deux pièces, Le Sage pourrait encore passer pour un véritable poète dramatique. N'est-ce point, en effet, un drame, que ce roman si vrai et si original de *Gil Blas ?* Molière, on peut le croire, n'eût point dédaigné d'emprunter quelques scènes à ce grand peintre de la vie humaine.

Le Sage trouva le type de ses romans chez les Espagnols; mais il a singulièrement surpassé ses modèles, par la simplicité spirituelle du langage, le ton comique, la gaîté et la vérité de l'observation. *Guzman d'Alfarache, le Bachelier de Salamanque* et *le Diable boiteux* sont des productions secondaires, mais cependant dignes encore de l'auteur de *Gil Blas*.

Le Sage fut l'un des fondateurs de l'opéra-comique; il a composé pour ce théâtre un grand nombre de pièces, auxquelles il a dédaigné de

plus souvent d'attacher son nom. Ces vaudevilles, faits à la hâte, lui étaient arrachés par la pauvreté. Il faut pouvoir imaginer tous les ennuis, tous les dégoûts qu'éprouva ce grand écrivain, pour lui pardonner les extravagances et les *lazzis* qu'il fut obligé d'accumuler pour faire sourire le public le plus vulgaire. Au reste *Gil Blas* et *Turcaret* donnent la mesure de ce que Le Sage pouvait produire, lorsqu'il lui était permis de se livrer à son génie.

Ce théâtre, qui lui dut une grande partie de sa prospérité, fut enfin démoli pour faire place à un marché. Le Père Porée ayant été chargé de faire une inscription pour ce monument public, composa ce distique :

Quàm benè Mercurius merces nunc vendit opimas,
Momus ubi fatuos vendidit antè sales (1)

Le Sage, piqué du *fatuos sales*, s'en vengea dans son *Diable boiteux*, en se moquant des pièces que les jésuites faisaient jouer par leurs élèves; ridicules *imbroglio*, où l'on voyait danser les *prétérits* et les *supins*, dans la défaite du *solécisme*.

(1) Que Mercure est le bienvenu avec ses succulentes denrées, dans ce lieu où naguère Momus débitait ses sots et fades quolibets !

L'auteur de *Gil Blas* est peut-être le premier sourd que l'on ait vu gai et d'humeur égale. Mais cette gaîté avait quelque chose de caustique ; il semblait se réjouir de son infirmité. Il ne pouvait entendre qu'à l'aide d'un cornet : « Voilà mon bienfaiteur, disait-il à un ami, en tirant ce cornet de sa poche : je vais dans une maison ; j'y trouve des visages nouveaux ; j'espère qu'il s'y rencontrera quelques hommes d'esprit ; je fais usage de mon cher cornet ; je vois que ce ne sont que des sots ; aussitôt je le remets dans ma poche en disant : Je te défie de m'ennuyer. »

Né à Ruiz, en Bretagne, en 1677 ; mort à Boulogne-sur-Mer, en 1747.

MALHERBE

(FRANÇOIS DE).

. . . Malherbe vint, et, le premier en France,
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir.
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses lois; et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.

(BOILEAU.)

HENRI IV demandait un jour au cardinal du Perron s'il ne faisait plus de vers. « Non, sire, répondit-il, personne ne doit plus s'en mêler après Malherbe. » Cet hommage était dû à l'écrivain qui le premier donna à la langue poétique de la France la noblesse et la di-

gnité, la force et la grâce. Avant lui, Ronsard, qui avait eu l'ambition d'être le Pindare et l'Horace français, s'était efforcé de revêtir la poésie lyrique d'une sorte d'éclat; mais le goût lui avait manqué; il avait pris l'emphase et le néologisme pour la noblesse et la grandeur. Il avait trouvé que la langue française manquait de couleur et de force, et, pour lui en donner, il chargea sa diction de plates épithètes; il se crut nouveau lorsqu'il n'était que bizarre; il crut peindre, lorsqu'il ne faisait que charger ridiculement: aussi,

. . . Sa muse, en français, parlant grec et latin,
Vit dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Malherbe, dans sa jeunesse, avait porté les armes. Il vivait dans un temps ou il n'était guère possible à un homme d'une naissance distinguée de rester neutre; car alors les guerres civiles déchiraient la France: il fut ardent ligueur, et se distingua dans plusieurs circonstances par une rare intrépidité. Mais lorsque le bon roi eut conquis sa couronne, Malherbe posa les armes, prit sa lyre, et chanta celui qu'il avait combattu.

Déjà sa réputation avait franchi la limite de sa province, et l'avait devancé dans la capitale, quand il vint l'habiter. Il fut bientôt le coryphée de la littérature, l'astre autour duquel vinrent circuler d'autres astres, pour s'éclairer de ses rayons. Mais cet homme, qui aurait pu faire les délices de la cour et de la ville, éloignait de lui ses admirateurs par la rudesse de ses manières et l'âpreté de son caractère. Épris d'une correction idéale, qu'il ambitionnait, il était si inexorable pour les autres et pour lui-même, que ses amis l'avaient surnommé *le tyran des syllabes*. Il parlait peu, mais chaque mot portait coup, et souvent ce mot était une dureté.

Un homme de qualité ayant apporté à Malherbe des vers que des considérations particulières l'avaient engagé à composer, le pria de lui en dire son sentiment. Malherbe les prit, les lut, et lui demanda s'il avait été condamné à faire ces vers ou à être pendu.

Au reste, personne n'était à l'abri de ses duretés et de ses sarcasmes. Il se trouvait un jour à la table d'un grand seigneur, et tous les convives l'avaient comblé de marques d'estime et de déférence. Au sortir de table, chacun se disposa à suivre l'archevêque de Rouen à l'église où il allait prêcher; Malherbe resta.

Le prélat, qui tenait beaucoup à l'approbation du grand poète, lui demanda s'il ne viendrait point aussi l'entendre. « Je vous prie, monseigneur, de m'en dispenser, lui répondit Malherbe ; je dormirai aussi bien ici. »

Mais cette violence et cette bizarrerie, qui rendaient sa société désagréable, lui étaient pardonnées facilement en faveur de son mérite. Il venait de lire à Racan une de ses odes, et il le pria de lui en dire son avis. Celui-ci s'en excusa, parce que, dans la récitation, il avait mangé la moitié des vers. Malherbe, à ces mots, entre en fureur et lui répond : « Ils sont à moi, puisque je les ai faits ; si vous me fâchez, je les mangerai tous. » Racan n'accueillit cette boutade que par un sourire.

Une chose remarquable, c'est que plusieurs de nos grands écrivains, avant de lancer dans le public les productions qui devaient exciter l'admiration de leurs contemporains et des siècles futurs, recherchaient des suffrages moins nobles, moins glorieux sans doute, mais tout aussi flatteurs, parce que la nature seule en faisait tous les frais. Il semblait que leur génie, se défiant de lui-même, eût besoin de se rassurer par l'approbation de quelques intelligences saines, et encore dans toute leur pureté et leur simplicité primitive. Ils ne dé-

daignaient pas de consulter de simples servantes, et les noms de la bonne *Laforest* et de *Baba* sont passés à la postérité avec ceux de Molière et de l'auteur de *Zaïre:* L'histoire n'a pas conservé le nom de la servante de Malherbe; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la consultait sur ses ouvrages. Quand il avait terminé une ode, il la lui lisait et jugeait du mérite de cette production par l'effet qu'elle produisait sur l'esprit de cette femme dénuée de toute instruction, mais dans laquelle il avait remarqué du bon sens et de l'esprit naturel. Si cette lecture la laissait froide et impassible, il n'hésitait pas à recommencer ou à modifier son œuvre, jusqu'à ce qu'enfin elle eût obtenu le degré de perfection qu'il désirait.

Il était mal logé, et son ameublement était en harmonie avec son appartement. Six chaises de paille étaient tout ce qu'il pouvait offrir aux nombreux visiteurs qui affluaient chez lui. Quand elles étaient toutes occupées, il fermait la porte en dedans, et criait à ceux qui frappaient au dehors: « Attendez, il n'y a plus de chaises. »

Il avait une manière toute particulière de corriger son valet. Il lui donnait dix sous par jour pour sa nourriture, ce qui était suffisant en ce temps-là, puis vingt écus de gages par an.

Quand il n'en était pas content, il lui disait : « Mon ami, quand on offense son maître, on offense Dieu ; et quand on offense Dieu, il faut obtenir l'absolution de son péché, jeûner et faire l'aumône : c'est pourquoi je vous retiendrai cinq sous de votre dépense, que je donnerai aux pauvres, à votre intention. » Ses ennemis prétendaient qu'il n'en faisait rien, et l'accusaient d'avarice. Il est vrai qu'il eut constamment à débattre des questions d'intérêt avec sa famille, et le droit n'était pas toujours de son côté. Un de ses amis lui ayant fait la remarque qu'il avait toujours quelques procès contre son frère : « Contre qui voulez-vous donc que j'en aie ? lui dit-il brusquement ; contre les Turcs et les Moscovites, avec lesquels je n'ai rien à partager ? » L'épitaphe qu'il fit pour son frère est restée comme un témoignage de la plus froide insensibilité, et de l'oubli de tous les sentimens de la nature.

Les dernières années de ce grand poète furent remplies d'amertume. Il perdit son fils, qui fut tué en duel par un gentilhomme nommé de Piles. Dans sa douleur, il voulut le venger, et se battre contre le meurtrier. Ses amis s'efforcèrent de l'en empêcher, en lui faisant remarquer qu'il y aurait folie à se battre, à l'âge de soixante-dix ans, contre un homme qui

n'en avait pas vingt-cinq. « Eh bien! répondit-il, c'est précisément à cause de cela que je veux me battre; ne voyez-vous pas que je ne hasarde qu'un denier contre une pistole? »

Il n'est malheureusement guère possible de révoquer en doute son indifférence pour la religion. Au moment de sa mort, on eut beaucoup de peine à le déterminer à appeler le secours d'un prêtre; il fallut tout l'ascendant qu'Ivrande, son élève, avait pris sur l'esprit de ce vieillard, pour l'amener à cet acte religieux. Il lui représenta qu'ayant fait profession de vivre comme les autres hommes, il fallait mourir comme eux. « Vous avez raison, » dit Malherbe; et il fit venir un vicaire de sa paroisse.

On dit qu'un instant avant de mourir, quand déjà il n'avait plus qu'un souffle de vie, il se ranima subitement pour reprendre sa garde sur un mot qui n'était pas français. On ajoute que son confesseur, lui représentant le bonheur des élus avec un langage trivial et incorrect, et lui demandant s'il ne sentait pas un grand désir de jouir bientôt de cette félicité. « Ne m'en parlez plus, dit le moribond, votre mauvais style m'en dégoûterait. »

Au reste, cette susceptibilité, qui serait un ridicule de nos jours, était, de son temps, une

chose très-méritoire. Il ne s'agissait pas moins que de relever le style noble, dont l'idée même s'était entièrement perdue ; et ce n'est qu'à force de constance, de travaux assidus et d'études suivies, que Malherbe atteignit le but qu'il se proposait. C'est dans ses odes et dans ses stances que l'on trouve le premier exemple de dignité et de poésie lyrique. Admirateur des anciens, il les a imités ; et ce serait en vain qu'on lui demanderait l'originalité ; mais la diction poétique la plus admirable, l'harmonie, le goût le plus pur, voilà ce qu'on trouve constamment dans ses vers. Ils sont si connus qu'on ne peut qu'en rappeler la mémoire ; nous ne citerons que cette paraphrase d'un psaume :

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies,
A souffrir des mépris et ployer les genoux :
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit ? ce n'est plus que poussière,
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers ;
Et, dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines

Font encore les vaines,
Ils sont rongés des vers.

Né à Caen, en 1556; mort à Paris, en 1628.

MARIVAUX

(PIERRE CARLET DE).

. . . Au travers d'un prisme admirant la nature,
D'un coloris factice il chargea ses tableaux;
Mais quand d'un noble cœur on bénit la droiture,
Quand on vante la grâce, on nomme Marivaux.

(ANONYME.)

La Comédie française doit à Marivaux quelques rayons de sa gloire. Chaque jour encore le public court applaudir les *Jeux de l'amour et du hasard, le Legs, la Méprise, l'Épreuve nouvelle*...

Étranger à la vanité d'auteur, Marivaux se cacha d'abord sous le voile de l'anonyme et jouit en secret de ses succès. Mais il était bien difficile qu'un écrivain de ce mérite restât long-temps inconnu; un incident découvrit le mystère, et Marivaux, en contribuant lui-même à déchirer le voile, sembla témoigner

qu'il était plus sensible qu'il ne le faisait voir aux jouissances de la gloire littéraire.

Il se trouvait un jour chez Sylvia, actrice distinguée de la Comédie italienne, et, voyant une brochure sur sa toilette : « Peut-on, demanda-t-il, en voir le titre ? — C'est, répondit l'actrice, *la Surprise,* comédie charmante, dont l'auteur s'obstine à garder l'incognito... Ah ! puisque vous voilà, ajouta-t-elle, vous allez venir à mon secours, m'aider de vos conseils pour une scène où je ne suis point contente de moi. » Marivaux prit la pièce et lut la scène en question ; il la lut comme il l'avait sentie, comme il l'avait écrite. « Ah ! Monsieur ! s'écria Sylvia enchantée, vous éclairez mon âme ; vous me faites voir mon rôle sous un aspect nouveau. Oui, c'est ainsi qu'il faut le jouer ; vous êtes le diable ou l'auteur de la pièce. »

Marivaux sourit, et répondit simplement qu'il n'était pas le diable...

On connut donc le nom de l'auteur des pièces charmantes que l'on avait applaudies. Mais la critique, qui s'était montrée indulgente pour l'écrivain qui se dérobait aux hommages, s'éveilla implacable et amère quand il parut pour les recueillir ; et le nom de *marivaudage*, dont Voltaire qualifia le genre que l'auteur avait adopté, fit fortune dans le monde littéraire.

Il est vrai que la critique avait beau jeu ; car si l'on peut louer dans Marivaux son originalité et l'adresse infinie avec laquelle il dispose les ressorts d'une intrigue, il serait difficile en même temps d'excuser ce style prétentieux et alambiqué, ces *concetti* qui résonnent à l'oreille et qui sautent aux yeux comme un pétillement d'étincelles, ce choc d'antithèses, cette analogie de caractères qui donne une teinte uniforme à toutes les comédies de cet écrivain.

Un autre trait distinctif de ses pièces, c'est la singulière manie qu'il eut de ne peindre que des mœurs factices, qui n'étaient ni celles de son temps, ni celles d'aucun temps précédent. Ses pères sont tous de bons bourgeois qui semblent se prêter avec complaisance aux petites passions de leurs enfans, et rivaliser de ruses innocentes avec eux ; ses valets, des philosophes impertinens, qui le disputent avec leurs maîtres en friponneries et en saillies subtiles : tout le monde y fait de l'esprit depuis Lindor jusqu'à Blaise, et cette manière affectée d'écrire lui devint si naturelle, qu'on la retrouve jusque dans ses romans, qui, du reste, sont recherchés et méritent de l'être.

« Marivaux, disait l'abbé Desfontaines, Marivaux brode à petits points sur des toiles d'araignées. »

Voltaire a dit avec plus de justesse : « Marivaux connaissait tous les sentiers du cœur; mais il en ignorait les grandes routes. Molière peignait la nature; Marivaux faisait un commentaire sur la nature. »

Mais de tous les jugemens portés sur Marivaux, le mot d'une femme spirituelle semble le plus ingénieusement résumer le genre de cet auteur : « C'est, disait-elle, un homme qui se fatigue et me fatigue, en me faisant faire cent lieues sur une feuille de parquet. »

La vie de cet écrivain fut douce, paisible et uniforme. Lié d'amitié avec la plupart des gens de lettres de son temps, et notamment avec Fontenelle et Lamotte-Houdart, il était cher à tous par sa douceur, par son caractère généreux et sensible, et par son inépuisable bonté; et cette amitié embellissait son existence, et le consolait de l'amertume des critiques qui donnaient de cruelles atteintes à son amour-propre, car il n'était point au-dessus de la susceptibilité d'auteur. Cependant il dédaigna constamment de répondre à ses aristarques.

Cet homme éminemment spirituel brillait, dans le cercle de madame Geoffrin, au milieu des écrivains distingués que cette dame appelait ordinairement *ses bêtes*. Admirateur des

modernes, il s'amusait à rompre des lances contre les partisans de l'antiquité et surtout à persiffler les amis de Voltaire, qu'il n'aimait pas, et qu'il appelait *la perfection des idées communes;* et si, dans ces discussions, il n'avait pas toujours gain de cause, au moins était-il difficile de soutenir sa thèse avec un esprit plus subtil et plus ingénieux.

Sa fortune, qui d'abord avait été assez brillante, fut considérablement diminuée vers la fin de sa carrière, et son extrême générosité en fut la principale cause. Jamais il ne sut refuser un service: la bienfaisance était un besoin pour son cœur. « Il faut, disait-il, être trop bon, pour l'être assez. »

Un jeune homme, dont l'extérieur annonçait la vigueur et la santé, lui demanda un jour l'aumône. « Pourquoi, te portant si bien, ne travailles-tu pas? — Hélas! monsieur, c'est que je suis si paresseux! — Tiens, voilà six francs pour ta sincérité. »

La recherche de son style et de ses écrits se retrouvait dans son extérieur et dans ses manières. Toute sa personne annonçait l'homme de bien et l'homme de bonne compagnie. L'esprit étincelait dans son regard, et la bonté se peignait sur sa belle physionomie. Son admission à l'Académie fut une preuve éclatante de

toute l'amitié et de toute l'estime qu'il inspirait ; elle fut prononcée à l'unanimité, et il avait Voltaire pour concurrent.

Né à Paris, en 1688 ; mort, en 1763.

MARMONTEL

(JEAN-FRANÇOIS).

O jours d'enchantemens ! l'espérance à tes yeux
Ouvrait dans un ciel pur ces lointains radieux,
D'où la gloire, au travers de cent miroirs magiques,
De son temple élevé fait briller les portiques.
La course était immense et ne t'effrayait pas.

(FONTANES.)

Voici encore un de ces hommes qui, à force de constance, ont brisé les obstacles qui s'opposaient à leur essor.

Comme beaucoup d'autres, Marmontel eut à subir les inconvéniens d'une naissance obscure et les angoisses de la pauvreté; et s'il est sorti vainqueur de la tourmente de ses jeunes années, ce ne fut qu'après une lutte pénible et longue, après des efforts inouïs et des prodiges de persévérance.

Né de parens pauvres, il dut les premiers

principes de son éducation à des religieuses qui lui apprirent à lire; puis un curé de village se chargea de lui enseigner les élémens de la langue latine.

Le jeune élève annonça bientôt des dispositions qui promettaient de brillans succès. Le bon prêtre les pressentit; mais il reconnut qu'il était hors d'état de les lui procurer par lui-même; et, après lui avoir enseigné tout le latin de son bréviaire, il engagea le père à faire un sacrifice en faveur de son fils, et à le mettre au collége. C'était un fardeau bien pesant pour ce père de famille, qui nourrissait ses enfans du produit de son travail; il refusa d'abord, puis il céda aux instances, et le jeune Marmontel fut envoyé au collége de Mauriac.

Chaque semaine, ainsi qu'il le raconte lui-même, il revenait à la maison paternelle, et en rapportait un gros pain de seigle, un petit fromage, un morceau de lard, deux ou trois livres de bœuf et une douzaine de pommes: c'étaient là ses provisions pour la semaine. Il estime qu'il coûtait à son père quatre ou cinq louis par an.

Cette dépense, toute modique qu'elle était, apportait de la gêne dans la famille, et le jeune étudiant se promettait bien de la faire cesser le plus tôt possible: aussi à peine eut-il terminé

sa rhétorique, qu'il voulut voler de ses propres ailes, et il se rendit à Clermont avec de brillantes espérances.

Hélas! elles ne se réalisèrent pas. Il avait présumé qu'il trouverait des moyens de subsistance en donnant des leçons particulières aux élèves qui fréquentaient le collége; des professeurs lui avaient promis de s'occuper de ses intérêts; et il attendait vainement l'effet de leurs promesses. Cependant ses ressources étaient épuisées; la faim se faisait sentir, et rien ne lui annonçait le terme de sa souffrance. Tout le jour, il restait enfermé dans sa chambre, cherchant à tromper par l'étude le sentiment de sa détresse. Il ne faisait, vers le soir, qu'un seul et unique repas, et quel repas! un peu de pain et quelques fruits le composaient tout entier.

Son hôtesse, excellente femme, que l'habit ecclésiastique qu'il portait avait intéressée en sa faveur, remarquant sa pâleur et sa tristesse, s'efforça d'en démêler la cause. Des marques d'un touchant intérêt excitèrent la confiance du pauvre jeune homme; il avoua sa pénurie à cette femme compatissante, et celle-ci, dès le jour même, se mit en quête pour lui trouver des moyens de subsistance. Elle y réussit : une place de répétiteur au collége fut confiée à son

protégé. Il put donc dès-lors subvenir à ses besoins, et, comme il le dit lui-même, *manger de bon pain.*

Il avait alors dix-huit ans : à cet âge, on n'est pas difficile sur le bonheur ; les illusions ont toute leur fraîcheur ; et d'ailleurs on a encore tant de jours à compter ! tous les objets sont si rians ! l'expérience n'a point encore brisé le prisme qui les colore...

Ce demi bien-être était peu de chose encore, mais il était nouveau pour le jeune homme, et il en jouissait avec délices, espérant mieux toutefois, et cherchant dans le monde des amis pour le protéger, et dans l'étude le sentier qui devait le conduire à de plus hautes destinées.

Sur ces entrefaites, l'académie de Montauban ayant mis au concours, pour prix de poésie, *l'invention de la poudre à canon*, Marmontel en fit le sujet d'une ode, qui n'obtint qu'une mention honorable, mais qui commença sa réputation. L'académie des Jeux Floraux fut pour lui une autre arène, où il eut plus de succès : trois couronnes lui furent adjugées dans un jour.

Il a consigné dans ses Mémoires les détails circonstanciés de son triomphe : il y donne, pour ainsi dire, au lecteur, le compte numé-

rique des applaudissemens qu'il reçut ; amour-propre, au reste, bien pardonnable. Ces souvenirs des premières couronnes sont si doux ! on aime tant à y reposer sa pensée !... Quoi qu'il en soit, le jeune lauréat se crut déjà un aigle destiné à voler jusqu'aux plus hautes régions.

A cette époque, Voltaire était la divinité qui présidait aux destinées littéraires ; tous les débutans dans la carrière lui apportaient leur grain d'encens, et, flatté de leur culte, il y répondait par des éloges qui enivraient les jeunes adeptes qui les recevaient.

Marmontel, ambitionnant un regard de Voltaire, lui adressa son *ode sur la poudre à canon*. Et quel fut son ravissement et son orgueil, lorsqu'il reçut du grand écrivain une épître flatteuse, dans laquelle il l'engageait à se rendre à Paris, théâtre plus digne de ses talens. « Venez, lui écrivait-il, venez sans inquiétude ; M. Orry, contrôleur des finances, se charge de votre sort. » Il céda au charme, vendit ses prix pour se procurer de l'argent, et se mit en route pour la capitale. Il y arriva plein d'espérance.

Encore une déception ! Les promesses qu'on lui avait faites s'étaient envolées sur la feuille légère qui les contenait, et, dans cette vaste

arène, où luttent toutes les ambitions, où se produisent tous les talens, sa gloire provinciale se trouva éclipsée, perdue, dans les mille gloires qui brillaient d'un plus vif éclat.

Livré à lui-même, et isolé dans la foule, il ne perdit point courage, mais il sentit qu'il lui fallait ménager ses ressources et faire vie qui dure. Il se logea, en conséquence, dans un galetas et ne mangea que pour ne point mourir de faim. En fait de frugalité, il n'en était point à son apprentissage; il allait chez un traiteur, rue des Maçons, dîner à dix-huit sous, et conservait de ce repas quelques bribes pour son souper. Ces ressources, toutes chétives qu'elles étaient, finirent par lui manquer; sa bourse s'épuisa, et, pour surcroît de malheur, le boulanger refusa de lui faire crédit. Sa philosophie commençait à chanceler, lorsqu'il reçut un billet de Voltaire, qui l'engageait à passer chez lui. Cette missive lui parut de bon augure: son espoir se réalisa. « Soyez le bien venu, lui dit le philosophe à son arrivée; tenez, voilà ce que j'ai obtenu pour vous; » et il lui remplit son chapeau de pièces d'argent. Le fait est que Voltaire n'avait rien obtenu par lui-même; Marmontel, dans sa détresse, avait adressé une pièce de vers à madame de Pompadour, et c'était là ce qui lui

avait valu cette gratification. Voltaire s'était trouvé là, on la lui avait remise, et il n'avait été que le dépositaire de la générosité de la favorite.

Quoi qu'il en soit, ce secours, qui arrivait si à propos, lui rendit le courage; il paya quelques dettes, et se remit au travail avec une nouvelle ardeur. Depuis quelque temps, il s'occupait d'une tragédie; c'est sur cette production qu'il concentrait toutes ses idées, qu'il reportait tout son avenir. Sa verve, que l'infortune avait éteinte, s'étant rallumée, *Denis le Tyran* se trouva bientôt prêt à paraître. Ainsi, c'était par le plus difficile de tous les arts qu'il voulait débuter sur la scène littéraire.

Peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de remarquer que c'est ainsi qu'ont agi la plupart des hommes de lettres qui se sont cru du talent pour la poésie : semblables en cela au jeune abbé dont parle madame de Sévigné, qui, près d'entrer au séminaire pour y faire ses études, commençait par prêcher en attendant.

Quant à Marmontel, le succès prouva qu'il n'avait point trop présumé de ses forces; sa pièce eut de nombreuses représentations, et dès ce moment il sortit de son obscurité.

Il fut moins heureux pour sa tragédie d'*A*-

ristomène; tout le talent de Lekain et de mademoiselle Clairon put à peine adoucir la chute de cette pièce, qui ne se releva plus.

Cléopâtre n'eut qu'un demi-succès, malgré le concours d'un autre talent, celui du célèbre Vaucanson. L'habile mécanicien avait confectionné un aspic qui rampait, sifflait et piquait le bras de la reine d'Égypte. Cette ingénieuse machine ne put procurer à la pièce une longue existence, ni épargner à l'auteur cette épigramme.

> Au beau drame de Cléopâtre,
> Où fut l'aspic de Vaucanson,
> Tant fut sifflé, qu'à l'unisson,
> Sifflaient et parterre et théâtre;
> Et le souffleur, oyant cela,
> Croyant encor souffler, siffla.

Comme on demandait à Rivarol ce qu'il pensait de la pièce : « Je suis de l'avis de l'aspic, » répondit-il.

Marmontel, qui fut, ainsi que Favart et Laujon, l'un des fondateurs de l'Opéra-comique, enrichit ce théâtre de plusieurs pièces qui eurent un grand succès et qui le méritaient. Le public applaudit long-temps *le Huron, Sylvain, la Fausse magie, l'Ami de la mai-*

son, Zémire et Azor, gracieuses productions que la musique de Grétry embellissait encore. Il puisa le sujet de quelques-unes de ces pièces dans les *Contes moraux* qu'il avait déjà publiés, et qui étaient entre les mains de tous les lecteurs.

Il dut à ces contes une partie de sa réputation. Il traita avec une grande supériorité ce genre, qui, bien que futile en apparence, a cependant son mérite et ses difficultés. Il n'est pas si facile qu'on pourrait le penser, d'imaginer une fiction de peu d'étendue, de la conduire sans le secours du merveilleux, et, par une suite d'événemens pris dans la vie commune, de faire naître l'intérêt en un petit nombre de pages : ces difficultés, Marmontel les a toutes vaincues.

Il fut moins heureusement inspiré dans les *Incas*. Ce roman d'un goût faux, qui renferme néanmoins de belles pages, n'ajouta rien à la réputation de l'auteur.

Il n'en fut pas de même du *Bélisaire* : l'apparition de cette œuvre nouvelle mit en émoi tous les partis. La Sorbonne y trouva des principes hétérodoxes et les censura : le parlement s'en mêla et en ordonna la suppression ; il n'en fut que plus recherché. Le parti philosophique, au contraire, en prit la défense ; il pré-

conisa, par des louanges outrées, cet ouvrage, qui résumait sa doctrine, et qui, en somme, ne méritait

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Le succès très-prononcé de *Bélisaire* ne fut donc qu'un succès de secte grossi, proclamé, exalté par les amis de l'auteur. Loin de confirmer les hautes prétentions de Marmontel, qui crut avoir donné un pendant au Télémaque, la postérité maintiendra à peine Bélisaire dans la première classe des romans. Le style, comme dans tous les autres ouvrages de Marmontel, a de l'élégance, de la régularité et de l'éclat, mais de cet éclat purement lumineux qui n'échauffe point les âmes.

Le fauteuil académique, le titre d'historiographe de France, et une fortune assez brillante, avaient été la récompense de ses longs travaux. Il jouit plusieurs années de ce bien-être qu'il avait si chèrement acheté : un revers de fortune non mérité l'en dépouilla sur ses vieux jours. Il avait obtenu le privilége du *Mercure de France*, et ce journal, qu'il dirigeait avec un talent remarquable, était pour lui la poule aux œufs d'or. Mais ayant eu la faiblesse de permettre à l'un de ses amis d'y in-

sérer une satire contre un grand seigneur, celui-ci enveloppa dans sa vengeance et l'éditeur et l'écrivain qui avaient pris la liberté grande de le censurer. Marmontel fut dépouillé de son privilége, malgré ses réclamations, et réduit au seul produit de ses ouvrages. Cet événement l'affligea profondément, car alors il était époux et père, et déjà la vieillesse glaçait sa belle imagination.

D'après les traditions et les portraits qui nous restent de cet écrivain, il était d'une taille élevée; ses traits étaient nobles et imposans. Il avait contracté dans le monde brillant, au milieu duquel il avait vécu ces manières distinguées et pleines de charme qui annoncent l'homme d'esprit et l'homme aimable. Toutefois, il ne faudrait pas le juger d'après ses *Mémoires* : Marmontel n'était pas le plus modeste des hommes; le portrait qu'il y a tracé de lui-même n'est pas très-fidèle; son pinceau l'a embelli; le désir de se faire valoir y apparaît trop souvent aux dépens de la modestie.

Né à Bort en Limousin, en 1723; mort à Paris, en 1799.

MAROT

(CLÉMENT).

Marot bientôt après fit fleurir les ballades,
Tourna des triolets, rima des mascarades,
A des refrains réglés asservit les rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux...
Imitons de Marot l'élégant badinage.

(BOILEAU.)

L'ÈRE véritable de la poésie française commence avec Clément Marot. Les productions de ses devanciers ne comptent guère que pour mémoire, dans nos fastes littéraires ; car le mérite qu'on peut leur supposer s'est perdu pour nous, par la décrépitude du langage. Qui maintenant peut apprécier les *Doléances* de Thibaut, comte de Champagne, les *Cinquante compositions* de monseigneur Gasses de Brulé, les *Romances* de Moniot d'Arras et de Robert de Reims, et même le *Roman de la Rose*, qui, pendant deux siècles, passa pour le chef-

d'œuvre de l'esprit humain? Et, en admettant cette possibilité, ce serait en vain qu'on chercherait dans la grossière psychologie des XIIIe et XIVe siècles ce qu'on nomme aujourd'hui des observations fines. Les extravagances d'imagination de Guillaume de Lorris et de son continuateur, le mélange ridicule d'idées poétiques et d'idées scolastiques pouvaient faire les délices des lecteurs de l'époque; les lettres étaient encore dans l'enfance; mais il est inutile d'ajouter qu'avec les développemens de l'esprit humain les exigences sont devenues plus grandes, et qu'on a mis au rebut ces productions sans génie.

Il est juste cependant d'excepter les poésies de Jean Froissart, qui, au titre d'historien, voulut joindre celui de poète. On démêle, à travers son vieux langage, la grâce et la naïveté de ses *lais* et de ses *virelais*, qu'il a rassemblés dans son roman de *Méliador*. Du reste, le goût de Froissart n'était guère plus raffiné que celui des autres écrivains français de son temps.

Le poète qui mérite, sans contredit, le premier rang parmi les écrivains du XVe siècle, est Charles, duc d'Orléans, petit-fils du roi Charles V. Le destin l'avait mis à de rudes épreuves. Fait prisonnier à la bataille d'Azin-

court, il fut mené en Angleterre, où il subit une captivité de vingt-cinq ans. Sa situation influa sans doute sur le caractère de sa poésie; il y règne une douce mélancolie qui charme et attendrit tout à la fois. Cette tristesse, qui n'est jamais affectée, ne se montre nulle part; mais on la sent partout. Là où il est impossible de définir, il faut nécessairement citer; rien ne semblera plus propre à donner une idée du genre qu'avait adopté l'illustre prisonnier, que ce fragment :

Laissez-moy penser à mon aise,
Hélas! donnez-m'en le loysir.
Je devise avecque plaisir,
Combien que ma bouche se taise.
Quand mélancolie mauvaise
Me vient mainte fois assaillir,
Laissez-moy penser à mon aise,
Hélas! donnez-m'en le loysir.

Car enfin que mon cœur rapaise,
J'appelle plaisant souvenir,
Qui tantost me vient resjouir.
Pour ce, par Dieu ne vous déplaise,
Laissez-moy penser à mon aise,
Hélas! donnez-m'en le loysir.

Nous ne dirons rien des poésies de Clotilde de

Surville, dont l'origine est douteuse, et qui ont été probablement altérées avant d'arriver jusqu'à nous.

Quand on parle des poètes de cette époque, on ne manque pas de citer François Villon, joyeux compagnon, honnête écrivain, qui poussa la philosophie jusqu'à se faire poursuivre en justice comme voleur et faux monnoyeur, et qui n'échappa au gibet que par une plaisanterie qui fit rire Louis XI, qui ne riait guère. On a de lui des ballades et des contes comiques pleins de termes qui se sentent de la bassesse des mœurs de l'auteur : et cependant Villon fut le héros de la poésie française de son temps.

En nous hâtant d'arriver à Clément Marot, nous devons dire un mot, en passant, de Jean Marot, son père, qui, vers la fin du XVe siècle, se fit un nom dans la poésie. Il chanta les guerres de Louis XII contre les Génois et les Vénitiens. Dans les écrits qu'il a laissés, il montre le désir d'aller plus loin que ses prédécesseurs ; mais son style est dur, ses pensées triviales, et sa versification lourde et sans agrément.

Clément Marot hérita de la lyre de son père, et en tira des sons infiniment plus harmonieux ; mais il manque à sa poésie ce qui

manqua à sa vie entière, un caractère noble et élevé.

Lorsque François Ier parvint au trône, on s'efforça de faire revivre toute la vieille galanterie chevaleresque ; mais cette prétendue courtoisie était au fond aussi frivole que le fut depuis celle du XVIIIe siècle, et ne couvrait pas moins de corruption. Marot était, pour ainsi dire, fait pour cette époque. Léger, jovial, railleur, dissolu, il semblait représenter à lui seul le caractère de la nation, et surtout celui de la cour. Ce fut un homme à bonnes fortunes, dans toute l'acception du mot.

Il fut introduit de bonne heure dans le monde, et ne se sentit guère d'autre vocation que celle de mener une vie galante et aventureuse. Cependant, d'après la volonté de son père, il était entré dans la carrière du barreau ; mais il s'ennuya bientôt de la chicane, qui demandait de l'application, et prit le parti des armes, dont les habitudes étaient moins sédentaires et plus dissipées. Son début ne fut pas heureux ; il fut blessé et fait prisonnier à la funeste bataille de Pavie. Il était alors amoureux de la célèbre Diane de Poitiers ; mais, comme les absens ont toujours tort, un rival dangereux et puissant, le Dauphin de France, vint le débusquer du cœur de sa belle : un,

prince devait l'emporter sur un simple poursuivant d'amour, quels que fussent d'ailleurs son esprit et sa gentillesse; le Dauphin fut donc préféré. Mais Marot n'était pas homme à rester sans vengeance, et à prendre bénévolement son parti; il fit contre l'infidèle autant de vers satiriques qu'il en avait fait pour elle de tendres et de passionnés. Diane lui aurait peut-être pardonné ses plaintes, parce que ses reproches étaient tout à la fois un hommage rendu à ses charmes et à sa vertu; mais enorgueillie de sa nouvelle conquête, et jugeant que l'amant rebuté abusait du droit qu'il avait de se plaindre, elle s'en vengea, en l'accusant d'hérésie. Le poète, convaincu de n'avoir point observé, un jour maigre, l'abstinence des viandes, fut jeté dans les prisons du Châtelet.

Vainement il sollicita sa liberté; tout ce qu'il put obtenir, ce fut d'être transféré de sa prison malsaine dans celle de Chartres. Toutefois sa bonne humeur ne l'abandonna pas : Marot, sous les verroux, chansonna ses juges, et sut, par une épître pleine de gaîté et de finesse, intéresser à son sort François Ier, protecteur éclairé des lettres, qui commençaient à reprendre tout leur éclat. Mais le cas était grave à cette époque; les rigueurs que l'on exerçait

contre les protestans rendaient la situation du prisonnier dangereuse, et le monarque, malgré toute sa bienveillance pour lui, n'aurait peut-être pas cédé, sans les pressantes sollicitations de la reine de Navarre, sa sœur, qui, cultivant elle-même les lettres avec succès, était sensible au mérite éminent du plus grand poète de l'époque. Les obstacles s'aplanirent, et Marot vit s'ouvrir enfin les portes de sa prison.

Malgré toute la protection de François Ier, il fut de nouveau persécuté pour ses opinions religieuses, et forcé de se réfugier en Italie. Mais comme il traita sa croyance aussi légèrement que tout le reste, il abjura le protestantisme aussi facilement qu'il l'avait embrassé, et il put revoir sa patrie; mais sa faveur était perdue. Toutes ses incartades avaient indisposé contre son caractère ceux qui appréciaient le mieux son talent; il lui fallut repasser les Alpes : il le fit avec douleur, et alla mourir à Turin, admiré comme un grand poète, mais peu estimé comme homme.

La vie dissipée et aventureuse de Marot, autant que son talent, produisit dans son siècle une grande sensation, et lui valut une célébrité qui fit de lui le centre d'une foule de rimeurs, dont les uns le prirent pour modèle,

et les autres cherchèrent à le surpasser. François Ier, qui, à l'éclat de ses actions chevaleresques, joignait les dons de l'esprit et l'amour des lettres, ne pouvait rester indifférent à son mérite ; il se déclara son protecteur ; et telle fut, pour lui, son indulgente bonté, qu'il paya, dit-on, plusieurs fois ses dettes. Mais toute sa munificence ne put empêcher que le poète dissipateur ne ressentît souvent les atteintes du besoin : alors il revenait puiser à la source ; de nouvelles requêtes arrivaient au prince, et le tour original et gracieux de ces placets les faisait toujours accueillir.

Marot avait plus de goût que tous les poètes français qui le précédèrent. Il est le premier écrivain qui se soit formé d'après les modèles de l'antiquité et de la poésie italienne, sans pédanterie et sans renverser les formes admises. Le nombre de ses épigrammes s'élève à près de trois cents : il est vrai qu'il a donné une grande extension à ce mot, et que, dans ce nombre, il y en a beaucoup qui passeraient aujourd'hui pour des madrigaux, et ce sont les meilleures ; car lorsqu'il veut être amer, il devient indécent et grossier.

On lui doit aussi des élégies ; mais ce genre lugubre ne convient guère à sa muse enjouée. Il a mieux réussi dans l'épître, et il s'est mon-

tré passé maître dans les rondeaux et les chansons. Le rondeau suivant présente un exemple charmant de sa manière simple, gracieuse et piquante :

Au bon vieux temps, un train d'amour régnoit,
Qui, sans grand art et dons, se démenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde :
Car seulement au cœur on se prenoit.
Et si par cas à jouyr on venoit,
Savez-vous bien comme on s'entretenoit ?
Vingt ans, trente ans ; cela duroit un monde,
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit ;
Rien que pleurs feincts, rien que changes on voit.
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde ?
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la mène ainsi qu'on la menoit,
Au bon vieux temps.

Clément Marot a eu de nombreux imitateurs. Plusieurs de nos grands écrivains, épris de ses grâces piquantes et ingénues, se sont efforcés de les reproduire dans quelques-unes de leurs productions ; mais le marotisme, qui ne convient qu'aux sujets légers, a vu son règne finir avec la poésie frivole du XVIII[e] siècle. Cependant on lit toujours avec le même charme ce

poète aimable, où La Fontaine a puisé en partie ses tours gracieux et la charmante naïveté de son style.

Né à Cahors, en 1495 ; mort à Turin, en 1544.

MASSILLON

(JEAN-BAPTISTE).

Que tu m'offres du cœur des peintures savantes!
(DELILLE.)

« UN charme d'élocution continuel, dit La Harpe, une harmonie enchanteresse, un choix de mots qui vont tous au cœur ou qui parlent à l'imagination, un assemblage de force et de douceur, de dignité et de grâce, de sévérité et d'onction; une intarissable fécondité de moyens se fortifiant tous les uns par les autres; une surprenante richesse de développemens, un art de pénétrer dans les plus secrets replis du cœur humain, de manière à en rajeunir la peinture, de l'effrayer et de le consoler tour à tour, de tonner dans les consciences et de les rassurer, de tempérer ce que l'Évangile a d'austère par tout ce que la pra-

tique des vertus a de plus attrayant; l'usage le plus heureux de l'Écriture et des Pères, un pathétique entraînant, et, par-dessus tout, un caractère de facilité qui fait que tout semble valoir davantage parce que tout semble avoir peu coûté : c'est à ces traits réunis que tous les juges éclairés ont reconnu, dans Massillon, un homme du très-petit nombre de ceux que la nature fit éloquens. »

Ses débuts furent brillans : dès ses premiers pas dans la carrière, il se plaça au premier rang des orateurs sacrés. Et certes! il fallait un mérite bien transcendant pour captiver tout d'abord des hommes qui étaient encore sous le charme de la parole des Bossuet, des Fléchier et des Bourdaloue.

Son premier sermon à la cour lui conquit tous les suffrages. Il est vrai que l'exorde de ce discours est un chef-d'œuvre d'esprit, de délicatesse et de fine louange. Pour en saisir tout le mérite, il faut observer que Louis XIV était alors au comble de sa gloire et de sa puissance; qu'il était vainqueur et admiré de toute l'Europe, et rassasié d'hommages. Massillon prit pour texte le passage de l'Écriture qui semblait le moins fait pour un tel prince : *Beati qui lugent! Bienheureux ceux qui pleurent!* et il sut tirer de ce texte un éloge d'au-

tant plus adroit et plus flatteur, qu'il parut dicté par l'Évangile même : « Sire, dit-il, si le monde parlait ici à votre majesté, il ne lui dirait pas, Bienheureux ceux qui pleurent! Heureux, vous dirait-il, ce prince qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui a rempli l'univers de son nom; qui, dans le cours d'un règne long et florissant, jouit avec éclat de ce que les hommes admirent, de la grandeur de ses conquêtes, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de la sagesse de ses lois!... Mais, sire, l'Évangile ne parle pas comme le monde. » L'auditoire de Versailles, tout accoutumé qu'il était aux Bossuet et aux Bourdaloue, ne l'était pas à une éloquence tout à la fois si fine et si noble; aussi excita-t-elle dans l'assemblée, malgré la gravité du lieu, un mouvement involontaire d'admiration.

Le prince aimait la louange, mais il la voulait de bon goût; celle de Massillon devait lui plaire. Cependant des paroles flatteuses ne descendirent pas toujours pour lui de la chaire sacrée; si l'éloquent orateur rendit parfois justice au grand roi, il sut aussi lui faire entendre d'austères vérités, et déchirer hardiment le voile qui couvrait ses fautes et ses faiblesses.

C'était sous l'impression de l'une de ces élo-

quentes et sévères admonitions, que Louis XIV lui disait un jour : « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle ; j'en ai été fort content : pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très-mécontent de moi-même. »

Bien différent de Bourdaloue sous le rapport de l'action oratoire, Massillon soignait particulièrement cette partie de l'art, tant recommandée par les rhéteurs de l'antiquité : il savait qu'un discours même médiocre, soutenu de toutes les forces et de toutes les grâces de l'action, fera toujours plus d'effet que le plus éloquent discours dépourvu de ce charme puissant. La nature l'avait doué d'une belle et noble figure, d'une voix sonore et flexible, d'une âme expansive et brûlante, et il avait encore cultivé avec le plus grand soin ces avantages si précieux dans un orateur. On sent alors quel empire devait exercer sur les cœurs et sur les esprits une élocution passionnée et entraînante, accompagnée d'un geste élégant et harmonieux comme les paroles. Le célèbre acteur Baron, frappé de la noblesse et de la vérité de son action, s'écriait : « Voilà, voilà un orateur ! Nous ne sommes que des comédiens. »

Tant de mérite obtint sa récompense : Louis XIV lui donna l'évêché de Clermont, en

Auvergne; et ce poste élevé servit mieux encore à mettre en relief ses éminentes qualités.

Il était impossible qu'il fût étranger aux doux sentimens de la vertu et de charité, celui qui les peignit avec tant de charmes. Et quels mouvemens, en effet, ne devait pas inspirer à cette âme vertueuse et sensible le spectacle de l'humanité souffrante! Témoin, dans ses visites diocésaines, de la misère sous laquelle gémissaient les habitans de la campagne, et son revenu ne suffisant pas pour donner du pain à tant d'infortunés qui lui en demandaient, il les aidait de son crédit, écrivait à la cour en leur faveur, et, par la peinture énergique et touchante qu'il faisait de leurs besoins, il obtenait pour eux ou des secours, ou des diminutions considérables sur les impôts. On assure que ses lettres sur cet objet intéressant sont des chefs-d'œuvre d'éloquence et de pathétique, supérieurs aux plus touchans de ses sermons. Aussi était-il adoré du peuple sur lequel il exerçait son active bienfaisance. Dès qu'il paraissait dans les rues de Clermont, des acclamations de joie et de bonheur accueillaient sa présence; on accourait, avide de le voir; on se prosternait devant lui, et de toutes parts se faisait entendre le cri de : *Vive notre père!* touchans hommages, douce récompense pour

le noble cœur qui savait si bien s'en rendre digne!

Né à Hières, en Provence, en 1663; mort à Clermont, en 1742.

MÉZERAI

(FRANÇOIS-EUDES DE).

Je veux que l'on soit homme et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentimens
Ne se masquent jamais sous de vains complimens.

(MOLIÈRE.)

MÉZERAI est le premier de nos historiens qui ait osé écrire l'histoire de son pays avec quelque liberté; mais il paya cher les hardiesses qu'il se permit : le cardinal de Richelieu lui avait accordé une pension; Colbert la révoqua; et l'ordonnance du ministre fut motivée sur ce qu'il s'était donné la *licence* de juger la conduite des rois ancêtres du roi régnant. Ce despotisme irrita l'historien; il ne voulut point prostituer sa plume, et dès lors il cessa d'écrire.

Mézerai était un homme léger, mais courageux et disant la vérité, plutôt par indépendance que par amour pour elle ; du reste il a des vues et de la force dans les idées. Son style est dur, mais dépouillé d'affectation, et ses ouvrages, avec tous leurs défauts, sont préférables à ceux de ses continuateurs.

Il avait d'abord été soldat, et il apporta dans le monde les habitudes qu'il avait contractées au milieu des camps : sa rudesse, sa brusque franchise rendaient son commerce difficile. Il est à croire que si, durant le cours de sa longue carrière, il conserva quelques amis, ils eurent besoin d'une ample provision de déférence et de longanimité.

Une des bizarreries de Mézerai était de ne travailler qu'à la lueur d'une lampe, même en plein jour ; et, comme s'il se fût persuadé que le soleil avait cessé d'éclairer le monde, il ne manquait jamais de reconduire jusqu'à la porte de la rue, un flambeau à la main, ceux qui lui rendaient visite.

Cet écrivain était l'homme de la terre le plus frileux. Un jour, qu'il faisait un froid très-vif, Patru, l'un de ses amis, le rencontra enveloppé dans un ample manteau, et lui demanda comment il se trouvait d'une telle température ? « J'en suis à L, mon cher

Patru, s'écria l'historien, et je cours regagner mon feu. » Sur cela, il le quitte brusquement et s'enfuit.

Patru cherchait vainement à deviner cette énigme : un de leurs amis communs lui en donna le mot; il lui apprit que Mézerai, dès l'entrée de l'hiver, avait toujours derrière son fauteuil douze paires de bas, étiquetées depuis A jusqu'à M, et qu'en sortant du lit, il consultait son thermomètre pour en chausser autant de paires que le degré de froid semblait l'exiger.

Avec ses goûts vulgaires et ses manières soldatesques, Mézerai ne pouvait être difficile sur le choix de ses connaissances. Il fit son ami intime d'un cabaretier de La Chapelle, d'abord parce qu'il avait de bon vin, dont il était friand, ensuite parce qu'il trouvait dans cet homme une franchise qui sympathisait avec son caractère. Malgré tout ce qu'on put lui dire, il continua ses liaisons avec le cabaretier, et en vint jusqu'à passer chez lui une partie de ses journées. A sa mort, il le fit son légataire, excepté pour les biens patrimoniaux, qui se réduisaient à peu de chose, et qu'il laissa à sa famille.

Né à Ry, près de Falaise, en 1610; mort à Paris, en 1683.

Dans les discussions qui s'élevaient parfois entre ses commensaux, Molière jouait ordinairement le rôle d'arbitre, et ses décisions étaient toujours respectées comme celles du plus sage. Un jour cependant que la controverse l'intéressait plus vivement qu'à l'ordinaire, il y prit une part active, et disputa avec chaleur contre l'avocat Fourcroy, homme d'esprit, mais remarquable surtout par la vigueur et l'étendue de ses poumons. Sous ce rapport, Molière n'était pas de force à lutter avec lui; aussi, se tournant vers Despréaux : « Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix, lui dit-il, contre une gueule comme celle-là? »

Son nom de famille était Poquelin. Fils d'un tapissier, il fut destiné à cette profession; mais sa vocation l'appelait à celle du théâtre, et cette vocation fut irrésistible. Son père employa les prières, les menaces, pour le détourner de son projet, ce fut peine inutile, il persista. Et cependant Molière était bon fils; il chérissait ses parens, et ses sentimens ne se démentirent pas, même après que ses frères, qui croyaient avoir à rougir des déportemens de ce *mauvais sujet*, l'eurent repoussé comme indigne, et eurent effacé son nom de l'arbre généalogique de la famille.

Selon la plupart de ses biographes, il dut ce

goût si prononcé à la fréquentation des spectacles. Son oncle maternel, qui l'avait pris en affection, le menait fréquemment aux représentations de l'hôtel de Bourgogne, farces grossières, où Gautier Garguille et Turlupin faisaient assaut d'ignobles plaisanteries. Ces sortes de spectacles ne plaisaient sans doute que médiocrement au jeune adepte, dont le génie entrevoyait peut-être dès-lors la révolution qu'il devait faire subir à la comédie. Quoi qu'il en soit, il sentit dès ce moment que sa place était marquée ailleurs qu'au magasin de son père.

Cependant ses premiers essais ne furent pas heureux : deux de ces bluettes qui nous sont restées sont plus que médiocres; le style en est bas, incorrect et de mauvais ton. Et cependant on remarque dans ces bouffonneries quelque chose de saillant, qui annonce un talent comique peu ordinaire; mais qu'il y a loin encore du *Docteur Volant* et de *la Jalousie du Barbouillé* au *Tartufe* et au *Misanthrope!*

Molière était arrivé à sa trente-deuxième année, sans avoir encore rien fait pour sa gloire. Jusqu'alors il avait parcouru la province à la tête d'une troupe de comédiens ambulans, et n'avait produit que quelques canevas incomplets, sur lesquels l'acteur, en scène,

brodait des paroles, selon ses inspirations. Deux pièces régulières, *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux*, commencèrent la série de ses chefs-d'œuvre, et le placèrent bientôt au-dessus des Scudéri, des Hardi, des Desmarets, auteurs alors en vogue, auxquels Corneille, par sa comédie du *Menteur*, n'avait pas encore enlevé tout-à-fait la faveur publique.

Depuis cette époque, chaque année fut marquée par quelques nouvelles productions de son génie. Il ne fut plus permis d'être vicieux ou ridicule impunément; il immola sans pitié au rire des spectateurs le pédantisme de l'empirique, l'impertinence du marquis, la morgue littéraire des Trissotins; il stigmatisa l'hypocrisie du faux dévot qui fait

De la religion métier et marchandise.

Rien ne lui échappa : il faisait son profit des moindres événemens; ce qui passait inaperçu pour le reste des hommes devenait pour lui une mine féconde, d'où il tirait les trésors dont il enrichissait ses immortelles productions.

Il travaillait déjà à son *Tartufe* lorsque, vers la fin de l'été de l'année 1662, il suivit, en qualité de valet-de-chambre, Louis XIV, qui se rendait à son armée, en Lorraine. Le prince, dans ses campagnes, avait pour habi-

tude de ne faire qu'un repas vers le soir; et, assez ordinairement, il engageait quelques-uns des grands seigneurs qui l'entouraient à lui tenir compagnie à table : insigne honneur qui était vivement convoité, et qui n'était le partage que d'un petit nombre.

Le roi allait se mettre à table, un jour de quatre-temps : cette fois, le mortel privilégié fut son ancien précepteur, Péréfixe, évêque de Rhodez. Invité à s'asseoir à la table royale, le prélat s'en excusa sur l'obligation de faire abstinence. Le roi approuva l'excuse, en fut édifié même; mais elle excita de la part d'un des assistans un éclat de rire qui, bien qu'étouffé, n'échappa point à Louis XIV; et à peine l'évêque fut-il sorti, qu'il demanda au rieur le motif de son hilarité. Celui-ci répondit qu'il avait assisté au dîner de M. de Rhodez, et qu'après un pareil repas on pouvait se contenter d'une simple collation. Le roi voulut en savoir davantage : le courtisan ne se fit pas prier; il donna tous les détails qu'on voulut, et à chaque mets recherché qu'il faisait passer sur la table du prélat, le prince s'écriait : *Le pauvre homme!* et, chaque fois, il prononçait ces mots avec des intonations différentes qui les rendaient plus comiques. Il n'en fallut pas davantage pour Molière; il trouva cette exclama-

tion plaisante, la nota, et la consigna dans sa pièce.

Quelque temps après, quand il voulut faire jouer le *Tartufe*, il rappela adroitement au roi la part qu'il avait eue à cette scène; et il n'est pas impossible que cette circonstance, si frivole en apparence, ait contribué à aplanir les obstacles qu'une cabale puissante opposait à la représentation de ce chef-d'œuvre.

Louis XIV donna, dans différentes circonstances, des preuves éclatantes de l'estime que lui inspiraient le génie et les qualités de Molière. Malgré la réprobation qui, à cette époque surtout, était inséparable de la profession de comédien, il l'attacha à sa personne en qualité de valet-de-chambre, et, vers la fin de 1663, il lui fit l'insigne honneur de tenir son premier enfant sur les fonts de baptême avec la duchesse d'Orléans.

Il sut le venger noblement des superbes dédains de quelques officiers de sa maison. Ayant appris qu'ils étaient blessés de manger à la table du contrôleur de la bouche avec leur collègue Molière, parce qu'il jouait la comédie, qu'ils le lui témoignaient d'une manière offensante, et que, par cette raison, le poète s'abstenait de se présenter à cette table, il lui

dit un matin, à l'heure de son petit lever : « On dit que vous faites maigre chère ici, Molière, et que les officiers de ma chambre ne vous trouvent pas fait pour manger avec eux. Vous avez peut-être faim ; moi-même je m'éveille avec un très-bon appétit ; mettez-vous à cette table, et qu'on me serve mon *en cas de nuit.* » Alors le roi, coupant la volaille, et invitant Molière à s'asseoir, lui sert une aile, en prend en même temps une pour lui, et ordonne qu'on introduise les entrées familières, qui se composaient des personnes les plus marquantes et les plus favorisées de la cour. « Vous me voyez, leur dit le roi, occupé de faire manger Molière, que mes officiers ne trouvent pas assez bonne compagnie pour eux. » Dès ce moment, il n'eut pas besoin de se présenter à cette table de service : toute la cour s'empressa de lui faire des invitations.

Molière éprouva, dans plus d'une occasion, l'impertinent orgueil de ses collègues. S'étant présenté un jour pour faire le lit du roi, celui qui devait l'aider dans cette fonction se retira brusquement, et le laissa vivement affligé de cette nouvelle mortification. Belloc, homme d'esprit, connu par d'agréables poésies, fut indigné de cette conduite de leur confrère ;

il s'approcha de Molière, et, avec toutes les formes de la plus exquise politesse : « Monsieur de Molière, lui dit-il, voulez-vous bien que j'aie l'honneur de faire le lit du roi avec vous ? »

Au reste, l'estime de ceux qui étaient faits pour l'apprécier le dédommageait amplement des ridicules dédains de quelques sots titrés, qui ne voyaient dans l'homme de génie qu'un histrion. A l'exemple du roi, les hommes éclairés foulèrent aux pieds le préjugé qui lançait contre le poète une sorte d'anathème social. Le maréchal de Vivonne, dans lequel brillait tout l'esprit des Mortemart, voua une vive amitié à l'illustre auteur, et, selon l'expression de Voltaire, vécut avec lui comme Lélius avec Térence.

A tous ces témoignages d'estime et d'amitié, nous ajouterons celui du grand Condé. Souvent il le faisait mander pour s'entretenir avec lui. « Molière, lui dit-il un jour, je vous fais venir peut-être trop souvent ; je crains de vous distraire de votre travail. Ainsi, je ne vous enverrai plus chercher ; mais je vous prie, à toutes vos heures vides, de me venir trouver. Faites-vous annoncer par un valet-de-chambre ; je quitterai tout pour être avec vous. » En effet, lorsque Molière venait, le prince congé-

disait tout le monde, et ils demeuraient souvent trois et quatre heures ensemble. « Je ne m'ennuie jamais avec Molière, disait-il; c'est un homme qui fournit de tout; son érudition et son jugement ne s'épuisent jamais. » La douleur que lui causa la mort de notre premier comique le porta à une boutade de franchise un peu brutale envers un abbé qui lui présentait une épitaphe pour ce grand poète. « Ah! s'écria le prince, que n'est-il en état de faire la vôtre! »

Avec tant de qualités pour se concilier les cœurs et les esprits, il n'est pas étonnant que Molière ait été chéri de ceux qui l'entouraient. Parmi les personnes que sa bonté lui avait attachées, nous ne devons pas oublier la bonne Laforêt. Cette estimable servante n'était pas seulement utile à son maître par les soins qu'elle lui prodiguait; son bon sens fut plus d'une fois, pour Molière, un guide dans les productions qui étaient de sa compétence. « Il lui lisait quelquefois ses comédies, dit Boileau; et il m'assurait que, lorsque les endroits de plaisanterie ne l'avaient point frappée, il les corrigeait, parce qu'il avait plusieurs fois éprouvé, sur son théâtre, que ces endroits n'y réussissaient point. »

Un jour, pour éprouver le tact et le goût de

Laforêt, il lui lut quelques scènes de *la Noce du Village*, du comédien Brécourt, en les lui donnant comme son ouvrage. Mais elle ne prit point le change; et, après avoir entendu cette lecture, elle soutint à son maître que la pièce n'était pas de lui.

Remarquons en passant que Malherbe, selon le témoignage de Boileau, consultait aussi sa servante sur ses ouvrages; et que Voltaire se soumettait à la juridiction de sa bonne Barbara, ou, comme il l'appelait, *Baba*, « dans le moment même, a dit lady Morgan, où il exerçait un empire absolu sur les opinions de la moitié de l'Europe littéraire..... Baba et Laforêt appartiennent autant à la postérité que les génies illustres qu'elles avaient l'honneur de servir. »

Les biographes de Molière s'accordent à le représenter tel que le montrent ses ouvrages, doué d'un cœur excellent, connaissant tout son mérite sans en être enivré, souriant de la flatterie et des attaques, plein de douceur et de complaisance.

« Il n'était ni trop gras, ni trop maigre, dit mademoiselle Poisson, sa contemporaine; il avait la taille plus grande que petite, le port noble, la jambe belle; il marchait gravement, avait l'air très-sérieux, le nez gros, la bouche

grande, les lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et forts, et les divers mouvemens qu'il leur donnait lui rendaient la physionomie extrêmement comique. » Molière n'était peut-être pas le meilleur comédien de sa troupe; mais il jouait toujours avec verve, et il animait de son esprit tous ses camarades. Il exerçait son art avec amour; il refusa constamment d'abandonner le théâtre pour un poste plus honorable, dans les idées du temps.

L'Académie française lui offrait à ce prix une place dans son sein. Boileau fut chargé de cette négociation auprès de son ami : « Votre santé, lui dit-il, dépérit, parce que le métier de comédien vous épuise; que n'y renoncez-vous? — Hélas! lui répondit Molière en soupirant, c'est le point d'honneur. — Et quel point d'honneur, répliqua Boileau. Quoi! vous barbouiller le visage d'une moustache de Sganarelle, pour venir sur un théâtre recevoir des coups de bâton; voilà un beau point d'honneur pour un philosophe comme vous! » Ce point d'honneur consistait à ne pas abandonner plus de cent personnes que ses travaux faisaient vivre, et qui seraient tombées dans la misère, s'il eût quitté le théâtre.

Aucun écrivain du siècle de Louis XIV ne

se montra plus indépendant des préjugés nationaux que Molière. Attaché à la cour, il semblait qu'il dût se bien garder de tourner le beau monde en ridicule; cependant il frappa le vice et la sottise partout où il les rencontra. Il est vrai qu'il paya aussi sa dette à la vanité du monarque; il fut souvent obligé de composer de ces pièces de circonstance que Louis XIV ne se faisait pas de scrupule de commander aux grands hommes qui l'entouraient; mais du même encensoir dont il faisait jaillir la louange aux yeux du prince, il lançait des traits acérés aux courtisans qui n'osaient se fâcher de cette adroite audace.

Ce grand peintre de mœurs ne montra pas un talent égal dans tous les genres de comédies; celles qui lui réussirent le moins furent les pièces à intrigue. Souvent aussi, les ordres de la cour le pressaient d'achever; mais, dans ses ouvrages les plus importans, on retrouve toujours l'écrivain qui atteint à la perfection sans effort, et qui arrive tout naturellement aux observations les plus profondes. Il imita des anciens ce qui lui sembla appartenir à son génie, car Plaute et Térence lui ont quelquefois servi de modèle; mais il se sentait si peu contraint par le thème qu'il s'était choisi, qu'il ne manquait jamais de les dépasser dans leurs

propres ouvrages, et qu'il remplissait des canevas de quelques siècles avec des ridicules pris sous ses yeux. Personne n'a montré, comme lui, le côté plaisant de la vie humaine; personne n'a réussi, comme lui, à égayer les hommes sur leurs propres imperfections, et à distinguer, entre les maux qui nous affligent ici-bas, ceux qui peuvent encore nous faire rire.

La santé de Molière, affaiblie par les travaux, et peut-être plus encore par les chagrins domestiques, l'assujettissait à un régime rigoureux. Dans les derniers temps de sa vie, il ne vivait que de lait; et quand ses nombreux amis se réunissaient chez lui, Chapelle, épicurien aimable et joyeux convive, était chargé de faire les honneurs de sa maison. Il était difficile de mieux choisir; Chapelle était dans son centre, et remplissait admirablement son emploi de majordome. Il est vrai que la maison était un peu mise au pillage, et que la cave surtout éprouvait de rudes assauts; mais Molière ne s'en plaignait point, et tout cela tournait au profit de la gaîté.

Plusieurs des beaux esprits qui illustraient les arts et les lettres s'étaient un jour réunis à Auteuil, chez Molière, qui les avait invités à souper. S'étant senti indisposé vers la fin du repas, il leur demanda la permission de se re-

tirer, et les laissa à table sous le patronage de Chapelle. Les convives, excités par les saillies de celui-ci et par le bon vin de Molière, se livrèrent bientôt à une vive et franche gaîté. On boit, on rit, la joie devient expansive, et les toasts, souvent répétés, mettent toutes les têtes à l'envers. Alors la conversation devient bruyante; on raisonne à tort et à travers sur les sciences, sur les arts, sur la littérature, et la conversation tombe enfin sur la morale et la philosophie; texte admirablement choisi pour des hommes ivres! On s'apitoya sur les misères humaines; on trouva, comme une nouveauté, que la somme des maux l'emporte sur celle des biens. « Qu'est-ce que la vie, mes amis? s'écria Chapelle; un triste sentier hérissé d'épines, qu'il faut sans cesse arracher, pour cueillir quelques roses bien rares, bien fanées, qu'on appelle bonheur. Dérision! Depuis que je respire, je sens que la vie ne vaut pas la peine qu'on prend pour la conserver. Car, récapitulons, mes amis; à peine sommes-nous sortis de l'enfance, que voici venir la tourbe des pédagogues avec leur fatras; et à quoi bon, je vous prie? Je me soucie parbleu bien que ce soit le soleil ou la terre qui tourne!... Que m'importe, à moi, que ce fou de Descartes, ou cet extrava-

gant Aristote, ait raison? Ne voilà-t-il pas un beau sujet de se passionner! Se troubler la digestion pour soutenir leur prééminence! Pour moi, je ne donnerais pas un verre de Surène de tous les philosophes tant anciens que modernes..., à l'exception pourtant d'Épicure : passe pour celui-là; c'est le plus raisonnable. Mais le reste, ah!... *le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.* Et puis, nous ne sommes pas plus tôt débarrassés des pédagogues et des férules, qu'on nous étourdit les oreilles d'un établissement. Autres soins; les procès, les dissensions, la guerre, et tout le cortége des misères humaines viennent nous assiéger. Oui, morbleu! chagrins, injustices, tortures de tout genre dans cette misérable vie. — Ajoute à cela, s'écria Boileau, ajoute à cela la fourmilière des Quinaults et des Cotins... Morbleu! siéger à l'Académie à côté de Cotin! ah!... et l'on pourrait aimer la vie! il faudrait être bien lâche. A mon avis, s'il y a eu un homme vraiment raisonnable chez les anciens, c'est Caton; il s'est tué parce qu'il a estimé la vie ce qu'elle vaut. Imitons-le, mes amis; donnons au monde un exemple à jamais glorieux de courage et de philosophie; et, pour ne point séparer d'aussi bons amis, mourons tous ensemble; la rivière est près d'ici.»

Ces paroles furent accueillies par de vives acclamations; le projet fut trouvé admirable, et, à l'instant même, on se disposa à l'exécuter.

« Un instant, dit Chapelle, encore une rasade à l'amitié!... » On vide encore quelques flacons, on s'embrasse avec effusion, et l'on s'avance vers la porte.

Quelques-uns des domestiques de Molière leur barrent le passage, tandis que les autres courent à leur maître, et lui annoncent ce qui se passe. Celui-ci, effrayé, se lève précipitamment; il accourt et arrive au moment où nos philosophes, furieux de l'obstacle, ont tiré leurs épées, et se disposent à se frayer un passage.

« Qu'est-ce donc, mes amis? leur dit-il, et d'où vient ce tumulte? — Eh pardieu! d'une cause bien naturelle; nous voulons nous noyer, et ces marauds s'avisent de vouloir nous en empêcher. — Ils ont tort. Comment, coquins! vous avez l'audace de résister à ces messieurs! Sortez; je vous chasse... Quant à vous, mes amis, oubliez leur insolence... Mais à mon tour, j'ai à me plaindre. Qu'ai-je appris? vous voulez vous noyer! vous noyer sans moi! vous ne m'avez donc pas jugé digne d'être associé à cet admirable projet? Ah! messieurs, j'espé-

rais mieux de votre amitié. — Il a raison ; nous méritons ses reproches ; nous avons mal, très-mal agi. Mon ami, tu es digne de venir te noyer avec nous. Pardonne-nous, cher Molière, de t'avoir oublié, et viens aussi donner l'exemple d'un sublime courage. — Volontiers ; mais quelle heure est-il ? — Minuit ; mais qu'importe ? — Oh ! il importe beaucoup... Quel est notre but ? de rendre notre action éclatante et profitable à l'humanité. Est-ce donc en l'ensevelissant dans les ténèbres que nous lui donnerons l'utilité et l'éclat que nous nous proposons ? N'en perdons pas le fruit par une précipitation mal entendue. Si nous allons nous noyer au sortir d'un festin, on ne manquera pas de nous enlever le mérite de notre action. Les méchans et les envieux sont là, toujours là. « C'étaient des gens ivres, diront-ils ; c'est après que leur raison les a abandonnés, qu'ils ont abandonné la vie. » Mes amis, c'est à la face du soleil, c'est devant mille témoins qu'il faut montrer comment des hommes de cœur savent mourir. Demain donc, quand le soleil brillera dans toute sa splendeur, nous irons gaîment, tous ensemble, bien à jeun, nous jeter la tête la première dans la Seine, et donner ainsi un grand exemple à la race future.

«—Molière a encore raison, dit Lulli; il n'y a pas le mot à dire à cela. — Corbleu! j'enrage, s'écria Chapelle; Molière a cent fois plus d'esprit que nous; nous ne sommes que des ânes auprès de lui. Voilà qui est dit; remettons la partie à demain, et allons nous coucher; car aussi bien je m'endors. »

Ces messieurs approuvèrent le délai et allèrent se coucher. Il n'est pas besoin d'ajouter que le lendemain ils n'avaient pas envie d'aller se noyer.

L'excès du zèle de Molière pour son art le mit au tombeau. Il n'est personne qui ne sache qu'il mourut en faisant un effort sur lui-même pour jouer *le Malade imaginaire*. Molière était comédien; l'église lui refusa les honneurs de la sépulture.

* Né à Paris, en 1622; mort, en 1673.

MONTAIGNE

(MICHEL DE).

D'après lui-même il peignit l'homme.
(DE LA PLACE.)

Des fabliaux, des satires, des épigrammes, quelques légendes, composaient à peu près toutes nos richesses littéraires quand Montaigne vint y ajouter ses trésors. La prose didactique surtout était restée prodigieusement en arrière : la culture était encore trop peu avancée pour que l'esprit philosophique se produisît, comme une spécialité, dans des ouvrages de longue haleine. L'apparition des *Essais* fut donc une sorte de phénomène d'autant plus extraordinaire, que Montaigne, sans modèle parmi ses compatriotes, guidé par son seul génie, se plaça tout d'un coup à côté des plus grands moralistes de l'antiquité. Son érudition profonde, quand le flambeau de la science ne jetait encore que de faibles lueurs,

le goût, le nombre et la précision de ses termes, en font un homme à part dans son siècle.

Mais, quand il s'agit d'apprécier Montaigne, c'est un devoir d'emprunter des couleurs à l'éloquent écrivain qui a si admirablement peint son caractère et jugé ses écrits : « Dans tous les siècles où l'esprit humain se perfectionne par la culture des arts, dit M. Villemain, on voit naître des hommes supérieurs qui reçoivent la lumière et la répandent, et vont plus loin que leurs contemporains, en suivant les mêmes traces. Quelque chose de plus rare, c'est un génie qui ne doive rien à son siècle, ou plutôt qui, malgré son siècle, par la seule force de sa pensée, se place de lui-même à côté des écrivains les plus parfaits, nés dans les siècles les plus polis : tel est Montaigne. Penseur profond sous le règne du pédantisme, auteur brillant et ingénieux dans une langue informe et grossière, il écrit avec le secours de sa raison et des anciens ; son ouvrage reste, et fait seul toute la gloire littéraire d'une nation ; et lorsque, après de longues années, sous les auspices de quelques génies sublimes qui s'élancent à la fois, arrive enfin l'âge du bon goût et du talent, cet ouvrage, long-temps unique, demeure toujours original ; et la France, enrichie tout-à-coup

de tant de brillantes merveilles, ne sent pas refroidir son imagination pour ces antiques et naïves beautés. Un siècle nouveau succède, aussi fameux que le précédent, plus éclairé peut-être, plus exercé à juger, plus difficile à satisfaire, parce qu'il peut comparer davantage; cette seconde épreuve n'est pas moins favorable à la gloire de Montaigne; on l'entend mieux; on l'imite plus hardiment; il sert à rajeunir la littérature, qui commençait à s'épuiser; il inspire nos plus illustres écrivains; et le philosophe du siècle de Charles IX semble fait pour instruire le XVIII[e] siècle.

« Quel est ce prodigieux mérite qui survit aux variations du langage, au changement des mœurs? c'est le naturel et la vérité! Voilà le charme qui ne peut vieillir. Qui pourrait se lasser d'un livre de *bonne foi*, écrit par un homme de génie? L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même, lui fournissent aisément des pensées nouvelles. Sur chaque sujet, il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme, qui dans la dis-

cussion cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il faut décider, ne consulte plus que lui seul, et donne son avis, non *comme bon*, mais *comme sien*. Une telle marche est longue, mais elle est agréable; elle est instructive; elle apprend à douter; et le commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme.

« On sait avec quelle constance il avait étudié les grands génies de l'ancienne Rome. L'heureux instinct qui le guidait lui faisait dire que, pour donner à ses écrits le caractère de durée qui manquait à sa langue, trop imparfaite pour être déjà fixée, il fallait y transporter, y naturaliser en quelque sorte les beautés d'une autre langue, qui, par sa perfection, fût assurée d'être immortelle. Quelquefois, réglant sa marche irrégulière, il semble imiter Cicéron même. Plus souvent, comme Tacite, il *enfonce* profondément la signification des mots, met une idée neuve sous un terme familier, et, dans une diction fortement travaillée, laisse quelque chose d'inculte et de sauvage. Il a le trait énergique, les sons heurtés, les tournures vives et hasardées de Salluste, l'expression rapide et profonde, la force et l'éclat de Pline l'Ancien. Souvent

aussi, donnant à sa prose toutes les richesses de la poésie, il s'épanche, il s'abandonne avec l'inépuisable facilité d'Ovide; on respire la verve et l'âpreté de Lucrèce. Voilà les diverses couleurs qu'il emprunte de toutes parts pour tracer des tableaux qui ne sont qu'à lui. »

Nourri de la lecture des écrivains de l'antiquité, il a plus d'une fois inséré dans ses *Essais* quelques pensées des anciens, et particulièrement de Sénèque et de Plutarque, sans les nommer. « C'était, disait-il, afin que ses critiques vinssent à s'échauder en donnant des nasardes à Sénèque et à Plutarque sur son nez. »

Montaigne jouit de l'inappréciable avantage d'une excellente éducation; il en ressentit toujours les heureux effets. Tel fut, dit-on, le soin qu'apporta son père à conserver pures les heureuses dispositions de ce fils bien-aimé, que, pour ne point les altérer par des émotions subites, il le faisait éveiller au son des instrumens. Aussi recommande-t-il constamment la douceur et l'indulgence dans l'éducation; et il fait à ce sujet le tableau touchant du désespoir d'un père dont la sévérité avait été excessive pour un fils qu'il avait perdu, sans que cet enfant pût connaître toute la vivacité de sa tendresse.

La naissance et la fortune de Montaigne, et bien plus encore la supériorité de son esprit et de ses connaissances, le placèrent dans une haute position sociale. Pendant quelque temps il exerça les fonctions de maire de Bordeaux; mais il avait dans le caractère des bizarreries qui l'empêchèrent d'y réussir. C'est d'après cet échec dans les fonctions administratives, qu'un de ses adversaires répondait à un enthousiaste de ce grand écrivain : « Vous avez beau mettre votre Montaigne au-dessus de Cicéron ; je ne pourrai jamais m'imaginer qu'un homme qui a su gouverner toute la terre ne valût pas, pour le moins, un homme qui ne sut pas gouverner Bordeaux. »

Né au château de Montaigne, près de Bordeaux, en 1533; mort en 1592.

MONTESQUIEU

(CHARLES DE SECONDAT, BARON DE LA BRÈDE ET DE).

Rois, magistrats, législateurs suprêmes,
Princes, guerriers, simples citoyens mêmes,
Dans ce sincère et fidèle miroir
Peuvent apprendre à lire leur devoir.
(J.-B. ROUSSEAU.)

« Le genre humain avait perdu ses titres, dit Voltaire, Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus. »

Belles paroles ! Mais autre temps, autre langage : ce même Voltaire disait un jour au prince de Ligne (1) : « Nos gens d'esprit en ont tant, qu'ils en mettent jusque dans le titre de leurs ouvrages... L'*Esprit des Lois*, c'est de l'esprit sur les lois, je n'ai pas l'honneur

(1) Lettres et Pensées du Prince de Ligne, publ. par Madame de Staël.

de le comprendre ; mais j'entends bien les *Lettres persanes*, bon ouvrage que celui-là. »

Mais ce dernier sentiment ne tire pas à conséquence. La mobilité de Voltaire le mit plus d'une fois en contradiction avec lui-même et lui inspira, selon les circonstances, des jugemens différens. Ses sympathies ou ses préventions envers les écrivains étaient ordinairement subordonnées à ses opinions philosophiques, à ses petites jalousies, ou aux tracasseries littéraires, qui se renouvelaient souvent pour lui, et qui exerçaient un puissant empire sur son caractère irritable : apparemment que Montesquieu n'était pas alors en faveur.

Le génie qui règne dans les *Lettres persanes* ouvrit à Montesquieu les portes de l'Académie, quoique l'Académie fût maltraitée dans son livre (1). Mais ce ne fut pas sans obstacles qu'il put s'asseoir sur l'*immortel fauteuil ;* quelques traits hardis sur la religion et le gouvernement avaient soulevé contre lui un orage qu'il essaya d'abord vainement de conjurer. Le cardinal de Fleury, qu'on avait prévenu contre l'auteur, refusait obstinément de consentir à son admission : il fallut alors user de

(1) Voltaire.

ruse. Montesquieu fit faire à la hâte une nouvelle édition de son livre, dans laquelle il retrancha ou adoucit les passages qui pouvaient choquer les susceptibilités politiques ou religieuses ; puis il porta lui-même l'ouvrage au cardinal-ministre, qui ne lisait guère. Cet air de confiance, soutenu par l'empressement de quelques personnes de crédit, aplanit les obstacles, et Montesquieu entra à l'Académie.

Le succès de cet ouvrage fut prodigieux. Chacun voulut rire de soi-même, et admirer cette vive et ingénieuse peinture des mœurs et des ridicules de notre pays : satire pleine de verve, de finesse et de mordantes saillies, mais qui perdait de son amertume et n'était que piquante dans la bouche d'un étranger.

Il semblait difficile de dire quelque chose de neuf sur les Romains ; la matière était usée. Montesquieu la rajeunit par des peintures fortes et des réflexions fines et profondes. Le traité des *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains* prouva qu'un homme de génie sait, au besoin, féconder un sol stérile.

Avant de donner cet ouvrage à l'impression, il en confia le manuscrit à un magistrat, homme d'esprit, pour qu'il lui en dît son sentiment. Celui-ci le lui rendit quelques jours après, en lui

conseillant de le brûler, comme trop faible et trop indigne de sa réputation. Le philosophe écoute sans humeur ce conseil, reprend son manuscrit, y ajoute une épigraphe et le porte à l'imprimeur.

Il semblait qu'il fût dans la destinée de ce grand écrivain d'être mal apprécié par les juges qu'il se donnait. Environ onze ans après, il arriva à Paris, apportant avec lui le manuscrit de l'*Esprit des Lois*, qu'il avait l'intention de publier, après qu'Helvétius, son ami, lui aurait dit son avis sur ce nouvel ouvrage. Helvétius le lut et en porta le jugement le plus défavorable; toutefois, se défiant de lui-même, il admit dans la confidence un homme de talent, très-bon juge sur cette matière. Celui-ci jugea comme Helvétius, qui, plus confiant alors, conseilla franchement à l'auteur d'oublier son œuvre et même de la brûler. Montesquieu reçut tranquillement cet avis, reprit en souriant son manuscrit et l'envoya le jour même aux presses de Genève.

L'apparition de cet ouvrage fit grand bruit: les critiques et les éloges furent prodigués avec passion; et cela devait être, car ce livre sortait des proportions ordinaires. Il était difficile de trouver plus d'esprit dans un écrit, plus d'originalité, de génie et de vues profon-

dées, un style plus neuf, des expressions plus vives et plus ingénieuses.

Mais la critique a blâmé le défaut d'exactitude dans les citations, le peu de méthode de l'écrivain, et sa singulière manie de ne mettre souvent que trois ou quatre lignes dans un chapitre, et encore de ne faire de ces quatre lignes qu'une plaisanterie.

Pendant que Montesquieu subissait dans sa patrie les inconvéniens de sa supériorité, l'Angleterre élevait un monument à sa gloire. En 1752, Dassier, artiste célèbre par les médailles qu'il a frappées en l'honneur de plusieurs hommes illustres, vint de Londres à Paris pour frapper la sienne, et lui demanda quelques séances. Montesquieu se refusa constamment à ses pressantes sollicitations. Dépité de ne pouvoir vaincre sa résistance : « Croyez-vous, lui dit l'artiste, qu'il n'y ait pas autant d'orgueil à refuser ma proposition qu'à l'accepter ? » Désarmé par cette réflexion, le philosophe se soumit à ce qu'il désirait.

Cependant une fausse modestie ne l'empêchait point de s'apprécier ce qu'il valait. « Si cet ouvrage a du succès, dit-il en parlant de l'*Esprit des Lois*, je le devrai beaucoup à la majesté de mon sujet. Cependant je ne crois pas avoir totalement manqué de génie.

Quand j'ai vu ce que tant de grands hommes en France, en Angleterre, en Allemagne, ont écrit avant moi, j'ai été dans l'admiration; mais je n'ai point perdu courage. *Et moi aussi je suis peintre*, ai-je dit avec le Corrége. »

La gloire et l'amitié embellirent sa vie : il eut de nombreux et d'illustres amis. Dans le monde, son commerce était aimable et sûr; mais on eût vainement cherché en lui la grâce des manières et du langage. Il avait peu de cet esprit argent-comptant qui, dans un salon, donne tant d'avantage à un homme médiocre sur un homme de génie :

> L'auteur vif et brillant qui fit parler Usbeck,
> Quand il parlait lui-même, était pesant et sec.
>
> (LEBRUN.)

Cependant la malice de son esprit s'épanchait parfois en plaisanteries piquantes.

Il disputait un jour avec un conseiller au parlement de Bordeaux sur un fait vivement contesté. Le magistrat, après plusieurs argumens débités avec chaleur, finit par lui dire : « M. le président, si cela n'est pas vrai, je vous donne ma tête. — Je l'accepte, dit froidement Montesquieu, les petits présens entretiennent l'amitié. »

Piron a payé, dans ces vers, son tribut d'admiration à la mémoire du grand homme que la France venait de perdre :

L'aigle a disparu !... Montesquieu,
Du haut de la double colline,
Revole, pour jamais, au lieu
De son immortelle origine.
Qui de la région divine
Reconnaitra mieux le chemin
Que le merveilleux écrivain
Qui, sur les ailes du génie,
Une plume d'or à la main,
Le parcourut toute sa vie?

Né au château de La Brède, près de Bordeaux, en 1689 ; mort à Paris, en 1755.

PASCAL

(BLAISE).

Esprit immense, ardent, de sa hauteur
Il domina son siècle, éclaira sa patrie,
Des sciences, des arts, sonda la profondeur;
Et sur les ailes du génie
S'élevant vers le Créateur,
Il osa mesurer sa grandeur infinie.

(ANONYME.)

PASCAL fut un de ces rares phénomènes qui apparaissent à de longs intervalles, un de ces brillans météores qui, dans leur passage, jettent une vive lumière sur tous les objets. Cet écrivain si fécond en talens et en vertus, *cet homme qui fut éloquent et sublime avant Bossuet*, entra dans la carrière des sciences et des lettres dès son jeune âge. La nature semblait avoir doté en lui le moral au détriment du physique. Encore enfant, il devina les ma-

thématiques par la seule force de son génie, et parvint, sans le secours d'aucun maître, jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide. Son père, homme d'esprit et de sens, effrayé du prodigieux développement de cette jeune intelligence, retira à son fils tous ses livres, et défendit même qu'on parlât devant lui de sciences et de littérature. Vaines précautions! Le génie qui lui avait révélé la science des nombres l'éleva de lui-même aux grandes vérités de la philosophie, et l'initia dans tous les secrets de la parole : ainsi Pascal fut en tout son propre ouvrage.

La publication de son traité des *sections coniques* le rangea au nombre des savans les plus distingués de son temps; et il n'avait pas encore quinze ans. Ses découvertes *sur la pesanteur de l'air et sur l'équilibre des liqueurs* achevèrent sa réputation.

Mais son œuvre capitale, cette œuvre unique dans son genre, qui lui a valu l'admiration de la postérité et les honneurs de la persécution, ses *Lettres provinciales* enfin, appartiennent au petit nombre d'écrits polémiques qui ont survécu à la circonstance qui les a fait naître. On sait qu'elles étaient spécialement destinées à attaquer la morale souple et relâchée des jésuites. Il avait affaire à

des adversaires puissans et habiles; cependant il ne craignit point d'engager le combat : mais il connaissait trop bien son public pour présenter la lutte sous un aspect sérieux; il lui donna l'apparence de la plaisanterie, et s'il y eut jamais un persifflage sublime, ce fut sans contredit celui qu'employa Pascal dans cette circonstance. Il fit servir toute la puissance de sa raison, toute la finesse de son esprit, à combattre ces hommes qui employaient leur esprit et leur raison à abuser leurs semblables (1); il les frappa des traits les plus piquans, les plus acérés, les plus inattendus, et toujours en faisant luire le flambeau de la vérité dans les routes tortueuses où il s'engageait pour poursuivre ses adversaires. Leur fureur ne connut plus de bornes, et, à force d'intrigues, ils parvinrent à faire brûler publiquement ces fatales lettres; mais, comme c'est l'ordinaire, elles n'en furent que plus recherchées. Au reste, elles n'avaient pas besoin de la persécution pour avoir du relief; leur mérite était apprécié par tous les hommes de goût que la passion et l'esprit de parti n'aveuglaient pas.

Selon Voltaire, quelqu'un ayant demandé à Bossuet quel ouvrage il voudrait avoir fait,

(1) Résumé de la Littérat. franç.

s'il n'avait pas fait les siens, il répondit : « *les Lettres provinciales*. »

Un jour que l'on dissertait sur la littérature chez le président de Lamoignon, Boileau, qui faisait partie de cette réunion, donnait, selon sa coutume, la préférence aux anciens, à l'exception toutefois d'un moderne qui, à son avis, l'emportait sur les Grecs et les Romains. On s'empressa de lui demander quel était cet auteur dont il faisait tant de cas. Il se montra discret ; on le pressa, et un Jésuite entre autres, qui se trouvait là, lui fit particulièrement de vives instances. — Eh bien ! dit Boileau, en lui serrant fortement le bras, vous le voulez? c'est Pascal, morbleu. — Pascal! dit le Père stupéfié ; Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux! dit Despréaux furieux, le faux! sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues différentes. — Il n'en est pas plus vrai pour cela, dit l'opiniâtre jésuite. Le satirique haussa les épaules et en resta là.

A l'âge de trente ans, Pascal quitta le monde et alla s'enfermer dans la solitude de Port-Royal des Champs. Il partageait son temps entre des exercices de piété, l'étude, et des travaux mécaniques, qui étaient pour lui une récréation ; par exemple, il aimait à faire des

sabots. Ce goût, faute d'autres sujets, fournissait un texte abondant aux sarcasmes de ses ennemis, dont au reste il ne s'embarrassait guère. Il répondait à ses détracteurs en éclairant ses semblables, et en contribuant à leur bien-être par des découvertes utiles. On lui doit l'invention du haquet et de la brouette.

Il était à peine parvenu à l'âge où la force des autres hommes est dans son plus grand développement, que déjà il ressentait toutes les infirmités d'une vieillesse prématurée. Il semble que la vigueur et l'énergie du moral aient usé en lui le physique avant le temps. Il mourut à trente-neuf ans avec tous les signes de la décrépitude ; la tension continuelle de son esprit avait comme épuisé son cerveau : dans les derniers temps de sa vie, il croyait voir sans cesse un précipice ouvert à ses côtés, et l'on était obligé de placer quelques meubles près de lui pour le rassurer.

Pascal faisait tout avec son cœur : aussi ses écrits portent-ils le caractère de la passion la plus brûlante. C'est surtout dans ses *Pensées* que l'on trouve cette chaleur d'âme, cette vigueur d'esprit qu'il possédait à un degré si éminent. Ce livre, qui n'est que l'assemblage de matériaux que l'auteur destinait à la composition d'un plus grand ouvrage, peut donner

une idée de l'étendue et de l'élévation de son génie : tout imparfaite qu'est cette œuvre, elle suffirait seule à la gloire de tout autre écrivain.

Son style coule avec limpidité, avec naturel, comme ses pensées. Les mots se rangent sans effort sous sa plume ; et telle était la sûreté de son goût, que ses œuvres sont parvenues jusqu'à nous sans avoir vieilli d'un jour.

Né à Clermont-Ferrand, en 1623 ; mort à Paris, en 1662.

PRÉVOST D'EXILES

(ANTOINE-FRANÇOIS).

Toujours pur et correct, et souvent énergique,
Il séduit notre esprit par ses tableaux charmans;
Au style grave et doux mêlant le pathétique,
Des couleurs de l'histoire il peignit ses romans.

(ANONYME.)

PARMI les hommes de lettres qui fréquentaient le salon de Mme Geoffrin, l'abbé Prévost était l'un des plus assidus et des plus aimables. Ses talens le faisaient admirer; ses qualités le faisaient chérir. Les saillies originales qu'il savait jeter à travers les discussions austères qui parfois s'engageaient, au grand déplaisir des dames, en faisaient cesser l'ennui, et ramenaient les discoureurs sur un terrain moins aride; et souvent de jolies bouches, qui déjà s'ouvraient convulsivement pour bâiller, le remercièrent par un sourire de cette heureuse diversion.

La moitié de sa vie s'écoula au milieu des agitations d'une âme ardente ; l'inconstance sembla diriger toutes ses actions :

> Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
> Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.

Mais ni dans les camps, ni sous les voûtes d'un cloître, il ne trouva le repos et le bonheur qu'il cherchait. Ses passions l'entraînèrent sans cesse loin du but, et il ne rencontra dans le chemin de la vie que les épines qui le rendent pénible, et rarement les fleurs qui l'embellissent.

Mais enfin les orages se calmèrent, et il put goûter les douceurs d'une vie régulière et pure. Le prince de Conti l'ayant choisi pour son aumônier, son existence devint moins précaire. Les loisirs que lui laissa son emploi lui permirent de cultiver les lettres, qu'il avait toujours aimées, et il trouva dans l'étude l'oubli de tous ses maux.

C'est quand on est arrivé au port, qu'on aime à retracer les fureurs de la tempête : l'abbé Prévost, faisant un retour sur sa vie, s'appliqua à peindre les passions qui l'avaient tant agitée. Il n'eut pas besoin d'étudier chez les autres les mystères du cœur ; c'est dans le

sien qu'il puisa les élémens qu'il mit en œuvre. Dans les tableaux qu'il a tracés, il peignit en quelque sorte d'après nature : aussi ses romans, pleins de vérité, ressemblent-ils à l'histoire. Ils furent lus avec avidité après ceux de Le Sage, et c'est tout dire. Un style limpide et pur, une imagination riche, brillante, fertile, l'art de créer et d'enchaîner habilement des situations attachantes, telles sont les qualités qui distinguent les écrits de l'abbé Prévost. Les hommes mêmes qui n'attachent aucun prix à cette littérature frivole ne peuvent contester le mérite du *Doyen de Killerine*, de *Cléveland* et de *Manon Lescaut*.

L'abbé Prévost, plein d'âme et de feu, et souvent d'une gaîté communicative, avait parfois des accès d'une noire mélancolie dont il avait peine à sortir. Il semblait qu'il pressentît sa destinée ; elle fut affreuse.

Il passait habituellement la belle saison à Saint-Firmin, près de Chantilly. Un matin qu'il était sorti pour faire sa promenade ordinaire dans les belles avenues de la forêt, un vertige le prit subitement et il tomba inanimé au pied d'un arbre. Des villageois l'ayant trouvé privé de sentiment le portèrent chez le curé du village, où la justice se transporta aussitôt. Un chirurgien fut requis pour faire

l'ouverture du cadavre. Le malheureux n'était pas mort; un cri douloureux fit connaître l'affreuse méprise. L'opérateur s'arrêta; mais il était trop tard: une ouverture d'une effrayante grandeur laissa échapper la vie du spirituel écrivain avec des flots de son sang... Prévost ne rouvrit un moment les yeux que pour voir l'horrible appareil qui l'environnait; il expira sous le scalpel.

Né à Hesdin en Artois, en 1697; mort à Saint-Firmin, près de Chantilly, en 1763.

QUINAULT

(PHILIPPE).

Doux et tendre Quinault, de tes vers enchanteurs
Vainement la satire a frondé l'harmonie ;
Le temps, plus équitable, a vengé ton génie
Et fait rougir tes détracteurs.

(Anonyme.)

Ce n'est pas la faute de Boileau, si le nom de Quinault ne nous est point parvenu escorté de tout le ridicule qui accompagne ceux de Chapelain et de l'abbé Cottin. Le génie triompha des redoutables hémistiches du satirique : la postérité a réhabilité l'auteur d'*Armide*; ses ouvrages sont immortels comme les satires de son Aristarque.

Il est vrai qu'il avait d'abord donné prise à la critique. Avant de connaître la nature de son talent, il avait fait des tragédies, et quoique le public les eût accueillies favorablement,

il faut bien convenir qu'elles étaient défectueuses. Quinault, sacrifiant au goût du jour, avait d'abord calqué ses héros sur ceux de Scudéry et de La Calprenède ; il leur avait donné une sorte de délicatesse affectée qui dénaturait les caractères antiques qu'il produisait sur la scène ; Boileau put dire alors :

Les héros dans Quinault parlent bien autrement,
Et jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

Mais il cessa d'avoir raison quand il continua de le poursuivre de ses sarcasmes, et qu'il enveloppa dans la même proscription les opéras et les tragédies. On ne peut guère expliquer cette animosité du satirique que par le désir qu'il avait de rehausser les opéras de son ami La Fontaine, en dépréciant ceux de son émule ; cette rivalité seule pouvait dicter des jugemens aussi injustes : car la pureté du goût de Boileau ne pouvait le tromper ; et, quoi qu'il en ait dit, la mélodie des vers de Quinault n'avait pas besoin, pour plaire, des accords de Lulli.

Il est vrai que plus tard il lui rendit justice. « Quinault était fort jeune, et moi aussi, dit-il, lorsque j'écrivis contre lui ; il n'avait pas fait alors beaucoup d'ouvrages qui lui ont acquis dans la suite une juste réputation. »

Au reste, on sait que le nom de *Boursault* occupait primitivement la place de celui de Quinault, dans la plupart des hémistiches dirigés dans la suite contre ce dernier : tous les traits avaient donc porté d'abord sur Boursault ; mais ce poète ayant eu occasion de rendre à son censeur un service signalé, l'acrimonie du satirique ne put tenir contre ce généreux procédé, et le nom de Boursault cessa de figurer dans les satires. Mais il fallait rimer ; le nom de Quinault se présenta, et le nom de Quinault fut voué au ridicule.

Cette injustice, qui eut peu d'approbateurs, n'excita pas même la récrimination du poète outragé, et cette modération fit ressortir bien mieux encore tout l'odieux de la satire. Bien plus, opposant l'équité à l'injustice, et la douceur à la passion, Quinault ne cessa point d'exalter le beau talent de son ennemi et de lui continuer ses visites. Mais Boileau, interprétant ces démarches à sa manière, disait : « Il ne veut se raccommoder avec moi que pour me parler de ses vers, et il ne me parle jamais des miens. » On conçoit alors l'humeur de Despréaux... Ne pas lui parler de ses vers !

On rapporte qu'étant à la salle de l'opéra de Versailles, il dit à l'officier qui le plaçait : « Monsieur, mettez-moi dans un endroit où je

n'entende point les paroles : j'estime fort la musique de Lulli ; mais je méprise souverainement les vers de Quinault. »

« Il n'y a point d'apparence, dit Voltaire, que Boileau ait dit une pareille grossièreté ; s'il s'était borné à dire : Mettez-moi dans un endroit où je n'entende que la musique, cela n'eût été que plaisant, mais n'eût pas été moins injuste. On a surpassé prodigieusement Lulli dans tout ce qui n'est pas récitatif ; mais personne n'a jamais égalé Quinault. »

L'opéra français ne faisait que de naître, quand cet écrivain l'enrichit des brillantes productions qui contribuèrent sans doute à le nationaliser parmi nous. Déjà Louis XIV avait fait représenter, à grands frais, sur son théâtre particulier, des pièces à sa louange, qu'il ne se faisait pas de scrupule de commander aux poètes qui avaient part à ses bienfaits ; mais ces splendides représentations étaient concentrées à la cour : des spectateurs privilégiés seuls en jouissaient. Un certain marquis de Sourdac, amateur passionné des machines, obtint le privilége d'élever un théâtre spécialement consacré à la danse, au chant et à la musique, et l'opéra fut dès-lors régulièrement institué ; des pièces lyriques furent représentées avec toute la pompe théâtrale de l'Italie.

Ce spectacle néanmoins n'eut réellement de l'éclat que lorsque Lulli en eut pris la direction. Cet artiste, tout Italien qu'il était, chercha à donner à l'opéra français un caractère national, et subordonna la musique aux situations dramatiques. Il fut merveilleusement secondé par Quinault, dont le gracieux talent put alors se montrer dans toute sa supériorité. Ce poète avait trouvé sa véritable vocation. *Armide*, *Roland*, *Atis*, furent accueillis avec enthousiasme et le méritaient.

Sans doute on peut y blâmer quelques négligences, quelques réminiscences de fadeur; mais une poésie constamment harmonieuse, des pensées ingénieuses, un style aisé et flexible rachètent, amplement ces légers défauts. Ses vers ont survécu à la musique, et ce n'est pas un petit éloge pour des vers d'opéra.

Que si on l'accuse, avec Boileau, de fadeur et de mollesse, nous opposerons des morceaux qui prouvent que la vigueur et l'énergie n'étaient pas étrangères à la nature de son talent : il ne faut pour cela que citer ces vers de son opéra de Médée :

Sortez, ombres, sortez de la nuit éternelle;
Voyez le jour pour le troubler :

Que l'affreux désespoir, que la rage cruelle
Prennent soin de vous rassembler.
Avancez, malheureux coupables,
Soyez aujourd'hui déchaînés;
Goûtez l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyez pas seuls misérables.
Ma rivale m'expose à des maux effroyables;
Qu'elle ait part aux tourmens qui vous sont destinés!
Non, les enfers impitoyables
Ne pourront inventer des horreurs comparables
Aux tourmens qu'elle m'a donnés.
Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés;
Ne soyons pas seuls misérables.

Quinault, issu d'une famille distinguée, mais pauvre, fut d'abord l'élève du poète Tristan l'Ermite, puis clerc d'avocat. Il grossoyait encore des minutes dans l'étude de son patron, quand il donna au théâtre ses premières comédies. Ainsi que nous l'avons dit, elles eurent un brillant succès. « Lorsque Quinault fit ses premières pièces, dit Ménage, elle étaient si goûtées et si applaudies, que l'on entendait le brouhaha à deux rues de l'hôtel de Bourgogne. »

Comme tous les jeunes débutans dans la carrière, il en trouva les avenues fermées; le patronage de Tristan, son maître, lui aplanit les difficultés.

A cette époque, les comédiens étaient dans l'usage d'acheter des auteurs les pièces de théâtre qu'on leur présentait ; et le profit qu'ils en retiraient devenait leur patrimoine exclusif. Cet usage avait son inconvénient ; car il arrivait assez souvent que la pièce vidait la caisse, au lieu de la remplir. Aussi les comédiens étaient-ils très-réservés dans le prix de leurs acquisitions. Quelquefois, cependant, la réputation de l'auteur donnait du relief et de la valeur à l'ouvrage, et il était payé en conséquence.

Tristan, déjà connu par de nombreux succès au théâtre, voulut servir les intérêts de son élève, et se chargea de lire aux comédiens la pièce des *Rivales*, que Quinault venait de terminer : elle fut reçue par acclamation, et ils en offrirent cent écus : c'était alors une somme considérable.

Tristan, se faisant conscience d'abuser les acquéreurs, leur apprit que cette comédie n'était pas de lui, mais d'un jeune homme plein d'esprit et de mérite, que sa modestie et sa timidité avaient empêché de se présenter lui-même. Cet aveu fit rétracter les comédiens : ils dirent à Tristan que cette pièce n'étant pas de lui, ils ne pouvaient hasarder plus de cinquante écus. Le poète essaya de

les ramener à leur première proposition ; il ne put y parvenir. Alors il s'avisa d'un expédient, pour concilier les intérêts de tous ; il proposa d'accorder à l'auteur le neuvième de la recette de chaque représentation, pendant que la pièce serait représentée dans sa nouveauté, et qu'ensuite elle appartiendrait aux comédiens. Ce moyen fut accepté et parut si judicieux qu'il a depuis constamment servi de règle, sauf quelques modifications qui y ont été introduites de nos jours.

Les connaissances de Quinault en jurisprudence furent la source de sa fortune.

Un riche marchand ayant eu recours à lui pour rétablir l'ordre dans ses affaires fort embrouillées, le jeune clerc porta la lumière dans ce chaos et devint l'ami et le commensal de la maison. Le marchand mourut quelque temps après, et Quinault épousa sa veuve, qui lui apporta en dot plus de cent mille écus.

D'après cela, on pourrait à bon droit s'étonner des plaintes de Quinault sur la médiocrité de sa fortune, si l'on ne savait que les poètes ont assez l'habitude de se plaindre de maux imaginaires : il ne faut donc point prendre à la lettre les vers suivans :

C'est avec peu de bien un terrible devoir,
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-père.

Quoi ! cinq actes devant notaire
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir !
O Ciel ! peut-on jamais avoir
Opéra plus fâcheux à faire?

Ces vers ne sont qu'une plaisanterie ; Quinault était riche. Outre les biens dont nous avons parlé, il recevait de Lulli quatre mille francs pour chaque opéra. Trois de ses filles prirent le voile, et les deux autres furent mariées avantageusement. Il n'eut point de fils.

Né à Paris, en 1635 ; mort en 1688.

RABELAIS

(FRANÇOIS).

En courroux, comme vous, on ne me voit point être...
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon rire est philosophe autant que votre bile.

(MOLIÈRE.)

Sous le voile d'une allégorie grossière, mais toujours vive, toujours piquante, Rabelais traça d'une main ferme et indépendante le tableau des vices et des ridicules de son siècle. Dans toutes les pages du *Gargantua* et du *Pantagruel*, on reconnaît l'homme supérieur qui voyait d'un coup d'œil l'ensemble des folies humaines; mais, il faut le dire, son goût n'était pas assez pur pour se moquer avec finesse des travers de l'humanité. Son imagination bizarre créait des caricatures monstrueuses, et il frappait sans choix avec toutes les armes qui s'offraient à sa vue : rien ne lui semblait

puéril, vulgaire, obscène, pourvu qu'il atteignît son but. Mais que de sens et de philosophie sous cette enveloppe grossière! Quels sarcasmes accablans sous cette folle gaîté! Personne n'a, comme lui, versé le ridicule sur les vices et les préjugés de son temps. Le siècle entier de Rabelais est passé en revue par ce malin personnage : il frappe, il perce à jour et la corruption des juges, et l'éloquence décevante des avocats, et la débauche et l'ivrognerie des *clercs,* et les stupides superstitions des séculiers.

La plupart des plaisanteries de Rabelais ont perdu de leur sel sans doute ; mais plus d'un littérateur fait encore ses délices de cet auteur d'où Molière a tiré une foule de mots pleins de sens, et que La Fontaine admirait. La joyeuse philosophie et la piquante bonhomie de Rabelais devaient plaire au *bonhomme.* Aussi relisait-il toujours *maistre François* avec un nouveau plaisir; c'était son *veni-mecum.* Il donna une preuve de cette folle admiration, par la saillie extravagante qui lui échappa, chez Boileau, en présence de plusieurs graves personnages. Le frère du satirique, docteur de Sorbonne, dissertait dans cette réunion sur saint Augustin, et exaltait le mérite de ce Père de l'Église. La Fontaine, qui avait écouté avec

sa distraction ordinaire, se réveilla tout-à-coup comme d'un profond sommeil, et demanda sérieusement au docteur si saint Augustin avait plus d'esprit que Rabelais. Le docteur étonné regarda La Fontaine des pieds à la tête, et lui dit pour toute réponse : « Prenez garde, monsieur de La Fontaine, vous avez mis un de vos bas à l'envers. » Et cela était vrai.

On a cru reconnaître dans *Gargantua* une satire personnelle de François Ier, qui prenait plaisir à se faire lire ce livre. Il semble, en effet, qu'on y retrouve l'esprit si connu de ce prince; mais il est plus probable que l'ouvrage entier n'est qu'un cadre, dans lequel Rabelais accumule toutes les idées qu'il avait rassemblées sur les mœurs de son siècle.

Né à Chinon en Touraine, en 1483, Rabelais fut destiné à l'état ecclésiastique, et entra, fort jeune encore, dans un couvent de Franciscains. Là, dans la paix et le repos du cloître, il se livra à l'étude de la littérature ancienne, et y fit en peu de temps d'immenses progrès. Ses ignorans confrères ne lui pardonnèrent pas sa supériorité; ils lui firent éprouver des persécutions qu'il justifia peut-être par la légèreté de ses mœurs et de sa conduite. Quoi qu'il en soit, il parvint à obtenir du pape Clément VII une dispense pour passer

dans l'ordre des Bénédictins. Mais le génie de Rabelais se trouvait trop à l'étroit dans les murs d'un cloître; la vie monastique lui devint insupportable; il jeta le froc et alla étudier la médecine à Montpellier. Il s'y rendit célèbre par sa traduction d'Hippocrate en latin, et par ses cours publics. C'est pour perpétuer le souvenir de ses doctes leçons, que les candidats au grade de docteur, à la Faculté de Médecine de Montpellier, se revêtent de la robe de Rabelais, que l'on y conserve avec vénération.

Son esprit enjoué et facétieux lui avait procuré de puissans protecteurs. Le cardinal du Bellay surtout fut un de ses Mécènes; ce prélat se l'attacha en qualité de médecin, et l'emmena avec lui à Rome. Mais quelques plaisanteries mal sonnantes qui échappèrent à maître François, lui firent un mauvais parti : on l'accusa d'hérésie, et cette accusation aurait pu lui être fatale, s'il ne se fût hâté d'en prévenir les conséquences. Il prit la fuite, repassa les Alpes et arriva à Lyon dans un dénûment absolu.

Son dessein était de se rendre à Paris; mais, pour y arriver, la chose nécessaire lui manquait : sa bourse était à sec. Toutefois sa détresse ne fut pas de longue durée; son esprit

fertile en expédiens lui fournit bientôt un moyen de sortir d'embarras. Il est vrai que le seul Rabelais pouvait le mettre en pratique.

Quittant donc le sourire malin qui sans cesse contractait ses lèvres, il s'efforça de donner à sa physionomie un air sombre et mystérieux, puis il entra dans une hôtellerie, demanda une chambre particulière et tout ce qu'il fallait pour écrire. Ses manières étranges et le mystère dont il s'enveloppe éveillent la défiance; on l'observe, et on le voit placer, comme à la dérobée, sur de petits sachets, des étiquettes où on lit ces mots : *Poison pour le roi; poison pour la reine; poison pour le dauphin.* A cette vue, on est saisi d'horreur. Ce mystérieux étranger, c'est un conspirateur, c'est un monstre! La vie de la famille royale est en danger; il faut prévenir une affreuse catastrophe; on court avertir les magistrats. Ceux-ci arrivent empressés; on saisit le conspirateur et ses petits paquets... Quel bonheur que le hasard ait dévoilé son infernal dessein!

Cependant le prisonnier demande à être transféré à Paris, et annonce qu'il a d'importantes révélations à faire au roi. En conséquence on l'expédie pour la capitale avec les sachets, pièces de conviction; mais, de peur

que le chagrin ne le tue en route, on lui fournit une bonne voiture, et l'on prend les plus grands soins de sa personne.

On arrive enfin à Paris; le procès s'instruit, le coupable est interrogé, et tout s'éclaircit: on ouvre les sachets et l'on y trouve... de la cendre; fâcheux désappointement pour ceux qui s'apprêtaient à le voir écarteler!

On raconta au roi le stratagème dont Rabelais s'était servi pour remédier à sa détresse. Le prince rit beaucoup de cette nouvelle manière de voyager *gratis*, et pardonna facilement au facétieux personnage qui l'avait mise en pratique.

Quelque temps après, Rabelais fut pourvu de la cure de Meudon. C'est dans cette solitude qu'il composa la plupart de ses ouvrages; c'est là aussi qu'il mourut, en 1553, à l'âge de 70 ans.

RACINE

(JEAN).

Du théâtre français l'honneur et la merveille,
Il sut ressusciter Sophocle en ses écrits;
Et, dans l'art d'enchanter les cœurs et les esprits,
Surpasser Euripide et balancer Corneille.

(BOILEAU.)

La vie de Racine est le miroir fidèle de son talent : l'élégance et l'harmonie des actes de toute sa vie se retrouvent dans ses écrits.

Attaché à la cour de Louis XIV, qui l'aimait, qui l'avait nommé son gentilhomme ordinaire, Racine se distinguait, entre tous, par la douceur et la grâce de ses manières, et par l'élégante dignité que demandait le prince; et cette amabilité, ces dehors flatteurs, joints à un beau génie, expliquent l'amitié toute particulière et l'honorable distinction avec laquelle le *Grand Roi* accueillait l'auteur d'*Athalie*.

Ce soin continuel qu'il apporta, comme courtisan, à se conformer aux lois de l'étiquette de la cour, il l'employa, comme poète, à se plier aux règles de l'art et au goût du public, et il atteignit au plus haut degré de perfection possible. Depuis long-temps, il est reconnu que Racine est le plus élégant et le plus harmonieux de nos tragiques.

Ce grand poète ne sembla pas d'abord destiné à entrer dans la carrière qu'il parcourut avec tant de gloire. L'éducation toute religieuse qu'il reçut à l'abbaye de Port-Royal-des-Champs annonçait, pour l'Église, un ministre distingué, plutôt qu'un poète pour les jeux profanes du théâtre; et, en effet, il porta l'habit ecclésiastique pendant les premières années de sa jeunesse. Il avait même été pourvu d'un bénéfice, et il est désigné sous le titre *Prieur de l'Épinay* dans le privilége qui accompagne l'impression de la tragédie d'*Andromaque*. La possession de ce bénéfice, qui lui fut contestée, fit naître un procès que *ni lui ni ses juges n'entendirent jamais*, et dont les embarras et les lenteurs le dégoûtèrent au point que, de guerre lasse, il abandonna la partie à son compétiteur. Ce fut, dit-on, pour se venger de ses juges, qu'il s'en moqua si spirituellement dans *les Plaideurs*.

Il avait vingt ans, quand le mariage de Louis XIV mit en émoi tout le Parnasse français. Racine, qui, au milieu des bois de Port-Royal, s'était déjà essayé dans des vers latins, voulut, lui aussi, célébrer cet événement; mais cette fois sa muse parla français. *La Nymphe de la Seine* fut distinguée entre toutes les pièces que fit naître cette circonstance, et Louis XIV envoya à l'auteur une gratification de cent louis, qui, bientôt après, fut suivie d'une pension de six cents francs.

Ce succès enflamma la verve du jeune poète. Les *Frères ennemis*, puis *Alexandre*, dont Molière lui avait donné le sujet, annoncèrent un rival de Corneille.

L'auteur de *Cinna* était alors à l'apogée de sa réputation : un jeune débutant dans la carrière devait être fier de ses suffrages; Racine les ambitionna; il lui porta le manuscrit d'*Alexandre*, et le pria de lui en dire son avis. Corneille, après l'avoir lu, lui dit, en le lui rendant, *qu'il avait un véritable talent pour la poésie, mais qu'il n'en avait pas pour le genre dramatique*. On ne peut supposer que ce jugement ait été dicté par la jalousie; Corneille était au-dessus de ces petitesses : il concevait la tragédie sous un autre point de vue que Racine; il s'appliquait à

conserver aux héros grecs ou romains leur physionomie antique, et il ne les retrouvait dans Racine que travestis et habillés à la mode de l'époque : ce fut là sans doute le motif de sa décision. Quoi qu'il en soit, le jeune auteur n'en fut point découragé, et il gagna près du public la cause qu'il avait perdue près du grand Corneille.

Tacite et Aristophane lui fournirent *Britannicus* et *les Plaideurs ;* et la valeur littéraire de chacun de ces ouvrages est, à peu près, mathématiquement en rapport avec le mérite des auteurs qui les ont fait naître.

Quelques vers de l'Énéide lui ont suggéré l'idée d'*Andromaque*. C'est, de toutes les pièces de Racine, celle qui lui appartient le plus en propre. Et quel monument de style et de verve! quel art, quelle peinture dans les passions qu'il y a exprimées! Racine laisse loin de lui, dans cet ouvrage, ces vieux peintres du cœur humain, ces vieux tragiques grecs qui l'avaient formé à leur école.

Dans *Mithridate*, dans *Iphigénie*, dans *Bajazet*, le poète a déployé le talent le plus admirable et la sensibilité la plus vraie. Jamais aucun écrivain n'a porté le langage poétique à une plus grande perfection.

Le sujet de *Bérénice* fut, pour ainsi dire,

le gant jeté entre les deux grands tragiques de l'époque. La lutte s'établit; et l'avantage resta au plus jeune des deux champions. Et cependant c'est évidemment la plus faible des tragédies de Racine. Qu'était donc devenu le grand Corneille? Hélas!...

Chapelle fit ingénieusement la critique de cette pièce par ce refrain d'une ancienne chanson : *Marion pleure, Marion crie, Marion veut qu'on la marie.* C'est le résumé de tout ce qui se passe, pendant cinq actes d'une longueur démesurée.

Phèdre fut la dernière de ses tragédies profanes. Étrange effet des cabales littéraires! Ce chef-d'œuvre fut sifflé à la première représentation. Pradon, rimeur insipide, ignorant et sans génie, fut le rival que lui opposa une coterie de gens de lettres et de grands seigneurs; gens d'esprit d'ailleurs, mais aveuglés par leur prévention. Madame Deshoulières, à qui l'on doit de jolis vers, se distingua entre tous par son animosité contre Racine; elle fit, à cette occasion, un sonnet qui n'est plus maintenant qu'une épigramme contre elle-même. Au reste, ce ne fut qu'une surprise; le public, qui juge sans partialité, par un retour naturel, siffla la *Phèdre* de Pradon et applaudit celle de Racine.

Il avait alors trente-huit ans. Ces injustices et ces dégoûts réveillèrent en lui les sentimens religieux qu'il avait puisés à Port-Royal, et qui ne l'avaient jamais abandonné ; il se repentit de sa gloire, et résolut de ne plus écrire pour le théâtre. Pendant douze ans, il tint parole. Il fallut tout l'ascendant de Mme de Maintenon pour l'obliger à rentrer dans la carrière : les conditions d'ailleurs devaient lui convenir ; il ne fallait traiter que des sujets religieux. La tragédie d'*Esther* fut le résultat de cette condescendance. Elle fut jouée à Saint-Cyr, en présence de toute la cour, par les jeunes pensionnaires que Racine avait formées lui-même à la déclamation. Cette pièce obtint d'unanimes applaudissemens. « Racine s'est surpassé, disait Mme de Sévigné ; il est pour les choses saintes comme il était pour les profanes : la sainte Écriture est suivie exactement ; tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec dignité. »

Transportée sur les théâtres de la capitale, cette pièce n'y eut pas moins de succès qu'à la cour ; ce qui n'empêcha pas Racine de reconnaître qu'elle était défectueuse, en ce qu'elle manquait de plan et d'action, un changement de résolution de la part d'Assuérus n'étant pas une action théâtrale suffi-

sante pour former le nœud d'une tragédie.

Il entreprit de faire un ouvrage plus parfait. « Il aura de la peine à mieux faire, disait encore Mme de Sévigné; il n'y a plus d'histoire comme celle-là. » Elle se trompa : Racine fit *Athalie*.

Il est vrai que cet admirable ouvrage fut mal accueilli; il n'eut que quelques obscures représentations dans les appartemens de Versailles : les jeunes élèves récitèrent leurs rôles avec l'habit de leur communauté, sans décorations, en plein jour. Aussi cette tragédie produisit-elle peu d'effet; telle était même, dit-on, l'idée désavantageuse qui en était restée, qu'un jour, dans des jeux de société, on imposa à l'un de ceux qui en faisaient partie la pénitence de lire, chez lui, le premier acte d'*Athalie*. Cet incident exhuma de l'oubli la plus belle conception de l'esprit humain. Le pénitent, homme d'esprit, en sentit tout le mérite, et déclara qu'*Athalie* était un chef-d'œuvre. Boileau, juge compétent en pareille matière, l'avait assuré à l'auteur, et lui avait prédit que tôt ou tard cette pièce serait estimée à sa juste valeur; mais Racine ne vit jamais se réaliser la prédiction de son ami : *Athalie* ne fut remise au théâtre que sous la régence.

L'extrême sensibilité de Racine causa sa mort. Un mémoire qu'il fit, à l'instigation de madame de Maintenon, sur les causes de la misère du peuple, déplut à Louis XIV, qui, ne pouvant souffrir que son historien (1) approfondît les défauts de son administration, dit avec humeur : « Parce que Racine sait faire parfaitement des vers, croit-il tout savoir? Et parce qu'il est bon poète, veut-il être ministre? » Ces paroles, recueillies par des amis de cour, furent rapportées à Racine, qui en conçut un chagrin profond. L'affectation avec laquelle le roi détourna, les yeux quand il se présenta devant lui, fut le coup mortel; rien ne put le consoler de cette disgrâce; il expira après quelques mois de langueur.

On s'afflige de trouver tant de pusillanimité réunie à un génie si éminent. Racine, mourant de chagrin d'avoir déplu à Louis XIV, fait naître de pénibles réflexions sur la faiblesse de la nature humaine. Mais, si on le suit dans sa vie privée, il se réhabilite bientôt dans les esprits. Rien n'égalait en effet sa bonté au milieu de sa famille. Cet homme si aimable, dont les manières étaient si élégantes et en même temps si pleines de dignité dans le monde, devenait

(1) Racine avait été nommé historiographe de France.

enfant avec ses enfans, il s'associait à leurs jeux, et ne se trouvait jamais si heureux que lorsqu'il pouvait abandonner la cour, et revenir au milieu des siens partager leurs plaisirs, et les augmenter par sa présence. On raconte qu'un grand seigneur de la cour étant allé un jour lui rendre visite, pénétra jusque dans son cabinet, et le surprit jouant avec ses enfans : ceux-ci faisaient en ce moment la procession autour de l'appartement, et Racine était le porte-croix.

C'est dans ses lettres surtout qu'on retrouve son âme tout entière ; c'est là qu'on voit l'excellent mari et l'excellent père : jamais la bonté jointe au génie ne s'exprima d'une manière si touchante.

Ceux qu'il émerveillait par les beautés de ses ouvrages, il les séduisait mieux encore par les charmes de son caractère. Personne n'eut plus d'amis ; personne ne connut mieux que lui l'art de gagner les cœurs. Ce don particulier, ce secret de plaire, il le révélait ainsi à son fils : « Ne croyez pas, lui disait-il, que ce soient mes pièces qui m'attirent les caresses des grands ; Corneille fait des vers cent fois plus beaux que les miens, et cependant personne ne le regarde ; on ne l'aime que dans la bouche de ses acteurs ; au lieu que, sans fatiguer les

gens du monde du récit de mes ouvrages, dont je ne leur parle jamais, je les entretiens de choses qui leur plaisent. Mon talent, avec eux, n'est pas de leur faire sentir que j'ai de l'esprit, mais de leur apprendre qu'ils en ont. »

Cependant Racine avait le caractère naturellement porté à la raillerie, et même à une raillerie amère; chose prouvée par les épigrammes qui nous restent de lui. Boileau, son meilleur ami, ne fut pas toujours à l'abri de sa causticité. Un jour qu'il avait avancé, à l'Académie, quelque proposition qui n'était pas juste, Racine ne se contenta pas de relever son erreur; il le plaisanta si amèrement, que Boileau, ému, lui dit: « Je conviens que j'ai tort; mais j'aime mieux avoir tort que d'avoir si orgueilleusement raison. »

Une discussion un peu vive s'était élevée entre eux; et Racine se livrant à son esprit railleur avait encore dépassé les bornes de la modération. Boileau accablé se leva, et lui dit en le quittant: « Avez-vous eu dessein de me fâcher? — Dieu m'en garde. — Eh bien! vous avez donc tort, car vous m'avez fâché. »

Mais ces légers nuages étaient bientôt dissipés; les deux amis s'aimaient tendrement, et leur amitié ne cessa qu'au moment de leur

éternelle séparation. Ils s'aidaient mutuellement de leurs conseils ; et Boileau se vantait d'avoir appris à son ami à faire difficilement des vers faciles.

Racine avait l'aversion naturelle des gens d'esprit pour les sottés louanges. Il rapportait quelquefois, pour s'en amuser, le compliment d'un vieux magistrat illettré, véritable type de Perrin Dandin, concentré tout entier dans Barthold et Cujas, et qui jamais n'était allé à la comédie. Ce magistrat, ayant un jour dérogé aux graves habitudes de sa vie, se laissa entraîner au théâtre par une société qui s'y rendait, pour assister à une représentation d'*Andromaque;* c'était alors la pièce à la mode. Il fut très-attentif au spectacle, qui finissait par *les Plaideurs*. En sortant, il rencontra l'auteur, et, s'avançant au-devant de lui : « Monsieur, lui dit-il, je suis très-content de votre *Andromaque;* c'est par ma foi une jolie pièce; je suis seulement étonné qu'elle finisse si gaîment : j'avais d'abord eu quelque envie de pleurer; mais la vue des petits chiens m'a fait rire. »

Racine avait le talent peu commun de lire parfaitement : il possédait au suprême degré l'art de faire ressortir les beautés d'un ouvrage. Louis XIV aimait à l'entendre, et, dans les indispositions qui lui survenaient, il l'appe-

lait auprès de lui et le faisait coucher dans sa chambre.

Le poète, se disposant un jour à lui faire une lecture, ne trouva sous sa main que le Plutarque d'Amyot. « C'est bien gaulois, dit le roi. — Si Votre Majesté le désire, répondit Racine, je tâcherai de substituer les expressions modernes à celles du traducteur. » Le prince y consentit, et Racine, sans ralentir sa lecture, fit complètement disparaître le langage suranné d'Amyot, et ne fit plus entendre au roi que les expressions châtiées d'un style enchanteur.

« Je me souviens, dit Valincour, qu'étant un jour à Auteuil, chez Despréaux, avec Nicole et quelques autres amis d'un mérite distingué, nous mîmes Racine sur l'*OEdipe* de Sophocle; il nous le récita tout entier, nous le traduisant sur-le-champ; et il s'émut à tel point, que tout ce que nous étions d'auditeurs, nous éprouvâmes tous les sentimens de terreur et de compassion sur lesquels roule cette tragédie. J'ai vu nos meilleurs acteurs sur le théâtre; j'ai entendu nos meilleures pièces; mais jamais rien n'approcha du trouble où me jeta ce récit; et, au moment où j'écris, je m'imagine encore voir Racine avec son livre à la main, et nous tous consternés autour de lui. »

Racine était d'une taille moyenne, mais bien prise. Sa physionomie était gracieuse, ouverte, animée. Louis XIV disait qu'il n'en avait jamais vu de plus heureuse. Ses yeux, où rayonnaient les feux du génie, peignaient tous les sentimens de sa belle âme. Ajoutons à ces traits un geste noble et expressif, des manières élégantes, et surtout l'organe le plus doux et le plus harmonieux. « Je crois, en effet, disait la célèbre actrice Champmeslé, que s'il plaidait avec cette voix la cause de Satan, il obtiendrait pour lui le paradis ».

Né à La Ferté-Milon, en 1639; mort à Paris, en 1699.

RACINE

(LOUIS).

La raison, dans mes vers, conduit l'homme à la foi.
(L. RACINE.)

Gloria patri! s'écriait Voltaire, en lisant les beaux vers du poème de *la Religion;* et cet hommage, résultat d'une admiration vivement sentie, était nécessairement impartial et vrai: car les deux écrivains marchaient sous des bannières différentes. Eh! qu'y avait-il de commun entre Voltaire, s'efforçant de saper les fondemens de la religion, et Louis Racine, prêtant à l'édifice ébranlé l'appui de son beau talent? entre l'ennemi de toute croyance religieuse, et le chantre pieux qui en exaltait les beautés, la peignait comme le plus vif besoin du cœur, et l'offrait à l'homme pour le consoler de ses peines et de ses plaisirs? Louis Racine, chantant la religion au milieu des es-

prits forts de l'encyclopédie, n'appartient point à son époque : sa place était marquée à côté des auteurs du grand siècle de la littérature, où les sentimens religieux étaient encore un devoir, où les grandes vertus accompagnaient les grands talens.

Sa jeunesse s'écoula heureuse et pure, au milieu des illustres écrivains qui venaient s'asseoir au foyer de son père : il assista à leurs brillans entretiens ; il recueillit leurs nobles inspirations ; il vécut, pour ainsi dire, dans une atmosphère de poésie : il fallait bien que le fils du grand Racine fût poète.

Il le fut donc. Mais il avait au cœur des pensées de piété et de foi ; il fut poète religieux : il s'inspira des chants sublimes d'Esther et d'Athalie, et monta sa lyre au diapason de celle de son père. Comme lui, il eut l'harmonie du langage et la limpidité de la versification ; comme lui, il fut beau, noble et pur ; mais là se borne le parallèle. Il n'eut ni cette chaleur d'âme qui vivifie un écrit, ni cette grâce que l'on sent et que l'on ne définit pas. Ses vers sont élégans, mais froids ; leur beauté, d'abord éblouissante, devient bientôt monotone ; cette éternelle beauté fatigue et accable.

Il est vrai qu'en s'imposant la tâche de prouver les vérités de la religion, il fut obligé

de dogmatiser, et le raisonnement continu refroidit l'inspiration. Fille de l'enthousiasme, la poésie ne souffre point d'entraves; il lui faut un vaste horizon, un ciel bleu, où elle plane libre et fière sur les ailes du génie. Or, Louis Racine, captif dans le cercle qu'il s'était tracé, ne put en dépasser les limites; mais quand il ne fut point obligé d'aller chercher des armes dans le froid arsenal de la dialectique, il mit en évidence le noble enthousiasme du poète et la riche palette du brillant coloriste. Quelle magnificence d'expressions et quelle hauteur de pensée dans ces vers!

Oui c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire;
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés!
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez!
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles?
O cieux, que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil! viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours je t'attends, tu reviens tous les jours:
Est-ce moi qui t'appelle, et qui règle ton cours?

Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;
La rage de tes flots expire sur tes bords.
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice
Sur ton perfide sein va chercher son supplice.
Hélas! près de périr, ils t'adressent leurs vœux;
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême:
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. Est-ce moi, me dit-elle,
Est-ce moi qui produis mes riches ornemens?
C'est celui dont la main posa mes fondemens.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présens qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne;
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main:
Il ne fait que l'ouvrir et m'en remplit le sein.....

Louis Racine avait hérité d'un beau nom et d'un beau génie, mais d'un faible patrimoine. Sans être riche, son père avait vécu d'une manière honorable et digne ; Louis XIV avait contribué au bien-être de son gentilhomme; mais avec le grand poète s'étaient éteints les bienfaits du grand roi, et le fils de l'immortel Jean Racine se trouvait dans un état voisin de la

pauvreté. Le cardinal de Fleury voulut réparer les torts de la fortune, et le gratifia d'une direction des fermes.

Bien que cet emploi ne fût guère compatible avec ses goûts et les habitudes de toute sa vie, il les sacrifia à l'intérêt de ses enfans, et il s'installa dans le temple de Plutus, sans abandonner toutefois celui des Muses ; il trouva moyen de tout concilier, et il écrivit, en quelque sorte, sur le comptoir, les vers sublimes qui firent sa gloire.

La fortune lui avait souri, l'Académie l'avait reçu dans son sein ; il était heureux époux et heureux père : c'était trop à la fois ; un affreux malheur anéantit tout-à-coup cette félicité et jeta un voile funèbre sur le reste de ses jours.

Son fils unique, sa plus chère espérance, s'était rendu en Espagne pour des affaires de commerce, et il se trouvait à Cadix, lors du terrible tremblement de terre qui fit de Lisbonne un monceau de ruines. Le 1er novembre 1755, jour à jamais désastreux, il passait en chaise de poste sur le rivage de la mer, lorsque tout-à-coup la terre tremble, et les flots, lancés hors de leur lit, entraînent le jeune homme, qui, rayonnant de jeunesse et de bonheur, se rendait à une fête où il était invité. Il périt dans ce désastre, et son père n'eut pas

même la triste consolation de donner la sépulture à ses restes chéris.

En lui s'éteignit la postérité de l'auteur d'*Athalie*.

Outre le poème de *la Religion*, on doit à Louis Racine le poème de *la Grâce*, qui fut son début dans la carrière poétique. Cet ouvrage, inférieur au précédent pour la justesse du plan et le charme du coloris, renferme néanmoins des tableaux où l'on reconnaît le pinceau du même poète.

Son *Ode sur l'harmonie* a été mise par La Harpe au nombre des plus belles qui aient été inspirées à l'esprit humain.

Ses *Mémoires sur la vie de Jean Racine* sont l'hommage d'un bon fils à son père. Ils sont pleins de faits curieux et intéressans pour ceux qui aiment l'histoire littéraire.

Au résumé, chacun de ces ouvrages est digne du nom de l'auteur qui, dans sa modestie, s'était fait peindre, les œuvres de son père à la main, et les yeux fixés sur ce vers de *Phèdre* :

« Et moi, fils inconnu d'un si glorieux père.... »

Né à Paris, en 1692 ; mort en 1763.

REGNARD

(JEAN-FRANÇOIS).

Regnard, pendant dix ans, du couchant à l'aurore,
Erra chez le Lapon ou rama sous le Maure;
Lui qui ne sut jamais ni le grec ni l'hébreu,
Qui joua jour et nuit, fit grand'chère et bon feu.

(REGNARD.)

La personne de Regnard est aussi singulière que ses écrits. La première partie de sa vie est une intrigue de comédie, ou, ce qui est à peu près la même chose, un roman. Deux passions l'agitèrent par-dessus tout, celle du jeu et celle des voyages. Elles furent pour lui une source d'aventures singulières, bizarres, et quelquefois périlleuses.

Maître de ses actions et d'une fortune considérable, il put facilement satisfaire ses goûts. Il se rendit d'abord en Italie, pour en visiter les monumens, et il ne visita guère que les

maisons de jeu. Il joua beaucoup et joua heureusement. Il rendit l'Italie tributaire de son adresse et de son bonheur, et rapporta en France dix mille écus ; ce qui, joint à un patrimoine d'environ deux cent mille francs, composait une fortune fort honnête, surtout pour cette époque. Mais la fureur du jeu et des voyages l'entraîna une seconde fois en Italie, et la chance tourna. A son retour, il fut pris, dans la traversée, par des corsaires algériens et emmené captif à Alger, où on le vendit quinze cents francs.

Regnard, épicurien consommé et amateur de la bonne chère, en connaissait tous les secrets et tous les raffinemens : ses talens culinaires, joints à son enjouement et à sa bonne mine, lui attirèrent les bonnes grâces de son maître, mais malheureusement aussi celles de ses belles esclaves : quelques aventures scandaleuses compromirent son existence ; il n'avait plus que l'alternative de se faire mahométan, ou d'expier par le feu une faute que les Turcs ne pardonnent pas, lorsque le consul de France, qui venait de recevoir une somme considérable pour la rançon du captif, interposa sa médiation et fit sentir au patron qu'en perdant son esclave, il perdait le bénéfice de sa rançon. Cette raison fut décisive;

l'avare musulman préféra une bourse d'or au plaisir de faire brûler un chrétien.

Regnard revint à Paris, après deux ans de captivité. Il rapporta d'Alger sa chaîne, qu'il conserva toujours depuis, comme un monument de cette étrange aventure.

Nous avons dépouillé ce récit de toutes les circonstances merveilleuses dont il a plu à Regnard de le charger. Il a voulu s'ériger en héros de roman, sous le nom de *Zelmis;* et, pour soutenir ce rôle, il a appelé à son secours une foule d'incidens dont il est permis de révoquer en doute l'authenticité. Son goût pour le merveilleux et le romanesque se retrouve encore dans la relation de son voyage dans le Nord; cependant la lecture n'en est pas moins curieuse et intéressante.

Après avoir visité, avec deux de ses amis, la Hollande, le Danemark et la Suède, il se rendit en Laponie, parcourut cette terre désolée, et parvint jusqu'à la montagne de Metawara, sur les bords de la mer Glaciale, où il fut obligé de terminer sa course. Ce fut au sommet de cette montagne qu'il grava, sur un rocher, les quatre vers latins que le voyageur La Motraye vit encore, plus de trente-six ans après le passage des trois amis :

Gallia nos genuit : vidit nos Africa, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem :
Casibus et variis acti terrâque marique,
Hic tandem stetimus nobis ubi defuit orbis. (1)

Il revint à Paris, guéri de sa manie des voyages; des goûts casaniers l'avaient remplacée. Il acheta une charge de trésorier de France, acquit une belle maison à l'extrémité de la rue Richelieu, une jolie terre près de Dourdan, et ne songea plus, après tant de courses et de fatigues, qu'à mener joyeuse vie et à faire bonne chère et bon feu.

Ce fut au sein de la volupté, de tous les plaisirs, qu'il laissa couler d'une veine facile ses charmantes comédies, où l'on trouve l'homme du monde et le bon convive, à côté de l'homme d'esprit et du poète. Regnard, on le voit bien, n'attendait point de son travail ses moyens de subsistance; il suivait l'impulsion de son talent, et cherchait à s'amuser lui-

(1) Ou a traduit ainsi ces vers :

Nés Français, éprouvés par cent périls divers,
Du Gange et du Zaïr nous avons vu les sources,
Parcouru l'Europe et les mers :
Voici le terme de nos courses;
Et nous nous arrêtons où finit l'univers.]

même, plus encore qu'à divertir les autres: de là, cette fleur de gaîté libre et franche, cette verve aussi pétillante que la mousse du champagne, cet heureux abandon qui caractérise son style et sa manière. Ce n'est pas un sage, un observateur profond comme Molière; c'est un homme de plaisir, qui effleure les vices et les ridicules, non pour les corriger, mais pour s'en amuser, pour en rire. Regnard ne creuse rien; il est tout en superficie; il ne moralise jamais; une aimable frivolité, un léger badinage, une ironie bouffonne règne dans tout son dialogue; il a partout cette *force comique* qui manquait à Térence. Aussi, après le grand peintre de mœurs, après l'inimitable Molière, c'est le joyeux Regnard que l'on nomme le premier, mais toujours à une distance considérable du maître. Dufresny est plus fin; mais il est sec et froid; Destouches est plus moral; mais il est moins original et moins franc.

Après une vie agitée par tant de vicissitudes, il fallait bien une mort extraordinaire. On prétend qu'il mourut d'une médecine de cheval, qu'il avait eu la fantaisie de prendre, de sa propre autorité, pour se débarrasser des restes d'une indigestion. Selon d'autres, la médecine n'avait rien de trop violent; mais il la prit mal à propos; il alla à la chasse le même jour,

s'y échauffa beaucoup, et but, au retour, un grand verre d'eau à la glace. Ces folies, qui n'étaient point comiques, firent le dénoûment de la comédie qu'il avait jouée pendant sa vie, et terminèrent son rôle. Il ne croyait point à la médecine, et cette incrédulité lui fut fatale, comme elle l'avait été à Molière. Si Molière eût soigné sa poitrine, d'après le conseil de la Faculté, il eût prolongé sa vie de plusieurs années; si Regnard eût consulté un bon médecin et suivi ses ordonnances, il n'eût pas péri, à cinquante-quatre ans, d'une mort violente et prématurée.

Faisons le dénombrement de ses productions dramatiques.

La *Sérénade*, jolie petite pièce en prose, que personne ne connaît aujourd'hui, et qu'on ne joue jamais.

Le *Bal*, qui roule sur le même fond que la *Sérénade*, et qui lui est inférieur, quoiqu'il soit écrit en vers : c'est encore une pièce inconnue, et comme non-avenue au Théâtre français.

Le *Joueur*, chef-d'œuvre de l'auteur, une des meilleures comédies qui aient été faites depuis Molière, qu'on joue quelquefois, et qui n'attire presque personne. Regnard et Rivière Dufresny traitèrent le même sujet, à peu

près dans le même temps, et s'accusèrent réciproquement de plagiat. Ce différend donna lieu à cette épigramme :

Un jour Regnard et de Rivière,
En cherchant un sujet que l'on n'eût point traité,
Trouvèrent qu'un joueur serait un caractère
Qui plairait par sa nouveauté.
Regnard le fit en vers et de Rivière en prose ;
Ainsi, pour dire au vrai la chose,
Chacun vola son compagnon.
Mais quiconque aujourd'hui voit l'un et l'autre ouvrage
Dit que Regnard a l'avantage
D'avoir été le bon larron.

Le *Distrait*, dont les détails sont charmans, et qui provoque toujours le rire.

Attendez-moi sous l'orme ; cette pièce est attribuée à Dufresny : on prétend que, dans un besoin d'argent, il la vendit cent écus à Regnard : cette jolie bluette ne paraît plus au théâtre.

Le *Retour imprévu*, l'un des meilleurs ouvrages de Regnard ; le style est plein de naturel et de gaîté.

Les *Folies amoureuses* : c'est de tout son théâtre la pièce qu'on représente le plus souvent ; c'est aussi l'une des plus originales, pour le fond et pour la forme.

Les *Ménèchmes :* Regnard a su couvrir l'invraisemblance qu'on lui reproche par la singularité des incidens et l'incroyable vivacité du dialogue.

Le *Légataire*, après le *Joueur*, est la meilleure production de Regnard ; l'intrigue en est bouffonne ; il y a des déguisemens qui sentent la farce ; mais la scène du testament est si comique, les rôles de Crispin et de Lisette sont si pleins de sel et d'enjouement, qu'on excuse tout, même plusieurs rôles un peu froids, tels que ceux d'Éraste, d'Isabelle et de madame Argante. C'est par cette pièce que Regnard termina sa carrière théâtrale.

On ne le connaît guère dans le monde que comme poète comique ; on ignore assez communément qu'il a fait des satires, des épîtres, des poésies diverses, et qu'il fut l'ennemi de Boileau : rien ne lui fait moins d'honneur que cette animosité. Dans une satire intitulée *le Tombeau*, il suppose que Boileau meurt du dépit et de la rage que lui inspirent les succès qu'il a obtenus, au théâtre, et voici quelques-uns des vers qu'il lui prête :

Mais je meurs sans regret, dans un temps dépravé
Où le mauvais goût règne et va le front levé.
Où le public ingrat, infidèle, perfide,
Trouve ma veine usée et mon style insipide,

Moi qui me crus jadis à Régnier préféré !
Que diront nos neveux ? Regnard m'est comparé !
Lui qui, pendant dix ans, du couchant à l'aurore,
Erra chez le Lapon ou rama sous le Maure ;
Lui qui ne sut jamais ni le grec ni l'hébreu,
Qui joua jour et nuit, fit grand'chère et bon feu.
Est-ce ainsi qu'autrefois, dans ma noire soupente,
A la sombre lueur d'une lampe puante,
Feuilletant les replis de cent bouquins divers,
J'appris, pour mes péchés, l'art de forger des vers ?
N'est-ce donc qu'en buvant que l'on imite Horace ?
Par des sentiers de fleurs monte-t-on au Parnasse ?
Et Regnard cependant voit éclater ses traits,
Quand mes derniers écrits sont en proie aux laquais....

Regnard était grand, bien fait, de bonne mine ; il était replet, grand mangeur, grand buveur, grand chasseur et grand joueur.

Né à Paris en 1647, mort dans sa terre de Grillon, près de Dourdan, en 1709.

ROCHEFOUCAULD

(FRANÇOIS, DUC DE LA).

Gardons-nous, sans quelque prudence,
D'écouter un homme d'esprit;
Il ne fait pas tout ce qu'il dit;
Il ne dit pas tout ce qu'il pense.
« Je fais le mal, je fais le bien,
L'amour-propre seul est mon guide : »
Que sa prose ainsi le décide,
J'y consens, mais je n'en crois rien.

(VIGÉE.)

JETÉ d'abord dans les troubles de la Fronde par sa naissance et ses emplois, le duc de La Rochefoucauld y prit une part très-active, et fut blessé, au combat du faubourg Saint-Antoine, d'un coup de mousquet qui le priva, pendant quelque temps, de l'usage de ses yeux. Mais quand le feu de la guerre civile fut éteint, et que la concorde eut ramené les jouissances sociales, il ne s'attacha plus qu'à

en goûter les charmes, et il chercha dans l'étude l'oubli des projets d'ambition qui avaient tant agité sa vie : il y trouva la gloire et l'immortalité. Le livre des *Maximes* est du nombre de ceux qui traversent les siècles et contribuent à l'illustration littéraire d'une nation. « On lut avidement ce petit recueil, dit Voltaire ; il accoutuma à penser et à renfermer ses idées dans un tour vif, précis et délicat. C'était un mérite que personne n'avait eu, en Europe, depuis la renaissance des lettres. »

La Rochefoucauld a donc fait un excellent livre, mais non point un livre parfait ; il a peint en maître un côté de la vie humaine, mais un côté seulement, parce qu'il n'en connaissait pas d'autre. Il vivait dans un temps où l'intérêt personnel agitait l'État, où chacun exploitait à son profit les hommes et les événemens : au milieu de cette société démoralisée, il était admirablement placé pour observer tous les replis de l'égoïsme. Aussi en a-t-il fait la base de son système ; il a regardé comme une chimère tout ce qui ne découle pas de ce principe. Mais dans une condition plus simple, plus commune et plus rapprochée de la nature, il eût vu les hommes d'un œil plus indulgent, il les eût trouvés plus faibles que méchans, plus dignes de compassion que de haine....

En somme, les *Maximes*, bien que justes et vraies, à certains égards, ont le tort irréparable de dispenser de l'admiration pour la vertu, en lui donnant un principe commun avec le vice, et en la dépouillant de l'héroïsme qu'on lui suppose.

Ses *Mémoires* n'ont pas eu le même succès; mais on y reconnaît encore l'observateur profond, et l'homme d'esprit qui rejette la futilité des événemens sans portée, pour ne s'occuper que des faits remarquables et intéressans. On l'a comparé à Tacite, mais trop légèrement, sans doute; s'il rappelle quelquefois cet historien, ce ne peut être que par la précision et la vivacité du langage. Il a d'ailleurs, avec tous les faiseurs de mémoires, le défaut de ramener trop souvent sur la scène sa personne et ses actions.

Le duc de La Rochefoucauld brilla par son esprit et sa valeur, au milieu des plus grands personnages de l'époque célèbre qui le vit naître. Il joua dans les troubles de la Fronde un des rôles les plus remarquables; mais comme si toute son ambition d'autrefois n'avait été qu'une débauche d'esprit, que des tours de jeunesse dont on se corrige avec l'âge, il devint citoyen paisible et sujet fidèle, le modèle et l'amour de tous les honnêtes gens. Les

orages politiques avaient dissipé une grande partie de sa fortune : ses dettes lui causaient souvent de vives inquiétudes : bien différent de la plupart des grands seigneurs, il avait à cœur de les payer. Louis XIV, qui l'aimait, lui voyant un jour un front soucieux, lui en fit la guerre, et voulut en connaître le motif. Le duc lui fit part de sa détresse : « Que n'en parliez-vous plus tôt à vos amis? » lui dit le roi. Ces mots furent accompagnés d'un don de cinquante mille écus.

Mme de Maintenon a tracé, dans ses lettres, ce portrait du duc de La Rochefoucauld :

« Il avait une physionomie heureuse, l'air grand, beaucoup d'esprit et peu de savoir; il était intrigant, souple, prévoyant : je n'ai pas connu d'ami plus solide, plus ouvert, ni de meilleur conseil. Il aimait à régner : la bravoure personnelle lui paraissait une folie, et à peine s'en cachait-il; il était pourtant fort brave. Il conserva jusqu'à la mort la vivacité de son esprit, qui était toujours fort agréable, quoique naturellement sérieux. »

Né en 1612, mort en 1680.

ROLLIN

(CHARLES).

Les temps se succédaient dans une nuit profonde ;
Les peuples, tour à tour par l'oubli dévorés,
Sur la terre passaient, l'un de l'autre ignorés.
Les grands événemens n'avaient point d'interprètes ;
Les débris étaient morts, et les tombes muettes ;
L'histoire luit, soudain les temps ont reculé ;
L'ombre a fui : les tombeaux, les débris, ont parlé ;
Les générations s'étendent et s'instruisent,
Et de l'esprit humain les travaux s'éternisent.

(LECOUVÉ.)

Si le jugement et la noble simplicité du style suffisaient pour écrire l'histoire, le digne Rollin obtiendrait la première place parmi nos historiens ; mais celui qui se charge de retracer les événemens des siècles passés, s'impose en même temps l'obligation d'en retirer de grands enseignemens pour ses contemporains et pour les races futures. La qualité d'historien donne

le titre de juge. Il cherche la vérité dans sa première source, montre les faits sous leur véritable point de vue, et, après avoir suivi la chaîne des événemens et observé la cause et les effets, il fait voir le rapport qu'ils ont eu ou qu'ils ont encore avec le bonheur et le malheur des peuples; il écarte d'une main ferme et indépendante le voile dont la gloire et la puissance couvrent les fautes des grands, et va jusque sous la pourpre démasquer et flétrir le vice... Mais tout cela suppose un esprit susceptible de grandes idées, d'élévation, de philosophie. Or, Rollin, tout entier à ses fonctions de recteur de l'Université, n'a pu avoir tout-à-fait cette portée; il s'est montré, dans ses écrits, plutôt comme un précepteur que comme un philosophe érudit.

Considérés sous ce point de vue, les livres de Rollin sur l'histoire ancienne et sur l'histoire romaine méritent plus d'attention qu'on ne leur en accorde aujourd'hui, parce qu'ils respirent la vertu et qu'ils sont bien écrits; mais ces ouvrages ne sauraient satisfaire aux besoins d'un esprit mûr, aux méditations d'un homme lettré : car cet historien n'a pas su sacrifier l'inutile, distinguer le faux du vrai, et l'incroyable du vraisemblable (1).

(1) Voltaire.

A l'âge de quinze ans, Rollin travaillait encore dans l'atelier de son père, maître coutelier à Paris. Un religieux bénédictin, dont il servait habituellement la messe, devinant dans ce jeune homme d'heureuses dispositions, lui proposa de le faire étudier, et lui obtint une bourse au collége du Plessis.

De rapides progrès justifièrent les prévisions du bon religieux. Rollin se fit distinguer de ses maîtres par sa merveilleuse aptitude, et chérir de ses condisciples par l'aménité de son caractère. Il commença dès-lors à sortir de la foule. Parmi ses émules se trouvaient les deux fils de M. Le Pelletier. Ce ministre, qui connaissait mieux que personne les avantages de l'émulation, ne chercha qu'à l'augmenter dans ses enfans, et leur proposa pour modèle l'élève accompli qui donnait de si belles espérances : il voulut qu'ils en fissent leur ami, et il ne mit aucune différence dans les gratifications qu'il accordait à leurs succès. Les jalousies que font naître dans le monde les rivalités ne se trouvent point au collége : les fils du ministre aimaient Rollin, malgré sa supériorité, et le traitaient comme un frère. Aux jours de congé, le même carrosse venait les prendre tous les trois et les conduisait à l'hôtel du ministère. Mais ces honneurs n'enivraient

point le jeune élève : il avait un trop bon esprit pour oublier son origine ; le carrosse s'arrêtait ordinairement devant l'humble boutique du coutelier, et Rollin, toujours bon fils, allait embrasser sa mère. Elle remarqua un jour qu'en remontant dans le carrosse, il y prenait sans façon la première place ; elle lui en fit une réprimande, comme d'un manque de savoir-vivre. « Ne le grondez pas, madame, dit le précepteur qui les accompagnait ; M. Le Pelletier a réglé qu'on se rangerait toujours dans le carrosse, suivant l'ordre de la classe. » Et c'était souvent le jeune bourgeois qui occupait la place d'honneur.

Rollin termina ses études avec éclat ; et fut immédiatement choisi pour succéder à son professeur de rhétorique. Bientôt après, la chaire d'éloquence au Collége royal, puis les éminentes fonctions de recteur de l'Université, qui lui furent conférées à l'âge de trente-trois ans, servirent mieux encore à faire briller son rare mérite. Ce fut alors qu'il publia son excellent *Traité des Etudes*, modèle de style et d'idées judicieuses, et que n'ont encore pu faire oublier tant d'autres ouvrages du même genre.

Le désir d'être utile et d'éclairer ses semblables lui fit entreprendre la tâche impor-

tante d'écrire l'histoire. Ainsi que nous l'avons dit, la postérité n'a pas jugé qu'il s'en fût acquitté d'une manière irréprochable. Toutefois, ses contemporains ont accueilli avec éloges ces productions d'un homme de bien. A mesure que les volumes paraissaient, ils étaient enlevés et lus avec avidité : et ce n'était pas seulement en France qu'on en appréciait le mérite ; les étrangers s'empressaient de les traduire. En Angleterre, le duc de Cumberland et les princesses ses sœurs en avaient toujours les premiers exemplaires. « Partout, disait ce prince, les réflexions m'ennuient, et je les saute à pieds joints ; mais je les aime dans les livres de M. Rollin ; là, elles me charment et je n'en perds pas un mot. » Ces simples paroles sont un éloge complet de la morale affectueuse et douce de l'écrivain.

Cependant, Rollin pensait si modestement de lui-même, qu'il ne cessait d'être étonné de son succès. Loin d'avoir jamais tiré aucun bénéfice de ses ouvrages, dont le prodigieux débit aurait fait la fortune de tout autre, il ne s'était embarrassé, en les donnant au libraire, que de la manière dont il le dédommagerait, s'il ne s'en faisait point un écoulement assez considérable pour couvrir les frais de l'impression.

Cet illustre écrivain, résumé de grands talens et de grandes vertus, ne pouvait manquer d'avoir de nombreux amis; il les compta parmi les plus remarquables personnages de son siècle. Long-temps il fut en commerce de lettres avec le prince royal de Prusse, qui le mit sur la liste de quelques savans du premier ordre auxquels il fit part de son avénement au trône. J.-B. Rousseau s'appuya de ses liaisons d'amitié avec le digne et vertueux Rollin, pour se faire juger incapable d'être l'auteur des infâmes couplets qu'on lui attribuait : il sentait que ce nom seul pouvait faire pencher la balance en sa faveur.

L'Académie des Inscriptions récompensa son mérite littéraire, et le Gouvernement ses hautes vertus. Élevé au premier rang dans la hiérarchie universitaire, il remplit noblement la mission qui lui fut confiée. Personne mieux que lui ne sut former la jeunesse à la vertu, à l'amour de la religion et de la patrie. Personne n'était plus propre à lui inspirer le goût de l'étude et du travail, auquel il devait sa fortune et sa gloire.

On lit ces vers, au bas de son portrait :

A cet air vif et doux, à ce sage maintien,
Sans peine de Rollin on reconnaît l'image;

Mais crois-moi, cher lecteur, médite son ouvrage,
Pour connaître son cœur, et pour former le tien.

Né à Paris, en 1661; mort, en 1741.

RONSARD

(PIERRE).

Le grand Ronsard au Pinde fit des lois ;
Des preux de cour il chanta l'héroïsme,
En beaux sonnets rima son latinisme,
Et pour *Francus* maints nobles vers gaulois :
Belles du temps goûtaient son hellénisme ;
Savant flatteur, il fut flatté des rois.
Tant qu'il vécut, on vanta sa mémoire ;
Que de succès et d'honneurs n'eut-il pas !
Lorsqu'il mourut, princes, dames, prélats,
En grande pompe enterrèrent sa gloire.

(LE MERCIER.)

De nos jours, on a cherché à replacer sur son piédestal la statue renversée de Ronsard. La tâche était difficile : aussi les efforts d'un écrivain distingué ont-ils échoué ; sa spirituelle apologie n'a pu réhabiliter complètement cette renommée déchue : pour le plus

grand nombre des lecteurs, Ronsard est resté un modèle de pathos et de mauvais goût.

Hâtons-nous de dire cependant que Ronsard n'est pas sans génie; il a du feu, de la verve, de l'imagination; ces qualités séduisirent sans doute ses contemporains :

Mais sa muse en français parlant grec et latin
Vit, dans l'âge suivant, par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

(Boileau.)

Malherbe avait pris l'initiative dans la critique de cet écrivain : il avait effacé plus de la moitié d'un exemplaire de ses œuvres, et il en avait coté les raisons à la marge. Racan, ayant vu ce livre avec les ratures, demanda à Malherbe s'il approuvait ce qu'il avait épargné; et sur sa réponse négative, il lui fit observer que si l'on trouvait ce livre après sa mort, on pourrait croire qu'il avait tenu pour bon tout ce qui subsistait encore. Alors Malherbe effaça le reste.

Quand il lisait ses vers à ses amis et qu'il y rencontrait quelque chose de dur ou d'impropre, il s'arrêtait tout court et disait : « Ici je *ronsardisais*. »

Par son commerce avec l'antiquité, Ronsard

a importé dans sa patrie des richesses étrangères, mais ce sont des ornemens presque toujours mal employés; c'est une riche matière qui perd de son poids par le travail : ses acquisitions, qu'on nous pardonne la comparaison, ressemblent à ces habits riches, mais mal faits, qui donnent tout à la fois à ceux qui les portent un air de gaucherie et d'opulence. Il visa à l'originalité, et partout il offre le caractère de l'imitation. Comme Pétrarque, son modèle, il publia un recueil de poésies amoureuses; comme lui, il voulut célébrer sa *Laure,* bien qu'il fût ecclésiastique; mais il méconnaît constamment le génie et la grâce du sonnet italien. Il porta jusqu'à l'extravagance le désir de se montrer original. Sa *Laure,* par exemple, est-elle pour lui inflexible? Il ne lui reste plus qu'*à tuer la mort par la mort même.*

Il ne fut pas plus un Pindare, dans ses *odes,* qu'il n'avait été un Catulle, dans ses *sonnets.* Et toutefois, il porta loin ses prétentions; il voulut être l'Homère de la France; c'est avec sa *Franciade* que commence la longue série de nos malheureuses tentatives dans le genre épique. Enchanté sans doute de rattacher son poème aux Grecs et aux Latins, et d'étaler son érudition mythologique, il s'em-

para de je ne sais quelle histoire d'un certain *Francus*, prince troyen, qui serait venu fonder la monarchie française, et ce personnage imaginaire devint le héros de son poème. On serait mal payé de ses peines, si l'on entreprenait de suivre le fil des événemens de la *Franciade*, au travers des quatre livres qui la composent, au bout desquels l'auteur, malgré l'abondance de sa phraséologie, semble tomber épuisé.

Cependant Ronsard fut surnommé, de son temps, *le Prince des poètes français*; de Thou l'appelle *un génie sublime*, et regarde sa naissance comme un dédommagement pour la perte de la bataille de Pavie : les rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, le comblèrent de bienfaits et l'admirent dans leur intimité; et pas une seule voix ne s'éleva alors contre la supériorité de son mérite.

Ayant concouru aux Jeux Floraux, il obtint l'églantine d'or ; mais la récompense parut au-dessous de la réputation du poète, et la ville de Toulouse lui envoya une Minerve d'argent massif, d'un prix considérable. On accompagna ce beau présent d'un décret par lequel l'académie des Jeux Floraux le déclarait par excellence *le Poète français*.

Aussi sensible au mérite de Ronsard que les

Toulousains, Marie Stuart lui fit offrir un riche buffet, sur lequel était un vase en forme de rocher, représentant le mont Parnasse. Au sommet était le cheval Pégase, et on y lisait cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des muses.

Le jour de la naissance de Ronsard faillit être le jour de sa mort. On raconte que la nourrice qui le portait à l'église pour y être baptisé le laissa imprudemment tomber ; mais, par bonheur, ce fut dans un pré, sur une touffe de fleurs, et l'enfant ne reçut aucun mal de cet accident, qui fut encore compliqué par une aspersion d'eau de rose, occasionnée par la maladresse de la personne qui voulut le ramasser.

La moitié de sa vie s'écoula dans les cours; mais il s'en dégoûta, malgré la faveur des rois, et prit l'état ecclésiastique. Il accepta, comme une retraite, la cure d'Évailles, dans le Vendômois. Il ne paraît pas qu'il y ait observé les préceptes de la tolérance et de la douceur évangélique; car il y prit les armes contre les huguenots, et commanda une partie des troupes qui furent levées pour les soumettre.

Ronsard mourut au milieu de sa gloire. Son

trépas fut regardé comme une calamité. On voulut au moins que de pompeuses funérailles fussent une manifestation de la douleur publique, et de l'admiration qu'il inspirait. Le parlement y assista en corps, et le roi y envoya sa musique. Telle fut l'affluence de ceux qui suivirent le cortége, que le cardinal de Bourbon, et plusieurs autres princes et seigneurs, ne purent fendre la presse, et furent obligés de s'en retourner. Le cardinal du Perron, qui prononça son oraison funèbre, le plaça à côté d'Homère et de Virgile : c'était alors l'opinion de tous, et aujourd'hui.... Le sort de Ronsard prouve que la postérité ne juge pas du mérite d'un auteur par les éloges de ses contemporains, même les plus éclairés. Il est probable que, sans les hémistiches de Boileau, qui l'ont immortalisé, ce poète ne serait aujourd'hui guère plus connu que les *Dubellay*, les *Ponthus*, les *Remi Belleau*, les *Jean Daurat*, qui vécurent à la même époque, et dont les noms sont devenus aussi obscurs que leurs ouvrages.

Né au Château de la Poissonnière, dans le Vendômois, en 1524; mort à Saint-Côme-lès-Tours, en 1585.

ROUSSEAU

(JEAN-BAPTISTE).

Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié;
Il fut trente ans digne d'envie,
Et trente ans digne de pitié.

(PIRON.)

D'où vient que le nom de J.-B. Rousseau n'inspire point ce respect, cette vénération qui se rattache à la mémoire de nos grands écrivains? Rousseau eut pourtant un beau génie; mais c'est qu'aux talens qu'on admire en lui se joint, il faut le dire, un caractère que l'on méprise. Il répugne de penser que l'homme qui chanta si noblement les merveilles de la nature et la puissance du Créateur souilla sa plume par les épigrammes ordurières qu'il appelait dérisoirement les *Gloria Patri* de ses Psaumes. Hélas! il expia bien cruellement les torts de son caractère; il

leur dut l'affreux malheur de vivre et de mourir sur la terre étrangère.

Rousseau, fils d'un cordonnier de Paris, obtint de brillans succès dans ses études, et se fit dès-lors de puissans protecteurs.

Il débuta dans la carrière des lettres par des poésies légères, étincelantes d'esprit; mais il sentit bientôt que la nature de son talent l'appelait à des œuvres d'une plus haute portée : la poésie lyrique, avec son langage brillant, ses nobles pensées, son délire, fut le genre qu'il choisit entre tous, et de brillans succès lui apprirent qu'il avait compris sa mission. Son imitation des Psaumes de David fut trouvée sublime, après les admirables chœurs d'Esther et d'Athalie; c'était le plus bel éloge qu'on en pût faire. Il rappela Malherbe par son style châtié et ses pensées fortes; et il eut plus que lui la richesse de la rime, l'abondance et l'éclat de la poésie.

C'est surtout dans la cantate, présent que Rousseau a fait à notre langue, que l'on voit briller toute sa verve et sa fécondité. Cependant, il faut bien l'avouer, depuis que nous avons entendu les accens de quelques-uns de nos lyriques modernes, ceux de Rousseau nous ont paru un peu moins harmonieux. Si l'on ose s'affranchir des traditions de l'école,

on ne pourra s'empêcher de trouver quelque chose de creux dans ce brillant assemblage d'épithètes et de mots sonores qui frappent agréablement l'oreille, mais ne satisfont point l'esprit. Il ne serait pas difficile de démontrer que plusieurs des strophes de Rousseau ne sont, à tout prendre, qu'un pompeux galimatias. Citons entre autres le début de son *ode sur la naissance du duc de Bretagne.*

Où suis-je? Quel nouveau miracle
Tient encor mes sens enchantés?
Quel vaste, quel pompeux spectacle
Frappe mes yeux épouvantés!
Un nouveau monde vient d'éclore;
L'univers se reforme encore
Dans les abîmes du chaos;
Et, pour réparer ses ruines,
Je vois des demeures divines
Descendre un peuple de héros.

Il est un peu difficile de concevoir des *yeux épouvantés par un pompeux spectacle*, tandis que tous les autres *sens sont enchantés; l'univers qui se reforme* après *qu'un nouveau monde vient d'éclore*, et *un peuple de héros qui descend des demeures divines pour réparer les ruines de ce nouvel univers.* On voit facilement ici que la

naturel est sacrifié au grandiose, que le poète, pour déguiser la sécheresse du sujet, a eu recours à l'emphase, et s'est fatigué à la recherche de mots vides de sens, qui ne satisfont ni l'esprit, ni le goût.

Mais on peut être très-rigoureux envers Rousseau, et trouver encore que ces taches légères disparaissent sous les immenses beautés qui parent ses ouvrages. Jusqu'à ce que la postérité ait prononcé sur le mérite de ses émules, Rousseau reste encore le premier de nos poètes lyriques.

Arrivé au milieu de sa carrière, comblé de gloire, recherché des grands, Rousseau jouissait d'une existence brillante ; son immoralité détruisit tout ce bien-être, et l'envoya mourir sur la terre d'exil.

Vis-à-vis la Comédie Française était le café Procope, célèbre dans nos fastes littéraires : c'était là que se rassemblaient les gens de lettres de l'époque. Des couplets infâmes, inspirés par le génie du mal, y furent un jour répandus à profusion. On ne prête qu'aux riches ; on les attribua à Rousseau ; ses satires et la licence de quelques-uns de ses écrits le firent juger capable de ces atrocités. Les personnes attaquées portèrent plainte, et l'affaire fut évoquée devant le parlement. Rousseau

se défendit vivement de cette accusation, et s'efforça de la faire retomber sur Saurin, son confrère à l'Académie, en avouant toutefois qu'il était l'auteur de cinq de ces couplets; c'étaient les moins répréhensibles. Mais on découvrit dans l'instruction qu'il avait suborné des témoins; cette circonstance lui fut fatale; on le jugea coupable, et il fut condamné à un bannissement perpétuel. Jusqu'à sa mort, il a protesté de son innocence.

Rousseau eût pu trouver sur la terre d'exil, sinon le bonheur, au moins la paix et une douce aisance : il s'était fait d'illustres protecteurs; le prince Eugène, le duc d'Aremberg s'étaient déclarés ses Mécènes; mais il s'aliéna les bonnes grâces de tous ceux qui s'intéressaient à lui, par les vices de son caractère : en reconnaissance de leurs bienfaits, il les chansonna. Il associa sa verve à celle du fameux comte de Bonneval, dans des couplets satiriques que ce seigneur français, alors au service de l'empereur d'Autriche, répandit contre le prince Eugène, dont il avait à se plaindre. Rousseau, interpellé, nia d'abord toute participation à cette œuvre; mais vivement pressé, il avoua qu'il en avait corrigé les expressions. Sur quoi le prince se contenta de le renvoyer à Bruxelles, avec la promesse d'une place,

qu'il n'eut jamais. Rousseau se vengea par cette épigramme :

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibère eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur?
Séjan fit tout trembler, jusqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Savoir se vaincre, et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même; et voilà mon héros.

Cette manière de répondre aux bienfaits témoigne, dans Rousseau, un vice de cœur bien déplorable ; mais il mérite un blâme plus énergique encore, s'il est vrai qu'il ait renié son origine. On assure qu'après une représentation de sa comédie du *Flatteur*, son père, qui était entré au théâtre pour son argent, fut si charmé des applaudissemens donnés à l'auteur, qu'après le spectacle, il perça la foule pour embrasser un fils qui faisait sa gloire. Il l'aborda au moment où, entouré d'un brillant cortége d'admirateurs, il recevait leurs félicitations. Vivement ému, l'estimable artisan va s'élancer dans ses bras en l'appelant son fils. Le poète, la rougeur sur le front,

le regarde dédaigneusement et s'écrie : « Vous mon père ! » puis il lui tourne le dos. Le vieillard se retira alors en versant des larmes, et ce n'était plus le bonheur qui les faisait couler.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'efforça de faire oublier le nom de *Rousseau*, qui rappelait son origine, et qu'il parut quelque temps dans le monde sous celui de *Verniettes*. Ses ennemis (et le nombre en était grand) en prirent occasion de faire avec ce nom son anagramme, dans lequel ils trouvèrent ces mots : *tu te renies*.

Rousseau s'essaya dans plus d'un genre, mais avec des succès différens. Bien qu'il fût en fonds d'esprit, de verve et de causticité, il n'offrit au public qu'un ouvrage médiocre, dans sa comédie du *Flatteur*. Gacon, rimeur subalterne, fit, à cette occasion, ce quatrain, qui est peut-être le moins mauvais des petits ouvrages de ce poète décrié :

Cher Rousseau, ta perte est certaine ;
Tes pièces désormais vont toutes échouer.
En jouant le flatteur, tu t'attires la haine
Du seul qui te pouvait louer.

Pressé du désir de revoir sa patrie, Rousseau rompit son ban, et vint à Paris sous le

nom de Richer. Ses amis se flattaient de terminer heureusement l'affaire de son bannissement ; mais tous leurs efforts furent vains ; il s'en retourna trois mois après. Pendant son séjour, il vit Rollin, son ami, presque tous les jours, et lui lut son testament, avant son départ. Il y désavouait, dans les termes les plus forts, les monstrueux couplets, qui furent l'origine de ses malheurs, et continuait de les attribuer à Saurin. Rollin l'arrêta en cet endroit, et lui représenta vivement que le témoignage de sa conscience suffisait, et que ne pouvant avoir aucune preuve positive pour en charger un autre, il se rendrait coupable d'un jugement téméraire au moins, et peut-être d'une calomnie affreuse. Le testateur n'eut rien à répliquer et effaça cet article.

L'adversité, les réflexions avaient rendu ce grand poète très-religieux, sur la fin de ses jours. Il témoigna les regrets les plus vifs au sujet de ses épigrammes, fruits scandaleux de sa première jeunesse, et mourut dans de grands sentimens de piété.

Né à Paris, en 1671 ; mort à Bruxelles, en 1741.

ROUSSEAU

(JEAN-JACQUES).

Son esprit exerça cruellement son cœur;
On lui vendit sa gloire au prix de son bonheur.
(SYLV. MARÉCHAL.)

En butte, dès son jeune âge, à des vicissitudes de toutes sortes, sans guide pour diriger ses pas, sans appui pour soutenir sa faiblesse, Rousseau erra dans le désert de la vie, cherchant un ami pour son cœur aimant, et la vérité pour son âme ardente; il n'y trouva que l'infortune et la célébrité. Il fut malheureux, bien malheureux, et son malheur, véritable ou imaginaire, resserra son cœur qui brûlait pour le bien, altéra sa bonté naturelle, et fut un génie funeste qui lui fit voir des ennemis dans ses semblables. Il semble qu'il n'ait bien vu que lui dans le monde, et le reste des hommes sous enveloppe; s'il eût déchiré ce voile, il

eût trouvé, surtout dans le sein de l'amitié, quelques hommes aussi bons que lui. Mais des mécomptes dans ses affections le rendirent injuste et soupçonneux : il se crut beaucoup d'ennemis qu'il n'avait point. Les gens de lettres de son temps étaient moins haineux qu'ambitieux de dominer. Jean-Jacques, guidé d'abord et protégé par eux, devint bientôt un aigle qui effraya leur amour-propre. Alors, sentant toute sa force, il secoue le joug, fait entendre dans plusieurs de ses écrits que la profession d'homme de lettres est un métier de charlatan, que l'instruction corrompt les hommes et les mœurs : on ne peut endurer le paradoxe, on le repousse ; Rousseau se fâche, il s'isole et dit qu'il n'y a pas un seul homme digne de ce nom sur la terre.

C'est ici le cas de répéter ce qu'on a dit mille fois, que souvent une petite cause produit de grands effets ; une fredaine d'enfance décida de la vie tout entière de J.-J. Rousseau, et c'est à cette particularité, si futile en apparence, que nous devons le plus éloquent de nos écrivains.

Son père, horloger à Genève, le mit en apprentissage chez un graveur en horlogerie. Le maître était dur et sévère, et plus d'une fois l'âme sensible et fière du jeune apprenti s'était

révoltée contre des châtimens qu'il n'avait pas toujours mérités, ou qui excédaient le délit qui les avait provoqués. Une récidive l'ayant exposé à une correction plus rigoureuse encore, il ne put se déterminer à la subir, et, pour s'y soustraire, il abandonna pour toujours cette ville où il avait déjà éprouvé le malheur de perdre sa mère. Sans argent, sans ressources, il suivit la première route qui s'offrit à lui, et arriva à Turin, malade et dans le dénuement le plus absolu. Il entra dans un hôpital, où il fut soigné, catéchisé et entraîné à l'abjuration de la religion protestante, dans laquelle il avait été élevé.

A sa sortie de l'hôpital, il se trouva de nouveau sans ressources. Il chercha alors à utiliser son talent encore imparfait de graveur, et il allait criant dans les rues de la ville : *A graver les couverts d'argent*. Le soir, il rapportait le faible gain de la journée à une vieille femme qui lui donnait un asile, de bonne paille fraîche pour se coucher, et, pour souper, du pain et du fromage. Cette existence, toute misérable qu'elle était, lui suffisait; il en jouissait avec l'insouciance de son âge et n'en demandait pas davantage. Mais sa vieille hôtesse vint à mourir : alors nouveau dénuement, nouvel embarras. Pour en sortir, il ne trouva

rien de mieux que de se mettre au service d'un bateleur, qui l'abandonna bientôt après dans une hôtellerie.

Enfin, il trouva un asile où il put reposer son âme déjà froissée par tant de vicissitudes.

Une dame bienfaisante, madame de Warens, eut pitié de sa misère, et le recueillit chez elle, à la sollicitation de l'évêque d'Annecy. On soigna son éducation, on lui donna des maîtres qui s'efforcèrent de l'initier dans la connaissance des langues anciennes; mais leurs soins eurent peu de succès; non que la bonne volonté manquât à l'élève, mais sa mémoire était si ingrate, qu'il avoue lui-même qu'il ne put jamais réciter de suite plus de douze vers de Virgile. Ce qu'il apprit de mieux, ce fut la musique, et il y fit d'assez rapides progrès, bien qu'il n'eût pour maître qu'un organiste de village. Ce fut là aussi qu'il puisa, pour la botanique, ce goût, qui ne l'abandonna jamais, et qui, plus d'une fois, dans le cours de sa vie, adoucit l'amertume de ses chagrins.

Mais il ne pouvait être toujours à charge à sa bienfaitrice; il fallut qu'il songeât à se créer par lui-même un sort indépendant. Alors recommença sa vie aventureuse.

Dans cette période de son existence, il fut successivement professeur de musique, mar-

chand colporteur, laquais, commis, précepteur.

Sur une invitation d'un de ses amis, il vint à Paris dans l'espoir d'obtenir un emploi dans la musique de la chapelle du roi ; mais cet espoir fut déçu, et tous ses beaux projets se réduisirent à enseigner la musique à Chambéry. Ce fut alors que lui arriva cette étrange aventure qui le ramena dans la capitale.

Parmi ses élèves, il s'en trouvait dont la force embarrassait quelquefois le maître. Pour rétablir sa réputation un peu compromise, il résolut de donner une preuve éclatante de son savoir-faire. Il avait étudié la composition, et il se crut assez fort pour faire un *Regina cœli* à grand orchestre. Cette œuvre, qui piquait vivement la curiosité, devait être exécutée aux vêpres du jour de Pâques. La foule se pressait dans la cathédrale, et les musiciens rassemblés n'attendaient que le moment de commencer. Il arriva enfin ; l'auteur donna le signal, et chacun s'évertua de son mieux à faire valoir son talent d'exécution. Les premières mesures passèrent sans que l'oreille fût trop désagréablement affectée ; mais bientôt l'ensemble produisit une telle cacophonie, que la sainteté du lieu même ne put empêcher les éclats de rire des assistans. Le pauvre

compositeur en désarroi ne trouva rien de mieux, pour se tirer d'affaire, que de jeter le bâton de mesure, et de se dérober par la fuite aux quolibets dont on le poursuivait. Inutile d'ajouter qu'après cette déconvenue il ne pouvait plus rester à Chambéry ; il en sortit le jour même pour n'y plus revenir.

Un moment cependant la fortune sembla devenir pour lui moins rigoureuse. Par l'entremise de quelques amis, il fut attaché à l'ambassadeur de France à Venise, en qualité de secrétaire ; mais il ne tarda pas à se brouiller avec cette *excellence*, dont la vanité et le despotisme ne pouvaient convenir à son caractère indépendant : il retomba dans son obscurité.

A travers toutes ces vicissitudes, il était arrivé à l'âge de quarante ans sans avoir rien fait pour la postérité. Son premier ouvrage fut le singulier discours qui le rendit aussitôt célèbre, en le faisant connaître comme le dialecticien le plus habile et l'ennemi le plus ardent de toutes les entraves sociales. L'académie de Dijon avait mis au concours la question de savoir *si le rétablissement des sciences et des arts avait contribué à épurer les mœurs*. Ceux qui traitèrent la question la résolurent affirmativement. Rousseau, par une contradiction qui était dans son caractère, soutint

le bizarre sophisme que l'homme qui pense est un animal dépravé, opinion qu'il renouvela dans plusieurs autres ouvrages. Toutefois la haute éloquence qu'il déploya dans cette oraison la fit prévaloir, et l'Académie la couronna.

Dans sa lettre sur la musique, il soutint un autre paradoxe; il prétendit que les Français ne pouvaient avoir de bonne musique, et il donnait en même temps *le Devin du village*, petit chef-d'œuvre de grâce et de mélodie. Cet opéra eut un succès prodigieux; chacun voulut entendre ces accens si suaves, si naturels et si expressifs. Louis XV, qui était loin d'avoir l'oreille musicale, en fut lui-même frappé; il demanda à voir l'auteur, et, pendant plusieurs jours, on l'entendit chanter avec la voix la plus fausse de son royaume : *J'ai perdu mon serviteur.*

Bientôt *la Nouvelle Héloïse*, *Émile* et *le Contrat social* portèrent à son comble sa célébrité, mais achevèrent d'irriter les esprits contre un écrivain qui ne savait ni déguiser ses opinions, ni flatter aucun parti. Le reste de sa vie fut abreuvé d'amertumes, que son caractère inquiet contribua à augmenter.

C'est au milieu de ces combats avec lui-

même, et avec tout ce qui l'entourait, qu'il écrivit ses *Confessions*, ouvrage unique, et dans lequel, souvent malgré lui, il se montre entièrement tel qu'il est, plein de vanité et ennemi de tout orgueil, sophiste adroit, et repoussant sans cesse le sophisme, dévoilant à tous les yeux les désordres de sa vie, et se proclamant avec orgueil le meilleur des hommes.

La célébrité de Jean-Jacques lui coûta cher. Ses opinions sur la politique et la religion éveillèrent la juste susceptibilité du clergé et du gouvernement : son *Émile*, d'après un arrêt du parlement, fut brûlé sur la place publique par la main du bourreau, et l'auteur, obligé de fuir, se retira en Suisse, et se fixa dans le canton de Neuchâtel. Il y fut quelque temps paisible, sa solitude lui plaisait ; mais ses *Lettres sur la montagne* suscitèrent de nouveaux orages ; les habitans de cette contrée, excités par quelques hommes d'un zèle trop ardent, le forcèrent de quitter cet asile, et il passa en Angleterre, sous le patronage du célèbre Hume. Il ne séjourna pas longtemps dans ce pays, où ses manières bizarres et sa sombre misanthropie n'étaient point une nouveauté, et n'excitaient point l'étonnement; il sollicita vivement et obtint la permission

de revenir en France, à condition toutefois qu'il n'écrirait ni sur la religion, ni sur des matières politiques. Il le promit et tint parole, car il n'écrivit plus du tout. Il loua au cinquième étage un petit logement dans la rue qui porte aujourd'hui son nom, et s'isola complètement de la société, loin de toute consolation, sans autres moyens de subsistance que son habileté à copier de la musique. Il n'interrompait guère ses travaux que pour faire quelques parties d'échecs au café de la Régence, ou pour aller herboriser dans la campagne. Ce fut dans une de ces promenades solitaires qu'il éprouva un accident qui faillit lui devenir funeste.

Il montait la chaussée de Ménilmontant, lorsqu'un chien danois, qui courait devant un brillant équipage, se jeta entre ses jambes et le renversa. Il resta sur le coup, et le maître de la berline passa, en regardant froidement l'infortuné gisant sur la poussière. Quelques villageois plus compatissans le relevèrent et le conduisirent chez lui, grièvement blessé, et souffrant beaucoup. Le possesseur de la voiture, ayant appris le lendemain quel était l'homme qu'il avait ainsi négligé, envoya un domestique pour demander au blessé ce qu'il pouvait faire pour lui : « Tenir dé-

sormais son chien à l'attache, » dit le philosophe.

Rousseau refusa constamment tous les secours que des personnes touchées de sa position s'efforçaient de lui faire parvenir sous différens prétextes : sa susceptibilité clairvoyante lui faisait facilement découvrir la supercherie ; et la persuasion que ces dons cachaient quelques piéges, ou qu'on voulait l'humilier, était devenue chez lui une idée fixe, qui le rendait injuste et malheureux. Sa porte était fermée à tout le monde ; ce n'était qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvenait jusqu'à lui. Ceux qui, pour satisfaire leur curiosité, bravaient les obstacles, étaient ordinairement éconduits de manière à perdre l'envie de se présenter de nouveau. Le prince de Ligne, plus heureux que beaucoup d'autres visiteurs, raconte ainsi les deux entrevues qu'il eut avec cet homme si intéressant et si malheureux :

« Lorsque Jean-Jacques Rousseau revint de son exil, j'allai le relancer dans son grenier, rue Plâtrière. Je ne savais pas encore, en montant l'escalier, comment je m'y prendrais pour l'aborder ; mais, accoutumé à me laisser aller à un instinct qui m'a toujours mieux servi que la réflexion, j'entrai, et parus me trom-

per. — Qu'est-ce que c'est? me dit Jean-Jacques. Je lui répondis : — Monsieur, pardonnez; je cherchais M. Rousseau de Toulouse. — Je ne suis, me dit-il, que Rousseau de Genève. — Ah ! oui, lui dis-je, ce grand herboriseur! Je le vois bien. Ah! mon Dieu ! que d'herbes et de gros livres ! ils valent mieux que tous ceux qu'on écrit. — Rousseau sourit presque, et me fit voir peut-être sa pervenche, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et tout ce qu'il avait entre chaque feuillet de ses in-folios. Je fis semblant d'admirer ce recueil très-peu intéressant, et le plus commun du monde; il se remit à son travail, sur lequel il avait le nez et les lunettes, et le continua sans me regarder. Je lui demandai pardon de mon étourderie, et je le priai de me dire la demeure de M. Rousseau de Toulouse; mais, de peur qu'il ne me l'apprît et que tout fût dit, j'ajoutai : — Est-il vrai que vous soyez si habile à copier la musique? — Il alla me chercher de petits livres en long, et me dit : — Voyez comme cela est propre! — Et il se mit à parler de la difficulté de ce travail, et de son talent en ce genre, comme Sganarelle de celui de faire des fagots. Le respect que m'inspirait un homme comme celui-là m'avait *fait* sentir une sorte de tremble-

ment en ouvrant sa porte, et m'empêcha de me livrer davantage à une conversation qui aurait eu l'air d'une mystification si elle avait duré plus long-temps. Je n'en voulais que ce qu'il me fallait pour une espèce de passe-port ou billet d'entrée, et je lui dis que je croyais pourtant qu'il n'avait pris ces deux genres d'occupation servile que pour éteindre le feu de sa brûlante imagination. — Hélas! me dit-il, les autres occupations que je me donnais pour m'instruire et instruire les autres, ne m'ont fait que trop de mal. — Je lui dis après, que la seule chose sur laquelle j'étais de son avis dans tous ses ouvrages, c'est que je croyais comme lui au danger de certaines connaissances historiques et littéraires, si l'on n'a pas un esprit sain pour les juger. Il quitta dans l'instant sa musique, sa pervenche et ses lunettes, entra dans des détails supérieurs peut-être à tout ce qu'il avait écrit, et parcourut toutes les nuances de ses idées avec une justesse qu'il perdait quelquefois dans la solitude, à force de méditer et d'écrire; ensuite il s'écria plusieurs fois: *Les hommes! les hommes!* J'avais assez bien réussi pour oser déjà le contredire. Je lui dis: *Ceux qui s'en plaignent sont des hommes aussi, et peuvent se tromper sur le compte des autres hommes.*

Cela lui fit faire un moment de réflexion. Je lui dis que j'étais bien de son avis encore sur la manière d'accorder et de recevoir des bienfaits, et sur le poids de la reconnaissance, quand on a pour bienfaiteurs des gens qu'on ne peut aimer ni estimer. Cela parut lui faire plaisir. Je me rabattis ensuite sur l'autre extrémité à craindre, l'ingratitude. Il partit comme un trait, me fit les plus beaux manifestes du monde, qu'il entremêla de quelques petites maximes sophistiques, que je m'étais attirées, en lui disant : — Si cependant M. Hume a été de bonne foi !...— Il me demanda si je le connaissais. Je lui dis que j'avais eu une conversation très-vive avec lui à son sujet, et que la crainte d'être injuste m'arrêtait presque toujours dans mes jugemens.

« Sa vilaine femme ou servante nous interrompait quelquefois par quelques questions saugrenues qu'elle faisait sur son linge ou sur la soupe. Il lui répondait avec douceur, et aurait ennobli un morceau de fromage s'il en avait parlé. Je ne m'aperçus pas qu'il se méfiât de moi le moins du monde. A la vérité je l'avais tenu en haleine depuis que j'entrai chez lui, pour ne pas lui donner le temps de réfléchir sur ma visite. J'y mis fin malgré moi, et, après un silence de vénération, en regar-

dant encore entre les deux yeux l'auteur de *la Nouvelle Héloïse*, je quittai le galetas, séjour des rats, mais sanctuaire du génie. Il se leva, me reconduisit avec une sorte d'intérêt, et ne me demanda pas mon nom.

« . . . Dans la société intime de M. le prince de Conti, j'appris que quelques gens corrompus voulaient inquiéter Jean-Jacques, et je lui écrivis la lettre qu'il donna à lire ou à copier, assez mal à propos, et qui se trouva enfin, je ne sais comment, imprimée dans toutes les gazettes. Il eut la bonté de croire, à sa façon ordinaire, que les offres d'asile que je lui faisais étaient un piége que ses ennemis m'avaient engagé à lui tendre : cette folie avait attaqué le cerveau de ce malheureux grand homme, ravissant et impatientant. Mais son premier mouvement était bon ; car le lendemain de ma lettre, il vint me témoigner sa reconnaissance. On m'annonce M. Rousseau ; je n'en crois pas mes oreilles : il ouvre ma porte, je n'en croyais pas mes yeux. Louis XIV n'éprouva pas un sentiment pareil de vanité en recevant l'ambassade de Siam. La description qu'il me fit de ses malheurs, le portrait de ses prétendus ennemis, la conjuration de toute l'Europe contre lui, m'auraient fait de la peine, s'il n'y avait pas mis tout le

charme de son éloquence. Je tâchai de le tirer de là pour le ramener à ses jeux champêtres. Je lui demandai comment lui, qui aimait la campagne, était allé se loger au milieu de Paris? Il me dit alors ses charmans paradoxes sur l'avantage d'écrire en faveur de la liberté lorsqu'on est enfermé, et de peindre le printemps lorsqu'il neige.... Ses yeux étaient comme deux astres. Son génie rayonnait dans ses regards et m'électrisait.

« Je me rappelle que je finis par lui dire, les larmes aux yeux, deux ou trois fois : — Soyez heureux, monsieur, soyez heureux malgré vous. Si vous ne voulez pas habiter le temple que je vous ferai bâtir dans cette souveraineté que j'ai en empire, où je n'ai ni parlement, ni clergé, mais les meilleurs moutons du monde, restez en France. Si, comme je l'espère, on vous y laisse en repos, vendez vos ouvrages, achetez une jolie petite maison de campagne près de Paris, entr'ouvrez votre porte à quelques-uns de vos admirateurs, et bientôt on ne parlera plus de vous.

« Je crois que ce n'était pas là son compte; car il ne serait pas même demeuré à *Ermenonville* si la mort ne l'y avait pas surpris. Enfin, touché de l'effet qu'il produisait sur moi, et convaincu de mon enthousiasme pour

lui, il me témoigna plus d'intérêt et de reconnaissance qu'il n'avait coutume d'en montrer à l'égard de qui que ce fût ; et il me laissa, en me quittant, le même vide qu'on sent à son réveil après avoir fait un beau rêve. »

Rousseau, qu'on a souvent mis en parallèle avec Voltaire, a laissé de tout autres souvenirs. On ne peut guère songer à défendre ses incroyables égaremens ; on ne peut toutefois fermer son cœur à son éloquence ; jamais l'égoïsme ne parla un tel langage. Il a moins raison que Voltaire et il persuade davantage ; et si l'humeur chagrine de l'un console mieux que la gaîté de l'autre, c'est que Rousseau prêche d'amour, tandis que Voltaire ne fait que railler.

Jean-Jacques n'était point modeste ; il était mieux que cela, il était vrai. « Les gens d'esprit, disait-il, se mettent à leur place ; la modestie, chez eux, est toujours fausseté. »

Il était de taille moyenne ; ses traits étaient réguliers, et son âme tout entière se peignait dans ses yeux pleins de feu et enfoncés dans leurs orbites. Pendant quelque temps, par bizarrerie, ou peut-être par amour de la singularité, il s'affubla d'un habit de Levantin, et se montra ainsi accoutré dans les lieux publics : plus tard, il en revint au costume ordinaire

de son temps ; mais il bannit dans ses vêtemens toute apparence de luxe et de superfluité ; il quitta jusqu'à sa montre. Sa mise, quoique simple et modeste, était cependant toujours propre et soignée. Une perruque ronde à la conseillère, un habit brun et une veste blanche étaient son costume habituel.

Comme La Fontaine et Corneille, Rousseau ne brillait pas dans la conversation ; les mots lui arrivaient difficilement ; mais on recevait l'impression par la vivacité de son geste et de ses regards. Il avait, selon Servan, son compatriote, une pesanteur maxillaire qui nuisait aux bonnes choses qu'il disait, et ne faisait point soupçonner l'âme brûlante du grand écrivain.

Résumons. Né dans l'obscurité, Rousseau est devenu l'écrivain le plus éloquent et l'orateur le plus sublime du dix-huitième siècle. Il a vécu dans l'indigence et dans la gloire, dans l'humiliation et la célébrité. Il a augmenté le progrès des lettres et il les a décriées ; il a travaillé pour le théâtre, et il a voulu le proscrire. Dans des pages pleines d'onction, d'âme et de sensibilité, il a appris aux mères leurs devoirs envers leurs enfans, et il a mis les siens à l'hôpital. Ses ouvrages contiennent le plus bel éloge des livres saints, et ils sont

l'arsenal où la licence va chercher des armes pour attaquer la religion. Ce génie, fait pour éclairer son siècle et la postérité, a montré, d'une main, le flambeau d'une saine philosophie ; de l'autre, il a fait luire à nos yeux les fausses et brillantes lumières du sophisme. Doué d'une raison juste et pénétrante, il a porté de la méthode jusque dans ses écarts, et de la séduction jusque dans ses erreurs. Sceptique bienfaisant, misanthrope sensible, philosophe ingénieux, dangereux orateur, il a parcouru tous les extrêmes, il a présenté tous les contrastes, il a épuisé toutes les infortunes. La fatalité de sa destinée ne lui laissa pas même la consolation de jeter ses derniers regards sur sa patrie.

Il mourut subitement à Ermenonville, où M. de Girardin lui avait donné une retraite. On grava sur le cénotaphe qu'on lui érigea la devise de toute sa vie : *Vitam impendere vero.*

Né à Genève, en 1712; mort, en 1778.

SAINT-FOIX

(GERMAIN-FRANÇOIS POULLAIN DE).

Inquiet, ombrageux, habile en l'art d'écrire,
Il plaçait son épée à côté de sa lyre.

(ANONYME.)

Issu d'une famille distinguée de la Bretagne, Saint-Foix avait porté les armes dans sa jeunesse, et s'était distingué par une bravoure à toute épreuve; mais ni son mérite, ni sa belle conduite dans plusieurs affaires n'avaient pu lui faire obtenir l'avancement auquel il avait droit : sa brusquerie, sa franchise trop peu ménagée furent contre lui des barrières qu'il ne put franchir. D'ailleurs c'était le beau temps de la vénalité des emplois, où le titre de général se vendait à l'enchère, où l'on naissait chevalier, où l'on était colonel au berceau. Saint-Foix n'était ni riche, ni puissant; il végéta dans les rangs obscurs de l'armée.

Jamais il ne put dépasser le grade de lieutenant de cavalerie.

Dégoûté d'un état qui ne lui offrait aucune chance favorable, il l'abandonna pour se consacrer aux lettres, dont le culte lui avait toujours été cher.

Déjà le désir d'avoir ses entrées à la Comédie Française, ou, selon d'autres, son amour pour une actrice de ce théâtre, lui avait inspiré, à vingt-trois ans, la petite comédie de *Pandore*. Des ouvrages plus importans succédèrent à cette bluette et eurent de nombreux lecteurs. Les *Lettres turques* qu'il osa publier après les *Lettres persanes* de Montesquieu, et surtout ses *Essais sur Paris*, lui attirèrent des critiques et des éloges mérités. On trouva dans ce dernier ouvrage de l'érudition et des recherches dont on ne le croyait pas capable. Ce tableau varié de nos mœurs et de nos usages, depuis l'établissement de la monarchie, fut goûté des amateurs d'un style piquant et d'une lecture amusante et légère, mais ne satisfit point les érudits, qui signalèrent plusieurs faits notoirement faux ou hasardés.

Cependant, tout défectueux qu'il était, cet ouvrage lui valut le titre d'historiographe de l'ordre du Saint-Esprit. Sa tâche alors était

devenue moins facile ; il fallait bien des fleurs pour déguiser l'aridité du sujet ; mais il sut trouver des richesses dans ce fonds stérile qu'il embellit par des détails intéressans, et par le prestige d'un style plein de grâce et de facilité.

Sa carrière dramatique fut plus brillante encore. Plusieurs de ses comédies eurent le plus grand succès : deux surtout, *l'Oracle* et *les Grâces*, furent vivement applaudies. « La petite comédie des *Grâces*, dit l'abbé Sabattier, semble avoir été faite pour elles et par elles, de même que celle de *l'Oracle* paraît avoir été dictée par celui du bon goût. »

Toutefois ces pièces, écrites dans le même genre que celles de Marivaux, ne sont ni aussi spirituelles, ni aussi brillantes ; ce ne sont guère que des poèmes allégoriques et mythologiques, où le naturel est souvent sacrifié à la recherche et à l'afféterie. Comme celles de son rival, ses comédies semblent toutes jetées dans le même moule, et cette uniformité est à peine rachetée par la délicatesse et la fraîcheur des idées. On y chercherait vainement la peinture des mœurs, des caractères ou des habitudes de la vie humaine : l'auteur, presque toujours à côté du vrai, ne présente qu'une nature factice. Ses tableaux ont de l'éclat ; mais ce coloris est faible et sans consistance.

Dans le siècle par excellence de la littérature frivole, ces pièces eurent du succès, cela était dans l'ordre; mais, de nos jours, la mythologie est bien surannée, et il est probable que ces ouvrages, malgré leur gentillesse, ne seraient pas aussi bien accueillis.

S'il est vrai qu'un écrivain se peint dans ses ouvrages, il faut nécessairement admettre une exception à la règle dans la personne de Saint-Foix. Ses comédies, productions gracieuses et légères, forment la plus étrange disparate avec la rudesse de ses manières. Sa muse, ainsi qu'on l'a dit, fut une abeille qui déposa son miel dans le crâne d'un lion.

« M. de Saint-Foix, disait l'abbé de Voisenon, est un honnête homme, mais tenace dans ses sentimens, et très-raboteux dans la société. On ne croirait pas qu'on pût avoir un esprit aussi agréable avec un extérieur aussi repoussant. Il a fait *l'Oracle* et *les Grâces* : c'est un encrier qui répand des roses. »

Ce caractère impatient et querelleur, mais franc et généreux, lui attira souvent de fâcheuses aventures : il paya cher l'expérience, qui du reste ne le corrigea pas; ses duels nombreux, qu'il cherchait souvent et qu'il n'évitait jamais, lui firent la réputation du plus intrépide bretteur de son temps. Mais peut-être

ne doit-on pas le juger trop sévèrement quand on réfléchit qu'il vivait à une époque où il était de bon ton de s'enivrer chez Ramponneau et de battre le guet.

Quoi qu'il en soit, il brisa successivement tous les liens d'amitié qui l'unissaient aux hommes de lettres qu'attiraient autour de lui ses talens remarquables. L'abbé Sabattier de Castres fut à peu près le seul qui put s'accommoder de son humeur intraitable et supporter ses coups de boutoir.

Citons, entre mille, une preuve de l'étrange et bizarre caractère de cet écrivain.

Il dînait un jour chez un restaurateur et savourait les mets délicats qu'il s'était fait servir. A une table voisine était assis un homme dont l'extérieur était loin d'annoncer l'opulence, et qui n'avait devant lui qu'une simple bavaroise. Saint-Foix trouva ce dîner peu confortable et s'avisa d'en dire son avis. S'adressant donc au modeste consommateur : « Monsieur, lui dit-il, vous faites là un triste dîner. » Étonné de cette interpellation, pour le moins inconvenante, l'inconnu lui demanda en quoi son repas pouvait l'intéresser. « En vérité, répondit Saint-Foix, je serais fort en peine de vous le dire ; tout ce que je sais, c'est que vous faites là un triste dîner. » L'insulte

était évidente; il n'y avait pas moyen de se tromper sur l'intention. Un cartel fut donné, et les deux champions se rendirent sur le terrain. Le combat ne fut pas long. Un vigoureux coup d'épée apprit au mauvais plaisant qu'il avait affaire à plus habile que lui. « Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait? lui dit son antagoniste. — Corbleu! je serais donc bien difficile, dit le blessé, vous avez engagé le fer comme un ange; mais cela n'empêche pas que vous n'ayez fait un triste dîner. »

Saint-Foix est sans contredit le premier auteur dramatique qui se soit trouvé d'humeur à chercher querelle à ceux qui l'applaudissaient. Un fait cependant très-véritable, c'est qu'il se battit contre un homme qui, à la première représentation de *la Colonie*, exprimait par de vifs applaudissemens son plaisir et son admiration. L'auteur s'était placé au parterre pour mieux juger des effets de la scène; il avait pu en même temps observer les dispositions malveillantes de quelques spectateurs; des sifflets s'étaient fait entendre; la pièce chancelait, et tout ce qu'il entendait n'était pas propre à le rassurer. Il écoutait tout, ne disait mot, et gardait un sang-froid imperturbable : il attendait ses critiques au second acte; son expérience lui disait

que là se trouvaient des élémens de succès.

Le rideau se lève enfin pour le deuxième acte. Les siffleurs à leur poste attendent en silence le moment de faire entendre leur discordante improbation. Les premières scènes sont écoutées sans manifestation hostile, à l'exception de quelques sifflets honteux et intempestifs qui sont aussitôt réprimés. Bientôt l'attention est captivée tout entière par des situations neuves et habilement ménagées; on est séduit, entraîné; les plus malveillans cèdent au charme, et la salle retentit d'unanimes applaudissemens. Saint-Foix dont l'esprit de contradiction fut éveillé par cet assentiment général, s'avisa de le trouver mauvais, et voulut empêcher son voisin d'applaudir. Son exigence fut mal accueillie; un rendez-vous fut donné et accepté, et l'habile spadassin trouva encore son maître.

Quand, dans la suite, il parlait de cette aventure, il disait que de tous les éloges qu'il avait reçus ce coup d'épée était celui qui l'avait le plus flatté.

Ses ouvrages dramatiques furent généralement loués dans les journaux de l'époque. Voltaire eut ses aristarques, il ne s'en trouva pas pour Saint-Foix; et ce concert de louanges s'explique par la peur que l'auteur inspi-

rait aux journalistes. Il avait menacé de couper les oreilles à quiconque dirait du mal de ses ouvrages ; et comme on le savait homme à tenir parole, on se gardait bien de le mettre en demeure d'exécuter sa menace.

D'après les portraits qui nous restent de cet écrivain, ses traits avaient quelque chose de repoussant : des yeux noirs, un regard vif et hardi, un large nez retroussé, d'épais sourcils, lui donnaient une physionomie dure et hautaine. Ajoutez à cela une haute taille, un air de spadassin, des manières brusques, une voix forte et un ton impérieux, et l'on s'expliquera facilement le peu de sympathie qu'il dut rencontrer dans les gens de lettres de son temps, dans ces hommes aux mœurs douces et paisibles, qui, les uns après les autres, désertèrent son domicile de la rue Saint-Victor.

Né à Rennes, en 1703 ; mort à Paris, en 1776.

SAINT-LAMBERT

(JEAN-FRANÇOIS DE).

Chantre des vrais plaisirs, harmonieux émule
Du pasteur de Mantoue et du tendre Tibulle,
Qui peignez la nature et qui l'embellissez,
Que vos *Saisons* m'ont plu ! que mes sens émoussés
A votre aimable voix se sentirent renaître !
Que j'aime, en vous lisant, ma retraite champêtre !

(VOLTAIRE.)

PARMI les hommes célèbres qui embellirent, à Lunéville, la petite cour du roi Stanislas, Saint-Lambert fut l'un des plus brillans et des plus aimables.

Après avoir suivi, pendant quelques années, la carrière des armes, il la quitta en 1748, à la paix d'Aix-la-Chapelle, pour s'attacher au prince philosophe, qui mérita le beau titre de *Bienfaisant*. Cette cour était alors le rendez-vous des hommes les plus remarquables dans

la littérature. Là Montesquieu achevait le beau monument de l'*Esprit des Lois*; Voltaire composait les tragédies d'*Oreste* et de *Rome sauvée*; Mme du Châtelet commentait Leibnitz et traduisait Newton; le comte de Tressan donnait la meilleure traduction que nous ayons de l'Arioste et composait de gracieux romans, et Saint-Lambert préludait au poème des *Saisons* par des pièces fugitives qui ont un air de famille avec celles de Voltaire, et qui, au jugement de ce grand maître, *sont autant de myrtes dont une feuille ne passe pas l'autre.*

Les *Fables orientales*, qu'il publia à la même époque, obtinrent un grand succès, même après les romans d'Hamilton et de Voltaire, également composés sur le modèle des Contes orientaux. « Les *Fables* de Saint-Lambert, dit Thomas, sont un des meilleurs ouvrages de ce genre; la philosophie en est excellente et quelquefois très-fine, toujours présentée d'une manière piquante. Le ton en est véritablement asiatique, mais cependant ménagé pour nous avec art. Personne peut-être n'a mieux imité les formes du style oriental, le choix d'images, et la tournure des maximes qui lui sont propres; enfin une certaine gravité majestueuse qui tient à la simplicité

des mœurs et à la pompe de l'imagination, deux caractères dominans des Orientaux. »

Cependant, ces productions, quel qu'en fût le mérite, n'auraient point immortalisé leur auteur ; Saint-Lambert serait resté confondu dans la foule des poètes secondaires dont abondait alors notre littérature : le poème des *Saisons* le mit au premier rang. Cet ouvrage est du petit nombre de ceux qu'on relit sans cesse avec plaisir, parce qu'on y retrouve l'homme juste et droit, dont une saine philosophie guida les pinceaux. Il faisait aimer la nature, dont il trace des tableaux ravissans de grâce et de fraîcheur; il la montre parée de tous ses ornemens; mais il en adoucit l'éclat par les teintes d'une mélancolie aimable et réfléchissante, qui attache des idées et des souvenirs à tous les objets. Il n'y manque que cette chaleur centrale qui doit animer l'ensemble d'un poème descriptif, pour suppléer à l'intérêt d'action qui soutient d'autres sujets. La lyre de Saint-Lambert est harmonieuse et brillante; mais elle est un peu monotone : il a trop négligé, dans la période poétique, ces césures savantes, cette harmonie imitative, que l'on retrouve dans Delille, son rival de gloire, en fait de poésie descriptive.

Ce poème ouvrit à son auteur les portes

de l'Académie française, en 1770. Dès ce moment, il s'appliqua tout entier à son grand ouvrage de philosophie, qu'il a publié sous le titre de *Catéchisme universel*, et qui est une histoire animée des passions qui agitent les hommes.

Peu de poètes ont peint avec plus de charme les sentimens agréables : les *Consolations de la Vieillesse*, son dernier ouvrage, en fourniraient surtout un exemple. En écrivant ses souvenirs, le poète semble écrire encore sous la dictée de ses sensations. Voyez comme les vers coulent encore de sa veine :

.....Heureux le vieillard qui rassemble
De bons, de vrais amis d'un âge égal au sien !
Un babil éternel nourrit leur entretien ;
Ils goûtent le plaisir d'être, de vivre ensemble,
Et de parler sans fin. Pour moi, dans mes vieux jours,
Je me sens menacé d'allonger mes discours.
Mes amis très-diserts aimeront à s'étendre ;
Nous serons tous diffus et peut-être un peu sourds ;
Nous nous pardonnerons de ne pas nous entendre.

« Saint-Lambert, dit Marmontel, avec une politesse délicate et un peu froide, avait, dans la conversation, le tour d'esprit élégant et fin que l'on remarque dans ses ouvrages : sans être naturellement gai, il s'animait de la gaîté

des autres ; et, dans un entretien philosophique ou littéraire, personne ne causait avec une raison plus saine ni avec un goût plus exquis. Ce goût était celui de la petite cour de Lunéville, où il avait vécu, et dont il avait conservé le ton. »

Un bonheur constant accompagna Saint-Lambert dans sa belle et brillante carrière. Il vit avec calme approcher le moment suprême ; c'est pour lui que La Fontaine semble avoir dit :

Approche-t-il du but ? quitte-t-il ce séjour ?
Rien ne trouble sa fin ; c'est le soir d'un beau jour.

Né à Nancy, en 1717 ; mort à Paris, en 1803.

SCARRON

(PAUL).

Au mépris du bon sens, le burlesque effronté
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté :
On ne vit plus en vers que pointes triviales ;
Le Parnasse parla le langage des halles ;
La licence à rimer alors n'eut plus de frein ;
Apollon travesti devint un tabarin....
Mais de ce style enfin la cour désabusée
Dédaigna de ces vers l'extravagance aisée,
Distingua le naïf du plat et du bouffon,
Et laissa la province admirer le *Typhon*.

(BOILEAU.)

PITIÉ pour l'auteur, pitié pour ses ouvrages, n'est-ce pas là le sentiment que l'on éprouve en lisant Scarron ? Il y a, dans la gaîté de cet écrivain, quelque chose qui ressemble au sourire forcé du patient qui brave son bourreau. Résumé des misères humaines, il rit ; mais sous ce rire il y a des pleurs ; la souffrance est

là, et les plus burlesques saillies n'enlèvent point cette idée.

Il lui fallut bien de la philosophie, ou son organisation fut bien singulière, car il n'était point né perclus et souffrant; il avait joui de la vie et de ses délices; il avait été beau et envié; il avait brillé dans le monde, parmi les plus aimables; et tout cela s'était évanoui en un instant. A vingt-sept ans, une affreuse maladie lui ravit et sa beauté et ses jouissances; une aventure de jeunesse fut la source de ses maux.

Il se trouvait au Mans à l'époque du carnaval, et, bien qu'il fût ecclésiastique et chanoine du chapitre de cette ville, il voulut prendre sa part de plaisirs et de folie; il se déguisa en sauvage. Cette singularité, nouvelle alors en province, le fit poursuivre par tous les enfans de la ville, et, pour se dérober à leurs clameurs, et peut-être à un traitement plus rigoureux encore de cette populace aussi sauvage que le costume qu'il avait revêtu, il se cacha dans les roseaux d'un marais. Il en sortit mourant: le froid avait glacé son sang; une lymphe âcre et mordante crispa ses nerfs, atrophia ses membres, et le rendit, selon son expression, *un raccourci de la misère humaine*.

Pour chasser ses souvenirs, pour s'étourdir sur ses maux, il appela à son secours les jouissances de l'étude, et, s'il se pouvait, la gaîté, mais une gaîté folle, outrée, le burlesque avec son ignoble rire. Le *Virgile travesti* fut son coup d'essai, et cette bouffonnerie eut de nombreux lecteurs; le burlesque devint à la mode. « Donnez-nous du burlesque, disaient les libraires aux écrivains. » Il envahit tout, il profana les choses les plus respectables; en 1749, la passion de Jésus-Christ parut en vers burlesques.

Cependant les gens de goût étaient loin d'approuver ce misérable genre, Boileau le stigmatisait dans ses vers, le flétrissait dans ses discours. « Votre père, disait-il un jour à Racine le fils, votre père avait la faiblesse de lire le *Virgile travesti* et de rire; mais il se cachait bien de moi. »

Il n'avait garde de laisser échapper les occasions qui se présentaient de témoigner son mépris pour les ouvrages de Scarron. L'expression de ce sentiment faillit lui attirer une disgrâce bien cruelle pour un poète courtisan. Il était un jour dans le cabinet de Louis XIV, et là se trouvait madame de Maintenon, veuve de Scarron. La conversation vint à rouler sur la décadence de l'art dramatique. « A quoi

faut-il l'attribuer? dit le roi. — Au mauvais goût qui s'est introduit sur la scène, dit impétueusement Boileau; depuis que Scarron l'a envahie, et qu'on joue les pièces de ce misérable cul-de-jatte, on n'y voit plus que des rapsodies. » Le front rembruni du monarque, la rougeur de madame de Maintenon, et le silence profond qui suivirent ces paroles, apprirent au satirique son étourderie. Sans doute qu'il eût voulu retenir ses paroles, mais il n'était plus temps; il garda le silence; la justification eût été pire que la faute.

Un ouvrage plus estimable donna à Scarron une réputation plus méritée. Il s'appliqua à peindre, dans le *Roman comique*, les mœurs d'une classe d'hommes qui pouvaient lui fournir une ample matière pour le genre qu'il exploitait. Aussi arriva-t-il à son but; il fit rire ses lecteurs : mais on chercherait vainement dans cet ouvrage quelques vues morales ou philosophiques. Scarron n'a point la portée d'un Lesage, d'un Michel Cervantes, d'un Molière ou d'un Voltaire, pas même l'extravagante originalité d'un Rabelais; il n'effleurait que la surface et ne soupçonnait pas que la philosophie et la morale pussent se cacher sous le masque de la folie.

Ses autres productions méritent à peine

d'être mentionnées. Qui maintenant s'avise de lire *le Typhon*, *la Légende de Bourbon*, et le volumineux recueil de ses comédies ? Ce n'est pas toutefois que cet écrivain ait été sans mérite ; Scarron avait beaucoup d'esprit ; seulement il en fit un mauvais usage. Il a d'ailleurs contribué, par la souplesse et la précision de son style, au perfectionnement de la langue, qui, à l'époque où il débuta, n'avait point encore acquis toutes ses richesses.

Abondance et pauvreté habitaient tour à tour le logis du poète. Le produit de la vente de ses ouvrages fut d'abord sa seule ressource, et cette ressource était bien précaire. Rarement il était riche, souvent pauvre, mais toujours gai. Dans l'aisance, il dédiait ses livres à la levrette de sa sœur, et dans le besoin, à quelque *monseigneur* qu'il louait autant et qu'il n'estimait pas davantage.

Un moment de détresse lui inspira l'idée d'avoir recours à la reine. Cette princesse eut pitié de son indigence et lui fit une pension à titre de son malade. Cela, joint à la vente facile de ses ouvrages, assura pour l'avenir sa subsistance.

Scarron alors, qui le croirait ? Scarron songea à se marier. Mademoiselle d'Aubigné,

d'une beauté remarquable et d'une famille illustre, mais pauvre, consentit à épouser le poète perclus et valétudinaire, qui lui offrait un sort moins pénible. Certes, l'on n'eut point alors soupçonné une future marquise, une future reine de France, dans la garde-malade du pauvre Scarron. Ce mariage, bien que disproportionné, fut heureux; la noble dame trouva moins d'ennui peut-être sous le toit modeste du poète que sous les lambris dorés des appartemens de Louis XIV.

Avec l'âge, les souffrances de Scarron devinrent plus vives; mais, toujours plein de courage, il vit arriver sa fin sans que son humeur joviale en fût altérée. Un jour il fut saisi d'un hoquet si violent, qu'il effraya ceux qui l'entouraient; on craignit de le voir expirer, mais la crise se calma. « Si jamais j'en reviens, dit-il alors d'une voix encore entrecoupée, je ferai une belle satire contre le hoquet. » Ses amis s'attendaient à toute autre chose... Mais il fut dispensé de tenir parole, il ne revint point de cette maladie. Quelques instans avant sa mort, voyant ses parens et ses domestiques fondre en larmes, il leur dit en souriant: « Mes enfans, vous ne me pleurerez jamais autant que je vous ai fait rire. » Puis un instant après on l'entendit murmurer: « Je n'aurais

jamais cru qu'il fût aussi aisé de se moquer de la mort. » Ce furent ses dernières paroles.

Il a tracé de lui-même le portrait suivant :

« Lecteur qui ne m'as jamais vu, et qui peut-être ne t'en soucies guère, à cause qu'il n'y a pas beaucoup à profiter à la vue d'une personne faite comme moi, sache que je ne me soucierais pas aussi que tu me visses, si je n'avais appris que quelques beaux-esprits facétieux se réjouissent aux dépens du misérable, et me dépeignent d'une autre façon que je ne suis fait. Les uns disent que je suis cul-de-jatte, les autres que je n'ai point de cuisses, et que l'on me met sur une table, dans un étui, où je cause comme une pie borgne; et les autres, que mon chapeau tient à une corde qui passe dans une poulie, et que je le hausse et le baisse pour saluer ceux qui me rendent visite. Je pense être obligé, en conscience, de les empêcher de mentir plus long-temps. J'ai trente ans passés; si je vais jusqu'à quarante, j'ajouterai bien des maux à ceux que j'ai déjà soufferts. J'ai eu la taille bien faite, quoique petite; ma maladie l'a raccourcie d'un bon pied : ma tête est un peu grosse pour ma taille. J'ai le visage assez plein, pour avoir le corps décharné; des cheveux assez

pour ne pas porter perruque : j'en ai beaucoup de blancs, en dépit du proverbe. J'ai la vue assez bonne, quoique les yeux gros; je les ai bleus; j'en ai un plus enfoncé que l'autre, du côté que je penche la tête. J'ai le nez d'assez bonne prise. Mes dents, autrefois perles carrées, sont de couleur de bois et seront bientôt de couleur d'ardoise. J'en ai perdu une et demie du côté gauche, et deux et demie du côté droit, et deux un peu égrignées. Mes jambes et mes cuisses ont fait premièrement un angle obtus, et puis un angle égal, et enfin un aigu. Mes cuisses et mon corps en font un autre, et ma tête se penchant sur mon estomac, je ne ressemble pas mal à un Z. J'ai les bras raccourcis, aussi bien que les jambes, et les doigts aussi bien que les bras; enfin je suis un raccourci de la misère humaine. Voilà à peu près comme je suis fait.

« Puisque je suis en si beau chemin, je vais t'apprendre quelque chose de mon humeur. J'ai toujours été un peu colère, un peu gourmand et un peu paresseux : j'appelle souvent mon valet sot, et peu après, monsieur. Je ne hais personne; Dieu veuille qu'on me traite de même! Je suis bien aise quand j'ai de l'argent; je serais encore plus aise si j'avais la santé. Je me réjouis assez en compagnie; je

suis assez content quand je suis seul ; et je supporte mes maux assez patiemment. »

Quelque temps avant sa mort, il fit cette épitaphe :

Celui qui ci maintenant dort,
Fit plus de pitié que d'envie ;
Il souffrit mille fois la mort,
Avant que de perdre la vie.

Passant, ne fais ici de bruit ;
Garde bien que tu ne l'éveille ;
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Né à Paris en 1610 ; mort en 1660.

SÉDAINE

(MICHEL-JEAN).

Que j'aime à voir que tu t'amuses,
Entouré de plans, de dessins,
A faire ainsi venir les muses
Au milieu de tes Limousins!
J'aime à te voir, de ces pantins
Gouvernant la foule automate,
T'élancer par le sentiment,
Vers un art plus doux qui te flatte,
Et devenir, au même instant,
Anacréon et Dinocrate.

(Lemierre.)

Personne plus que Sédaine n'a prouvé la puissance d'une volonté forte et d'un travail opiniâtre. Né sans fortune, obligé d'exercer un état mécanique pour subsister, dépourvu de toute éducation, il semblait condamné à vivre et à mourir dans l'humble condition des

artisans ; mais la nature l'avait doué d'une persévérance à toute épreuve, d'un de ces esprits actifs qui ont sans cesse besoin d'alimens, et qui s'élancent d'eux-mêmes hors du cercle qu'une position obscure dans le monde leur avait tracé.

La lecture des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres développa ses idées : un désir de gloire, un de ces désirs qui brûlent, qui dévorent, s'empara de son âme; il voulut, lui aussi, inscrire son nom parmi les noms illustres ; il le voulut fortement, et le tailleur de pierre Sédaine vit s'ouvrir pour lui les portes de l'Académie.

Cette lutte d'une intelligence supérieure contre l'ignorance, du désir de paraître contre l'obscurité sociale, aurait pu n'avoir qu'un triste et fâcheux résultat, celui de grossir la foule déjà si grande des mauvais écrivains; mais en lui donnant le désir de s'élever, la nature lui donna aussi ce qu'elle a refusé à tant d'autres, le sentiment du vrai; et ce sentiment suppléa en lui au défaut d'études et de connaissances acquises. Ses écrits, il faut bien l'avouer, manquent généralement d'une qualité essentielle à toute production littéraire, pour qu'elle soit véritablement bonne, je veux dire de l'élégance et de la

pureté de l'élocution. Il en est peu qui ne renferment des fautes grossières de langage qui désenchantent le lecteur. Mais il racheta ces défauts par une entente parfaite des effets de la scène, et par les soins qu'il mit à tracer le caractère de ses personnages. On s'étonne du charme qu'on éprouve en écoutant des pièces aussi faiblement écrites que *Richard-Cœur-de-Lion*, *le Roi et le Fermier*, *le Déserteur* et tant d'autres ouvrages qu'on ne se lasse point d'applaudir et de blâmer (1). *L'Épître à mon habit*, qui a probablement fourni à Béranger l'idée d'une de ses plus jolies chansons, est peut-être le seul de ses ouvrages où l'on ne trouve ni embarras ni faute de langage; c'est par cette production qu'il débuta dans la carrière des lettres.

(1) Le style étant la partie faible de Sédaine, ses rivaux en Apollon ne manquèrent pas de l'attaquer par son endroit vulnérable. C'est sur ce défaut que Piron s'égaya dans l'épigramme suivante :

D'avoir hanté la comédie,
Un pénitent, en bon chrétien,
S'accusait et promettait bien
De n'y retourner de sa vie.
« Voyons ! lui dit le confesseur,
« C'est le plaisir qui fait l'offense ;
« Que donnait-on? — *Le Déserteur*.
« — Vous le lirez pour pénitence. »

Son père, architecte distingué, était mort jeune encore, après avoir dissipé toute sa fortune. Sédaine, l'aîné des enfans, fut obligé, pour nourrir la famille, d'exercer l'état de tailleur de pierre : c'est de cette humble condition qu'il s'éleva au sommet de l'échelle sociale ; c'est de ce point de départ qu'il arriva à l'Académie française. Et pour y parvenir, combien d'obstacles il rencontra dans sa route ! combien il lui fallut de flexibilité dans l'esprit et de persévérance dans la volonté, pour accorder ensemble des occupations si incompatibles, pour tenir de la même main la truelle et la lyre !

Sédaine écrivit pour tous les théâtres. C'est sur celui de l'Opéra qu'il fut le moins heureux. Un *Amphitryon*, qu'il voulut y faire jouer, éprouva la chute la plus complète et la mieux méritée. On siffla outrageusement cet ouvrage, qui n'était autre chose que *l'Amphitryon* de Molière dépouillé de sa gaîté et de sa verve spirituelle, et défiguré par les traits d'une plume sans grâce et sans chaleur. On blâma l'auteur de sa présomption ; mais on s'amusa bien plus encore du ridicule de cette singulière métamorphose.

Deux de ses pièces, *le Philosophe sans le savoir* et *la Gageure imprévue*, sont res-

tées au répertoire du Théâtre Français. Le public revoit toujours avec plaisir ces comédies, qui offrent des situations pleines d'intérêt, du naturel, de la gaîté, et de ces traits d'observation qui caractérisent le talent de l'auteur.

Ces succès ne suffirent pas pour satisfaire l'ambition de Sédaine ; il porta ses vues plus haut ; la fierté de la muse tragique ne l'effraya point. Mais, pour la faire parler dignement, il fallait un noble et touchant langage, une poésie riche et brillante, et Sédaine n'était guère poète : il s'en mit peu en peine ; il était incapable d'écrire en vers sa tragédie ; eh bien ! il l'écrivit en prose. *Maillard*, ou *Paris sauvé*, fut présenté et reçu au Théâtre Français.

L'alarme fut grande dans la république des lettres. Voltaire ayant appris qu'on allait la jouer, écrivit à l'un de ses amis : « Ce dernier coup manquait à nos malheurs. Voilà donc l'abomination de la désolation dans le temple des Muses !

« Le tragique, étonné de sa métamorphose,
Fatigué de rimer, ne va parler qu'en prose. »

L'acteur Lekain appuya de sa résistance la clameur générale ; il refusa de prostituer son

talent à faire valoir la vile prose. L'autorité fut obligée d'intervenir, et la police mit fin à tous les débats en défendant la représentation, et même l'impression de la pièce. « Elle n'aurait dû être défendue, dit La Harpe, que par la police du Parnasse. »

A l'étranger on fut moins difficile; on se contenta de la prose de Sédaine : sa pièce fut jouée à Saint-Pétersbourg et à Stockolm. Ainsi, à défaut des suffrages de ses concitoyens, l'auteur put recueillir ceux des Cosaques. En 1788, l'interdiction fut levée; il put la faire imprimer. Ce fut alors qu'on s'aperçut qu'elle n'était autre chose que le sujet de *Manlius* retourné et gâté, et l'on fut d'avis que les vers de Lafosse valaient encore mieux que la prose de Sédaine.

Le théâtre de l'Opéra-Comique fut véritablement celui de sa gloire; c'est-là que, pendant trente-cinq ans, il conquit les suffrages du public, en contribuant à ses plaisirs, dans plus de vingt ouvrages, dont la plupart reparaissent souvent sur la scène, et qui semblent n'avoir rien perdu de leur fraîcheur. *Le Déserteur, le Roi et le Fermier, Rose et Colas, Félix, Aucassin et Nicolette, Richard-Cœur-de-Lion*, gardent encore le rang que n'ont pu leur enlever les productions fugitives

qui apparaissent chaque jour sur ce théâtre. Il faut bien convenir cependant que les airs délicieux de Grétry et de Monsigny contribuent au succès de ces petits drames ; mais s'il est vrai que les spectateurs les moins sensibles aux charmes de la musique éprouvent à chaque représentation une impression nouvelle, c'est que l'auteur possède nécessairement un talent peu commun d'intéresser et d'émouvoir. Et ce talent, il le devait au soin qu'il prenait de saisir la nature, non pas dans les masses, mais dans les détails, et de la représenter dans toute sa vérité.

Sédaine était naturellement froid. Vainement on aurait cherché en lui l'enthousiasme ou l'élan d'une âme passionnée ; il restait inaccessible aux émotions ; et cette froideur, qui ne le quittait jamais, aurait pu compromettre la bonté de son cœur aux yeux de ceux qui n'auraient pas su combien il renfermait de dévouement et de bienveillance. Diderot, qui vécut dans son intimité, raconte un fait qui peint d'après nature le flegme observateur de cet écrivain. « Sédaine, dit-il, donne son *Philosophe sans le savoir* ; la pièce chancelle à la première représentation, et j'en suis affligé ; à la seconde, son succès va aux nues, et j'en suis transporté de joie.

Le lendemain, je cours après Sédaine; il faisait le froid le plus rigoureux; je vais dans tous les endroits où j'espère le trouver. J'apprends qu'il est à l'extrémité du faubourg Saint-Antoine; je m'y fais conduire, je l'aborde, je lui jette mes bras autour du cou; la voix me manque, et les larmes me coulent le long des joues : voilà l'homme sensible et médiocre. Sédaine, froid, immobile, me regarde et me dit : *Ah! monsieur Diderot, que vous êtes beau!* Voilà l'observateur et l'homme de génie. »

Avant d'avoir lu Shakspeare, il professait déjà pour le poète anglais une sorte de culte et de tendresse : l'instinct plutôt que la connaissance qu'il en avait, lui inspirait cette prédilection. Il est vrai que, toute proportion gardée, il existe une sorte d'analogie entre ces deux écrivains. Tous deux en effet furent privés du bienfait de l'instruction, et trouvèrent dans leur génie les ressources qui leur manquaient du côté de l'étude. Tous deux dédaignèrent les grâces et les finesses du langage pour s'occuper de la pensée. On trouve dans les écrits de l'un et de l'autre quelque chose de brut, un mélange de beautés du premier ordre et de trivialités grossières.

Quand Le Tourneur eut traduit le poète

anglais, Sédaine lut avec avidité cette traducduction qui lui révélait les beautés de son bien-aimé Shakspeare. Cette lecture fit tant d'impression sur lui, qu'il en parlait à tout venant. Il exprimait un jour son admiration en présence du baron de Grimm : « Vos transports ne me surprennent point, lui dit spirituellement celui-ci, c'est la joie d'un fils qui retrouve un père qu'il n'a jamais vu. »

Tous les contemporains de Sédaine qui ont parlé de sa personne, se sont accordés à reconnaître en lui les qualités essentielles de l'honnête homme. « Il était, dit La Harpe, d'un caractère froid, mais probe et solide. Sa vie retirée, honnête et laborieuse, fut sans reproche. Il ne fut jamais qu'homme de cabinet et père de famille, et nullement homme du monde. »

Né à Paris en 1719; mort en 1797.

SÉVIGNÉ

(MARIE DE RABUTIN, MARQUISE DE).

Là, je vois exhumer cette femme immortelle,
Qui, seule dans son art, sans rivaux ni modèle,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur;
Et qui, dans ses écrits, plutôt mère qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Orna, sans y songer le siècle des merveilles.

(DE TERNEUIL.)

IL est incontestable qu'en écrivant ses lettres charmantes, madame de Sévigné était loin de prévoir qu'elles dussent être pour elle un titre à l'immortalité. Ces épanchemens de la tendresse maternelle, ces aimables causeries, ces saillies qu'elle laissa tomber de sa plume vive et légère, devaient être fugitives comme la pensée qui les avait produites, comme la circonstance qui les avait fait naître; elle le

croyait du moins, heureusement il n'en fut rien.

Après sa mort, ces trésors épars furent rassemblés par une main pieuse, et dèslors ce recueil devint le modèle le plus parfait du style épistolaire. Et quel monument en effet de goût, de naturel, d'élégance et de piquante originalité! Quel enjouement dans les saillies! quelle vivacité dans les récits! soit qu'elle se livre à sa gaîté moqueuse, et se joue des ridicules de la cour du grand roi; soit qu'elle épanche son cœur dans le cœur de sa fille, de sa meilleure amie et qu'elle lui confie avec sa petite vanité féminine ses succès dans le monde qu'elle embellissait, toujours elle imprime à son style un cachet particulier; son pinceau est neuf, ses couleurs sont à elle.

Madame de Sévigné, dans son genre, s'est placée sur la même ligne que La Fontaine dans le sien; comme le bonhomme, elle s'est élevée à un degré de perfection qui doit rebuter à jamais toute personne qui tenterait de marcher sur ses traces.

Et cette supériorité elle la dut probablement à l'ignorance de sa célébrité future; madame de Sévigné écrivant pour la postérité, eût écrit moins heureusement peut-être, parce que son style eût été dépouillé de cette spontanéité, de ce laisser-aller d'un écrivain plus occupé des



Mme DE SÉVIGNÉ.

choses que des mots, et qui est la qualité la plus précieuse du genre épistolaire.

Il est certain cependant que, dès son vivant, madame de Sévigné put se parer de quelques-unes des fleurs de sa couronne : déjà sa réputation littéraire était établie; sa correspondance était une bonne fortune pour les heureux qui en étaient favorisés; on lisait avec avidité ses moindres billets. « Vos lettres, lui écrivait madame de Coulanges, vos lettres font tout le bruit qu'elles méritent... il est cèrtain qu'elles sont délicieuses, et vous êtes comme vos lettres. »

Il est dans ses écrits une pensée qui prédomine, qui en est l'âme, je veux dire la tendresse de cette excellente mère pour sa fille. C'est à ce sentiment qu'elle dut sa gloire, et sans doute aussi le charme de sa vie.

Restée veuve, à l'âge de vingt-quatre ans, avec toutes les qualités qu'on recherche dans le monde, elle ne voulut point former d'autres liens, afin de se conserver à ses enfans. Elle avait fait d'ailleurs du mariage une si triste épreuve ! M. de Sévigné, homme de plaisir, enchaîné au char de la courtisane Ninon, et incapable sans doute d'apprécier le trésor qu'il possédait, reléguait au fond d'une province la femme charmante qui devait im-

mortaliser son nom, et que réclamaient la cour et les salons les plus brillans de la capitale. Un duel brisa ces liens; M. de Sévigné fut tué par le chevalier d'Albret; et l'épouse, oubliant les torts du mari, pleura sincèrement le père de ses enfans : leur éducation fut dès lors sa plus chère étude.

Ce fut sur sa fille surtout que se concentrèrent ses affections. Quant au *guidon*, la carrière militaire qu'il suivait, sa vie dissipée qui l'éloignait souvent de sa mère, affaiblissaient peut-être, au profit de Mme de Grignan, la tendresse qu'elle lui portait. Lorsque le soin d'assurer le bonheur de cette fille chérie lui imposa la douloureuse obligation de s'en séparer, elle s'efforça de charmer les ennuis de l'absence par la correspondance active qui était devenue un besoin pour son cœur. Sa pensée rapprochait les distances, et c'était encore une conversation pleine d'abandon, de charme et de tendresse. Car voyez : c'est la causerie spirituelle d'un salon; c'est mieux encore, c'est la peinture fidèle des mœurs de l'époque; c'est un panorama où apparaissent les grandes figures des héros du grand siècle, et les petites physionomies des personnages qui formaient les ombres au tableau; et tout cela est assaisonné d'une malice de bon ton, d'une

piquante finesse; puis ce sont des élans de tendresse, des retours vers le cœur, des doléances touchantes sur la nécessité où l'on est réduit de ne point se voir, reproduites sous mille formes différentes, mais toujours gracieuses, toujours pleines de charme et d'intérêt.

Une particularité assez remarquable, c'est que, selon Ménage, madame de Sévigné, si spirituelle quand elle avait la plume à la main, cessait d'avoir de l'esprit quand elle dictait ses lettres; les étincelles qui pétillaient dans son style s'éteignaient; sa diction perdait tout son coloris.

Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans aucune circonstance, madame de Sévigné n'écrivait correctement l'orthographe. Une lettre autographe que nous avons sous les yeux ne nous laisse aucun doute à cet égard. On pourrait même soupçonner qu'elle n'avait pas une idée bien positive des règles de la langue dont elle connaissait si bien toutes les ressources. « Comment vous portez-vous, disait-elle, un jour à Ménage? — Hélas! madame, je suis enrhumé. — Ah! je vous plains; je *la* suis aussi. — Madame, dit Ménage, d'un air capable, on doit dire je *le* suis. — Vraiment! eh bien, vous direz comme il vous plaira; pour moi je

croirais avoir de la barbe, si je disais autrement. »

Ce Ménage, l'homme le plus laid, le pédant le plus ennuyeux de son temps, ce Ménage qui fut le type du *Vadius des femmes savantes*, n'avait pu voir tant de mérite sans y être sensible; il était devenu amoureux fou de l'aimable marquise, qui s'amusait du bonhomme comme d'un amant sans conséquence. Un jour, elle le pria de monter près d'elle, dans son carrosse, pour aller faire des emplettes, ajoutant malicieusement qu'elle ne craignait pas qu'on en médît. Piqué au vif de cette réflexion, Ménage jeta les hauts cris. « Allons! allons! mettez-vous là, répondit la spirituelle dame; et, si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous. »

Si l'on en croit Voltaire, le goût de madame de Sévigné ne l'a pas toujours bien servie dans ses jugemens sur ses contemporains; la postérité a infirmé quelques-unes de ses opinions littéraires. On sait qu'une coterie de grands seigneurs et de gens de lettres se montrant hostile à la noble poésie de Racine, lui opposait la plate versification du rimailleur Pradon: madame de Sévigné y prit une part très-active, et enveloppa dans la même proscription et Racine et le café. Heureusement pour

nos jouissances, ces deux objets de sa réprobation ont survécu à l'anathème. Madame de Sévigné aura tort tant qu'il y aura en France des appréciateurs de la bonne poésie et de la délicieuse liqueur qu'a chantée Delille.

Les hommes ainsi attaqués savaient trop bien leur monde pour riposter ouvertement à une femme, quelle que fût son injustice ; mais en petit comité, on s'amusait des ridicules de l'*Épistolaire* marquise ; l'immensité de sa correspondance provoquait les sarcasmes de ses frondeurs, qui prétendaient qu'elle demandait des sujets de lettres à toute la nature, et que, faute de mieux, elle était femme à entretenir une correspondance avec son jardinier. On rit surtout d'un mot qui lui échappa, dans un transport de vanité satisfaite ; car, avec un esprit supérieur, madame de Sévigné n'était point exempte des ridicules du monde au milieu duquel elle vivait : elle partageait surtout pour le superbe Louis XIV le culte de tous ceux qui entouraient ce prince.

Dans un bal de la cour, elle venait de danser avec le roi, et s'était remise à sa place, encore tout émue de l'honneur qu'elle avait reçu. Hors d'état de renfermer les sentimens qui l'agitaient : « Il faut avouer, dit-elle au comte de Bussi-Rabutin, qui était assis près

d'elle, il faut avouer que le roi a de grandes qualités; pour moi, je crois qu'il obscurcira la gloire de tous ses prédécesseurs. — Ah ! ma cousine, reprit le malin interlocuteur, on n'en saurait douter, d'après l'action qu'il vient de faire. » Elle était si satisfaite de ce prince, ajoute Bussi, qu'elle fut sur le point de crier : *Vive le roi !*

Ce spirituel et caustique personnage ne l'épargne point dans toutes les circonstances où il parle d'elle; mais il est très-permis de trouver suspectes les assertions de cet adorateur éconduit. Un seul trait de la vie de madame de Sévigné répond victorieusement aux doutes qu'il s'efforce d'élever sur la générosité de son caractère; elle est restée fidèle au malheur;  elle s'est placée entre La Fontaine et Pélisson par son attachement pour Fouquet, et ce dévouement est plus noble peut-être que celui de ces deux écrivains, parce qu'il était plus désintéressé.

Madame de Sévigné n'était point jolie; aucun de ses traits ne supportait l'analyse; mais il était impossible d'être laide avec plus de charme. Ses yeux étaient petits, son front bombé, sa bouche plate, son menton saillant; mais tout cela s'accordait, se combinait de telle sorte, tant d'intelligence étincelait dans

son regard, tant d'esprit rayonnait sur cette physionomie, qu'il fallait un long examen pour s'apercevoir que madame de Sévigné n'était point jolie. Ajoutez à cet ensemble une forêt de cheveux blonds, les plus beaux du monde, une éblouissante fraîcheur, *et la grâce plus belle encore que la beauté,* et vous concevrez facilement que la régularité des traits n'était point indispensable à ses moyens de plaire.

Mais c'était surtout par les qualités de l'esprit qu'elle se distinguait au milieu de cette cour si spirituelle et si brillante qui se pressait autour de Louis XIV. Un enjouement gracieux, un badinage léger, étaient le caractère particulier de sa conversation. Elle savait tout empreindre de son originalité; elle avait l'art de jeter sur les sujets les plus graves et les plus austères un reflet de gaîté qui les rendait plus piquans, sans pour cela les dénaturer, sans les dépouiller de leur caractère : car tout se pliait au naturel de cette femme charmante; et c'était ce coloris enchanteur, c'étaient ces saillies, brillans éclairs de son esprit, qui établissaient son règne dans ces salons où se voyaient souvent réunis les Coulanges, les Lafayette, les Segrais, les Bussy, les La Rochefoucauld, qui tous applaudissaient à son na-

turel, chérissaient sa gaîté, et rendaient hommage à l'esprit supérieur qui a produit les meilleures oraisons funèbres de Vatel et de Turenne, et dicté les lettres charmantes qu'elle a envoyées par la poste à l'immortalité.

Née en 1626; morte en 1696.

THOMAS

(ANTOINE-LÉONARD).

.... Thomas et moi nous vivions comme frères.
La mort rompit trop tôt des unions si chères.
O sincère Andrieux ! je t'ai trop tard connu :
Que Thomas, né si bon, si pur, tendre, ingénu,
Thomas t'aurait aimé ! Comme toi sans envie,
Il veillait sur sa sœur, qui veillait sur sa vie....

(DUCIS, *Ép. à Andrieux.*)

QUAND Thomas parut, déjà se faisait sentir un besoin de réforme dans la politique et dans la littérature. La pensée cherchait à se dégager des entraves classiques et à prendre un essor plus libre. Quelques voix hardies osaient s'élever contre la phraséologie harmonieuse, la période arrondie, et les pensées renouvelées des Grecs. On voulait une forme plus neuve, un style plus neuf, une autre nature. On avait tant erré dans les prairies ! tant dormi dans les bocages !

Cette disposition des esprits explique sans doute les éloges passionnés qui accueillirent les premiers ouvrages de Thomas. Cet écrivain, au style saccadé, à la métaphore audacieuse, à la pensée noble et fière, signalant des abus avec l'autorité d'un homme de bien, et proclamant d'un ton ferme des maximes d'indépendance; cet écrivain, disons-nous, devait essentiellement convenir à la génération qui allait, bientôt après, opérer une révolution politique et littéraire.

Cinq de ses discours furent couronnés par l'Académie. Mais ce succès fit naître des détracteurs : on censura amèrement le faste de ses sentences, le néologisme de son style; puis Voltaire vint jeter dans la balance de la critique son cruel jeu de mots sur le *Galithomas*. Cette plaisanterie fit fortune. Les rieurs (et l'on rit beaucoup en France), les rieurs pour qui un bon mot est une raison, les superficiels qui jugent sur la foi d'autrui, adoptèrent ce mot comme un arrêt : l'autorité de Voltaire était si imposante!... Voltaire donc avait pulvérisé Thomas de son sarcasme. Oh! c'est que le jeune écrivain avait envers lui un grief impardonnable; il avait pris la liberté grande de relever quelques erreurs du poème de la *Religion naturelle*, et de là le courroux de l'iras-

cible vieillard, qui se promit bien de corriger l'écolier audacieux qui osait attaquer le maître; et il avait tenu parole. Il y eut compensation cependant; en s'attirant les sarcasmes de Voltaire, il recueillit les éloges de Fréron, qui depuis... mais alors Thomas combattait les philosophes.

Comme on le voit, le jeune athlète, dès son entrée dans la lice, choisissait ses adversaires parmi les plus redoutables, persuadé que la défaite même serait encore glorieuse, et qu'il serait beau d'avoir osé.

A cette époque, il exerçait au collége de Beauvais les modestes fonctions de professeur de sixième. Transfuge du barreau, il avait d'abord cédé à son penchant pour les lettres, puis il en avait fait le sacrifice aux larmes de sa mère; vers et prose, tout avait été jeté au feu : sacrifice bien douloureux! mais dont le souvenir n'était pas sans charmes, car Thomas était excellent fils. Toutefois, après la mort de cette mère chérie, il était revenu sur son terrain de prédilection. Ce fut alors qu'il composa ces discours tant applaudis et tant critiqués, qui sont néanmoins les plus beaux rayons de sa gloire.

Pour donner plus d'intérêt à ses concours, l'Académie avait proposé l'éloge des grands

hommes. Thomas sentit que là était sa vocation. Il était digne en effet de les louer par ses talens comme par ses vertus. Le premier discours qu'il envoya, l'*éloge du maréchal de Saxe*, obtint le prix. Ceux de *d'Aguesseau*, de *Sully*, de *Duguay-Trouin*, de *Descartes*, lui méritèrent de nouvelles couronnes.

Paré de ses lauriers, il crut pouvoir se présenter à Voltaire; il lui envoya son éloge de *Descartes*. La vieille rancune du philosophe ne tint pas contre cette courtoisie : d'ailleurs Thomas avait cessé d'être un enfant rebelle ; la philosophie l'avait enrôlé sous sa bannière ; de sa voix haute et indépendante, il avait fait entendre des paroles de blâme sur les puissans du jour, sur les exactions des traitans ; il avait plaidé la cause des peuples ; c'en était assez pour apaiser tout ressentiment : une lettre gracieuse témoigna que celui de Voltaire avait fait place à l'estime et à l'amitié : « Vous faites, lui dit-il, dans votre *Éloge de Descartes*, un éloge de la solitude, qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez bien partager la mienne, et vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné! J'ai dans ma masure un ami qui est comme moi votre admirateur, et

avec qui je voudrais passer le reste de ma vie : c'est M. Damilaville, qu'un malheureux emploi de finances rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles ; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir, vous feriez renaître ces temps que nos petits-maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissaient des amis sous le même toit.

« J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi une fable ; mais enfin il ne tiendra qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami. »

Cet hommage était mérité : car déjà, dans l'*Eloge de Descartes*, Thomas, guidé par un goût plus sûr, avait dépouillé son style de l'emphase qu'on lui avait reprochée ; on le classait parmi les grands orateurs ; et cependant il n'avait point encore produit l'*Eloge de Marc-Aurèle*.

Cet ouvrage fut le complément de sa réputation ; tous les défauts de l'auteur y disparurent ; on n'y vit briller que ses beautés. « C'est, dit un appréciateur de ce chef-d'œuvre, c'est un

drame moral plein de majesté et d'intérêt, digne d'être représenté devant des sages et des rois. »

Thomas avait enfin atteint son but, la célébrité, son idole, la passion de toute sa vie; et il la devait à son beau talent oratoire. Cependant il voulut présenter encore d'autres titres à la postérité : la poésie lui ouvrit son sanctuaire. Une épopée n'étonna point son génie. Quelques fragmens de la *Pétréide*, où l'on retrouve son imagination gigantesque, sa pensée forte, sa manière dramatique, et une admirable richesse de détails, font regretter bien vivement que la mort l'ait empêché de donner un poème épique à la France.

Déjà il avait fait quelques excursions sur ce terrain. Une *ode sur le Temps* avait été couronnée par l'Académie; l'*Epître au peuple* avait obtenu un premier *accessit*. Cette œuvre, où respirent de généreux sentimens et une noble indépendance, avait annoncé une belle âme et un beau talent. Ces accens ne furent point un vain son répété seulement par les échos de l'Académie; la France entière s'en occupa. Un curé de campagne lut cet ouvrage au prône à ses paroissiens, comme une douce consolation dans leurs peines, comme un avis que le peuple n'était plus dédaigné et qu'il avait

aussi d'éloquens défenseurs. Il fit plus ; pour le rendre plus efficace encore, il en fit imprimer à ses frais un grand nombre d'exemplaires, qu'il distribua gratuitement, et le fit apprendre aux enfans. De tous les éloges que reçut Thomas, celui-ci lui sembla le plus flatteur.

Le beau talent de cet écrivain ne pouvait rester sans récompense : l'Académie l'admit dans son sein, et l'emploi d'historiographe des bâtimens lui fut conféré. Mais déjà son existence était menacée : le travail excessif avait usé, avant le temps, sa frêle organisation. Ami de ses devoirs, mais passionné pour la renommée, il avait voulu tout concilier ; et le temps s'envolant trop rapidement pour lui, il avait fallu prendre sur la nuit ce qui lui manquait dans le jour ; sa santé délabrée, sa vue affaiblie, en avaient été le résultat : le lait était devenu à peu près son unique nourriture. Chaque année il allait aux eaux du Mont-Dor chercher la santé qu'il revenait perdre à Paris par l'excès du travail. Il essaya, dans les dernières années de sa vie, l'influence du climat des contrées méridionales ; mais le beau ciel de Nice ne put le rendre à la santé : il revint mourir au château d'Oullins, près de Lyon, dans les bras de sa sœur et de ses meilleurs amis. Un

accident arrivé à Ducis, qu'il chérissait entre tous, hâta peut-être le moment de sa mort. La vue de cet ami qu'on rapporta tout sanglant d'une chute terrible, donna une secousse violente à son âme sensible et douce; les blessures de Ducis n'étaient pas cicatrisées, que déjà l'excellent Thomas dormait dans le tombeau.

Les souvenirs qu'a laissés cet homme de bien sont ineffaçables. Peut-être son talent n'est-il pas celui qu'on chérit le plus, mais il en est peu qu'on respecte davantage. Il avait dit, dans un ouvrage de sa jeunesse :

O vous, gloire, vertu, déesses immortelles,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour!

Son vœu fut accompli. La gloire et la vertu défendent son tombeau contre la satire qui le persécuta pendant sa vie.

Voici le portrait qu'en a tracé Marmontel, qui vécut dans son intimité.

« Absorbé dans ses méditations, et sans cesse préoccupé de ce qui pouvait lui acquérir une renommée étendue, il négligeait les petits soins et le léger mérite d'être aimable en société. La gravité de son caractère était douce,

silencieuse, et souriait à peine à l'enjouement de la conversation, sans y contribuer jamais. Rarement même se livrait-il sur un sujet qui lui était analogue, à moins que ce ne fût dans une société intime et peu nombreuse. C'était là seulement qu'il était brillant de lumière, étonnant de fécondité. Pour nos dîners, il y faisait nombre, et ce n'était que par réflexion sur son mérite littéraire et sur ses qualités morales qu'il y était admis. Thomas sacrifia toujours à la vertu, à la vérité, à la gloire, jamais aux grâces, et il a vécu dans un siècle où sans l'influence et la faveur des grâces il n'y avait point en littérature de brillante réputation. »

Cependant on ne voit point que la réputation de Thomas, même de son vivant, ait été moins brillante que celle de Marmontel, qui sacrifiait aux grâces de mademoiselle Clairon et de madame de Pompadour. Pauvre gloire, que celle qui reçoit son auréole de la mode ou du boudoir ! Thomas avait en perspective la postérité, et la postérité l'a inscrit parmi nos plus grands écrivains. Marmontel n'est qu'au second rang.

Né à Clermont-Ferrand, en 1732 ; mort à Oullins (Rhône), en 1785.

VERTOT

(RENÉ-AUBERT DE).

C'est un théâtre, un spectacle nouveau,
Où tous les morts, sortant de leur tombeau,
Viennent encor, sur une scène illustre,
Se présenter à nous dans leur vrai lustre,
Et, du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs faiblesses passées,
Leurs actions, leurs discours, leurs pensées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, suivant ce qu'il peut être
Doit pratiquer, voir, rechercher, connaître.

« Voila une plume taillée pour écrire la vie de M. de Turenne, » dit Bossuet, après avoir lu les *Révolutions de Portugal.* Ce suffrage était bien beau; Vertot le justifia par ses autres écrits : les *Révolutions de Suède*, les *Révolutions Romaines* et l'*His-*

toire de Malte figurent en première ligne parmi nos richesses littéraires.

La vie agitée de l'abbé de Vertot empêcha long-temps ses talens de se produire; son inconstance lui montra sans cesse des routes nouvelles pour arriver au bonheur, et l'entraîna toujours loin du but. Il fut successivement capucin, prémontré, curé de village, et il chercha vainement le calme et la paix de l'âme dans ces différentes vicissitudes, que les plaisans appelaient *les Révolutions de l'abbé de Vertot*. Ce fut quand l'âge eut calmé la vague inquiétude de son esprit, qu'il sentit s'éveiller en lui le beau talent qui l'a placé au rang de nos meilleurs écrivains.

Pressé d'écrire, il hésitait sur le genre qu'il adopterait. Fontenelle et l'abbé de Saint-Pierre, ses amis, firent cesser son incertitude, en lui conseillant d'écrire l'histoire. C'était là en effet sa mission; car il possédait éminemment le talent du narrateur. Mais la brillante imagination qui lui colorait les objets lui faisait perdre de vue les devoirs de l'historien : il voyait les faits sous un aspect dramatique, et il les peignit comme il les voyait; il prenait les choses si fort à cœur, qu'on le vit fondre en larmes à l'Académie, en lisant le discours de Véturie à Coriolan.

Ne demandez donc point la scrupuleuse exactitude des détails à un homme qui cherchait moins la vérité que la couleur, qui subordonnait le désir d'instruire au désir de plaire.

On raconte qu'à l'époque où il travaillait à son *Histoire de Malte*, il attendit vainement, pendant plusieurs jours, des documens qu'il avait demandés, pour décrire le siége de Rhodes. Ennuyé de ce délai, il fit un siége à sa manière, et il venait de le terminer quand les renseignemens arrivèrent. « Ils viennent trop tard, dit-il, mon siége est fait. »

Mais ces défauts sont compensés par les beautés d'un style constamment noble, pur et élégant. Sa narration, rapide et chaleureuse, tient le lecteur sous le charme, et lui fait trouver dans l'austérité de l'histoire les attraits du roman le plus attachant.

Cependant, malgré son mérite, l'abbé de Vertot n'obtint pas dans sa patrie toute la renommée qui semblait devoir être son partage : son nom avait beaucoup plus d'éclat chez les étrangers que parmi ses concitoyens. Son *Histoire des Révolutions de Suède* lui avait fait à Stockholm de nombreux admirateurs. L'ambassadeur de cette puissance, à son départ pour la France, reçut au nombre de ses instructions celle de lier connaissance

avec l'auteur, et de l'engager à entreprendre une histoire générale de Suède. Cet envoyé, qui croyait trouver l'abbé de Vertot, à Paris, dans les meilleures compagnies, et répandu dans le plus grand monde, surpris de ne le voir nulle part, prit des informations sur sa personne. Ayant appris que ce n'était qu'un curé de village, ce soleil pâlit considérablement à ses yeux, et il rendit compte de sa commission d'une manière qui fit échouer le projet.

Les derniers jours de l'abbé de Vertot s'écoulèrent à Paris, dans les douceurs de la vie privée, au milieu d'un petit nombre d'illustres amis, qui appréciaient ses grands talens et l'amabilité de son caractère.

Né au château de Bennetot, en Normandie, en 1655; mort à Paris, en 1735.

VOLTAIRE

(FRANÇOIS-MARIE AROUET DE).

Raphael pour le trait, Rubens pour la couleur,
De la prose et des vers possédant la magie,
Écrivain très-sensible, ou très-malin railleur,
Dans le vaste champ du génie
De chaque genre il a cueilli la fleur.
Le rire est son secret, son arme est la saillie :
Il plane en aigle, en serpent se replie;
Et rival des anciens, autant qu'imitateur,
Dans l'épopée ou dans la tragédie,
Ornant ce qu'il dérobe, il est plus qu'inventeur.

On a épuisé sur Voltaire le blâme et l'éloge: pour ses partisans ce fut un demi-dieu ; pour ses adversaires, ce ne fut qu'un homme dangereux et méprisable. Ce qu'il y a de certain, c'est la supériorité de son génie : il semble que la nature ait voulu montrer dans cet écrivain tout ce qu'un mortel peut rassembler

de talens. Pendant un demi-siècle il a dominé sur la littérature européenne, et les efforts réunis de ses nombreux détracteurs ne purent le dépouiller de cette suprématie.

Il était encore sur les bancs de l'école que déjà d'illustres personnages applaudissaient à ses succès. « Des dames de ma connaissance, dit J.-B. Rousseau, m'avaient mené voir une tragédie des Jésuites, au mois d'août de l'année 1710. A la distribution des prix, qui se faisait ordinairement après ces représentations, je remarquai qu'on appela plusieurs fois le même écolier. Je demandai au père Tarteron, qui faisait les honneurs de la chambre où nous étions, qui était ce jeune homme si distingué parmi ses camarades? Il me dit que c'était un petit garçon qui avait des dispositions surprenantes pour la poésie, et me proposa de me l'amener, à quoi je consentis. Il l'alla chercher, et je le vis revenir un moment après avec un jeune écolier qui me parut avoir seize à dix-sept ans, d'assez mauvaise physionomie, mais d'un regard vif et éveillé, et qui vint m'embrasser de fort bonne grâce.... »

Voltaire fit sa rhétorique sous le célèbre père Porée. Cet habile professeur, qui savait si bien diriger les jeunes talens de ses élèves, distingua bientôt Arouet entre tous les autres,

et il s'appliqua surtout à tirer parti de sa prodigieuse facilité. On raconte qu'un jour, pendant la leçon, le jeune écolier, s'amusant d'une bonbonnière, excita le mécontentement du professeur, qui exigea qu'elle lui fût remise, et déclara qu'elle était confisquée au profit des pauvres, à moins toutefois que le possesseur de ce jouet ne la rachetât par une pièce de vers composée sur ce sujet, avant la fin de la séance. L'élève fit sur-le-champ ces vers :

Adieu, ma pauvre bonbonnière,
Adieu, je ne te verrai plus;
Ni soins, ni larmes, ni prière
Ne te rendront à moi; tous mes pas sont perdus:
J'irais plutôt vider les coffres de Plutus.
Mais ce n'est point en lui que l'on veut que j'espère;
Pour te revoir, hélas! il faut prier Phébus,
Et de Phébus à moi si forte est la barrière
Que je m'épuiserais en efforts superflus.
C'en est donc fait! Adieu, ma pauvre bonbonnière,
Adieu, je ne te verrai plus.

Son père, ancien notaire au Châtelet, voulut qu'au sortir du collége il étudiât la jurisprudence, et le jeune homme s'efforça d'abord de se conformer à la volonté paternelle, mais ce fut en vain; sa vive et brillante imagina-

tion l'emportait constamment loin de la carrière qu'on lui avait tracée ; il ne rêvait que poésie et il n'en trouvait guère dans le *Digeste :* enfin impatient du joug, il le brisa. Le père irrité menaça ; le fils n'en tint compte, et les menaces furent exécutées ; il fut déshérité et chassé de la maison paternelle.

Ainsi abandonné à lui-même, le jeune poète commit bien des fautes que son inexpérience et la vivacité de son caractère peuvent à peine excuser : il paya cher surtout la mordante causticité qui se révèle constamment dans ses ouvrages.

A la mort de Louis XIV, une satire très-piquante sur ce prince fut distinguée, parmi beaucoup d'autres que l'on prodiguait à sa mémoire ; cette pièce se terminait par ce vers :

J'ai vu ces maux, et je n'ai pas vingt ans.

On chercha quel pouvait être le poète qui avait tant vu de choses dans un âge si peu avancé, et la connaissance que l'on avait du caractère de Voltaire fit soupçonner qu'il pouvait en être l'auteur. En conséquence, il fut mis à la Bastille, où il expia sa verve satirique par une année de détention. Le succès

de sa tragédie d'*OEdipe*, que l'on représenta à la Comédie française pendant qu'il était sous les verroux, le réconcilia avec son père, et contribua sans doute à son élargissement. Le jeune poète alla remercier le régent, qui lui dit : « Soyez sage, et j'aurai soin de vous. — « Je remercie Votre Altesse royale, dit Voltaire, mais je la supplie de ne plus se charger de mon logement ni de ma nourriture. »

Cependant, en 1726, il fallut bien revoir encore cette prison d'état. Une réponse piquante à des paroles de mépris que lui avait adressées un homme de la cour (1), fut le motif de cette nouvelle détention. L'orgueil du grand seigneur en avait été blessé, et il fit lâchement insulter par ses valets le bourgeois mal appris qui ne savait point supporter une injure venant de haut lieu. Voltaire en demanda raison ; une lettre de cachet fut la réponse à son cartel.

Après six mois de détention il fut mis en liberté, mais à condition qu'il quitterait la France.

Ce fut en Angleterre qu'il chercha un asile. Il trouva dans cette terre classique de la liberté ce qu'il eût cherché vainement dans sa patrie, un esprit de tolérance, un développement et

(1) Le chevalier de Rohan.

un amour des sciences exactes, qui n'étaient point encore dans nos mœurs : il y apprécia la sagacité des historiens, et peut-être en secret le génie de Shakspeare, dont au reste il ne convint pas, et qu'il appelait *un sauvage ivre;* il y puisa surtout cette haine vigoureuse de l'arbitraire, ce goût d'indépendance qui règne dans ses écrits, et qui suscita contre lui tant d'orages. Il forma dès-lors le projet de combattre les priviléges, de détruire ce qu'il appelait les préjugés; mais les armes du raisonnement ne lui semblèrent point les plus redoutables; il en employa de plus légères en apparence, mais dont les blessures n'étaient pas moins certaines : l'ironie amère, le sarcasme poignant, l'audace et la souplesse, le charme d'un style incisif, ingénieux, piquant, furent ses traits les plus dangereux, et il ne les mit que trop souvent en usage, dans la guerre incessante qu'il fit aux institutions les plus respectables.

Ce fut pendant son séjour dans la Grande-Bretagne qu'il publia la *Henriade*, commencée à l'époque de sa première détention à la Bastille. Le roi d'Angleterre et la princesse de Galles figurèrent au nombre de ses souscripteurs. Ce fut là aussi qu'il composa la tragédie de *Brutus* et celle de *la Mort de*

César, dont quelques scènes sont empruntées à Shakspeare.

Après deux ans d'exil il revit sa patrie. Les haines s'étaient apaisées; le décès de son père et de son frère l'avait rendu riche, et sa réputation était européenne; il semblait devoir goûter le repos et le bonheur; mais la publication de ses *Lettres philosophiques* excita un nouveau scandale, et ses ennemis reparurent plus implacables. D'après un arrêt du parlement, les *Lettres philosophiques* furent brûlées, et l'auteur fut de nouveau exilé. Sa vie errante recommença.

Mais au milieu de ses voyages continuels, et de cette existence en apparence si dissipée, il trouvait des momens pour l'étude, et faisait paraître des écrits qui circulaient dans toute l'Europe et ajoutaient à sa célébrité. L'écrivain qui osait à peine se montrer en France était l'ami du roi de Prusse et de presque tous les personnages remarquables de l'époque; et la cour se vit même, en quelque sorte, obligée de se servir de lui pour quelques négociations importantes avec le cabinet de Berlin. La charge de gentilhomme de la chambre, celle d'historiographe de France et le fauteuil académique furent la récompense du succès de sa mission.

La Princesse de Navarre, pièce de commande qui fut jouée avec une pompe extraordinaire, contribua sans doute pour beaucoup à ces faveurs de la cour. Ce brillant spectacle plut singulièrement au roi; et quoique ce prince n'aimât pas l'auteur, il lui sut gré de son attention à lui plaire, et l'attacha à sa personne. A la nouvelle de cette faveur, qui était venue sans qu'il l'eût sollicitée, Voltaire fit cet impromptu :

> Mon *Henri Quatre* et ma *Zaïre*,
> Et mon américaine *Alzire*,
> Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi;
> J'avais mille ennemis avec très-peu de gloire :
> Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
> Pour une farce de la foire.

Depuis quelque temps Frédéric II le pressait de venir à sa cour, et Voltaire, jaloux de son indépendance, résistait; mais enfin il céda. Il trouva dans cette cour des honneurs, des distinctions et de la fortune. Le roi lui assigna une pension de vingt mille francs, lui donna le grand cordon de son ordre, la clef de chambellan, et un logement dans son palais. Il fut d'abord enivré de cette position brillante; mais l'enchantement dura peu : une querelle qu'il eut avec Maupertuis, président

de l'Académie des Sciences de Berlin, fut le motif de la froideur qui se manifesta entre le roi et son commensal : le prince, qui protégeait Maupertuis, trouva mauvais que Voltaire fît de ce savant le plastron de ses plaisanteries. Voltaire n'en tint compte, et continua. Quelques accès de franchise envers le monarque mirent le comble à ses griefs.

Un matin, qu'il était occupé dans son cabinet, le général Manstein, qui travaillait à ses mémoires, les lui apporta pour qu'il les examinât. Il prenait mal son temps ; Frédéric venait de lui envoyer des vers à corriger, et cette besogne, jadis agréable, était devenue, depuis quelque temps, une tâche pénible. Aussi ne pouvant maîtriser son humeur : « Monsieur, dit-il au général, le roi vient de m'envoyer son linge à blanchir, il faut que le vôtre attende. » — « Cet homme-là, avait-il dit dans une autre circonstance, c'est César et l'abbé Cottin. » Il ne manque pas à la cour de ces serviteurs officieux qui se font un mérite auprès du prince de leur prétendu zèle à veiller aux intérêts de sa gloire ; on rapporta à Frédéric toutes les paroles irrévérencieuses du philosophe. Il en fut affecté, et son aigreur en devint plus marquée.

Voltaire ne pouvait plus se plaire à cette

cour qu'il avait nommée d'abord *le Palais d'Alcine ;* le vent de la faveur avait cessé de souffler pour lui ; il songea alors à quitter la Prusse, et renvoya au roi la croix, la clef, et le brevet de la pension dont il l'avait gratifié ; il les accompagna de ces vers :

Je les reçus avec tendresse;
Je les renvoie avec douleur,
Comme un amant, dans sa jalouse ardeur,
Rend le portrait de sa maîtresse.

Frédéric n'avait pas l'intention de pousser les choses à cette extrémité ; il fut touché ; un rapprochement eut lieu, et dès-lors recommencèrent les conversations intimes, les épanchemens et les joyeux soupers.

Mais la glace était brisée ; Voltaire, fatigué de la double vanité du poète et du roi, songea à s'affranchir enfin de cette servitude, dont les chaînes n'étaient plus dorées à ses yeux. Toutefois, avant de quitter Berlin, il désira voir encore le roi, et il pria l'abbé de Prade, qui était fort bien en cour, de demander pour lui à Frédéric une audience de congé. « J'y consens, dit le roi, mais à condition qu'en amenant Voltaire avec vous, vous le laisserez dans la pièce qui précède mon cabinet

et que vous m'annoncerez l'objet de sa visite.»

L'abbé de Prade, après avoir fait ce rapport à Voltaire, suivit de point en point l'ordre du monarque. « M. de Voltaire, lui dit-il en entrant, désire avant de s'éloigner de Votre Majesté, lui témoigner de vive voix toute sa reconnaissance, pour les bontés dont elle l'a honoré. — Vous voulez donc, s'écria Frédéric, que je revoie encore cet homme turbulent, passionné, jaloux, ingrat et sans principes?... Eh bien! j'y consens; allez le chercher. »

Les portes étaient restées ouvertes; Voltaire n'avait pas perdu une seule des paroles du prince. Introduit par l'abbé, il s'avance d'un air modeste et affectueux: « Sire, dit-il à Frédéric, permettez que je dépose aux pieds de Votre Majesté tous les regrets que j'éprouve en me séparant d'elle; j'ose le dire, nous étions faits pour vivre toujours ensemble; nous avions la même âme, les mêmes goûts, les mêmes opinions, le même rapport dans nos jugemens... » Étourdi de ce compliment, dont il aperçut aussitôt la malicieuse intention, Frédéric se leva brusquement, et, coupant la parole à son hôte: « Puisque vous voulez absolument partir, lui dit-il, je vous souhaite un bon voyage. »

Mais ce n'était pas son dernier mot ; bientôt il rétracta cette permission : Voltaire persista dans son dessein, et, pour arriver plus facilement à son but, il prétexta une fièvre continue, et demanda la permission d'aller prendre les eaux de Bade. Le roi lui envoya du quinquina, mais pas de permission. Il crut alors pouvoir s'en passer et quitta furtivement Berlin. Frédéric irrité envoya à la poursuite du fugitif ; on l'atteignit à Francfort.

Par mégarde, il avait emporté quelques vers manuscrits de ce roi bel-esprit ; ce fut là le prétexte des mauvais traitemens qu'il subit de la part de celui qui l'avait appelé *son ami*. Un certain Freytag, officier prussien, fut l'instrument de la vindicte royale ; il traita le fugitif avec la plus grande rigueur, et le tint prisonnier jusqu'à ce qu'il eût rendu *les œuvres de poésie du roi son maître*. Les malles de Voltaire arrivèrent enfin, et *l'œuvre de poésie* fut restituée. Le prétexte de la détention n'existant plus, la consigne fut levée, et le prisonnier put continuer sa route.

Il revit alors ses pénates, mais complètement désabusé de la faveur des rois : l'étude, la passion de toute sa vie, lui fit bientôt oublier les cours et leurs délices mensongères ; l'amour de la célébrité, qui le dévorait, vint encore

stimuler l'activité prodigieuse de son esprit. Le travail était pour lui une source inépuisable de jouissances ; et pour que ses momens fussent heureux, il suffisait qu'ils fussent libres.

Il avait acheté le château des Délices, aux portes de Genève ; plus tard, il acquit celui de Ferney, et y fixa sa résidence. C'est de là qu'il lança dans le monde littéraire cette prodigieuse quantité d'écrits de tous genres, fruits toujours remarquables, toujours saillans de sa plume féconde et trop souvent licencieuse.

Alors sa fortune était considérable ; il menait le train d'un grand seigneur, et tenait table ouverte pour les étrangers que sa *célébrité* attirait à Ferney. On raconte que, séduit par le bon accueil qu'il y reçut, un visiteur (1) annonça, dès le lendemain de son arrivée, qu'il y séjournerait plusieurs mois. « En ce cas, lui dit le malin vieillard, vous ne ressemblez pas à Don Quichotte : il prenait les auberges pour des châteaux ; vous, monsieur, vous prenez les châteaux pour des auberges. »

Devenu en quelque sorte le père de la littérature, il en remplit les devoirs. On le vit accueillir la nièce du grand Corneille, qui

(1) L'abbé Coyer.

languissait dans un état voisin de la misère, prendre la défense du malheureux Calas, plaider pour les Sirven, élever la voix pour réhabiliter la mémoire de l'infortuné Lally...

Mais pourquoi ne peut-on louer sans restriction ces actes de philanthropie? Était-il véritablement l'ami des hommes, celui qui s'est constamment efforcé de les dépouiller d'un de leurs plus grands biens, de la croyance religieuse? A-t-il droit à nos respects et à notre reconnaissance, celui qui, profanant le titre de philosophe, a prêché l'immoralité dans d'infâmes écrits?...

Quoi qu'il en soit, il paraissait sous un jour favorable avec ses inférieurs; il était affable, humain et généreux pour ses tenanciers et pour ceux qui dépendaient de lui: il aimait à les voir prospérer, et s'occupait de leurs intérêts avec l'attention d'un patriarche. Par ses soins et sa protection, le misérable village de Ferney devint une ville florissante qu'il peupla d'ouvriers laborieux et dont il favorisa l'industrie.

Mais cette longanimité qui le rendait respectable et cher à ses alentours ne s'étendait guère au-delà: son irritabilité ne connaissait pas de bornes, quand son amour-propre littéraire était froissé. A défaut de raisonnemens,

les injures les plus grossières salissaient ses écrits; et, il faut bien le dire, s'il mettait souvent les rieurs de son côté, parfois aussi ses ignobles diatribes n'inspiraient que du dégoût.

Ce n'était jamais sans éprouver de vives angoisses, qu'il recevait les numéros de *l'Année littéraire*, de Fréron. Il s'enfermait ordinairement dans son cabinet pour lire ce journal, afin de dérober aux observateurs l'effet que produisait sur lui cette terrible lecture : vaines précautions; car il lui était impossible de dissimuler la mauvaise humeur qu'elle faisait naître. Plus d'une fois, il a avoué que jamais ses plus beaux succès ne lui avaient donné autant de bonheur que les critiques de ses adversaires lui avaient causé de chagrins. C'est que Voltaire ambitionnant la souveraineté du Parnasse voulait y régner en despote; c'est qu'habitué aux flatteries, il ressemblait aux enfans gâtés que les contradictions rendent malheureux.

Voltaire était opiniâtre à l'excès, par caractère et par système : il avait, même dans les petites choses, une répugnance incroyable à céder, et à renoncer à ce qu'il avait résolu. « J'en vis, dit Marmontel, un exemple assez singulier, avant son départ pour Berlin. Il

lui avait pris fantaisie d'avoir, en voyage, un couteau de chasse; et un matin, que j'étais chez lui, on lui en apporta un faisceau pour en choisir un. Il le choisit; mais le marchand voulut un louis de son couteau de chasse, et Voltaire s'était mis dans la tête de n'en donner que dix-huit francs. Le voilà qui calcule en détail ce qu'il peut valoir; il ajoute que le marchand porte sur son visage le caractère d'un honnête homme, et qu'avec cette bonne foi qui est peinte sur son front, il avouera qu'à dix-huit francs, cette arme sera bien payée. Le marchand accepte l'éloge qu'il veut bien faire de sa figure; mais il répond qu'en honnête homme, il n'a qu'une parole, qu'il ne demande au juste que ce que vaut la chose, et qu'en la donnant à plus bas prix, il ferait tort à ses enfans. « Vous avez des enfans? lui demanda Voltaire. — Oui, monsieur, j'en ai cinq, trois garçons et deux filles, dont le plus jeune a douze ans.—Eh bien! nous songerons à placer les garçons et à marier les filles. L'aîné sera dans la finance; j'ai du crédit dans les bureaux... Mais terminons cette petite affaire; voilà vos dix-huit francs; qu'il n'en soit plus parlé. » Le bon marchand se confondit en remercîmens de la protection dont voulait bien l'honorer Voltaire; mais il s'en tint à

son premier mot pour le prix du couteau de chasse, et il n'en rabattit pas un liard. J'abrège cette scène, qui dura un quart d'heure par les tours d'éloquence et de séduction que Voltaire employa inutilement, non pas à épargner six francs, qu'il aurait donnés à un pauvre, mais à donner à sa volonté l'empire de la persuasion. Il fallut qu'il cédât lui-même, et, d'un air interdit, confus et dépité, il jeta sur la table cet écu qu'il avait tant de peine à lâcher. »

Sa vie privée était simple et uniforme. Le travail était un besoin pour son active imagination. Un auteur écrivant pour vivre n'aurait pu travailler plus assidument, ni un *jeune* poète courant après la renommée se montrer plus avide de gloire que le riche seigneur de Ferney. Il écrivait avec une merveilleuse facilité : la tragédie de *Zaïre* ne lui coûta pas plus de dix-huit jours de travail. Il est vrai qu'il n'est pas une seule de ses tragédies qu'il n'ait retouchée plusieurs fois. Il assistait ordinairement aux premières représentations, étudiait et notait soigneusement les sentimens du public; puis, rentré chez lui, il remettait sur le métier les passages qui avaient déplu. « M. de Voltaire, disait Fontenelle, fait ses pièces à la première représentation. »

Les acteurs ne s'accommodaient pas, à beaucoup près, de ces corrections multipliées, qui mettaient sans cesse leur mémoire à contribution ; le poète ne l'ignorait pas ; mais l'intérêt de sa gloire l'emportait sur toute autre considération.

Après bon nombre d'actes de complaisance, l'acteur Quinault-Dufresne, à qui il avait confié le rôle d'Orosmane, dans *Zaïre*, ne se prêtait plus qu'avec une extrême répugnance aux corrections que l'auteur ne cessait d'intercaler dans sa pièce, et, pour se soustraire à ses importunes visites, il avait pris le parti vulgaire, mais sûr, de faire dire qu'il était sorti. Mais on ne se débarrasse pas facilement d'un poète que guide son amour-propre ; Voltaire, trouvant la porte fermée, glissait ses variantes dans la serrure ; c'était peine perdue ; l'acteur n'en tenait compte. Alors il s'avisa d'un stratagème qui lui réussit mieux.

Ayant appris que Dufresne devait traiter ses amis, il lui fit parvenir incognito un superbe pâté. Un pâté, de quelque part qu'il vienne, est toujours le bienvenu : celui-ci fut accueilli comme il devait l'être, et l'on procéda avec pompe à l'ouverture. Soudain des acclamations se firent entendre, lorsqu'on aperçut douze têtes de perdrix s'élevant avec

orgueil au-dessus d'une masse succulente de viandes assorties, et tenant chacune dans le bec un petit papier. « Parbleu ! dit l'amphytrion, le pourvoyeur mystérieux a voulu que sa galanterie fût complète ; il a inséré un madrigal dans le bec de chacun de ces jolis oiseaux : voyons donc les fruits de sa veine... Ah ! je devine maintenant le mystère, tous ces petits papiers sont autant de lettres de change tirées sur ma mémoire ; ce sont des corrections de M. de Voltaire ! » Un grand éclat de rire accueillit ces paroles ; et tout en savourant le pâté, on applaudit à la manière neuve et piquante de faire parvenir des corrections. Il n'y avait pas moyen de tenir rigueur à un homme qui avait de pareils procédés ; le comédien indocile accueillit cette fois avec faveur les variantes apportées par de tels messagers (1).

Quand les années eurent affaibli les forces physiques de Voltaire, son imagination resta jeune et fraîche, et son ardeur n'en fut point ralentie. Il travaillait habituellement dans son cabinet jusqu'à midi : on lui apportait alors son café : il s'habillait ensuite, et sortait en voiture pour aller se promener dans ses bois.

(1) Chron. Touch. Lafosse.

avec son secrétaire; puis il se remettait au travail jusqu'à huit heures. Il paraissait au souper, excepté quand il était occupé à préparer quelque nouvelle production pour la presse, ou qu'il était indisposé, ou de mauvaise humeur.

Le matin n'était pas un temps favorable pour le visiter; il ne pouvait souffrir que ses heures d'étude fussent interrompues; cela seul suffisait pour le mettre en colère. D'ailleurs il avait souvent de la disposition à quereller, soit qu'il souffrît des infirmités inséparables de la vieillesse, soit qu'il eût des causes de chagrin accidentelles: enfin, quelle qu'en fût la raison, il était moins optimiste dans cette partie du jour que dans toutes les autres.

Ceux qui étaient invités à souper le voyaient de la manière la plus avantageuse; il s'exerçait alors à entretenir ses convives et semblait désirer, autant que jamais, de dire des choses spirituelles. Mais quand une remarque vive ou un bon mot venait d'un autre, il y applaudissait, s'en amusait, et l'indulgence qu'il avait montrée ajoutait à sa gaîté. Entouré de ses amis, il semblait jouir de la vie avec la sensibilité de la jeunesse; son génie, dégagé alors des entraves de l'âge, brillait dans une suite d'observations fines et frappantes. « J'ai

été huit jours dans sa maison, dit le prince de Ligne, et je voudrais me rappeler les choses sublimes, simples, gaies, aimables, qui partaient sans cesse de lui ; mais, en vérité, c'est impossible. Je riais ou j'admirais, j'étais toujours dans l'ivresse. Jusqu'à ses torts, ses fausses connaissances, ses engouemens, son manque de goût pour les beaux-arts, ses caprices, ses prétentions, ce qu'il ne pouvait pas être, ce qu'il était, tout était charmant, neuf, piquant et imprévu ; il riait d'une bêtise, d'un misérable jeu de mots, et se permettait aussi quelque bêtise. — On aurait cru qu'il avait quelquefois des tracasseries avec les morts, comme on en a avec les vivans. Sa mobilité les lui faisait aimer, tantôt un peu plus, tantôt un peu moins. Par exemple alors, c'était Fénelon, La Fontaine et Molière qui étaient dans la plus grande faveur. « Ma nièce, donnons-lui-en, du Molière, dit-il à madame Denis. Allons dans le salon ; sans façon, *les Femmes savantes* que nous venons de jouer. — Il fit Trissotin on ne peut pas plus mal, mais s'amusa beaucoup de ce rôle.

« Il était mécontent alors du parlement, et quand il rencontrait son âne à la porte du jardin : *Passez, je vous prie, M. le Président,* disait-il. Ses méprises par vivacité

étaient fréquentes et plaisantes. Il prit un accordeur de clavecin de sa nièce pour son cordonnier, et, après quantité de méprises, lorsque tout cela s'éclaircit : *Ah ! mon Dieu, Monsieur, un homme à talens ! je vous mettais à mes pieds, c'est moi qui suis aux vôtres.*

« Tout cela paraît ridicule à rapporter, mais il fallait le voir animé par sa belle et brillante imagination, distribuant, jetant l'esprit, la saillie, à pleines mains, en prêtant à tout le monde ; porté à voir et à croire le beau et le bien, abondant dans son sens, y faisant abonder les autres ; faisant parler et penser ceux qui en étaient capables ; donnant des secours à tous les malheureux, bâtissant des maisons pour de pauvres familles, et bonhomme dans la sienne, bonhomme dans son village, bonhomme et grand homme tout à la fois, réunion sans laquelle on n'est jamais complètement ni l'un ni l'autre : car le génie donne plus d'étendue à la bonté, et la bonté plus de naturel au génie. »

Voltaire était d'une taille au-dessus de la médiocre. Sa complexion était sèche, son tempérament éminemment bilieux. Sur son front élevé rayonnait le génie. Ses yeux, d'une vivacité extraordinaire, lançaient des flammes, quand une discussion chaleureuse l'animait,

qu'une noble pensée exaltait son âme, ou qu'il cédait aux transports de sa colère. Ses lèvres étaient habituellement contractées par le sourire malicieux, perfide, d'un homme qui semblait ne voir les travers et les maux de l'humanité que pour s'en moquer; qui montrait en riant le précipice, sans indiquer de route pour l'éviter. Sa physionomie, qui certes n'était pas belle, mais que sa mobilité rendait expressive et frappante, annonçait tout à la fois la pénétration, le génie et une extrême susceptibilité de sentimens.

Une particularité peu remarquable par elle-même, mais qui peut intéresser dans un tel homme, c'est qu'il n'avait pas de barbe; ou, du moins, il en avait si peu, qu'il n'avait jamais recours au rasoir pour s'en délivrer. Il avait sur sa cheminée trois ou quatre paires de petites pinces épilatoires, avec lesquelles il se jouait et s'arrachait quelques poils de barbe, en conversant avec ses hôtes: c'était encore une manière d'économiser le temps, dont il connaissait si bien le prix.

Presque toujours renfermé dans son cabinet, il prenait rarement la peine de se parer. On le voyait ordinairement en robe de chambre de Perse, avec des souliers gris, des bas gris de fer roulés sur les genoux, une grande

veste de basin, une ample perruque et un petit bonnet de velours noir. Quand il s'habillait, c'était avec magnificence et sans goût. « Il mettait, dit encore le prince de Ligne, un bel habit mordoré uni, veste et culotte de même, mais la veste à grandes basques, et galonnée en or à la Bourgogne, galons festonnés et à lames, avec de grandes manchettes à dentelle, jusqu'au bout des doits; car *avec cela*, disait-il, *on a l'air noble.* »

La complexion délicate de Voltaire l'obligeait à des précautions continuelles; encore sa santé recevait-elle souvent des atteintes qui interrompaient ses travaux et le contrariaient singulièrement. Cet état valétudinaire l'affectait; il s'exagérait son mal, et l'exagérait aux autres; il ne tint pas à lui qu'on ne crût, pendant cinquante ans, qu'il était à l'agonie; et le fait est qu'à quatre-vingts ans, il lisait sans lunettes, avait l'ouïe fine, était ingambe et peu courbé.

Dans les derniers temps de sa vie, séduit par le désir de revoir Paris, et de faire représenter devant lui la tragédie d'*Irène* qu'il venait d'achever, il céda aux instances de ses nombreux adeptes, et reparut sur ce premier théâtre de sa gloire. Son arrivée mit en émoi la population : chacun voulait contempler les

traits de l'homme célèbre qui, depuis un demi-siècle, occupait les cent bouches de la renommée. Il vint à la troisième représentation d'*Irène*. Dès que l'on sut qu'il devait se rendre au théâtre, les avenues en furent envahies dès le point du jour, et sa présence dans sa loge fut saluée par les plus vives acclamations. Après la représentation, son buste fut couronné sur le théâtre, au milieu de mille cris de joie et d'enthousiasme. Il fut obligé, pour sortir, de percer la foule entassée sur son passage. Faible, se soutenant à peine, il avançait péniblement; mais les gardes qu'on lui avait donnés pour l'aider, lui étaient inutiles : à son approche, on se retirait avec une respectueuse tendresse; chacun se disputait la gloire de l'avoir soutenu un moment sur l'escalier; chaque marche lui offrait un secours nouveau, et l'on ne souffrait pas que personne s'arrogeât le droit de le soutenir trop long-temps.

L'âme passionnée de Voltaire fut profondément attendrie de ces marques multipliées de zèle et d'admiration; sa santé si faible et si chancelante en reçut une grave atteinte. Une dose trop considérable d'opium qu'il prit pour combattre une insomnie qui le tourmentait, acheva de briser sa frêle existence; ses

forces épuisées ne suffirent point pour résister au poison, et il expira le 30 mai 1778.

Ses restes, transportés à l'abbaye de Scellières, près de Troyes, en furent retirés en 1791, d'après un décret de l'Assemblée nationale, qui leur décerna les honneurs du Panthéon. Lebrun fit pour cette ovation les vers suivans :

O Parnasse ! frémis de douleur et d'effroi ;
Pleurez, Muses, brisez vos lyres immortelles !
Toi, dont il fatigua les cent voix et les ailes,
Dis que Voltaire est mort ; pleure, et repose-toi.

Né à Châtenay, près de Paris, en 1694 ; mort à Paris, en 1778.

APPENDICE.

DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE,

AU XIXe SIÈCLE.

Nous n'avons pu donner entrée, dans cette galerie, à tous les écrivains qui ont brillé dans les lettres ; ses bornes ne l'ont pas permis ; les grandes figures ont pu seules y trouver place. Cependant il est encore des gloires à citer, et ce ne sont pas les moins brillantes. La postérité n'a point encore, il est vrai, prononcé sur la plupart ses arrêts définitifs, et ce n'est point à nous à les devancer. Aussi en renfermant dans notre cadre quelques-uns des grands écrivains de notre époque, ce ne sera guère que pour louer, admirer et remplir la tâche que nous nous sommes imposée d'offrir à nos lecteurs une esquisse aussi complète que possible de notre littérature.

Cependant nous ne nous sommes pas abso-

lument interdit le droit de blâmer ce qui est blâmable : il est peu d'ouvrages que l'on puisse louer sans restriction : les écrits que l'on nomme parfaits sont ceux qui renferment le moins de fautes. Mais hâtons-nous de dire que nos jugemens ne seront point basés sur nos opinions particulières ; nous ne les donnerons point comme *nôtres*. C'est aux sources d'une critique éclairée que nous irons les puiser : d'ailleurs nous n'oublions pas quels doivent être nos lecteurs ; et le sentiment de la responsabilité que nous encourons nous commande la plus sévère impartialité.

De nos jours, un grand mouvement intellectuel s'est opéré ; l'esprit s'est affranchi de ses vieilles entraves, et a pris un plus libre essor. On a senti le besoin de créer des œuvres originales, plutôt que de rajeunir les anciens modèles, et dès-lors des compositions littéraires se sont montrées sous des couleurs plus neuves, et dépouillées des formes académiques et cérémonieuses que la routine avait jusqu'alors consacrées. De beaux génies ont donné l'initiative, et, la route nouvelle une fois tracée, la foule des jeunes écrivains s'y est élancée ardente et enthousiaste. Il était facile de s'égarer à moins que l'on ne fût guidé par le goût et la raison ; malheureusement ce

flambeau a manqué au plus grand nombre. Emportés par une ardeur irréfléchie, ils ont dépassé la limite tracée par les bons esprits. Des pages admirables et des pages monstrueuses, tel est le résultat de cet emportement. Au reste, c'est déjà une vieille querelle dont l'issue ne peut être douteuse. La raison commence à faire justice des exagérations de cette nature désordonnée : ce paroxysme ne pouvait avoir qu'un temps. Dans les ouvrages d'esprit, tout ce qui sort du vrai ne peut vivre : il est facile, d'après cela, de prévoir le destin d'une littérature qui viole constamment les règles du goût et très-souvent celles de la morale.

Mais s'il est impossible d'admettre le *romantisme* exagéré, s'efforçant d'ériger en système les formes bizarres et l'incorrection du langage, ce n'est pas à dire qu'il faille proscrire l'indépendance en matière de goût : le siècle marche, et, avec lui, le progrès. On a compris que les jouissances intellectuelles ne devaient point être le partage exclusif des classes privilégiées ; que le peuple avait bien aussi ses droits à cette pâture de l'esprit, et qu'il fallait des productions conformes aux nécessités morales, aux mœurs et au génie du siècle.

Malgré ce besoin de réforme, l'art dramatique continua, presque jusqu'à nos jours, d'être soumis au joug de la tradition et des unités. On les retrouve dans les admirables tragédies dont Joseph Chénier a enrichi la scène française, et qu'une sage mesure gouvernementale a proscrites au théâtre. Républicain enthousiaste, Chénier a répandu dans ses ouvrages les sentimens qui l'animaient, et les a exprimés avec la passion brûlante et la vigueur de style qui caractérisent son beau talent. Il est facile de concevoir le danger de ces représentations, au milieu des troubles politiques qui, depuis si long-temps, agitent la société. Ces pièces étaient de circonstance, à l'époque où elles furent représentées; aussi furent-elles accueillies avec enthousiasme: celle de *Charles IX* causa une effervescence populaire qui contribua peut-être à l'adoption des lois sanguinaires qui furent si fatales à la France. Cependant, il ne s'attacha point à noircir le jeune roi autant qu'on eût pu l'attendre d'un républicain: car il rejeta tout l'odieux de la Saint-Barthélemy sur la reine-mère et le cardinal de Lorraine.

La même vigueur de pinceau se retrouve dans *Philippe II*, et surtout dans *Tibère;* effrayant tableau de l'intérieur d'un tyran

masquant ses crimes de l'hypocrisie la plus profonde. On regrette moins de ne plus assister à la représentation des autres pièces de Chénier, telles que *Gracchus*, *Azémire*, *Fénelon*, *Henri VIII*, *Timoléon*, *Calas*, qui renferment néanmoins des beautés du premier ordre.

Le talent de Chénier était trop brillant pour ne pas offusquer les yeux de la médiocrité jalouse. On attaqua violemment ses écrits et sa personne : on mit en cause ses erreurs politiques, et la calomnie y chercha les motifs d'une odieuse inculpation : il fut accusé d'avoir contribué à la mort de son frère. Des divergences d'opinion avaient séparé les deux Chénier dans leur carrière politique. Joseph, embrassant la cause de la révolution avec toute la passion et la violence de son caractère, avait adopté la sanglante démagogie de Marat et de Robespierre ; André, plus modéré dans ses sentimens, voulait la liberté, mais une liberté sage, et défendait la monarchie et la constitution contre la république et ses fureurs. Il succomba avec son parti, et marcha à l'échafaud deux jours avant la chute du tyran qui l'y envoyait. « Et pourtant, il y avait quelque chose là ! » dit-il, en se frappant le front, au moment suprême : il l'avait prouvé

par des poésies pleines de charme, empreintes d'une mélancolie douce et communicative, originales sans bizarrerie, et gracieuses sans fadeur. Qui ne s'est attendri à la lecture de *la Jeune Captive*?

Joseph Chénier se disculpa sans peine, aux yeux de tous les gens qui jugent sans passion ; l'esprit de parti seul continua de poursuivre cet homme malheureux, qui alla chercher dans les bras de sa mère un asile contre la calomnie. Eût-il pu l'y trouver s'il s'y fût présenté couvert du sang de son frère?

Chénier trouva dans Arnault un rival digne de lui. Très-jeune encore, l'auteur de *Marius à Minturnes* signala par cette production l'esprit supérieur qui a illustré sa carrière. Bien que l'on aspirât, dès cette époque, à être délivré des Grecs et des Romains, on applaudit à l'énergique simplicité de cet ouvrage, dessiné largement et à la manière antique. Il soutint sa réputation dans *Lucrèce*, *Cincinnatus*, *Oscar* et *les Vénitiens*, et dans les fables ingénieuses qu'il laissa tomber de sa plume spirituelle et facile.

Dans le genre mixte, qui participe de la tragédie et de la comédie, plusieurs bons écrivains obtinrent des succès remarquables. Les drames de Nivelle de La Chaussée acquirent

quelque célébrité, après ceux de Diderot; mais ils manquent de la chaleur et de la sensibilité profonde qui animent ceux de son devancier. *La Fausse Antipathie*, *Mélanide* et *le Préjugé à la mode* sont des pièces froides qui n'ont point survécu à leur auteur, et que Piron appelait *les sermons du révérend Père de La Chaussée*.

Ces défauts ne se trouvent point dans le drame de *Paméla*, de François de Neufchâteau. Un style brillant et pur, de la chaleur, de l'entraînement, des idées philosophiques, des réflexions hardies lui obtinrent un beau succès, mais lui attirèrent en même temps des persécutions, qu'il supporta avec autant de courage que de dignité.

Long-temps le public applaudit avec enthousiasme *le Fabricant de Londres* et *l'Honnête Criminel*, de Fenouillot de Falbaire, et ce prodigieux succès montre quel était dès-lors l'extrême indulgence des spectateurs pour ce genre d'ouvrage; car on ne peut l'expliquer par le mérite de ces deux productions : le goût en est faux, et le style incorrect. Mais déjà l'on était las des inspirations factices puisées dans la poudre d'Athènes et de Rome, et l'on accueillait favorablement tout ce qui sortait de la routine.

Au reste, ces drames ont été de beaucoup surpassés par les ouvrages auxquels ils ont servi de modèles sur nos scènes subalternes.

La littérature étrangère a fourni des sujets de drames à plusieurs de nos écrivains distingués. Le plus remarquable, sans contredit, est le *Falkland* de Laya. Cette production, dans laquelle règne une sombre monotonie, porte éminemment l'empreinte de la source où elle a été puisée, et n'eût point suffi pour établir la renommée littéraire de Laya, s'il n'eût eu d'autres titres à la célébrité. *L'Ami des lois*, qu'il osa faire représenter au milieu des désordres de l'anarchie, honore son courage autant que son esprit. On sent qu'il ne faut point chercher la gaîté dans cette comédie; mais des pensées fortes et noblement exprimées compensent le défaut du comique, qui ne pouvait se trouver dans un pareil sujet.

La comédie avait exploité presque tous les caractères que l'on nomme *soutenus*; les écrivains de nos jours durent aller chercher ailleurs des inspirations : ils trouvèrent dans nos institutions nouvelles, dans nos mœurs et nos préjugés, des couleurs neuves, ou du moins des nuances inconnues jusqu'alors, et propres à rajeunir leur palette. Chacun s'inspira, selon la trempe de son caractère.

La haine des convenances sociales enflamma le génie vigoureux, sauvage et dur de Fabre d'Eglantine. Ce poète, dont le nom est tristement célèbre dans nos fastes révolutionnaires, trouva dans son esprit naturel les ressources que lui refusait le défaut d'éducation. Son style est incorrect et dur; mais il étincelle de traits vifs et saillans. *Le Philinte de Molière* et *l'Intrigue épistolaire* charmeront long-temps encore les amateurs de la bonne comédie. En somme, on estime beaucoup les ouvrages, mais fort peu le caractère de ce poète-comédien qui, avant d'être un furieux démagogue, s'était montré le rival haineux et le critique passionné de l'inoffensif *Collin d'Harleville*.

L'ami le plus cher de ce dernier, le spirituel Andrieux se place naturellement à côté de lui avec sa malice de bon goût et sa gaîté légèrement épigrammatique. Philosophe éclairé, à la chaire académique, comme dans ses ouvrages, il a fait servir son beau talent à verser le ridicule et le mépris sur les ennemis de nos progrès intellectuels. Son courage fut récompensé comme il devait l'être, à cette époque, comme il s'y attendait lui-même; il recueillit des persécutions injustes de ceux qu'il avait frondés, et des témoignages écla-

tans de l'estime publique. C'est surtout dans l'empressement de la jeunesse studieuse, qui accourait à ses leçons comme à une fête, qu'il trouvait la récompense de ses travaux et de sa noble conduite. Rien de plus aimable et de plus piquant que ces savantes causeries que l'on recueillait avec avidité, et qui arrivaient aux oreilles de tous ses auditeurs, malgré la faiblesse de son organe, parce qu'il savait se faire entendre, à force de se faire *écouter*. Sa comédie des *Etourdis* doit prendre rang immédiatement après *les Plaideurs* et les *Folies amoureuses*. Cet ouvrage avait donné la mesure de son talent; il pouvait aller loin si le tourbillon des circonstances ne l'eût entraîné hors de sa route. Toutefois on retrouve encore dans *le Souper d'Auteuil*, dans *le Trésor* et dans *la Comédienne* le versificateur habile, l'écrivain plein de finesse et d'élégance, et l'homme supérieur qui sait se montrer plaisant sans jamais cesser d'être naturel.

Quand on parle de Collin d'Harleville et d'Andrieux, se présente naturellement le nom de Picard, qui forma avec eux une sorte de triumvirat de talens et d'amitié.

Au début de sa carrière dramatique, Picard sentit qu'il devait avant tout être original. Il

ne s'appliqua point à tracer des caractères *soutenus ;* il n'en voyait point autour de lui : en peignant ce qui l'environnait, il trouva l'originalité qu'il cherchait. « Les hommes forts, dit-il lui-même, les hommes à caractère sont-ils donc si communs dans le monde ? ce monde n'est-il pas rempli, au contraire, d'hommes sans caractère et sans volonté ? Le tableau d'un homme incertain entre sa conscience et sa cupidité, est-il indigne de la scène ? » Aussi le volumineux recueil de ses comédies est-il une histoire complète de nos mœurs. Il s'empare d'un ridicule, l'expose sous toutes ses faces, copiant toujours d'après nature, et enregistrant chaque folie nouvelle. Comme Dancourt, il a peint de préférence les mœurs bourgeoises, et, dans sa verve goguenarde, il verse des flots de ridicule sur les intrigans, les fripons et les hypocrites qui abondent dans la société. Quelle étonnante vérité de pinceau, dans *Médiocre et rampant, les Ricochets, le Lendemain de fortune, les Marionnettes, la Petite ville, les Capitulations de conscience, le Collatéral, la Grande ville*, et dans une foule d'autres ouvrages dont la seule nomenclature nous jetterait hors des limites de ce travail. Il est juste cependant

d'ajouter qu'en se livrant à sa verve et à sa gaîté, Picard devient un peu vulgaire dans son langage ; mais peut-être n'y trouverait-on la pureté et l'élégance qu'aux dépens de la force et de la vérité.

Dans les dernières années de sa vie, Picard laissa reposer sa muse dramatique ; mais l'habile peintre s'appliqua encore à tracer, de main de maître, des tableaux de la vie humaine, dans les romans de *Jacques Fauvel* et du *Gil Blas de la révolution*, productions remarquables, où brillent encore les qualités de l'homme d'esprit et de l'observateur.

Les sciences historiques et didactiques suivirent le progrès intellectuel. Plusieurs productions, dans ces deux genres, ont pris un rang distingué dans la littérature de notre de époque.

Mais déjà la fin du dix-huitième siècle avait vu naître des ouvrages d'un rare mérite. L'abbé Raynal avait acquis une haute renommée, par son *Histoire philosophique des deux Indes ;* et elle était justement méritée ; mais les utopies philosophiques de l'auteur lui firent oublier le rôle d'historien, et l'entraînèrent dans de longues déclamations dont l'utilité n'est pas toujours démontrée. A l'exemple de Voltaire, Raynal déprécie sans

cesse le gouvernement de son pays, pour exalter celui des étrangers : dans son humeur anti-nationale, il ne trouve rien de comparable à la constitution de l'Angleterre ; le stupide gouvernement des Chinois même obtient son admiration.

Rulhière, connu dans le monde par des vers spirituels, développa avec talent *les Causes de la révocation de l'édit de Nantes*, et décrivit d'une manière piquante la catastrophe qui rendit Catherine II veuve et impératrice. Seize ans après sa mort (1), parut son œuvre capitale, *l'Histoire de l'anarchie de Pologne*. Rulhière a saisi cet ouvrage en homme supérieur ; et sa manière présente une habile combinaison de l'éloquence des écrivains de l'antiquité, et de la maturité de ceux des temps modernes.

Dans le récit d'événemens contemporains, nous sommes surtout avides de ces faits particuliers, de ces anecdotes caractéristiques qui nous mettent dans la confidence des personnages. Rulhière excelle dans cette partie. Sans jamais déroger à la dignité de l'histoire, son ouvrage a tout le piquant des *Mémoires*. Les anecdotes y sont mêlées avec tant d'art,

(1) En 1807.

et présentées avec tant de saillie et de précision, qu'elles paraissent toujours nécessaires au développement de quelque vérité. Cet ouvrage reçoit encore un nouveau relief d'un style toujours noble, élégant et correct, et de cette généreuse indépendance sans laquelle il n'y a point d'historien.

Le poème des *Disputes*, et celui des *Jeux de mains*, du même auteur, sont remplis de jolis vers et de détails finement saisis sur les mœurs, et surtout remarquables par le talent de peindre poétiquement les petites choses.

Anquetil avait annoncé un historien, dans *l'Esprit de la Ligue ;* il ne réalisa pas, dans ses autres ouvrages, l'espoir qu'il avait fait concevoir de son talent. Son *Histoire de France*, ses *Mémoires sur la cour de Louis XIV et le Régent*, manquent de critique historique, de goût et de vues. *L'Intrigue du cabinet* (sous les règnes de Henri IV et Louis XIII), est écrite médiocrement. « Dans cet ouvrage, dit La Harpe (1), l'auteur n'est pas tout-à-fait exempt de partialité : peut-être doit-on lui reprocher de louer trop fortement Richelieu et de blâmer trop faible-

(1) Correspond. littér.

ment les cruautés odieuses que l'on a toujours reprochées à l'administration et au caractère d'un homme qui d'ailleurs avait un grand génie, et a rendu de grands services, mais qu'un Tacite aurait peint de ces couleurs énergiques qui flétrissent l'abus de l'autorité, et inspirent de l'horreur pour la tyrannie. Anquetil est également éloigné et de cette force de style, et de ce sentiment profond de la justice et de la vérité; mais il écrit en homme instruit, sa narration est claire et rapide; ses vues sont généralement saines et judicieuses, et au total, son travail est très-estimable et utile à ceux qui ne veulent pas se donner la peine d'étudier les mémoires originaux; et c'est le plus grand nombre. »

Parvenu à l'âge de quatre-vingt trois ans, cet estimable et laborieux écrivain avait conservé toute la fraîcheur des idées et la gaîté de la conversation; sa forte constitution lui permettait encore de se lever à quatre heures du matin, pour se livrer au travail : dans l'espace de quatre ans, il publia les quatorze volumes de son *Histoire de France*. Anquetil vécut heureux et paisible, entouré de la considération qu'inspiraient ses vertus et ses talens, et que Napoléon récompensa par la croix d'honneur.

Entraîné par son génie investigateur, Volney parcourut l'Orient, interrogeant le sol, les monumens et les débris des races éteintes; puis, riche de faits recueillis sur ce vieux théâtre de l'histoire, il revint dans sa patrie les consigner dans ses *Etudes sur l'histoire ancienne*. Ce même génie lui dicta cet ouvrage si éminemment philosophique, ces *Ruines*, dans lesquelles il déploie tout à la fois l'érudition la plus vaste, le regard le plus étendu et toute la pompe de l'élocution. La relation de son voyage en Orient a été le guide le plus sûr de nos armées, dans la campagne d'Égypte.

Dans un genre plus frivole, dans le roman, trois femmes ont, de nos jours, obtenu de brillans succès.

Madame de Staël avait présenté le tableau de la littérature allemande et retracé les mœurs et les merveilles de l'Italie avec cette magie de style et cet enthousiasme brillant par lequel elle savait tout enrichir et tout vivifier (1), lorsqu'elle fit succéder à ces conceptions mâles et énergiques, des compositions gracieuses qui ajoutèrent encore à sa renommée littéraire. Les romans de *Corinne* et de

(1) Résumé de l'Hist. de la littérat.

Delphine sont dignes en tout de la plume de cette femme célèbre.

Madame Cottin, dans un cercle plus étroit, a développé toutes les ressources d'un esprit fin, et d'une âme passionnée. *Les Exilés de Sibérie*, *Claire d'Albe* et *Mathilde*, sont des productions remarquablement belles. Dans ces romans pleins de charmes, et notamment dans le dernier, l'auteur s'est élevé aux pensées les plus nobles et aux tableaux les plus brillans.

Ce n'est point dans madame de Genlis qu'il faut chercher la vérité des mœurs et des caractères. Elle excelle à nouer une intrigue, à peindre et à développer des subtilités sentimentales, et presque toujours ses tableaux sont d'une nature factice. Les romans qu'elle a publiés en très-grand nombre, eurent cependant toujours un beau succès, dû à des situations pleines d'intérêt et à l'imagination la plus fertile. Les discussions polémiques auxquelles elle s'est livrée trop souvent, les sarcasmes, les critiques acerbes, les allégations fausses, ou tout au moins hasardées, contre la plupart des hommes dont la France s'honore, déparent les écrits de cette femme remplie de talens d'ailleurs, mais qui en a trop souvent méconnu le genre et en a même

abusé. Ses *Mémoires* offrent les défauts signalés dans ses romans, et ne sont, à proprement parler, qu'un roman des moins historiques.

Malgré la loi que nous nous sommes imposée de ne pas parler des auteurs vivans, nous ne résistons pas au désir de citer ce jugement, extrait d'un recueil littéraire, sur trois de nos plus célèbres écrivains :

« M. de Béranger, dit l'élégant rédacteur, est un homme du peuple; il en a les sentimens, les passions, je dirai presque, les préjugés, et avec tout cela un esprit élégant qui les épure, une philosophie légère qui lui permet de juger ses erreurs même et d'en sourire. Elevé d'une manière simple, peut-être vulgaire, le contraste de cette éducation avec une nature fine et délicate, a donné à son talent, comme sans doute à sa personne, un grand caractère d'originalité. Exposé aux rigueurs de la fortune, supportées, oubliées avec l'insouciance de la jeunesse, il s'est habitué à trouver dès long-temps son bonheur en lui-même, dans la contemplation de ses idées et de ses affections. Jeté au milieu du siècle le plus fertile en événemens, le plus riche en spectacles, il les a considérés avec curiosité, sans émotion, et il s'est plu à les

chanter, tantôt comme sa raison les avait jugés, plus souvent comme son imagination les avait sentis. C'est ainsi qu'à la fois accessible à toutes les idées de son époque, et fortement préoccupé de ses impressions personnelles, il chante tour à tour en son nom et au nom de tous ; il pense comme tout le monde et ne sent que comme lui-même ; il s'approprie des idées communes et les traduit en langage inimité, inimitable, et cependant aussi vite populaire qu'il est connu. Dans ses premières chansons, toutes plaisantes, l'intention était déjà fine, et la gaîté avait un sens ; puis, lorsque les destinées de son pays sont venues s'unir aux passions, aux plaisirs, aux ridicules, jusqu'alors l'unique objet de ses refrains, lorsque *Rassurez-vous, ma mie*, eût donné le signal de la nouvelle et véritable manière, il a insensiblement poussé l'insouciance jusqu'au mépris, l'épigramme jusqu'à l'invective, la chanson jusqu'à la poésie. De là ce genre singulier, mélange imprévu de naturel et d'effort, de gaîté et de grandeur, de délicatesse et de licence ; de là ce concert étrange de la trompette, de la lyre et des pipeaux.

« Soit l'effet de l'âge ou de la maladie, soit l'influence de ces dernières années ont achevé de jeter son talent dans une mélancolie qui

n'est pas sans amertume. Ses chansons moins folâtres ont perdu sans doute de leur naïveté : mais sa raison a pris un vol plus élevé : son imagination ne lui montre plus dans les plaisirs, que le dédommagement des maux de la société et de la nature. Par un progrès remarquable, cet homme si touché des jouissances positives, en est venu à y mêler l'espoir d'une autre vie et la pensée d'un monde meilleur. Au bruit des verres, à la vapeur des parfums, ce convive enivré chante le spiritualisme ; il montre le ciel, fête la mort comme une délivrance, et découvre dans le bonheur une preuve de Dieu. Il a fait, tant qu'il a voulu, des chansons à la manière de tout le monde, aussi bien et mieux que tout le monde. Puis un beau jour ou plutôt un triste jour, *la première des muses*, la patrie l'a inspiré ; elle a trouvé, réveillé, produit peut-être en lui un talent tout nouveau. La chanson n'a plus été une combinaison de l'esprit, une plaisanterie sans but, un éclat de gaîté : elle est devenue l'expression badine ou sérieuse, légère ou forte, d'un sentiment, ou tout au moins d'une impression vive et vraie. Sous ses formes gracieuses, elle a caché tour à tour le dédain, le ressentiment, la résignation, la pitié ; le Français, le citoyen, le

philosophe, le pauvre, s'est tour à tour par elle soulagé, vengé, consolé, étourdi. Aussi lui devons-nous la poésie la plus nationale, la plus contemporaine et la plus individuelle à la fois.

« .... Quoique moins original, l'auteur des *Messéniennes* a un talent si pur et si étendu, qu'il peut se prêter avec plus de succès et de facilité à l'innovation, dès que son esprit voudra la concevoir : il parle naturellement en vers, et nul don n'est plus rare. Tour à tour éloquent ou raisonneur, simple ou orné, moqueur ou passionné, le langage est pour lui un instrument qu'il plie à son gré et qui ne gêne aucun de ses mouvemens ; il est du petit nombre de ces écrivains dont l'allure est tellement aisée, qu'ils n'ont pas l'air d'écrire, et qu'on est, en les lisant, tenté de supposer que chaque vers était à la fois l'unique moyen possible, et cependant le premier moyen venu de rendre leur pensée. Un tel talent est déjà une donnée inestimable pour s'ouvrir une nouvelle voie : car les novateurs ont aujourd'hui besoin d'être plus purs que les imitateurs, au jugement de la critique ; il faut une exécution irréprochable pour justifier une invention hardie.

« On accuse M. Casimir Delavigne de n'a-

voir pas élevé ses pensées au niveau de son talent. Trop souvent, en effet, il s'est borné à mettre admirablement en œuvre des idées communes ; je n'entends point par là des idées populaires, car elles rendraient sa poésie vraie et neuve, mais de ces idées prévues du lecteur, qui ne caractérisent ni l'auteur ni le sujet. Sans doute c'est une belle inspiration que celle de la *Messénienne*. L'élégie politique est un poème qui devait prendre naissance dans notre siècle, fécond en grandes adversités, et dont les prospérités même ont été tristes, puisque la gloire et la liberté, toujours passagères, y furent sanglantes. Dictées en général par un sentiment profond, les *Messéniennes* sont souvent semées d'images ou de pensées qui ne peuvent appartenir qu'à un homme de notre temps et de notre pays ; témoin *Waterloo*, *Parthénope* et *Napoléon*. Mais toutes n'ont pas la même vérité, la même propriété ; et les chansons grecques nous ont révélé, par exemple, combien avec leur riche poésie et leur habile versification, les Messéniennes sur la Grèce manquaient de vérité locale, pour les sentimens comme pour les images : elles respirent l'exaltation classique d'un étudiant de l'Université, mais non l'enthousiasme naïf du *Matelot d'Hy-*

dra ou du *Klephte de Souli*. Cet exemple suffit pour faire comprendre la différence de la poésie qui naît de la littérature à celle qui s'inspire par la réalité.

« M. Delavigne doit sentir mieux que nous cette distinction, s'il compare ce qu'il éprouve quand il fait des vers de métier ou d'inspiration ; nous en appelons à son sentiment intime. Est-il le même lorsqu'il arrange des vers ingénieux pour le théâtre du Havre, lorsqu'il combine des images mythologiques sur des statues brisées, ou bien lorsqu'il laisse échapper l'épilogue de la cinquième ou de la neuvième *Messénienne*, lorsqu'il voit et qu'il peint Jeanne d'Arc sur le bûcher, Napoléon dans sa tente, l'ancienne armée française en retraite au Mont-Saint-Jean ?...

« Ses succès sur la scène ont jeté tant d'éclat qu'il serait injuste de les oublier... M. Delavigne a des conceptions dramatiques, rare avantage parmi nos poètes sérieux : seulement ses conceptions ne supposent pas une vue assez haute ni assez profonde jetée sur les choses humaines. Chez lui, c'est le philosophe qui manque au poète, et c'est un bonheur, car la philosophie est une conquête, et la poésie un don. Il serait ingrat envers son génie, celui qui lui refuserait le secours de

l'étude et de la méditation, celui qui ne mériterait point par le travail le regard propice que la muse, devançant sa prière, a jeté d'elle-même sur son berceau.

« La rêveuse imagination de M. de Lamartine s'adressait aux imaginations rêveuses : aussi son succès a-t-il été plus grand dans le monde que dans les académies, chez les femmes que parmi les hommes, dans le Nord qu'en France. Qui n'a rencontré de ces esprits jeunes, moitié exaltés, moitié naïfs, qui se plaisent dans le vague, qui savent trouver un fond de tristesse dans les impressions les plus douces, et prêter quelque douceur aux impressions les plus tristes? Qui n'a connu de ces âmes neuves et tendres qui ont beaucoup senti sans s'être encore enchaînées à un sentiment dominant et durable, et qui cherchant au hasard l'aliment d'une préoccupation errante, s'animent, se passionnent sans se fixer, et s'attachent avec une ardeur égale, soit à des sensations éphémères, soit à des contemplations éternelles? C'est tour à tour la circonstance la plus simple ou l'objet le plus auguste qui les pénètre de joie, de peine, ou plutôt d'une émotion qui n'est ni peine ni joie; c'est tour à tour le spectacle de la nature ou celui d'une fête, c'est la pensée de

l'immensité ou la vue d'une fleur, c'est le souvenir de Dieu, la chute d'une feuille, le murmure de l'eau, qui les touchent et les enlèvent aux calculs et aux intérêts de la vie positive, dont l'activité leur semble toujours tenir de trop près à l'égoïsme. A cette disposition morale, ignorée du grand nombre, et souvent passagère chez ceux qui l'ont connue, répond la poésie de M. de Lamartine. De là l'impression inégale qu'il a produite sur des âges, des sexes, des caractères divers ; de là l'impossibilité de faire comprendre son mérite à ceux qui ne l'ont point senti d'eux-mêmes ; il faudrait ou leur ôter des années, ou leur rendre des affections.

« *Les Méditations poétiques* ont cet avantage qu'elles expriment des sentimens que l'auteur a connus. Elles sont vraies en ce sens qu'elles sont sincères : c'est à ce caractère que nous avons reconnu l'inspiration...

« M. de Lamartine est placé dans un ordre d'idées au-dessus du commun des poètes ; et son talent qui n'a point de modèle dans notre langue, lui promet plus d'imitateurs que de rivaux. Sans doute cette forme lyrique donnée à la méditation était connue des lecteurs de Klopstock ou de Schiller ; mais en France c'est une nouveauté, et M. de Lamar-

tine en paraît redevable à une inspiration personnelle plutôt qu'à une imitation étrangère.

« Il est une critique sur laquelle l'intérêt de l'art nous obligerait à insister, si, pour devenir utile, elle n'avait pas besoin d'être détaillée : c'est celle du style. L'incorrection négligée ne donne plus de naturel, depuis qu'une certaine école poétique l'a érigée en système, et que le mauvais langage est devenu de l'affectation. L'auteur des *Méditations* n'est pas de cette école ; c'est tout simplement faute de soin et de travail qu'il viole et la grammaire et la rime ; mais il ne devrait pas oublier que les fautes de diction ont le grand inconvénient de distraire l'attention et de nuire à l'effet de l'ensemble : il faut constamment bien écrire pour toucher toujours. »

Quelque restreinte que doivent être les bornes de cette analyse, il s'y trouverait une lacune vivement sentie, si l'on n'y voyait paraître notre plus haute célébrité contemporaine. Le nom de M. de Chateaubriand doit trouver place dans tous les ouvrages où l'on apprécie le grand et le beau. En exprimant son admiration, on ne craint point d'être en contradiction avec la postérité : pour un tel homme, elle aura parlé par la voix de ses contemporains. Soit qu'il exalte avec enthou-

siasme les bienfaits du christianisme, la majesté et la pompe de ses formes hiérarchiques, les vertus de ses ministres et son heureuse influence sur les arts et sur les mœurs; soit qu'il peigne les orages des passions, ou qu'il décrive les sensations que lui fait éprouver l'aspect d'une nature étrangère, il est impossible de méconnaître un génie plein de force et d'élévation, une originalité profonde, une imagination vaste et brillante. Néanmoins, pour être équitable, la critique a reproché à M. de Chateaubriand d'avoir accumulé, avec trop de profusion peut-être, et au détriment du goût, les brillantes couleurs de ses tableaux, et d'avoir affectionné des expressions d'une négligence affectée ou bizarre à force d'élégance : défauts blâmables sans doute, mais qui disparaissent facilement sous les nombreuses beautés de sentiment qui seront toujours indépendantes du style et de la forme.

FIN.

TABLE

DU TOME DEUXIÈME.

Pages.

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste). 1

LEMIÈRE (Antoine-Marin). 8

LESAGE (Alain-René). 24

MALHERBE (François de). 29

MARIVAUX (Pierre Carlet de). 38

MARMONTEL (Jean-François). 44

MAROT (Clément). 55

MASSILLON (Jean-Baptiste). 65

MÉZERAI (François-Eudes de). 71

MOLIÈRE (Jean-Baptiste Poquelin de). 74

MONTAIGNE (Michel de). 93

MONTESQUIEU (Charles de Secondat, baron de la Brède et de). 99

PASCAL (Blaise). 106

PRÉVOST D'EXILES (Antoine-François). 112

QUINAULT (Philippe). 116

Pages.

Rabelais (François). 125

Racine (Jean). 131

Racine (Louis). 144

Regnard (Jean-François). 150

Rochefoucauld (François, duc de La). 159

Rollin (Charles). 163

Ronsard (Pierre). 170

Rousseau (Jean-Baptiste). 176

Rousseau (Jean-Jacques). 184

Saint-Foix (Germain-François Poullain de). . . . 202

Saint-Lambert (Jean-François de). 210

Scarron (Paul). 215

Sédaine (Michel-Jean). 224

Sévigné (Marie de Rabutin, marquise de). . . . 233

Thomas (Antoine-Léonard). 243

Vertot (Réné-Aubert de). 252

Voltaire (Francois-Marie Arouet de). 256

Appendice. — De la Littérature française au dix-neuvième siècle. 282

FIN DE LA TABLE.

fortifia, à l'école des anciens ; l'énergie naturelle de son caractère.

A dix-huit ans, il concourut pour le prix de poésie de l'Académie française, et son ode balança les suffrages. Une épître au prince de Conti augmenta sa réputation naissante, mais excita les clameurs de l'envie : le jeune poète fut dès-lors signalé aux détracteurs des talens.

Le plus acharné de ses ennemis fut Fréron. Le folliculaire ne lui pardonna pas de lui avoir dérobé la satisfaction de mortifier Voltaire. Il avait appris qu'une jeune personne du sang de Corneille languissait dans l'infortune, et il voulut faire pour elle ce qu'avait négligé Fontenelle, neveu du grand tragique. Lebrun sut habilement parer le coup monté par Fréron, et sentant qu'il n'appartenait qu'à l'auteur de *Mérope* d'être le bienfaiteur de la famille de Corneille, il lui adressa une ode qui le *sommait, au nom de sa gloire,* de soulager une illustre infortune, et sa voix fut entendue ; Voltaire, *soldat de Corneille,* adopta *la petite-fille de son général* (1).

Il eut dans Rivarol un ennemi moins implacable peut-être, mais tout aussi malin. Ce caustique bel-esprit, blessé de quelques traits un peu vifs que lui avait lancés le poète,

(1) Expressions de Voltaire.

n'eut garde de l'oublier dans son *Petit almanach des grands hommes*. Il s'efforça de verser le ridicule et le doute sur son talent poétique, en le peignant affublé, dans son lit, d'une manière grotesque, et occupé, dès l'aurore, à pêcher à la ligne un mot dans un auteur, une pensée dans l'autre, pour en composer ses mosaïques poétiques.

Les sarcasmes de Rivarol portaient à faux : Lebrun était assez riche de son propre fonds pour ne point avoir recours aux emprunts. Les grands maîtres de l'art furent, il est vrai, ses modèles ; il les relisait sans cesse ; mais il n'en fut point le servile imitateur. En admirant J.-B. Rousseau, qu'il proclamait son maître et qu'il savait par cœur, il sut éviter le défaut qu'on reproche à ce grand poète, celui d'avoir prodigué les détails mythologiques dans les comparaisons. Plus neuf, Lebrun emprunte la plupart des siennes à l'histoire naturelle ; il semble avoir trempé son pinceau dans la palette même de Buffon. C'est dans l'ode sur l'Envie, qu'il adresse à ce grand peintre de la nature, que l'on trouve cette belle comparaison :

Ainsi l'active chrysalide,
Fuyant le jour et le plaisir,

Va filer son trésor liquide
Dans un mystérieux loisir.
La nymphe s'enferme avec joie
Dans son tombeau d'or et de soie,
Qui la voile aux profanes yeux;
Certaine que ses nobles veilles
Enrichiront de leurs merveilles
Les rois, les belles et les dieux.

Citons encore cette strophe, où la comparaison tirée d'un effet physique est admirablement rendue par le poète :

Ainsi des grappes colorées
Le feu liquide et pétillant
Vieillit, loin des coupes dorées,
Au sein pur d'un cristal brillant.
Loin que son âge le consume,
Riche du temps qui le parfume,
Il devient ce jus précieux,
Cette liqueur à qui tout cède,
Même celle dont Ganimède
Enivrait la coupe des dieux.

Outre l'art peu commun de balancer la période poétique, et de renfermer la pensée dans la borne du vers, les lecteurs auront remarqué dans ces deux strophes cette richesse de métaphores que le génie seul sait trouver, ces alliances de mots, ces expres-

sions créées qui portent un écrivain à la postérité. C'est cette audace de diction et le soin qu'il prenait d'imiter le désordre de l'ode grecque, qui lui ont valu le surnom de *Pindare* qui peint à la fois ses beautés et ses défauts. Mais Lebrun ne mit pas toute sa gloire à planer au-dessus des nues; il sut parfois en descendre, et quitter la lyre prophétique pour chanter sur le luth de Tibulle et d'Anacréon: alors ses accens respirent toute la mollesse, toute la grâce de ses modèles.

Mais pourquoi ne peut-on louer sans restriction les génies même les plus distingués? Lebrun, il faut bien le dire, n'est pas exempt de reproches: un goût sévère voudrait effacer de plusieurs de ses odes des expressions hasardées sous une mauvaise inspiration, et modérer une audace qui n'est pas toujours heureuse. Mais la critique fait place à l'admiration dans les odes intitulées: *Le Triomphe de nos Paysages, les Conquêtes de l'Homme sur la Nature, les deux Rives de la Seine,* qui touchent de près à la perfection.

Lebrun avait l'enthousiasme de son art; il l'étudiait sans cesse. C'était surtout dans sa conversation, étincelante d'esprit et d'aperçus ingénieux, qu'il révélait tout ce que son expérience lui avait appris sur les mystères de la

composition poétique. Il a consigné ses pensées dans des notes manuscrites, dont il a chargé ses exemplaires de Rousseau, de Malherbe et de quelques autres classiques français; ces notes recueillies ont été publiées sous le titre de *Commentaires*. Mais, comme dit Montaigne, *ce ne sont si belles paroles sur le papier qu'en l'air*. Quoique fort remarquables, ces pensées ne se distinguent pas par la correction du style; il y a bien de l'enflure et de la négligence. Mais cela n'embarrasse guère son éditeur, Dupuy des Islets, admirateur, quand même, de son poète : « On a re-
« proché à Lebrun, s'écrie-t-il naïvement,
« quelques néologismes dans ses notes; mais
« s'il en a dans ses vers, pourquoi ne veut-on
« pas qu'il en ait dans sa prose? » Puissamment raisonné, comme on voit; excellente manière de justifier un tort par un autre!

Ainsi que J.-B. Rousseau, Lebrun a cultivé avec succès deux genres qui paraissent s'exclure, l'ode et l'épigramme. On s'étonne que la main qui touchait si largement la lyre de Pindare ait aiguisé avec tant de finesse les traits du ridicule.

Tous les matins, à son lever, Lebrun retouchait une ode ou faisait une épigramme. Composant toujours de verve, parce qu'il at-

tendait toujours l'inspiration, il mettait autant de chaleur que de scrupule dans la correction de ses vers. Ce grand poète, qui savait s'enrichir par ses sacrifices, a souvent refait jusqu'à trente fois la strophe d'une ode et retourné le trait d'une épigramme. La flexibilité de son génie, qui se pliait à tous les genres, le reposait seule des fatigues de ses veilles.

Sa vie privée ne fut pas à la hauteur de son talent. Il montra peu de dignité dans ses habitudes, et de respect pour les convenances, en épousant sa cuisinière, quand déjà la vieillesse était arrivée pour lui. Cet étrange hymen fournit une ample matière aux plaisanteries de ses adversaires; les écrivains qu'il avait égratignés dans ses satires légères, prirent leur revanche, et des sarcasmes de toutes sortes vinrent mettre à l'épreuve sa philosophie. Le célèbre grammairien Urbain Domergue, contre lequel il avait jadis vidé son carquois, lui décocha à son tour cette épigramme :

Qui pourrait s'empêcher de rire?
Lebrun, d'un vol audacieux,
Se précipite dans les cieux,
Et tombe dans la poêle à frire.

Lebrun était en fonds; il riposta :

> Voyez Urbain, comme il bêle son rire!
> Comme il se plaît aux sots vers qu'il écrit!
> Comme il est fier des bons mots qu'il croit dire!
> Nul n'est heureux comme un pauvre d'esprit.

On reproche aussi à Lebrun de la versatilité dans sa conduite et dans ses opinions : il chanta tous les régimes, encensa tous les pouvoirs; mais tant d'autres l'ont imité depuis!

Moins jaloux du présent que de l'avenir, il n'a point publié le recueil de ses œuvres poétiques; il laissa à d'autres le soin de le faire vivre après sa mort. Il sembla avoir pris pour devise ces vers qu'il avait mis en tête d'un de ses manuscrits.

> La gloire condamne à l'envie :
> Un grand homme jamais ne goûte un heureux sort;
> L'art serait de cacher sa vie,
> Et de n'être immortel qu'à l'instant de sa mort.

Malgré cette réserve, sa réputation n'en fut pas moins brillante, de son vivant. Ce qu'il avait publié de ses productions dans les recueils périodiques, donnait une haute idée des trésors qui restaient enfermés dans son

portefeuille. Il avait, selon l'expression de Palissot, l'immortalité dans sa poche. Aussi, bien qu'il n'eût publié aucun corps d'ouvrages, il prit place parmi les membres de l'Institut, et reçut de Napoléon la décoration de la Légion-d'Honneur.

Ce grand poète s'éteignit dans une agonie prolongée, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Né à Paris, en 1729; mort, en 1807.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

Pages.

Amyot (Jacques). 1

Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron de). 7

Belloy (Pierre-Laurent Buirette de). 21

Bernard (Pierre-Joseph). 30

Bernardin de Saint-Pierre (Jacques-Henri). . . 37

Boileau-Despréaux (Nicolas). 46

Bossuet (Jacques-Bénigne). 59

Bourdaloue (Louis). 67

Bruyère (Jean de La). 72

Buffon (Georges-Louis Leclerc, comte de). . . . 77

Chapelain (Jean). 87

Chapelle (Claude-Emmanuel Luillier). 93

Collin d'Harleville (Jean-François). 101

Corneille (Pierre). 111

Corneille (Thomas). 122

Crébillon (Prosper Jolyot de). 125

Pages.
D'Alembert (Jean-le-Rond) 133
Dancourt (Florent Carton) 143
Delille (Jacques) 150
Deshoulières (Antoinette de Ligier de la Garde). 161
Destouches (Philippe-Néricault) 170
Diderot (Denis) 179
Ducis (Jean-François) 196
Dufrény (Charles-Rivière) 203
Favart (Charles-Simon) 216
Fénelon (François de Salignac de la Motte) . . . 219
Fléchier (Esprit) 232
Florian (Jean-Pierre-Claris de) 240
Fontenelle (Bernard le Bovier de) 250
Gilbert (Nicolas-Joseph-Laurent) 259
Gresset (Jean-Baptiste-Louis) 267
Helvétius (Claude-Adrien) 275
La Fontaine (Jean de) 283
La Harpe (Jean-François de) 294
Lebrun (Ponce-Denis Écouchard) 308

FIN DE LA TABLE.

